

COLLECTION
A B R É G É E
DES VOYAGES

FAITS AUTOUR DU MONDE

PAR LES DIFFÉRENTES NATIONS DE L'EUROPE,
DEPUIS LE PREMIER JUSQU'À CE JOUR.

RÉDIGÉE PAR M. BERENGER.

Avec Figures.

TOME PREMIER.

A P A P I S,

Chez LE J A Y fils, Imprimeur-Libraire, rue
de l'Echelle Saint-Honoré.

1 7 9 0.

1721

COLLECTION
ARRÊTÉE
DES VOYAGES

FAITS AUTOUR DU MONDE

PAR LES DIFFÉRENTES NATIONS DE L'EUROPE,
DANS LE PREMIER QUINZIÈME SIÈCLE.

RÉDIGÉS PAR M. BERENGER.

Avec Figures.

TOME PREMIER.

A PARIS.

Chez J. B. L. Lottin, au Palais National, au Salon de Peinture,
de l'École de Saint-Louis.



Mort de Magellan dans une des Isles Philippines.

pag. 22.

Blank rectangular area at the top of the page, possibly a stamp or header.

152 DIEBEN
LITTS
LITTS
LITTS

DE ERNANDO DE
LITTS

Blank area at the bottom of the page, possibly a footer or additional text.



COLLECTION

DE TOUS LES VOYAGES

FAITS AUTOUR DU MONDE,

PAR

LES DIFFÉRENTES NATIONS DE
L'EUROPE.

VOYAGE

DE FERNANDO DE MAGELHAENS,
OU MAGELLAN.

CE gentilhomme Portugais avait servi dans les Indes sous François d'Albuquerque, & dans les Moluques, avec son parent Serrano, qui les avait découvertes, & y commandait au nom du Portugal. Ses connoissances & ses services

Tome I.

A

semblaient lui promettre, de son roi Émmanuel, des faveurs qu'il ne put obtenir. Les Moluques étaient alors un grand objet de contestation entre l'Espagne & le Portugal : étaient-elles au-delà ou en-deçà de la ligne de démarcation fixée ridiculement par le pape ? Les Espagnols soutenaient ce dernier avis, les Portugais le premier. Magellan, mécontent de son roi, fit offrir à l'empereur Charles-quin de décider la question en faveur de l'Espagne, en se rendant lui-même aux Moluques par l'Amérique. Il ne demandait que la protection du prince, & faisait le voyage à ses frais. Sa proposition étonna : on ne connaissait aucune communication de la mer du nord à celle du sud. Mais Magellan avait observé que les côtes de l'Amérique déclinaient vers le couchant en s'avancant au midi, comme celles de l'Afrique déclinaient vers le Levant, en s'approchant du Cap de Bonne Espérance ; il jugeait que les deux continens se terminaient également par un cap, baigné par une mer ouverte : telles sont aussi les presqu'îles de l'Asie. On dit, que l'autorité de l'astrologue *Faleiro* contribua encore, avec ces raisons, à entraîner le conseil d'Espagne. Flatté des espérances qu'on lui donnait, Charles-quin fit équiper cinq caravelles, dont il donna le commandement à Magellan. Il devait chercher le passage soupçonné, ou du moins chercher la terre

qui, s'étendant au midi de l'Afrique & de l'Amérique, s'opposait à la communication des mers.

Il partit de Séville, le 10 Août 1519, & se rendit d'abord à l'isle Ténériffe; puis il vit le Cap Verd & les monts de Sierra Leona; il traversa la mer Atlantique, & suivit les côtes du Brésil. Là, il passa la ligne le 13 Décembre; descendit vers *Rio Janeiro*; & y trouva, pour rafraichissemens, des cannes de sucre; des racines, appellés patates, longues comme des navets, ayant le goût de la châtaigne; & la chair d'un animal, nommé *Anta*, assez semblable à la vache. Le pays lui parut fertile; ses habitans deviennent fort vieux; ils sont sans culte; ils n'ont point d'habits, & habitent dans de longues cabanes, que dans leur langue ils nomment *Boi*. Ils couchent dans de grands filets suspendus, sous lesquels on fait du feu pendant l'hiver. Leurs canots sont d'une seule piece de bois, creusée avec une pierre aiguë, & quelques-uns sont assez grands pour contenir trente ou quarante hommes; ils les font avancer avec des rames semblables à des pelles à four. Leur teint est olivâtre; ils sont agiles & bien faits; ils mangent leurs ennemis. On dit, qu'ils en ont pris l'habitude par l'exemple que leur donna une vieille femme qui, désespérée de la mort de son fils, se jeta, comme un chien enragé, sur son meurtrier;

& lui mangea l'épaule. Hommes & femmes se peignent le corps d'une maniere bizarre: ils se brûlent tout le poil de leur corps, & les deux sexes n'ont pas même de ceintures qui cachent les parties naturelles.

Plusieurs se font cependant des vêtements de plumes de perroquet, ornés, par derriere, d'une longue queue: ils se trouent le visage en deux ou trois endroits, où ils passent des morceaux de pierre de la longueur du doigt; leur pain, fait de moëlle d'arbre, est mauvais, quoique blanc. Le pays produit des oiseaux à longs becs en forme de cuillier, & qui sont sans langue; de jolis petits singes que les hommes mangent, & de beaux perroquets, dont ils donnaient une dizaine pour un miroir. Ils cédaient volontiers leurs filles, mais, pour aucun prix, ils n'abandonneraient pas leurs femmes: ces femmes sont fideles, & ne souffrent le commerce de leurs maris que dans l'obscurité; elles portent leurs enfans derriere le dos dans un filet de coton.

Magellan resta deux mois sur cette côte, dont les habitans lui parurent d'un naturel fort doux. Ils s'imaginèrent que les Espagnols étaient des êtres descendus du ciel, & la pluie, qui vint avec eux, & dont le pays aride avait besoin, les confirma dans cette opinion.

Il parvint au trente-cinquieme degré de lati-

rude australe, & découvrit le Cap de Sainte Marie, près duquel il crut aussi avoir découvert le détroit qu'il cherchait; mais ce n'était que l'embouchure de *Rio de la Plata*, qui lui parut large de dix-sept lieues. Le pays produit des pierres précieuses; les hommes y sont antropophages. On y crut voir un homme d'une taille gigantesque, qui s'enfuit, en poussant des cris aussi forts que le beuglement d'un taureau: dix Espagnols le poursuivirent, sans pouvoir le joindre.

En suivant les côtes, il découvrit une baie où la mer lui parut sans fond, & il la nomma *St. Matthias*, qui était le saint du jour: plus loin, il vit deux isles remplies de loups marins & de pingoins, que l'historien de ce voyage appelle des oies; il y en avait un si grand nombre qu'il n'aurait pas fallu plus d'une heure pour en charger les cinq vaisseaux. Ces oiseaux vivent de poissons, & ne savent pas voler; leur plumage est noir, leur bec ressemble à celui du corbeau; ils sont si gras que, pour les manger, il fallait les écorcher.

Les loups marins sont de la taille d'un veau: ils sont de diverses couleurs, & ont la tête dorée; leurs oreilles sont courtes & rondes, leurs dents longues, & leurs pieds garnis d'ongles, assez semblables à ceux de l'homme. Les Espagnols donnerent à ces isles le nom des oiseaux qu'on

y voit en si grand nombre. Les chasseurs qu'on y envoya furent exposés à mourir de froid, & à être dévorés par les loups marins.

L'hiver força Magellan de séjourner dans un port, sous le 149° degré & le 30° de latitude, (c'est le port St. Julien). Il y demeura deux mois, sans y voir d'habitans; mais enfin les Espagnols virent un géant, qui s'approcha d'eux, en dansant, en chantant, & jetant de la poussière sur sa tête. Il vint à eux dans une petite île, marqua beaucoup de surprise, & montrait du doigt le ciel, comme pour faire entendre que c'était de là que ces hommes nouveaux venaient. Sa taille était du double plus haute que celle des Espagnols; dispos, agile, il avait le visage long, le tour des yeux peint en jaune, & une figure de cœur sur les deux joues. Ses cheveux étaient peints en blanc. Une peau d'animal, bien cousue, lui servait de vêtement. Par la peau, on jugea que l'animal avait la tête & les oreilles d'un mulet, le cou & le corps d'un chameau, & la queue d'un cheval. Le sauvage avait les pieds passés dans le bout de la peau comme dans une pantoufle, & paraissait d'abord n'avoir que des pattes de quadrupèdes; ce qui lui fit donner le nom de *Patagon* par Magellan; il portait un arc, gros & court à cordes de nerf, un paquet de flèches, longues d'une canne, empennées, armées d'une

Pierre aiguë. On lui donna à manger & à boire : on lui présenta un miroir, & fut si étonné d'y voir sa figure, qu'il recula avec une forte d'effroi. On lui fit présent de ce miroir, d'un peigne, de quelques sonnettes & chapelets de verre. Ses compagnons n'étaient pas éloignés; en le voyant revenir, ils se dépouillerent, se mirent à danser & à chanter, montrèrent le ciel, & offrirent à quatre Espagnols qui l'avaient suivi, d'une poudre blanche dont ils se nourrissaient. Ceux-ci ne paraissaient pas si grands que le premier; ils n'avaient que sept pieds de haut. Quand on leur eût fait signe de venir sur les vaisseaux, ils renvoyèrent leurs femmes, ne prirent que leurs arcs, & se mirent en marche. Ils étaient plus noirs que la température de ces lieux ne semblait l'annoncer. Ils avaient quatre animaux apprivoisés dont ils se servent à la chasse, comme d'appeaux pour en prendre d'autres. Trois d'entr'eux monterent sur les vaisseaux, & parurent désirer que les Espagnols vinssent plus avant dans le pays. Magellan y envoya sept hommes bien armés, qui s'avancèrent avec eux, dans un espace de sept milles, jusqu'à un bois, où ils trouverent deux cabanes; dans l'une desquelles habitaient cinq hommes, & dans l'autre, treize femmes ou enfans. On tua une espèce d'âne sauvage, qui servit à un repas commun. La neige, le vent ne permettaient pas

aux Espagnols de coucher à l'air; la défiance s'opposait à ce qu'ils couchassent dans la cabane. Ils se couchèrent autour de leur feu, en laissant une sentinelle, pour veiller à la sûreté commune; les Patagons ronflaient auprès d'eux. Le lendemain, on voulut les conduire aux vaisseaux, & les Espagnols employaient même la violence pour les y déterminer: alors les Patagons se retirèrent dans la cabane de leurs femmes. On crut que c'était pour tenir conseil; mais on les vit sortir bientôt après l'arc & la flèche à la main, le visage peint d'une manière affreuse, entortillés de la tête aux pieds de peaux qui les faisaient paraître plus grands encore. A leur vue, les Espagnols lâchèrent une arquebuse; le feu, le bruit les remplirent d'épouvante; ils demandèrent la paix, & convinrent d'envoyer trois des leurs au vaisseau. Deux de ceux-ci, feignant de poursuivre un âne sauvage, s'échappèrent, & on était loin d'espérer les atteindre; le troisième vint sur le vaisseau, mais il refusa de manger, & mourut en peu de jours.

Une autre fois, six de ces sauvages firent signe du bord qu'ils voulaient venir sur les vaisseaux; on leur envoya l'esquif, & ils monterent sur la capitane, où Magellan leur donna une chaudière de bouillie, qu'ils mangèrent toute: le plus petit d'entr'eux surpassait en stature le plus grand des

Espagnols. Après s'être rassasiés, ils voulurent se rendre à terre, & on les y conduisit.

L'un d'eux, plus grand que les autres, vint un jour sur le rivage, en dansant & chantant, & monta sur un des vaisseaux; il paraissait traitable; quelques visites le mirent en état de prononcer distinctement, quoique d'une voix rauque, quelques mots Latins & Espagnols; il paraissait avoir envie de se faire chrétien. On le nomma *Jean le Géant*. Un jour, il vit un rat qu'on voulait jeter à la mer, il le prit & le mangea: tous ceux qu'on put prendre, il les mangea de même. Il apportait d'autres animaux aux Espagnols, ceux-ci lui donnerent de la toile, une chemise, un bonnet, un peigne, un miroir: peu après on ne le revit plus; peut-être que les autres Patagons furent irrités du commerce qu'il avait avec des étrangers, ou jaloux des présens qu'il en recevait. Quinze jours après, quatre de ces Patagons vinrent sur les vaisseaux. Magellan désirait avoir des hommes de cette espece, pour les mener en Europe; il remarqua deux d'entr'eux qui lui parurent jeunes & bien faits; il leur remplit les mains de toutes sortes de présens, couteaux, ciseaux, chapelets, &c. puis il leur fit attacher des fers aux pieds, comme s'il eût voulu les leur donner, & qu'il ne fut où les mettre, puisqu'ils avaient les mains embarrassées: ils étaient joyeux

de ce qu'on leur donnait du fer ; mais se voyant pris, ils mugirent comme des taureaux, en invoquant *Petebos*. On les mit dans deux vaisseaux différens : les deux autres furent mis à terre, & s'enfuirent avec rapidité, mais en lançant des flèches, dont l'une tua un Espagnol.

Ils surprirent, quelques jours après, une troupe de Castillans, qui n'avaient avec eux qu'une arquebuse, & leur lancerent des flèches, qui tuèrent encore un des leurs : ceux-ci réussirent à les repousser jusques dans le recoin d'une vallée qu'ils habitaient. Ils avaient autour du corps une ceinture de cuir, où pendaient trois paquets de flèches, & autour de la tête un autre cordon, qui soutenait encore des faisceaux de flèches.

Ces peuples n'ont point de demeures fixes ; ils font des cabanes de peaux, qu'ils transportent d'un lieu à un autre : ils vivent de chair crue, ou moitié grillée, & d'une racine, qu'ils nomment *capas* : leurs cheveux sont coupés en rond comme ceux des moines : leur tête est liée d'une corde de coton, dans laquelle ils passent leurs flèches. Quand ils se sentent l'estomac trop chargé, ils s'enfoncent une flèche dans la gorge & vomissent une bile verte mêlée avec du sang. Si le sang les incommode, ils se font une large entaille. Lorsque l'un d'eux meurt, ils croient que des diables, ornés de longues cornes & de cheveux

qui pendent jusqu'à terre, jetant du feu par la bouche & le derriere, viennent danser & chanter autour du cadavre; le plus grand se réjouit & rit des mouvemens des autres: celui-ci se nomme *Setebos*, & les autres *Cheleule*.

On trouve dans ce pays des chèvres plus longues que les nôtres, de petites huitres d'un goût défagréable, des autruches, des renards & des lapins plus petits que ceux d'Europe. Magellan en prit possession au nom du roi d'Espagne, & fit élever une croix au fommet d'une montagne.

Le long séjour qu'il fit dans ce port, diminua ses provisions, & il se vit forcé de restreindre leur distribution au pur nécessaire. On avait cru y trouver le détroit, & on reconnut qu'il n'y avait qu'un cul de sac, rempli de seches & de bas fonds. On désespéra du succès, & la mutinerie se mit dans l'équipage: on disait, que ce passage était une chimere, qu'il fallait être fou pour lutter contre le ciel & la terre; que le roi n'avait pas commandé l'impossible; qu'après avoir autant approché du pôle austral, il était temps de songer au retour, qu'au-delà on ne pouvait attendre qu'une mort certaine dans une mer terrible & des chimats affreux. Magellan leur disait: „J'ai des ordres, il faut les exécuter. Des Castillans croiront-ils avoir assez fait en parvenant à des lieux aussi voisins du pôle que ceux

que les Portugais ont visité? J'ai diminué la distribution des vivres; mais c'est par précaution, plus que par disette, & nous avons devant nous un pays où l'on trouve du bois, de l'eau douce, des poissons, du gibier". Il essaya de leur rendre l'espérance & crut y avoir réussi; mais bientôt après, il apprit que ses principaux officiers avaient conspiré de lui ôter la vie, pour retourner ensuite en Espagne. Leur trame fut découverte & prouvée; trois d'entr'eux, Louis de Mendoce, Antoine Cocco, Gaspard Casade, périrent d'une mort cruelle; Jean de Cartagène, évêque de Burga, & son cousin furent abandonnés sur la côte des Patagons, avec un aumônier son complice.

Pour calmer les murmures, il se relâcha sur l'étroite distribution des vivres, & pour éviter l'oisiveté, source des désordres & des complots, il leva l'ancre, & sortit du port St. Julien le 24 Aout 1520.

Le 14 Septembre, il découvrit une rivière, qu'il nomma *Sainte-Croix*. Le 11 Octobre, il vit à 10 heures 8 minutes, une éclipse de soleil bien singulière; le disque du soleil ne fut point effacé; mais quoique le ciel fût pur & serein, le disque de cet astre devint en un instant d'un rouge obscur, semblable à celui qu'il présente à l'œil, lorsqu'on le regarde, au travers d'une fumée épaisse.

Dans une nouvelle riviere où l'on séjourna, Magellan crut encore reconnoître un détroit. Une carte faite par Martin de Bohème, & qu'il avoit vue dans la chambre du trésor du roi de Portugal, lui donnoit cette idée. Ce géographe y avoit dessiné un détroit, soit qu'on le soupçonnoit, ou qu'il voulût tracer le cours d'une riviere; la terre paroît de là s'avancer en cap, & tourner vers le midi, & cette direction fortifia son espérance; il envoya un de ses vaisseaux à la découverte, mais un coup de vent le jeta sur la côte, & il s'y brisa; on ne put sauver que l'équipage & la charge du vaisseau: l'équipage consistant en 37 hommes, périssoit sur un rocher inaccessible, de froid & de faim; & Magellan parvint à les y recueillir; les quatre vaisseaux entrèrent dans la riviere, qui ne parut plus alors un détroit. Tant d'événemens fâcheux & d'espérances détruites, renouvelèrent les murmures, & sur-tout quand on fut assuré que la côte faisoit face au levant. Magellan étoit Portugais, c'en étoit assez pour justifier les soupçons, les accusations les plus atroces; son voyage n'étoit qu'un prétexte pour les perdre. Un des capitaines donna publiquement l'ordre de mettre à la voile pour retourner en Europe. Magellan outré de colere, sauta sur son bord, & tua de sa main le capitaine & les plus mutins de sa troupe,

avant qu'ils fussent revenus de leur surprise. Cette expédition arrêta la révolte; on remit à la voile.

La mer paraissait couverte de grosses baleines; la terre, quoiqu'elle fit face au levant, tournait cependant au midi: ces observations firent renaître l'espérance. Enfin, le jour de Sainte Ursule, on doubla un cap, auquel on donna le nom de *Cap-Vierge*, puis on vit la mer s'enfoncer entre deux terres, entre deux rivages resserrés, dont l'un faisait face au midi, l'autre au nord. Toute l'escadre entra dans cette embouchure; qui s'avancait au couchant; sur une largeur qui variait de 2 à 10 milles. On rencontra bientôt divers canaux. Magellan envoya trois de ses vaisseaux à la découverte.

On était alors au-delà du 52° degré de latitude; les nuits n'étaient que de cinq heures. Il avait projeté de monter jusqu'au 75° degré, si le détroit où il se trouvait, était sans issue. Des trois vaisseaux, l'un fut repoussé par les courans dans la mer du nord. Les Espagnols qui en formaient l'équipage, se saisirent du capitaine *Alvar Mechiste*, neveu de Magellan, le mirent aux fers; & après lui avoir fait signer que ce détroit prétendu était une fable inventée par son oncle, pour faire périr les Espagnols, ils reprirent le chemin d'Europe, avec un des Patagons, qui périt peu de tems après.

Le second des trois vaisseaux envoyés à la découverte, ne trouva qu'une mer basse, semée d'écueils & de roches escarpées. Le troisieme plus heureux, rencontra d'abord une belle riviere remplie de sardines; puis s'avançant plus loin, il trouva toujours la mer profonde sans découvrir d'issue; mais les courans rapides qui s'opposaient à sa course, donnerent l'espérance d'en trouver une; car, sans doute ils venaient d'une haute mer, & son capitaine envoya la chaloupe plus avant: elle découvrit en effet un cap, qui s'avançait dans un nouvel Océan. Il revint faire le détail de ses découvertes à Magellan.

A l'ouïe de ces nouvelles, des cris d'allégresse se répandirent par tout l'équipage; plusieurs en pleuraient de joie. Magellan donna au cap qu'on venait de découvrir, le nom de *Cap desiré*. Tous donnerent au détroit le nom de leur chef. On dit que les habitans du pays le nomment *Kaika*. Ils firent voile, ayant à leur droite le continent des Patagons, & à leur gauche la *Terre de Feu*, qu'ils nommerent ainsi de la multitude de feux qu'on voyait sur ses côtes: le bruit des courans leur fit croire que cette terre n'était qu'un amas d'isles, séparées par des canaux peu larges.

Tout le détroit leur parut avoir cent lieues de long. On y trouva en abondance du bois, de l'eau douce, une belle verdure, des dorades,

des albicores, des bonites, des poissons volans appellés *colondiens*, excellens à manger. Mais le pays était si froid, si rude, si peu cultivé que, dans l'impatience de voir le nouvel Océan, la petite flotte ne s'y arrêta pas.

On fit cependant une descente à une lieue du débouquement du détroit; on n'y trouva qu'une mauvaise cabane, & plus de deux cents sépulchres. On conjectura que les sauvages y venaient inhumer leurs morts, près du rivage, & qu'ils avaient leurs habitations plus loin, dans l'intérieur des terres. Le grand nombre de squelettes de baleines, jetés sur les côtes, donna lieu de penser que la mer était fort orageuse dans ce détroit. Les côtes en sont, dans un espace de 50 lieues, remplies de baies commodes & les plus agréables qu'on puisse voir: plus loin sont des montagnes toujours couvertes de neiges: on y voit de belles forêts: les arbres y sont hauts, & leur bois brûlé, répandait une odeur agréable qui ranimait les esprits abattus.

Ce fut le 28 Novembre, qu'ils apperçurent cet Océan si désiré, dont le calme & la beauté leur parut lui mériter le nom d'*Océan Pacifique*. Ils n'avaient resté que 22 jours dans le détroit (1). A la vue de la nouvelle mer, plusieurs des pilotes

(a) Cependant ils avaient découvert le Cap des

pilotes pensaient, que, puisqu'on avait découvert le passage, il fallait s'en retourner en Espagne, & revenir avec une flotte nouvelle & pourvue de provisions fraîches. Mais Magellan rejeta bien loin cet avis, & voulut poursuivre sa route. Il fit cingler au Nord-Ouest; trouva toujours une belle mer que n'agitait point la tempête, & où des vents contraires n'arrêterent point sa course: il faisait chaque jour soixante à soixante & dix lieues.

Mais quand il sortit du détroit, ses provisions étaient bien diminuées, & déjà elles se corrompaient: aussi malgré les vents favorables, la misère de l'équipage devint-elle bientôt extrême. Ils avaient épuisé leur biscuit, & se nourrirent ensuite de la poussière qu'il avait laissé dans le lieu où il était déposé; ils prenaient des vers à poignée avec elle, & encore l'urine des souris dont elle avait été imbibée, exhâlait une odeur insupportable, même dans la situation où se trouvaient les Espagnols. L'eau qu'ils buvaient, était corrompue & d'une couleur jaune; on faisait tremper dans la mer, des vieilles peaux durcies par le soleil, la pluie & le vent, & qui avaient

Viernes le 21 Octobre; si c'est de-là qu'on compte l'entrée du détroit; il y resta 37 jours.

fervi d'enveloppes aux cordages, puis après les avoir ramollies pendant 4 ou 5 jours, on les coupait en quartiers, on les mettait dans la marmite, & on les mangeait. Les fouris se vendaient demi ducat la piece, elles devinrent même assez rares pour valoir un ducat. Plusieurs des matelots avaient les gencives si gonflées, qu'elles retombaient sur les dents, & ils ne pouvaient manger. Quinze d'entr'eux en moururent, & parmi eux était le Patagon. Les Espagnols avaient appris plusieurs mots de sa langue, qui est fort gutturale : avant sa mort il se fit chrétien ; on le baptisa, & il fut nommé *Paul*.

Ils coururent pendant trois mois & vingt jours, sur cet Océan immense, sans voir de terres que deux petites isles désertes, l'une sous le 15^{me} degré de latitude méridionale, l'autre sous le 9^e degré. Ils mouraient de faim, de soif & de scorbut, & ils n'y trouverent que des arbres sans fruits, & quelques oiseaux ; mais point de quadrupedes, point d'habitans. Dans la douleur de n'y pas trouver les secours qu'ils en avaient espéré, ils les appellerent, *Desventuradas, Les Infortunées* ; ils passerent la ligne, & le 6 Mars 1521, sous le 166^e degré de longitude, ils découvrirent trois isles, qu'on leur dit s'appeller, *Juvaguana, Acaca, Setana*, & Magellan descendit sur la premiere, qui est la plus grande.

(c'est Guam ou Guaham); mais il ne le fit pas sans peine : car les habitans accoururent dans leurs canots, entourèrent les vaisseaux, déroberent tout ce qu'ils purent attraper, même les clous fichés dans le vaisseau : ils voulaient abattre les voiles & conduire les navires sur le rivage. Repouffés dans leurs canots, ils lancerent sur les Espagnols, une grêle de pierres & de bâtons. Magellan irrité descendit sur l'isle, avec 40 hommes, brûla un grand nombre de canots & une cinquantaine de cabanes, leur tua 7 hommes, & ramena une de ses chaloupes qu'ils avaient volée.

Lorsque les Espagnols leur avaient tiré des flèches, qui les perçaient de part en part, ils les tiraient de leur corps, les considéraient attentivement, & restaient là sans prendre la fuite, jusqu'à ce qu'ils tombassent morts. On ne pouvait s'en débarrasser; ils s'opiniâtraient à suivre les Espagnols, avec plus de cent canots, sur lesquels on fut obligé de faire passer les vaisseaux; alors on entendait sur le rivage, les cris des femmes éplorées, qui s'arrachaient les cheveux, & rappellaient en vain leurs maris plongés dans le sein de la mer. Malgré ces mauvais traitemens, ils étaient ou si avides ou si bêtes, qu'ils revenaient toujours, comme si l'on

n'eût agi avec eux qu'en amis, & cherchaient à commercer & à voler.

On ne reconnoit parmi ces peuples aucune sorte de gouvernement; ils vivent comme ils le veulent. Ils sont d'une taille ordinaire, bien faits, ont le teint olivâtre, & les dents rouges & noires, ce qui est une grande beauté parmi eux. Ils vont nus, la tête couverte d'un grand chapeau de feuilles de palmiers; leurs cheveux d'un noir d'ébène, sont si longs qu'ils les attachent à la ceinture. Ils s'oignent tout le corps & les cheveux d'huile de cocos, vivent de patates, de cannes à sucre, de noix de cocos, de figes longues d'une palme, d'oiseaux & de poissons volans. Leurs enfans naissent blancs; les femmes sont belles, plus délicates, plus blanches que les hommes; elles ont une chevelure épaisse & noire, qui descend jusqu'à leurs pieds: elles sont nues, à l'exception d'un morceau d'écorce intérieure du palmetos, aussi mince que du papier, dont elles se couvrent le milieu du corps. Leur occupation est de fabriquer des filets & des nattes de feuilles de palmiers; elles sont encore d'autres ustensiles de ménage.

Leurs cabanes sont de bois, couvertes de perches & de certaines longues feuilles de figuier: chaque cabane a une fenêtre, & un lit garni d'une natte de feuilles de palmiers, & d'une façon

de matelats, faits aussi de petites feuilles de palmier fort douces. Ils n'ont pour armes qu'un bâton armé d'os. Leurs canots, ou pirogues, sont peintes en noir, en blanc, en rouge; elles ont un mât avec sa vergue de traverse, soutenant une voile de feuilles de palmier cousues ensemble; un gouvernail semblable à une pelle à four; une pointe à chacune de ses extrémités, qui deviennent alternativement poupe & proue; de sorte que, pour changer de route, il leur suffit de tourner la voile; ils voguent avec une vitesse incroyable, & semblent des poissons volans qui fendent la surface de l'eau. Ces peuples sont pauvres, mais subtils & grands voleurs, & c'est ce qui fit donner à ces isles le nom d'*Isles des Larrons*.

Les Espagnols remirent à la voile le 10 Mars, & bientôt découvrirent une grande isle, nommée *Zamal*: le climat y est admirable: les peuples y sont plus civilisés: ils trouverent dans la suite un grand nombre d'autres isles voisines de celle-ci. L'une se nomme *Zuloan*; elle est habitée par une nation douce & sociable. Ils s'approcherent de celle d'*Humunu*, que Magellan nomma l'*Isle des bons signes*, parce qu'il y avait trouvé deux fontaines d'eau très-claire, beaucoup de corail blanc, & divers arbres chargés de différens fruits. Cette isle, voisine du cap de *Guigan*, porte au-

jourd'hui le nom de *la Encantada*. Magellan appella cet amas d'isles, l'*archipel de St. Lazare*, parce qu'il y était arrivé le samedi de la passion qu'on appelle en Espagne *dimanche de St. Lazare*.

Il cingla de là vers le nord, & arriva heureusement à Zebu ou Sibou, isle bien peuplée, longue de plus de 15 lieues. Son roi, qui était en guerre avec le roi de l'isle de *Mathan* ou *Matta*, son voisin, non-seulement accueillit avec honnêteté les Espagnols, mais embrassa encore la religion chrétienne, avec la reine sa femme, ses enfans & 800 de leurs sujets. La croix fut élevée le jour de la pentecôte; on célébra la messe, & Magellan prit possession de ces isles au nom de l'invincible Charles-quin: deux fois il battit les ennemis du roi de Zebu; mais, dans un troisième combat, il fut tué d'un coup de lance de cannes qui le perça de part en part, laissant après sa mort une réputation que rien ne peut effacer, pour avoir découvert le détroit de son nom, & avoir, en quelque maniere, fait le premier de tous les hommes le tour du monde.

Avant lui, on ne savait pas que la mer environne le globe; les anciens l'ont soupçonné, mais avec si peu de fondement, d'une maniere si conjecturale, qu'aucun n'a osé penser que le tour du monde fut possible; mais Magellan prouva

par son voyage, la sphéricité & l'étendue de la circonférence de la terre.

La plupart de ceux qui combattaient avec lui, partagerent son sort. *Odoard Barbosa* & *Juan Serrano* furent nommés pour lui succéder; mais *Barbosa* ayant maltraité avec brutalité un esclave, né aux Moluques, que *Magellan* avait pris sur son bord, celui-ci résolut de s'en venger. Il parvient auprès du roi de Zebu, lui fait entendre, que ces hommes avides, sous le nom de ses alliés, allaient devenir ses maîtres, & que c'était ainsi qu'ils avaient traité toutes les nations qui les avaient reçus, que par-tout leur cruauté & leur avarice les avaient fait détester. Il lui fit concevoir l'espérance des richesses de leurs vaisseaux; la crainte, & bientôt la haine & la cupidité, changèrent ses dispositions, & les Espagnols qui se trouverent à terre, ayant été invités à un festin, furent massacrés avec *Barbosa* & *Serrano* leurs chefs; à peine en resta-t-il quelques-uns pour porter aux vaisseaux la nouvelle de leur perte.

Barbosa était un homme instruit, qui s'était trouvé avec *Magellan* à la première découverte des Moluques, il a écrit une relation détaillée de l'histoire des Portugais dans les Indes orientales.

Le roi de Zabu qui n'avait embrassé le christianisme que par politique, renonça aussi-tôt à

ses engagemens, & reprit ses anciennes superstitions, ainsi que ses sujets.

Les équipages des trois vaisseaux étaient réduits alors à 180 hommes ; trop faibles pour les trois vaisseaux, ils prirent le parti d'en brûler un, & de se rendre aux Moluques avec les deux autres.—Ils élurent *Jean de Carvalho* pour leur chef. Il vit les isles de Bool & de Panglao, puis l'isle des Noirs qu'il redoutait; ce qui le détermina à cingler vers les côtes de Mindanao. Il s'y rendit, puis de là visita Borneo, où il prit des pilotes pour le conduire aux Moluques. Le 8 Novembre il se rendit à *Tidor*, & y fut reçu avec humanité, parce que la flotte des Portugais n'y était plus. Le roi lui permit d'y élever un comptoir, & d'y charger du gérofle.

Les deux vaisseaux ayant achevé de charger à Timor, remirent en mer; mais l'un d'eux, nommé *la Trinité*, se trouva trop faible pour lutter longtemps encore contre les flots, il revint aux Moluques, dans le dessein de reprendre sa route par l'Océan pacifique, & d'aborder au Darien, mais il tomba bientôt après dans les mains du Portugais. L'autre, nommé *la Victoire*, qui étoit celui qu'avait commandé Magellan, reconnut Amboine, Banda, Solor, & prit la route du cap de Bonne Espérance, en s'éloignant de la côte des Indes, pour éviter les ennemis de l'Espagne. Cependant

la difette de vivres l'ayant forcé de relâcher à St. Yago, l'une des îles du cap Verd, les Portugais lui enleverent treize hommes.

Ce vaisseau était alors commandé par Sebastien Cano, né à *Guitarca*, près de Guipuscoa en Biscaye; il souffrit beaucoup des maladies & de la faim. L'historien du voyage, le chevalier Pigafetta, était avec lui; c'est lui qui le premier remarqua que lorsqu'on jette les cadavres des chrétiens dans la mer, ils vont au fond le visage dessus, tandis que les Indiens y vont le visage dessous; opinion superstitieuse que d'autres ont répétée après lui, & qu'il aurait mieux valu examiner auparavant.

Enfin, ce vaisseau rentra le 7 Septembre 1622 dans le port de St. Lucar avec dix-huit hommes seulement, triste reste des 160 qui étaient partis des Moluques. Par leur estime, ce vaisseau avait fait 14460 lieues dans l'espace de trente-sept mois. Ils remarquerent avec surprise que le jour de leur arrivée, qu'ils croyaient être le six, était le sept, & plusieurs ne purent en comprendre la raison. Tous allerent nus pieds, la torche en main, rendre grâces à Dieu dans la cathédrale de Séville. Le vaisseau fut amené dans la ville, & y fut conservé avec soin, comme un monument de cette mémorable expédition.

Sebastien Cano vint à la cour, alors à Valla-

dolid; avec son équipage, où il fut accueilli de l'empereur avec des éloges qu'il méritait. Il remit à Charles-quinz deux lettres, l'une de *Coralá*, roi de Ternate; l'autre d'*Almanzor*, roi de Tidor, qui se reconnoissaient vassaux de la couronne d'Espagne. Il lui présenta des Indiens de ces isles, dont l'un lui paroissoit si intelligent, qu'il ne voulut point lui permettre de retourner dans sa patrie. Il fit présent à l'équipage du quart de ce qui lui appartenait dans le chargement du navire. Sebastien Cano eut une gratification, une pension, des lettres de noblesse, & un écu d'armoiries chargé d'un château d'or en champ de gueules; au chef chargé d'une branche de canellier, de trois noix muscades & de deux clous de gérofle; pour support, deux rois Indiens, & un globe pour cimier, avec cette devise: *primus circumdedisti me*. Les autres furent récompensés à proportion, soit en argent, soit en lettres de noblesse.



V O Y A G E
DE SIR FRANÇOIS DRAK.

SIR FRANÇOIS DRAK s'était déjà distingué par des entreprises heureuses, lorsque la guerre s'éleva entre l'Espagne & l'Angleterre, & c'est dans ces circonstances qu'il sortit de Plymouth avec le *Pacha*, vaisseau de soixante-dix tonneaux, & le *Cygne*, vaisseau de cinquante tonneaux, commandé par Jean Drak son frere. Chaque vaisseau portait soixante-treize hommes choisis, avec des provisions pour un an, & des munitions de guerre autant que le demandait la nature de leur entreprise.

Quoique ce voyage ne soit pas encore celui où il fit le tour du monde, nous croyons devoir en donner un précis: c'est une distinction que nous faisons en faveur de Drak, le premier navigateur Anglais qui l'ait entrepris.

Il avait eu la précaution de se faire suivre de deux ou trois yachts, par le moyen desquels il croyait pourvoir aux accidens qui pouvaient survenir à ses vaisseaux; précaution que lui avait inspirée le voyage malheureux de son oncle Sir Jean Drak; mais ils lui furent presque inutiles. Avec

ces forces, bien peu considérables de nos jours; il partit d'Angleterre le 12 Mai 1572. Le tems fut beau & le vent favorable jusqu'au 29 Juin qu'il se trouva entre la Dominique & la Guadeloupe: il jeta l'ancre sur la premiere, & y demeura trois jours. Le 6 Juillet, il eut la vue du pays de Sainte Marthe, & le 15, il mouilla dans la baye des *Faisans*, à quelque distance de *Nombre de Dios*. Là il fit une descente dans le pays pour le reconnaître; il était sans armes; mais ayant vu de la fumée dans l'éloignement, il se fit joindre par une barque légère qui remonta la riviere avec des hommes armés. Il approcha du lieu où l'on faisait du feu, & y trouva une plaque de plomb clouée à un arbre, sur laquelle était gravé le nom d'un Anglois (Garret), qui avait quitté ce pays il y avait peu de jours: elle lui donnait l'avis que les Espagnols étaient instruits de son projet de venir en ce lieu, & l'avertissait d'y rester le moins de tems qu'il lui serait possible.

Drak fut étonné; mais la commodité de ce lieu, la perte du tems s'il cherchait un autre port qui ne le mettrait pas hors des dangers qu'il avait à craindre dans celui-ci, le déterminèrent à y rester; seulement il environna le lieu où ils étaient descendus d'un abattis d'arbres & de branches croisées avec les troncs en maniere de palissades. Il y laissa un yacht, avec cinquante

hommes sous le commandement de Raufe, & s'approcha avec le reste de Nombre de Dios.

Cette ville est située dans l'isle *Pine*: on y attendait chaque jour un secours de soldats, promis par le président de Panama, pour la protéger contre les Negres Marons qui deviennent redoutables dans ces lieux aux tyrans qui les ont forcés à la fuite. Ils avaient deux chefs, & s'étaient établis entre Nombre de Dios & Panama. Drak s'en approcha à pleines voiles; il y arriva le 28 Juillet, sans être découvert; déjà il avait jetté l'ancre sur le rivage; déjà il préparait l'attaque, lorsqu'il apprit que la ville était bien fortifiée & remplie de gens; cette nouvelle ne l'intimida point, & pour qu'elle ne répandit point la crainte parmi les siens, il résolut d'attaquer tout de suite: on descend dans des chaloupes, les rameurs travaillent avec vigueur, on débarque sans résistance; un seul canonier qui veillait près de six gros canons de bronze, les aperçoit; il répand l'allarme dans la ville, & bientôt on entend les cloches, les tambours & les cris du peuple. Drak laisse onze hommes pour défendre ses navires, & entre avec le reste dans la ville, sans trouver qu'une faible opposition; & après une courte escarmouche avec les troupes que l'allarme avait rassemblées, il marche vers la maison du commandant & le magasin où les

mulets qui apportent l'argent de Panama, viennent décharger. Il laisse le plus grand nombre des siens, sous le commandement de son frere, sur la place du marché; avec le reste il se fait ouvrir les magasins, & parvient dans la salle où l'argent est déposé; il y trouve un nombre incroyable de lingots, formant un monceau long de soixante-dix pieds, haut de douze, large de dix; chaque lingot pesait trente à quarante-cinq livres: cette vue remplit de joie les matelots; ils se hâtent pour transporter ce trésor sur leurs chaloupes. Drak craignait, dans l'éloignement où il était du rivage, que les ennemis très-nombreux ne s'opposassent à son retour; il prend soin que les siens ne s'appesantissent point trop en se chargeant, qu'ils puissent marcher & se servir de leurs armes; & pour les y engager, il leur promet de les conduire dans le lieu où était le trésor du roi, rempli d'or & de pierres précieuses d'un plus grand prix, d'un moindre poids, & plus voisin du rivage. Il les persuade enfin de le suivre vers la place où étaient les maisons les plus considérables; mais avant tout, chacun d'eux se chargea d'un lingot.

Il y trouva son frere effrayé de sentir que les ennemis pouvaient s'emparer de leurs vaisseaux, si l'on s'arrêtait plus longtems, & venir ensuite les écraser avec toutes les forces du pays. Drak

vit le danger, mais la prudence le lui fit cacher; il envoya quelques-uns des siens dans le port pour examiner ce qu'on avait à craindre de l'ennemi: ils trouverent ceux qui gardaient les vaisseaux frappés des mêmes craintes: cependant elles étaient peu fondées, & quand Drak s'en fut assuré, il reprit son premier projet, & conduisit ses soldats vers la maison du trésor royal.

En chemin, ils effuyèrent une ondée de pluie qui détendit la corde de leurs arcs & éteignit leurs mèches; car alors on ne se servait point encore de fusils: ce malheur lui était commun avec ses ennemis; cependant il fut très-nuisible à Drak, en ce qu'elle éteignit l'ardeur des siens, & les exposa à une chaleur brûlante en les retardant: leur courage fut abattu; en vain Drak leur représente d'abord combien il était honteux de se laisser abattre, lorsqu'ils n'avaient besoin que d'un faible effort pour être maîtres du plus riche trésor de l'univers; il leur reproche leur lâcheté, leur montre les dangers où ils s'exposent, & qu'ils rendent inévitables, s'ils ne se conduisaient en hommes qui aiment la gloire & pensent à l'honneur de leur pays.

Il réussit enfin à leur rendre leur première vigueur; ils marchent tous sur ses traces vers le trésor, dont ils brisent la porte. Drak abandonne le soin de transporter les richesses à son frère &

à Oxenham, homme connu dans ces climats par des entreprises hardies, & revient avec le plus grand nombre dans la place publique pour veiller de là sur l'ennemi, & dissiper les partis qu'il pouvait ramasser pour s'opposer à ses opérations. Mais tandis qu'il s'avance dans ce dessein, il perd soudainement ses forces, & tombe sans pouvoir proférer une parole. On s'apperçoit alors d'une blessure qu'il avait reçue à la cuisse dans la première escarmouche, & qu'il avait cachée à ses gens, qui, facilement découragés, auraient couvert, sous le prétexte d'avoir soin de sa vie, le desir de remonter sur leurs vaisseaux. Il avait perdu tant de sang que ses fouliers en étaient remplis, & qu'il est étonnant qu'il n'en ait point perdu la vie.

Les plus courageux crurent alors qu'il fallait se retirer; mais on ne croira pas que le desir de la gloire ou des richesses ait cédé au soin seul de la vie de leur chef; la crainte renâquit avec la faiblesse de celui qui l'avait dissipée. Drak, qui avait repris ses sens, les exhorta fortement à ne pas abandonner leur entreprise. En vain on lui conseilla de retourner à bord pour y faire panser sa blessure, il ne peut retourner en arrière qu'après avoir rempli ses desseins. Il savait combien il était difficile de retrouver l'occasion perdue, & qu'en laissant aux

Espagnols

Espagnols quelques heures de tranquillité, ils reviendraient de leur épouvante, rassembleraient leurs troupes, accourraient dans la ville, & se mettraient en possession de leur trésor; qu'il y aurait alors beaucoup de danger à vouloir conserver ce qu'ils avaient dans les mains, & qu'il n'y aurait pas moins de lâcheté de laisser en entier des richesses qu'ils pouvaient emporter. Il avait peu de tems pour délibérer, & on voyait autant de danger à demeurer dans cette incertitude & cette perplexité, qu'à retourner en arriere; ils se décident, font bander sa blessure avec son écharpe, l'entraîne avec eux vers les vaisseaux, en partie par violence, partie par prieres; & à la pointe du jour, ils montrent autant de satisfaction que s'ils eussent emporté tous les trésors, dont ils n'avaient eu que la vue.

Ils emmènent avec eux une chaloupe chargée de vin, qu'ils avaient trouvée dans le port, & se rendent vers l'une des isles *Bastimentos*, située à un mille de la ville, & y demeurent deux jours pour se rétablir de leurs blessures & de leurs fatigues; ils s'y livrent à la joie que leur inspirait l'abondance du vin, & des fruits qu'ils cueillaient dans les jardins de cette isle. Pendant leur séjour dans ce lieu, on y vit arriver un gentilhomme Espagnol, envoyé par le commandant de Nombre de Dios, avec ordre de s'informer si leur chef Drak

était le même qui s'était déjà fait connaître sur les mêmes côtes ; si les fleches dont ses gens avaient été blessés, avaient été empoisonnées, s'ils ne manquaient point de provisions. Il devait aussi exalter leur courage, & leur montrer son admiration sur la hardiesse de leur entreprise. Quoique Drak n'ignorât pas que les honnêtetés d'un ennemi sont toujours suspectes, & que de tels envoyés n'étaient que des espions à craindre ; cependant il crut devoir lui apprendre ce qu'il désirait, n'en ayant rien à redouter. Il le reçut avec tous les honneurs que sa situation lui permettait de lui rendre ; il l'assura qu'il était le même Drak déjà connu dans ces contrées, & que rigide observateur des loix de la guerre, il n'empoisonnait point les armes dont il se servait ; il le renvoya ensuite avec de riches présens, & lui déclara que quoique son entreprise eût été en partie infructueuse, il n'abandonnait point le dessein qui l'avait amené, & voulait se venger des perfidies du vice-roi du Mexique, en partageant avec les Espagnols les trésors de l'Amérique.

En effet, il remonte sur son vaisseau dès que sa blessure est guérie, rappelle le Capitaine Raufe, parce qu'il était dangereux de demeurer plus long-tems sur la côte, & consulte un noir qu'il avait reçu sur son bord à Nombre de Dios, qui lui conseille d'attaquer *Carthagene* ; il embrasse

cette idée, & fans perte de tems, vient jeter l'ancre entre Charecha & Saint-Bernard, deux isles peu éloignées du port de Cathagene, fait le tour de ces isles dans ses chaloupes, entre dans le port, & trouve à son embouchure une frégate, sur laquelle il ne voit qu'un homme accablé de vieillesse, qui lui dit librement qu'il y avait environ une heure qu'on avait apperçu un bâtiment à voiles & à rames, passer avec toute la hâte, qui annonce un objet important; qu'à sa vue le peuple s'était ému, qu'on avait entendu un coup de canon pour avertir les lieux voisins, & que les vaisseaux qui étaient dans le port, avaient été amenés sous le canon de la forteresse. Drak vit bien qu'il avait été découvert, & que sa tentative ne pouvait être suivie du succès; il l'abandonna, content d'avoir pris un vaisseau de Seville, du port de 240 tonneaux, & deux petites frégates, sur lesquelles il trouva des lettres qui donnaient avis de ce qu'il avait fait à *Nombre de Dios*, & répandaient l'alarme sur ces côtes.

Quoique les bâtimens légers lui eussent été utiles, cependant, voyant qu'il n'y avait pas assez de monde pour tous, il résolut de détruire le Cygne, qui était sous le commandement de son frere, pour renforcer l'équipage des autres avec le sien; mais c'est ce qu'il ne pouvait faire fans s'exposer à mécontenter ceux qui le montaient,

parce qu'ils avoient fait divers voyages heureux sur ce vaisseau , & n'en pouvoient voir la destruction qu'avec peine. Il savoit que rien n'assure le succès d'un chef , comme d'être aimé des siens ; il ne voulut pas s'en faire haïr , & il résolut d'employer la ruse pour venir à bout de son dessein. Il fait venir le charpentier du Cygne , le prend avec lui dans sa chambre , lui recommande la discrétion , lui persuade de descendre au milieu de la nuit au fond de cale de son vaisseau , & de le percer de trois trous , mais de se placer de maniere qu'on ne pût l'entendre. Le charpentier lui promet de le faire dès la nuit suivante. Le lendemain 15 Août , Drak se transporte dans une barque , comme pour aller à la pêche , rame vers le Cygne , invite son frere à sa partie de plaisir , & lui demande pourquoi son vaisseau prend autant d'eau. Son frere l'observe comme lui , s'en inquiète , appelle son munitionnaire , & lui en demande la raison. Celui-ci descend , & revient dire que le vaisseau est ouvert , & était en danger de couler à fond dans peu de tems. Aussi-tôt on se met à pomper ; mais après avoir travaillé cinq heures sans voir diminuer l'eau , on se détermine à suivre le conseil de Drak , d'abandonner le vaisseau , & de venir à bord du Pascha.

Il crut ensuite nécessaire de demeurer caché

quelque tems , pour que les Espagnols, oubliant leurs dangers , se relâchassent de leur vigilance. Il fait voile vers le Darien , l'atteint , mais sans se faire voir de la côte , pour n'y pas attirer l'attention , & laissa ainsi couler six jours. Alors il trouva un lieu commode pour s'y retirer , éloigné de tout chemin de commerce , abondant en bois , en eau , en oiseaux sauvages , en cerfs , en porcs , & en toutes sortes de provisions ; il y demeura quatorze jours pour radouber ses vaisseaux , & rafraichir son équipage. Le 5 Septembre , il y laissa son frere avec son vaisseau , & avec deux yachts , vint en trois jours à Rio-Grande , dont le lit est si large , que de l'une de ses rives , on ne peut découvrir l'autre. Le lendemain ils apperçurent un Espagnol , qu'ils prirent pour un homme du pays , & qui leur montra une anse pour débarquer ; mais s'étant apperçus de leur erreur , ils entrèrent dans sa maison , la trouverent remplie de provisions , & les emporterent avec lui.

Dans cet intervalle , son frere Jean Drak , auquel il avait recommandé de chercher à se lier avec les negres marons ou fugitifs , par le moyen desquels il espérait du succès dans ses desseins , eut le bonheur d'y réussir , le secours de deux de ces negres qu'il avait pris à Nombre de Dios. Il les engagea de se rendre à son bord ,

après avoir laissé deux des siens en ôtages , pour sûreté de leur retour. Quand il se fut assuré des sentimens de cette nation , il résolut d'avoir une entrevue avec ses chefs. Drak ayant appris ce qu'avait fait son frere , quitta le port *Plenty* ou d'*Abondance* , nom qu'il lui avait donné , à cause de l'abondance des vivres qu'on y trouve , & se rendit dans une baie cachée entre de belles isles couvertes d'arbres , qui dérobaient ses vaisseaux à la vue de l'ennemi , & dont le canal est si étroit , si semé de rochers , qu'il était impossible d'y entrer pendant la nuit ; là , il s'aboucha avec les negres marons , & se lia par un traité avec eux contre l'ennemi commun , sans s'exposer au danger d'en être trahi.

Cependant dès la premiere entrevue , les Anglais virent que les espérances qu'ils avaient conçues , allaient au-delà de la réalité. Lorsqu'ils demanderent aux noirs le moyen le plus facile de se rendre maître de beaucoup d'or & d'argent , ils dirent qu'ils savaient que c'était là le but de leurs entreprises , & qu'ils s'étaient assurés de ne pouvoir aisément les contenter ; que pour se venger des Espagnols , ils leur en avaient beaucoup enlevé , & jetté dans les rivieres ; mais que durant la saison des pluies qui régnait alors , ils ne pouvaient les en retirer , parce qu'elles étaient enflées & trop profondes. Drak leur promit d'at-

tendre dans ce lieu que cette saison fut passée, & y bâtit avec leurs secours un fort de terre, & des huttes de bois, où il laissa son frere avec une partie de ses gens, & se rendit avec trois bâtimens légers à *Rio de la Hacha*; car son génie actif ne pouvait le laisser jouir en paix de l'abondance & de la sûreté, & l'espérance qui le flattait que de grandes richesses pouvaient tomber dans ses mains, le travaillait sans cesse.

Sur son chemin, il ancrâ à la vue de Carthagène, mais sans débarquer. Il prit le 27 Octobre un bâtiment de transport qui entra dans le port. Là vint un gentilhomme Espagnol, avec lequel il avait été autrefois lié, qui s'était mis dans une chaloupe, sans l'agrément du gouverneur, qui lui fit beaucoup de protestations d'amitié, & lui donna des témoignages de son estime; mais Drak était demeuré jusqu'au lendemain, sans qu'il lui eût rien dit qui pût faire pénétrer ses desseins, comme l'Espagnol l'espérait; il pût s'appercevoir que toute cette apparence d'amitié n'était qu'une ruse, pour donner au commandant le tems de rassembler ses troupes, & de les employer contre lui avec avantage. Ce soupçon se vérifia le 20 du même mois; deux frégates armées & cachées dans l'ombre de la nuit, vinrent pour surprendre ses yachts, & le faire prisonnier avec ses

gens. Mais il découvrit le stratagème, & fut le rendre inutile. Drak ensuite, dès qu'il fut jour, s'élança seul sur le rivage avec intrépidité, à la vue des troupes ennemies, qui étaient dans quelque éloignement au milieu des forêts & sur les hauteurs, sans se hasarder à venir plus près, pour être hors de portée du canon des bâtimens. Cette action paraîtrait une imprudence, ou ne serait pas crue de nos jours; elle fut dictée par la sagesse cependant, & non par une ridicule bravade. Les ennemis en furent inquiets; l'alarme se répandit parmi eux; il les obligea de se tenir rassemblés, jusqu'à ce qu'il pût les attaquer dans les postes négligés. Il demeura aussi long-tems sur la côte qu'il lui fut possible; & quand il se retira, le bâtiment qu'il montait n'avait plus pour provision qu'un jambon & un peu de pain, & portait dix-sept hommes; les deux autres étaient aussi dans une grande disette.

Il résolut de rebrousser; il mit à la voile; mais à peine avait-il fait trois milles, qu'il vit un vaisseau Espagnol sur la côte; il l'attaque, le prend après quelque résistance, & le trouve chargé de beaucoup de provisions de bouche; c'était ce qu'il désirait le plus. Il se détermine alors à se rendre auprès des negres marons, près desquels, comme nous l'avons dit, il avait laissé son frere & une partie de ses gens, afin qu'aidé de leurs avis, &

par leurs secours, il pût attaquer les contrées intérieures, soumises aux Espagnols, jusqu'alors respectées de leurs ennemis.

Lorsqu'il arriva au port, Diégo, tel était le nom de ce noir qui lui avait procuré l'alliance des Marons, lui apprit la mort de son frere Jean Drak, & d'un des siens. Ce malheur ne fut pas le seul; bientôt un air humide, joint à l'ardente ardeur du soleil, fit naître des fievres qui firent périr plusieurs Anglais, & entr'autres Joseph Drak, un second frere du commandant. Drak, occupé du rétablissement de ses malades, ne négligea point ses projets; il engagea les negres marons à parcourir tout le pays, afin de s'assurer si la flotte Espagnole était arrivée à Nombre de Dios; ils lui en donnerent avis, & un yacht qu'il avait envoyé à la découverte, confirma leur rapport. C'était vers le tems de son retour seulement qu'on portait de Panama à Nombre de Dios les richesses tirées des mines Américaines. Il résolut de les attendre à leur passage, & de trouver là de quoi se récompenser de ses espérances trompées dans les années précédentes. Il avait déjà perdu 28 des siens, & il en fallait laisser à la garde des vaisseaux; il ne prit avec lui que dix-huit Anglais & trente Symerones ou negres marons, qui ne lui servaient que de guides & d'espions, & lui procurerent des vivres, lorsqu'il eût consommé

ceux dont il se chargea à son départ. C'est avec leurs fleches ou des dards , en poursuivant des bêtes fauves , en frappant dans l'air les oiseaux , qu'ils les lui procuraient. Leurs dards avaient une pointe qui pesait une livre & demie ; ils ne les lançaient que lorsque l'animal était proche , & rarement ils ne lui donnaient pas la mort ; ils en avaient de plus légers qu'ils lançaient avec l'arc , & leur servaient pour de moins grands animaux. Ces armes sont leurs seules provisions ; c'est sur elles qu'ils se reposent du soin de s'en pourvoir , & ils n'en font jamais d'amas. Le plus riche d'entr'eux est celui qui est le mieux armé ; peut-être ils en font plus heureux , & en savent mieux distribuer la gloire ; ils ne l'accordent qu'à celui dont le courage fut plus utile à tous.

Chaque jour ils sortaient au lever du soleil , marchaient jusques vers dix heures , se reposaient environ une heure sur les bords d'un fleuve , marchaient ensuite jusqu'à quatre ; puis passaient la nuit dans des huttes que les Symerones élevaient en peu de tems , ou qu'ils trouvaient déjà construites ; quatre pieux plantés en terre , sur lesquels on plaçait des branchages & des feuilles en forme de toit , en faisaient toute la façon. Dans les vallées préservées des vents , ils se dispensaient de s'environner de branches ; sur les collines où les nuits sont toujours froides , ils les fer-

maient avec assez de soin, & n'y laissaient d'ouverture qu'une porte & un trou par où s'échappait la fumée. Ils trouverent sur leur chemin une grande abondance de fruits & de porcs sauvages. Ils s'arrêtaient dans des lieux commodes & propres à remplir le but des Anglais. Drak leur témoigna son admiration, & sur-tout à leur chef *Pedro*. Le troisième jour de leur route, qui était le 6 Février, ils arriverent dans une ville des Symeones, située sur le penchant d'une colline, environnée d'un fossé & d'un mur de terre, & à couvert d'un coup de main imprévu. Elle était à trente-cinq milles de Nombre de Dios, à cinquante-huit de Panama. Là, ils vivaient tranquillement, au sein de l'abondance, ayant conservé quelque idée de religion, & montrant du respect pour la croix. Drak essaya, dans le peu de tems qu'il y resta, de transporter cette vénération de la Croix à Dieu même; ils désiraient qu'il y fit un peu de séjour, lui promettant de se joindre à lui, & de doubler leur nombre; mais il parut compter moins sur le nombre que sur l'intrépidité. Il s'en fit aimer, se conduisit avec prudence, calma les différends qui pouvaient s'élever entr'eux & les siens, & montra de grandes espérances du succès, fondées sur leur courage. Ils lui furent très-utiles dans son voyage; ils le menerent par un pays ombragé, & de hautes forêts

qui les mettaient à couvert du soleil, dont l'ardeur était très-incommode, sur-tout aux Anglais. Quatre Symerones expérimentés, marchaient environ un mille avant la troupe, laissant sur leur chemin des branches qui servaient à les guider; car il n'y a pas de vestiges de chemin dans ce pays. Après eux, marchaient onze Symerones; les Anglais marchaient ensuite avec deux conducteurs; le reste des Symerones fermait la marche.

Ils vinrent dans cet ordre sur le sommet d'une haute colline, le 11 Février; ils y virent un arbre d'une hauteur & d'une grosseur extraordinaires, sur le tronc duquel on avait fait des degrés pour monter facilement à son faite, & où ils avaient construit une espèce de cabinet de verdure, ils y portèrent Drak, & c'est de là qu'il vit, non-seulement la mer du Nord, de laquelle il venait, mais encore la mer Pacifique, dans laquelle aucun vaisseau Anglais n'avait pénétré encore. Cette vue excita sa curiosité naturelle, & enflamma son ardeur pour les aventures & les découvertes. Il éleva ses mains vers le Ciel, & le pria de bénir son projet de voguer un jour sur cette mer immense avec un navire de sa nation.

De cette hauteur étonnante où ils étaient montés, après avoir promené leurs regards sur la plus vaste perspective que la terre puisse four-

nir, ils descendirent en deux jours dans un pays ouvert, uni, couvert d'une herbe singulière, dont la tige était semblable au jonc, & les feuilles si hautes qu'elles cachent le bétail qui s'en nourrit. Lorsque les habitans y mettent le feu, ce qui leur est assez ordinaire, on voit des vallées d'un vaste circuit toutes couvertes à la fois de flammes; le bétail épouvanté s'enfuit en vain; il se trouve environné d'un feu qui l'enveloppe avec rapidité. Un tel incendie dans un pays déjà très-abondant, donne de nouvelles forces à la végétation, & avant qu'un mois s'écoule, la terre se pare d'une nouvelle fertilité, se couvre d'une verdure plus belle & plus riante.

Nos aventuriers se trouvaient à une distance commode de Panama; ils s'arrêtèrent dans une forêt peu éloignée du lieu où passaient les trésors de Panama pour se rendre à Nombre de Dios, & ils dépêcherent un fidele Symerone, habillé en esclave, pour aller adroitement s'informer du jour où les mulets chargés du trésor devaient passer; cet homme était si exercé, si diligent dans de telles commissions, qu'il fut bientôt de retour, avec l'avis que le trésorier de Lima, qui devait s'embarquer pour l'Europe, passerait la nuit suivante avec une douzaine de mulets chargés de lingots d'or & de pierres précieuses: c'était la coutume dans ces pays chauds de voyager

pendant la fraîcheur de la nuit & de se reposer le jour. La *Vera-Cruz* devait être leur première station.

A ce récit, ils changerent leur situation, & se placerent sur le chemin de la *Vera-Cruz* : pour plus de sûreté encore, ils envoyerent à la découverte sur ce chemin deux Symerones en habit d'esclaves. Lorsqu'ils y furent arrivés, ils conquirent à l'odeur d'une mèche que des Espagnols marchaient devant eux, & se baissant, ils vinrent en rampant en un lieu, où ils virent un soldat qui dormait étendu sur la terre; ils le lierent sans lui faire de mal, & le conduisirent à Drak, qui sur ses réponses, trouva que son espion ne l'avait point trompé.

Lorsque le soldat eût entendu le nom de Drak, il crut devoir mériter sa confiance; il comprit qu'il était venu à la découverte du trésor qui s'avavançait, & il déclara qu'il n'était point un des conducteurs de la caravane partie de Nombre de Dios, mais de celle qu'on attendait à chaque instant, qui n'était chargée que de marchandises & de provisions, & n'avait point d'or; il termina sa déclaration par une humble prière à Drak, pour qu'il daignât, si le trésor tombait entre ses mains, lui faire la faveur de lui en donner sa part, afin qu'il pût soutenir & élever ses enfans, & leur laisser quelque héritage après

sa mort. Drak lui accorda sa priere , sous condition qu'il le conduirait dans un lieu secret , où ses gens pussent demeurer cachés jusqu'au moment du combat. Il les y conduisit , & Drak y prépara son embuscade. Là il s'occupa à rafraichir ses gens , & à les instruire de ce qu'ils devaient faire. Oxenham devait être à la tête des Symerones avec leur chef Pedro ; les Anglais suivaient Drak ; ceux-ci prirent la droite du chemin ; les Symerones marchaient à une petite distance ; de cette maniere , aucun des mulets ne pouvait leur échapper , car ils étaient accouplés & marchaient en ligne , conduits par le premier.

Tout était aussi-bien réglé que la prudence humaine pouvait le permettre , & l'instant du combat approchait ; ils l'attendaient à 80 ou 90 pas du chemin , afin que ceux qui conduisaient le trésor , ne pussent les entendre , ni voir la trace de leurs pas sur l'herbe. A peine avaient-ils demeuré une heure dans ce lieu , qu'on entendit vers la gauche la sonnette des mulets venant de Vera-Cruz ; mais comme l'ordre portait d'attaquer les mulets venant de Panama , on laissa passer ceux-là sans opposition. Mais malheureusement un Anglais nommé Robert Pika , échauffé par une liqueur forte , persuada à ceux qui étaient près de lui de s'avancer en rampant , pour voir

Pordre de la marche ; ils le firent , & furent aperçus. Un des conducteurs de la caravane de Vera-Cruz remarqua quelque chose de blanc qui se mouvait sur l'herbe ; c'était eux qu'il voyait ; car Drak avait voulu que ses gens missent leurs chemises sur leurs habits , afin de se reconnaître pendant la nuit. Il avertit le chef , qui d'abord incertain , examine quelque tems ; on remarqua qu'il pouffait son cheval , qui avait un pas dur , & bientôt après on le vit , au-delà de l'embuscade des Anglais , en plein galop. Ni Drak qui conduisait les Anglais , ni Oxenham , qui était à la tête des Symerones , ne comprirent la cause de ce mouvement , ne mirent aucun obstacle à sa course , comme ils le pouvaient.

Peu après , ils virent les conducteurs de la caravane de Panama ; les Anglais l'attaquèrent par-devant , & les Symerones par-derrière , & ils se saisirent des mulets ; mais ils virent avec chagrin que des huit dont ils s'étaient emparés , six étaient chargés de provisions , & que deux seuls l'étaient avec de l'argent ; six autres , chargés d'or & de pierres précieuses , étaient retournés en arrière. Leurs conducteurs , interrogés par Drak , lui dirent qu'un cavalier était venu en hâte vers eux , avait parlé au trésorier , & lui avait conseillé de renvoyer à Panama son or & ses pierres précieuses ,

précieuses, & de laisser seulement aller en avant ces huit mulets, afin de s'assurer, si ce qu'il avait découvert, n'était point une embuscade.

Drak ne fut pas moins affligé de ce contretems que ne le furent ses gens ; mais ce n'était pas le moment de s'abandonner à la plainte. Il vit que le bruit de son entreprise allait se répandre dans tout le pays, que les Espagnols allaient rassembler leurs forces pour l'accabler, & il n'avait aucune retraite où il put se défendre ; tout y était ennemi pour lui ; les chemins étaient connus des Espagnols, il les ignorait ; c'est dans ces fortes d'occasions qu'on prouve la force de son ame, si l'on conserve son intrépidité & son jugement.

Il avait à délibérer, s'il convenait de retourner sur ses pas par le même chemin, ou de prendre celui de la Vera-Cruz. Tous les deux avaient leurs difficultés, leurs dangers ; il avait à craindre qu'on ne lui enlevât ses vaisseaux, avant qu'il pût se rendre dans le port qui les cachait : cette considération lui faisait préférer le dernier, & de le parcourir avant que l'ennemi pût s'y opposer. Il demanda à Pedro, chef des Symeronès, s'il veut l'accompagner ? Celui-ci l'assure qu'il ne veut pas s'en séparer. Il commande à ses gens de prendre quelques provisions, & se mettant à leur tête, il marche avec vigueur. Lorsqu'ils furent arrivés

aux portes de la ville , ils laissèrent aller les mulets dont ils s'étaient servis pour porter leur proie , & continuerent leur chemin avec le moins de bruit qu'il leur fut possible. Il leur fut aisé de voir que l'alarme étoit répandue , & que la ville rassembloit des troupes pour s'opposer à leur retour. Drak , à qui cette espece de soldats n'étoit pas inconnue , fond sur elles , les perce dès le premier choc , les dissipe presque sans résistance , & par cette promptitude , conserve le secours des Symerones , qu'il n'aurait pu empêcher de passer dans la ville , & de se disperser. Les femmes Espagnoles accourent épouvantées vers Drak , qui les rassure , & les persuade qu'on ne leur fera aucune offense , il les en défend en effet ; l'humanité est inséparable du vrai courage.

Après avoir abattu le courage des Espagnols par cette brusque attaque , & dissipé leurs troupes , il reprit son chemin vers ses vaisseaux avec moins d'inquiétude & de dangers ; mais en se hâtant toujours , parce qu'il ignoroit l'état où pouvaient se trouver les hommes qu'il y avait laissés. Il permet à sa troupe harrassée de se livrer quelque tems au sommeil , & de se reposer ; par des exhortations amicales , un usage modéré de son autorité , & en partageant toutes leurs peines & tous leurs travaux , il les engage à supporter sans

murmure les fatigues d'un voyage pénible, & la douleur de la faim qu'ils éprouverent pendant plusieurs jours ; dans cette route , il eût beaucoup à se louer du zele officieux des Symerones , qui , plus forts que les Européens , plus accoutumés à ce climat , en supportoient mieux l'intempérie : lorsqu'un Anglais tombait épuisé dans le chemin , ils se relevaient deux à deux pour le porter pendant un mille. Leur courage fut égal à leur bonté ; & les armes à feu des Espagnols ne les épouvantèrent plus , dès qu'ils les purent connaître.

Ils étaient à cinq milles des vaisseaux , lorsqu'ils trouverent une ville bâtie dans leur absence par les Symerones. Drak consentit d'y faire une halte , & dépêcha un Negre vers ses vaisseaux avec son cure-dent d'or , pour donner du poids aux nouvelles qu'il dirait à ses gens. D'abord ceux-ci refuserent de croire cet envoyé ; car leur chef leur avait donné l'ordre de ne tenir compte d'aucun avis sans un écrit de sa main : cependant après avoir bien examiné le cure-dent , ils virent qu'il y avait mis son nom avec la pointe de son couteau. Alors ils firent remonter le fleuve à un de leurs légers bâtimens , s'approcherent de la ville , & y députerent un des leurs , pour qu'on leur amenât ceux à qui l'épuisement aurait empêché de venir jusqu'au port. Le 23 Février , ils se trouverent tous réunis , & Drak , chez qui les

bons & les mauvais succès n'avaient aucune influence sur la piété, fit célébrer cette réunion par des prières & des actions de grâces.

Loin que son courage fut abattu, il ne fut bientôt occupé que de nouvelles entreprises; sans faire de tristes réflexions sur le passé, sur les fautes qu'on avait commises, il ne pensa qu'à faire mieux, n'en devint que plus actif, & inspira la même ardeur aux siens. Il tint conseil avec eux & les Symerones; mais ils furent divisés d'opinion. Les uns disaient qu'avant de penser à de nouvelles excursions, il fallait remplir les magasins de provisions; les autres voulaient qu'on allât tout de suite attaquer quelques-uns des vaisseaux chargés des richesses Espagnoles. Les Symerones étaient d'un avis différent des uns & des autres; ils proposaient de faire un voyage dans le pays, à la maison de Pezoro, près de Veragua, qui faisait exploiter des mines par ses esclaves, & en tirait chaque jour 200 liv. sterling; qu'il rassemblait son or dans une maison de pierres & fortifiée, mais dont ils espéraient se rendre facilement les maîtres, avec le secours des Anglais. Drak, qui se souciait peu d'entreprendre un voyage fatigant & ruineux pour la santé de ses gens, prenait un milieu entre ces deux partis. Il proposait d'envoyer deux de ses yachts, l'*Ours* & le *Favori*;

le premier, commandé par Oxenham pour chercher des provisions vers Tolu; le second, pour se rendre vers Cabezas, & y chercher à enlever les trésors, qui de Veragua, sont portés sur les côtes, pour être embarqués sur la flotte de Nombre de Dios. Il voulait qu'on laissât aux Symerones qui la désiraient, la liberté de retourner vers leurs femmes, chargés des présens qu'il leur avait fait, & qu'on accueillit amicalement ceux qui voudraient demeurer avec lui; son avis l'emporta. Près de Cabezas, Drak s'empara d'une frégate de Veragua, dont le pilote lui apprit qu'il y avait dans le port de Veragua un bâtiment chargé d'un million en or; il lui commanda de l'y mener, puisque la profondeur du port lui était inconnue, & lui promit sa part du butin qu'on pourrait faire: son avarice le rendit fidele. Après avoir fait un accord avec le pilote, il fit voile vers ce port; mais à peine était-il arrivé à l'entrée, qu'il entendit un coup de canon, auquel on répondit par un autre dans un grand éloignement. Le pilote l'assure qu'ils ont été découverts; car tel était le signal ordonné par les commandans pour répandre l'allarme sur la côte. Drak vit la nécessité de rebrouffer; d'ailleurs pour réussir, il lui aurait fallu encore un vaisseau semblable au sien. En chemin il s'empara d'une frégate, dans laquelle il trouva vingt-huit porcs gras, deux

cens poules , & une grande quantité de maiz. La frégate était si forte , si bien construite , qu'il résolut de l'équiper pour la guerre , & forma le dessein de faire une seconde attaque sur Nombre de Dios.

Le 21 Mars , il fit voile avec sa nouvelle frégate & l'Ours vers Cabezas , où il arriva en moins de deux jours , & y trouva un vaisseau de guerre Français. Après y avoir fait de l'eau , & s'être fourni d'autres provisions , le Français lui proposa de se joindre à lui , pour exécuter la nouvelle entreprise qu'il avait formée ? Drak y consentit , convint qu'il l'accompagnerait avec vingt de ses gens , & ils se promirent qu'ils auraient une part proportionnée dans tout le butin qui se pourrait faire. Il n'était pas cependant sans inquiétude sur une telle convention ; car son nouvel allié était fort de quatre-vingt hommes , & les Anglais n'étaient qu'au nombre de trente-un. Ils partent , font voile vers Rio-Francisco , & y arrivent le 29 Mars. Ils y débarquent , renvoyent leurs bâtimens pour ne point être découverts , s'ils paraissaient pendant quatre jours dans le même lieu , & prennent la route de Nombre de Dios , au travers des forêts ; ils marchaient avec un ordre & une tranquillité que les Français admirèrent , & dont ils n'avaient pas d'idées ; ils admirèrent également la fidélité des guides Symerones , l'o-

béiffance qu'ils montraient aux ordres que leur donnait Drak, & leur diligence à les exécuter; ces Negres ne parurent pas avoir la même foumiffion, la même attention pour les François que pour les Anglais, dont ils connaiffaient mieux le courage & l'adreffé.

Enfin, après un chemin fatigant de plus de fept milles, on commença à entendre le bruit des charpentiers qui travaillaient près de la baie; car dans cette faifon brûlante, ils avaient la coutume de travailler la nuit & de fe reposer le jour; bientôt ils entendirent les conducteurs des mulets de Panama qui arrivaient. Ils ne douterent plus qu'ils ne fuffent fur le point d'être récompensés de leurs peines, & chacun fe félicitait de fe voir enfin hors des atteintes de la pauvreté pour toute fa vie; dès que les mulets arrivent, ils s'avancent, & tombent fur eux avec une rapidité proportionnée à leur impatience. Il y avait cent quatre-vingt-dix mulets, & chacun était chargé de trois cent livres d'argent. Ces richesses furent mal défendues: après un combat très-court, dans lequel le capitaine François & un des Symerones furent bleffés, les conducteurs fe rendirent; ces richesses n'étaient point à eux, l'intérêt ne les rendit ni courageux ni fideles.

Il n'était poffible d'emmener qu'une partie de ce tréfor, & encore avec beaucoup de peine,

par le même chemin qui les avait amenés, toujours embarrassé de broussailles. Ils enfouirent dans la terre ce qu'ils ne pouvaient emporter, traverserent les bois, & ne furent point poursuivis. Le capitaine François, que sa blessure mettait hors d'état de marcher, demeura en arriere avec deux de ses gens. Deux milles plus loin, les François s'apperçurent qu'il leur manquait encore un homme; & sur les informations qu'on prit, on jugea qu'il était pris de vin, qu'il s'était égaré dans les bois, & ils se reposèrent sur le guide du soin de le retrouver: la prudence ne leur permettait pas d'exposer la vie de tous, pour la conserver à un seul; ils ne s'arrêtèrent donc que lorsqu'ils furent arrivés à Rio-Francisco. Ils y arriverent le 3 Avril; & cherchant de l'œil sur la mer leurs vaisseaux, ils n'y découvrent que sept bâtimens Espagnols, qui sans doute avaient été armés, & étaient accourus sur la nouvelle de leurs mouvemens vers Nombre de Dios, pour les poursuivre; & il n'était pas douteux qu'ils auraient suffi pour se saisir des leurs qui étaient bien plus faibles. Ce soupçon n'en demeura pas là; ils penserent qu'on avait pu prendre de leurs gens, & les forcer par des tortures à leur faire déclarer en quels lieux la frégate & le yacht étaient mouillés; que ces vaisseaux faibles & privés de leurs chefs, étaient tombés dans leurs mains sans ré-

sistance , & qu'ainfi tous moyens de quitter ces bords , leur avaient été enlevés pour toujours. Ces pensées les jeterent dans le défefpoir , & ils s'abandonnaient à leur infortune , fans chercher à furmonter les difficultés qui les environnaient , lorsque Drak , dont l'intrépidité ne fut jamais abattue , ni les fens jamais troublés , leur repréfenta que quoiqu'il fût poffible que les Efpagnols euflent pris leurs vaiffeaux , rien ne le leur affurait ; qu'ils n'étaient point avec les leurs ; que tous ces malheurs n'étaient qu'un foupçon ; qu'il fallait attendre quelque tems , avant de fe croire parvenu au comble du malheur ; qu'il ne fallait pas abandonner lâchement l'efpoir de s'échapper ; qu'il était poffible que quelques-uns d'entr'eux parvinflent à découvrir leurs vaiffeaux avant l'ennemi , & les avertiffent d'aller jeter l'ancre hors de leur portée ; & qu'enfin fans vaiffeaux , on pouvait encore fortir de ce lieu. Ces difcours , en leur montrant que leur chef n'était pas fans eférance , en fit renaître dans leurs cœurs ; mais en les examinant de plus près , ils ne pouvaient dire fur quoi elles étaient fondées. On ne pouvait traverser le pays , parce que de hautes montagnes , d'épaiffes forêts , des rivieres profondes fermaient le chemin ; on n'en pouvait fortir par eau , puifqu'on ne poffédait pas un bateau. Cependant Drak propofa quelques moyens

pour améliorer leur situation. Il fait faire un radeau avec des troncs d'arbre flottans sur la rivière, s'y place, & demande à ses gens lesquels y veulent venir avec lui ? Jean Owen, Jean Smith, & deux Français se présentent pour l'accompagner : ils font une espece de voile d'un sac où étaient leurs provisions, & l'élevent ; ils se servent d'une rame pour gouvernail ; & profitant de l'éloignement où un vent violent avait jeté les Espagnols, Drak s'éloigne, après leur avoir promis de ne rien épargner pour leur délivrance ; il fait voile avec son radeau sur lequel il avait quelquefois de l'eau jusqu'à la ceinture, quelquefois même jusques sous les bras ; il avait fait plus de trois milles avec beaucoup de travail, lorsqu'il crut appercevoir ses vaisseaux à quelque distance. Il leur fait des signaux, & leur indique un lieu derriere une péninsule, pour qu'ils y jettent l'ancre ; lui-même s'élance sur le rivage, & vient à pied au travers d'un pays hérissé d'épines, avec une joie extrême, pour se joindre à eux : cette joie ne peut être conçue que par ceux qui ont éprouvé leur danger & leur détresse.

Cette même nuit, ils ramerent tranquillement vers Rio-Francisco, & se trouverent réunis avec les richesses qu'ils avaient pu emporter au travers des forêts ; ils se virent bientôt de retour sur leurs vaisseaux, où Drak partagea équita-

blement le butin entre les Anglais & les Français.

Après quatorze jours, ils se virent dans le port qu'ils avaient quitté, & trouverent leur frégate en meilleur état qu'auparavant. Le vaisseau Français était demeuré pendant ce tems sous Cabezas. Onze Anglais, seize Symerones, qui étaient restés dans le pays, voulurent aller chercher le capitaine Français, & l'argent qu'on avait laissé caché; ils revinrent à Rio-Francisco, & y trouverent d'abord un des Français qui étaient demeurés en arriere pour attendre leur capitaine; ils lui demanderent en quel lieu il l'avait laissé; il leur apprit que les Espagnols qui étaient venus jusqu'à une demie lieue de là, l'avaient découvert, & s'en étaient saisis. Son camarade aurait pu s'échapper avec lui, si l'or ne lui avait été plus précieux que la vie. Il était chargé d'une boîte de pierres précieuses, qu'il avait d'abord jeté loin de lui, qu'il avait été reprendre, embarrassé par ce poids & par celui d'une chaîne d'or, il n'avait pu venir assez tôt pour n'être point pris par environ deux cens hommes, qu'on avait répandus aux environs, pour chercher l'or & les lingots d'argent qu'on avait cachés dans la terre. Les Anglais, soit qu'ils n'en crussent pas ses discours, soit qu'ils ne voulussent point s'éloigner, avant de s'être assurés

pleinement qu'ils ne pouvaient rien retrouver , s'avancèrent dans le pays à environ deux milles ; mais ils ne retrouvèrent que treize lingots d'argent , & une petite quantité d'or.

Ils apprirent ensuite que le Français qu'on avait abandonné dans l'ivresse , au milieu des forêts , était tombé dans les mains des Espagnols , & que par lui ils avaient appris en quel lieu Drak & les siens avaient caché leur butin. Ainsi l'ivrognerie fut toujours dommageable aux entreprises de Drak.

Ils se séparèrent ensuite des Français , cinglerent au-devant de Carthagene , avec leurs pavillons flottans dans l'air , s'y emparèrent encore d'une frégate chargée de provisions & de miel , qu'on estime un excellent fortifiant , & de-là firent voile vers Cabezas. Ils y demeurèrent environ une semaine pour y radouber leurs vaisseaux , & les rendre propres à un plus long voyage ; car ils avaient résolu de retourner en Angleterre.

Afin que le zele & la fidélité des Symerones ne demeurassent point sans récompense , ils briferent un de leurs yachts , & leur en donnerent toute la ferrure ; ce qui était le présent le plus précieux qu'on pût faire à des hommes , dont l'unique occupation étaient la guerre & la chasse , & chez qui le luxe & les commodités étaient in-

connues ou méprisées. Drak permit à leur chef Pedro de prendre ce qui lui conviendrait le plus dans le vaisseau ; il jeta les yeux sur un sabre enrichi de pierres précieuses que le capitaine François avait donné à Drak en échange pour des provisions ; mais il n'osa demander un si riche présent , & se borna à quelques pieces d'or épaisses & plates qu'on avait trouvées dans l'eau. Drak , qui voulait lui montrer que la fidélité demeure rarement sans récompense , lui donna aussi le sabre , en lui témoignant toute sa satisfaction & son estime. Pedro l'accepta avec reconnaissance ; sa joie fut d'autant plus vive , que cette arme lui assurait l'estime & l'obéissance des siens ; elle lui donnait le premier rang parmi les Symerones. Drak prit aussi dans le trésor commun pour récompenser les autres , & leur dit que puisqu'ils avaient partagé les dangers , ils devaient avoir leur part dans les jouissances , afin qu'ils pussent faire du bien à leurs parens : tous furent satisfaits ; car ce chef était autant au-dessus de l'avarice que de la crainte ; s'il s'exposait aux dangers pour enlever de l'or , il n'était pas cependant assez précieux pour lui , pour l'acheter par des perfidies ou des injustices.

Les Anglais avaient parcouru ces côtes Américaines , toujours en action depuis plusieurs mois ; ils avaient pris au-delà de cent navires de différentes grandeurs entre Carthagene & Nombre

de Dios, & ils n'en avaient perdu qu'un qui ne pouvait plus leur servir; ils n'avaient gardé leurs prisonniers qu'autant de tems que leur propre sûreté le leur avait rendu nécessaire, les avaient traités comme ils l'étaient eux-mêmes, & les avaient préservés de la vengeance des Symerones, qui ne respectent rien pour la satisfaire. Ils n'avaient à se reprocher ni inhumanité, ni fautes contre la politique. Par une conduite contraire, ils auraient rendu leurs entreprises plus dangereuses; & la résistance d'un ennemi est bien plus vive, plus sanglante, lorsqu'il ne lui reste d'espérance que dans la victoire. Drak avait enlevé beaucoup de richesses; mais il n'en augmentait pas son patrimoine: il ne s'en réservait que ce qui lui était nécessaire, & employa le reste pour le service de sa patrie.

Son retour fut heureux, & il entra dans le port de Plimouth le 9 Août 1573; le peuple le vit arriver avec des transports de joie: la nouvelle en vint, tandis qu'on étoit au temple; aussitôt on en sortit en tumulte, on accourut aux vaisseaux, en faisant des vœux, & il descendit à terre au milieu des acclamations & des transports de joie de ses compatriotes.

On a dû s'appercevoir qu'il méditait un voyage dans la mer du sud; il en prévit les difficultés, les dangers, & s'attacha à les sur-

monter. Sa réputation l'élevait au-dessus de bien des contradictions, lui applanissait bien des obstacles; cependant ce ne fut que dans l'année 1577, qu'il se vit en état d'exécuter son dessein, & que la Reine Elifabeth mit cinq vaisseaux sous son commandement: le plus grand était le *Pélican* de cent tonneaux, & il le monta comme amiral: les autres étaient l'*Elifabeth* de quatre-vingts tonneaux, commandé par le vice-amiral Jean Winter; le *Souci*, de trente tonneaux, commandé par Jean Thomas; le *Cygne*, de cinquante tonneaux, dont le capitaine étoit Jean Chester; & le *Christophe*, yacht de quinze tonneaux, sous les ordres de Thomas Moon: ce même homme qui, dans le précédent voyage, avait été charpentier sur le Cigne, & l'avait fait couler à fond par l'ordre de Drak.

Cette flotte avait été équipée en partie aux frais de Drak, en partie aux frais d'aventuriers & de particuliers: on y comptait cent soixante-quatre matelots vigoureux; elle était fournie de toutes les provisions nécessaires pour un voyage hasardeux de si long cours. Il y donna tous ses soins, & pourvut aux malheurs qui pouvaient arriver aux vaisseaux, aux suites de la guerre & d'un long séjour sur les mers; il le fit avec la prévoyance d'un marin expérimenté, qui veut rendre son entreprise utile à la grandeur & à la

gloire de sa patrie. Sa table était servie en vaisselle d'argent ; la cuisine était fournie d'ustensiles de ce métal qui n'est point à craindre par les effets d'un air humide & salin : il embarqua même avec lui des joueurs d'instrumens , parce qu'il connaissait la puissance de la musique sur la fanté & sur les passions.

Il cacha l'objet de son voyage avec soin : ses gens croyaient faire voile vers Alexandrie , & ils étaient parvenus sur les côtes du Brésil , avant de savoir qu'ils allaient passer le détroit de Magellan , pour entrer dans la mer du Sud.

Il mit à la voile le 15 Novembre 1577 , à trois heures du matin , & sortit de Plimouth ; mais une tempête , telle qu'aucun de ses vieux marins n'en avaient vus une pareille , les assaillit qu'ils étaient à peine au-dehors du port , & les força de se jeter dans celui de Falmouth , où ils demeurèrent jusqu'au 13 Décembre , pour réparer les dommages que leurs vaisseaux avaient effuyés. Ils arrivèrent le 25 sur les côtes de Barbarie , jetterent l'ancre sur le rivage de l'Isle *Magador* , à environ un mille du continent ; entre lequel & cette isle on trouve un port très-commode : c'est ici qu'ils commencerent à rassembler les pieces de petits yachts qu'ils avaient embarqué à Plimouth , pour leur servir comme dans le voyage précédent. Pendant que les charpentiers étaient

étaient occupés à ce travail, les Mores, rassemblés sur les côtes, envoyèrent des députés à Drak, pour lui demander deux des siens en otages, pour qu'ils pussent venir sur ses vaisseaux. Drak les reçut avec affabilité, les régala, leur fit présent de tout ce qu'ils parurent admirer davantage. C'étoit une maxime dont il ne s'écartait pas, de chercher à faire aimer sa nation dans tous les lieux où ses vaisseaux pouvaient aborder.

Mais cette bonne intelligence paraît avoir été bientôt interrompue; car le jour suivant que les Mores avaient fait un signe pour qu'on les vint prendre avec la chaloupe, un certain *Jean Frye* s'étant élancé sur le rivage dans la vue de leur servir d'otage, comme on l'avait fait précédemment; ils le firent prisonnier. Les matelots voyant un grand nombre de gens avec des armes dans les mains, se cacher derrière les rochers, craignirent de faire quelque tentative pour le délivrer; il n'y avait pas d'espérance d'y réussir; ils pensèrent à leur propre sûreté, & revinrent à leurs vaisseaux.

Frye avait été mis sur un cheval & conduit au roi, qui demeurait dans l'intérieur du pays, & était toujours en guerre avec le Portugal, auquel il croyait que ces vaisseaux appartenaient. On avait pensé qu'ils n'étaient envoyés que pour visiter

les côtes, & y trouver un port commode pour une flotte redoutable. Mais lorsque le roi fut instruit, il renvoya le prisonnier, & donna aux Anglais de grandes assurances d'amitié & d'assistance. Drak n'attendit pas l'accomplissement de ces promesses; mais inquiet de cette rupture, & craignant une nouvelle atteinte, il s'éloigna bientôt des côtes, & le 27 Janvier 1578, il découvrit le Cap *Blanc*, où ils s'arrêtèrent. Dans leur course ils prirent divers bâtimens Espagnols, & en trouverent un dans le port, mais vuide d'hommes.

Drak y fournit son équipage de poissons frais, & l'habituâ au service de terre comme à celui de mer. Les habitans vinrent vers eux, & apporterent de l'ambre & autres résines, pour les échanger contre d'autres marchandises qui leur étaient plus nécessaires. Il prit soin qu'ils eussent lieu d'être contents des Anglais. Il y vuida & fit partir le navire Espagnol qu'il y avait pris; & mettant à la voile le 22 Janvier, il cingla vers les isles du Cap Verd, & jetta l'ancre près de celle de May, pour y renouveler sa provision d'eau douce; mais lorsqu'il y eût débarqué, il en trouva la ville abandonnée. Il pénétra plus avant dans le pays, & y vit des vallées abondantes en figues, en noix de cocos & autres fruits; mais il ne put découvrir de

traces
pour
sans
trouv
de la
seaux
leur
leur
que
le fo
abon
qu'el
de fi
y tro
Port
avec
sève
L
tagé
les p
faire
infer
le p
avai
avec
n'est
sur
meu

traces qui pussent le conduire vers les habitans, pour commercer avec eux. Ils parcoururent l'isle, sans être troublés dans leurs recherches; ils n'y trouverent de l'eau que dans un tel éloignement de la mer, que le travail de l'amener sur les vaisseaux parut plus grand que le besoin; mais il leur coûtait peu d'y chercher le sel que l'usage leur rendait nécessaire: le rivage en étoit presque couvert, le flux y amenait l'eau de la mer, le soleil y durcissait le sel: ce serait une source abondante de commerce pour cette isle. Quoiqu'elle nourrisse beaucoup de chevres, d'oiseaux, de fruits divers & de bon goût, on ne pouvait y trouver d'objets de commerce, parce que les Portugais qui l'habitent ne peuvent trafiquer avec les étrangers, sans s'exposer à des peines séveres.

Le 31 Janvier, ils vinrent à *S. Jago*, isle partagée entre les Portugais & ses habitans naturels: les premiers s'y établirent sous le prétexte d'y faire le commerce; ils s'y établirent à demeure insensiblement, & enfin s'y sont emparés de tout le pouvoir. Ils y ont soumis ceux qui d'abord avaient bien voulu les recevoir: ils les traitent avec une cruauté d'autant plus odieuse, qu'elle n'est pas nécessaire; la plupart de ces Noirs fuient sur les montagnes ou dans les forêts, où plusieurs meurent de faim; d'autres prennent les armes

contre leurs oppresseurs, leur font éprouver de grandes pertes, & ne meurent point sans vengeance. Ils s'étaient réunis dans la partie la plus montueuse de l'île, d'où ils faisaient des irruptions sur les établissemens Portugais, quelquefois avec perte, ordinairement avec un succès assuré par le désespoir. Leurs tyrans, toujours inquiets, vivent dans la crainte, dans l'angoisse, fuites naturelles du crime : ils sont riches & ne sont point heureux, & occupent l'île sans en jouir.

Pendant que les Anglais cinglaient autour de l'île, on tira d'un fort trois coups de canon sur eux; mais aucun ne les atteignit. Ils se vengèrent de cet outrage, en s'emparant d'un bâtiment Portugais chargé de vin, & en gardèrent le pilote; mais déposèrent le reste de l'équipage sur le bord. Ce pilote, nommé *Nuno de Sylva*, leur devenait utile par sa connaissance des côtes du Brésil; il savait sur-tout quelles en sont les baies & les ports, où l'on peut trouver de la bonne eau & des provisions. Son vaisseau avait été bien réparé avant de sortir du port, mais ne pouvait être conservé jusques sur les côtes du Pérou; Drak résolut de le laisser sur le rivage de quelques établissemens Espagnols, d'où le pilote pouvait le ramener chez lui, avec une attestation de la manière dont il avait été pris, emmené & abandonné.

La
entre
amitié
ne fin
mille
l'avait
en se
ils s'
partic
de per
grande

On
aux ye
d'hui,
l'infor
Drak,
éloges
sur sa

On
relatio
le deta
que n

Dès
de Syl
mas D
le mie
y main
raient.

La prise de ce navire fit élever une dispute entre Drak & son ami Thomas Doughty ; leur amitié se changea insensiblement en haine, qui ne finit qu'à la mort. Doughty était d'une famille honorée & avait beaucoup étudié : Drak l'avait engagé à ce voyage ; il lui semblait qu'il en ferait plus heureux, & jusqu'à ce moment, ils s'étaient donné des marques d'une estime particulière, & de l'amitié la plus intime. Mais de petites causes produisent souvent des effets grands & funestes.

On a caché jusqu'ici la source de leur haine aux yeux du public ; nous devons l'exposer aujourd'hui, pour qu'on s'intéresse à celui qui en fut l'infortunée victime, & qu'on voye comment Drak, en s'abandonnant à la vengeance, perdit les éloges dus à ses vertus, son repos, & imprima sur sa gloire une tache ineffaçable.

On trouve dans les manuscrits d'Harley une relation de ce voyage, dont l'auteur n'a pas omis le détail de cette querelle ; c'est sur son autorité que nous allons la raconter.

Dès que Drak se fut saisi du vaisseau de Nuno de Sylva, il en donna le commandement à Thomas Doughty, comme à son ami le plus cher, le mieux éprouvé dans tous les cas, pour qu'il y maintint l'ordre, & punit ceux qui le troublaient. Parmi ceux qui passèrent sur ce vaisseau

était un frere de Drak, jeune encore, avide de butin comme d'honneur & de gloire, & qui croyait devoir commander, parce que l'amiral était son frere; contre les ordres précis de Drak, il brisa une caisse de ce vaisseau, & l'emporta avant que Doughty pût le favoir; il crut qu'il n'avait besoin de s'excuser qu'auprès de son frere, & qu'il lui suffisait de lui exposer le fait pour l'être. Mais, avant tout, Doughty le fit paroître devant lui, & lui montra toute l'étendue de la faute qu'il avait commise; il la reconnût & le pria de la cacher à son frere: Doughty lui dit qu'il ne peut rien lui cacher, mais qu'il la lui exposerait si favorablement, qu'il n'aurait rien à en craindre.

Le premier jour que le général vint sur la prise, Doughty lui exposa le fait; Drak s'emporta, vit dans ce récit le désir de nuire à son frere, & d'attaquer son propre honneur, auquel, *par la vie de Dieu*, (c'était son jurement ordinaire) on ne pouvait nuire, sans devenir son ennemi. Depuis ce moment, l'aigreur s'accrut entr'eux de jour en jour; l'équipage en était étonné, il en parlait diversement: les uns avaient envié la faveur dont Doughty avait joui, d'autres doutaient de sa capacité, quelques-uns semblaient voir dans l'emportement de Drak, l'effet de l'accroissement de sa fortune & de la confidé-

ration
rent

vert

Da

fur le

au p

amiti

Cepe

de F

fans

mille

ainfi

abor

arro

ni a

jour

D

pour

en

puis

côte

Apr

ils

& c

voy

qua

L

vaif

ration qu'il avait acquise dans son pays. Tels furent les commencemens de leur haine ; nous en verrons les suites.

Dans ces entrefaites, Doughty était repassé sur le Pélican : l'aigreur s'en accrut encore, & alla au point qu'on se persuada que leur ancienne amitié n'avait autrefois consisté qu'en paroles. Cependant la flotte avançait ; on découvrait l'île de *Feu*, qui doit son nom à un volcan qui brûle sans cesse, & que les Portugais habitent. Deux milles plus au sud, on découvrit *Brava*, qui fut ainsi nommée de sa fertilité, où l'on trouve abondamment des fruits de toute espèce, qui est arrosée de divers ruisseaux, mais qui n'a ni port ni ancrage, & par cette raison est inhabitée aujourd'hui.

Drak y envoya sa chaloupe avec une sonde, pour s'assurer s'il n'y avait point de fond ; on en chercha en vain. Il y fit de l'eau cependant, puis le 2 Février, tourna ses voiles vers les côtes du Brésil. Le 17, ils passèrent la ligne. Après trois semaines d'une navigation tranquille, ils essuyèrent un ouragan accompagné d'éclairs & de tonnerres effrayans. Ils continuèrent leur voyage, sans qu'il leur arrivât rien de remarquable.

Le 28 Mars, ils perdirent de vue un de leurs vaisseaux, qui portait vingt-huit hommes & la

plus grande partie de leur provision d'eau douce, dont ils avaient un grand besoin; mais le jour suivant ils le revirent, & il les rejoignit. Dans ce long passage, ils remarquerent dans l'eau & dans l'air des animaux qu'ils ne connaissaient point encore, & cette vue excita leur admiration & les réjouit. Tels étaient les poissons volans, qui sont de la longueur du hareng, & ont les nageoires aussi longues que leur corps, avec lesquelles, lorsqu'il est poursuivi par la *Bonite*, il s'éleve & s'échappe de l'eau & de son ennemi, il demeure dans l'air aussi long-tems que ses nageoires demeurent humides; (car il paraît que l'humidité lui est nécessaire pour conserver leur mobilité & leur flexibilité;) dès qu'elles sont desséchées, il retombe dans l'eau, où il se plonge, à moins qu'on ne l'arrête dans sa course. Cet animal malheureux n'a pas seulement un ennemi cruel dans les eaux, mais il en trouve encore dans les airs, où il cherche sa sûreté. Une espèce d'épervier l'y poursuit & l'y dévore; il faut que sa propagation soit très-abondante, puisque tant d'ennemis ne le détruisent pas, & que dans cette saison de l'année, la mer, dans ces contrées, est couverte de leurs cadavres. Ils virent un autre poisson, qu'on nomme *poisson noir* ou *seche*, dont de grandes troupes s'élevaient dans l'air, & dont plusieurs retombaient sur leurs vaisseaux.

Enfin, après une course de cinquante-quatre jours, ils découvrirent la terre; c'était le 5 Avril qu'ils apperçurent les côtes du Brésil. La division, le ressentiment s'aigrissaient chaque jour entre Drak & Doughty: le premier desirait éloigner son ancien ami; il cherchait la première occasion de le faire, & pouvait l'obtenir, ou de la bonne volonté du second, ou de quelque accident imprévu; il la trouva bientôt. Un jour le trompette Jean Brown vint sur le Pélican; son absence y avait été longue, & en le revoyant, l'équipage l'entoura, & par plaisanterie le frappa sur le derriere. Doughty fit comme les autres, en lui disant: *Camarade Jean, voyez si ma main est aussi légère que celle des autres.* Jean commence à se fâcher, à menacer même, & s'écrie que tous ceux qui étaient là n'étaient pas amis du général; il s'avance vers Doughty & lui dit: *Par les blessures de Dieu, Doughty, veux-tu faire croire que je suis assez familier avec toi, pour n'être pas plus que tu ne l'es l'ami du général?* Celui-ci lui répond: "comment, camarade Jean, qui peut t'exciter à tenir de tels discours contre moi? Je suis aussi bon, aussi fidele ami de notre général qu'aucun autre qui soit ici: s'il est quel-qu'un qui croyé le contraire, qu'il le dise! Mais, tu le foutiens: vas, que je vive assez long-tems pour revenir en Angleterre". Jean s'en retourna

sur la prise, parla au général, qui l'embarqua dans sa chaloupe & revint. Dès qu'il fut sur le côté du vaisseau, il se leve, & Doughty lui tend la main pour l'aider à remonter; mais Drak lui dit: demeurez, Thomas Doughty, je veux t'envoyer dans un autre endroit. Il ordonne à un matelot de le mener sur un des yachts, où il convenait mieux qu'il fût que dans le vaisseau qu'il quittait. En vain Doughty le pria de l'entendre, il ne voulut point le lui accorder. Ce yacht était appelé le Cygne: une tempête l'éloigna de la petite flotte; & pendant tout le tems qu'il fut hors de la vue, Drak ne cessait de parler avec mépris de son ancien ami, & de le peindre comme un forcier, un dangereux magicien. Si l'on avait un mauvais tems, c'était lui qui l'avait appelé; c'étaient ses conjurations qui le faisaient naître. Au moins, c'est ce qu'assure l'auteur dont nous tirons une partie de ces faits; mais il nous paraît trop ennemi de Drak, pour qu'on l'en croie sans examen.

Après la tempête dont nous avons parlé, il s'éleva un vent du sud, & ils vinrent jeter l'ancre vers un promontoire qu'ils nommerent *Cap joie*, parce qu'ils y retrouvèrent le vaisseau qu'ils avaient perdu de vue. Ils se rafraîchirent quelque tems dans ce lieu, & y prirent de l'eau douce. Le pays était agréable & leur parut sans

habitans ; ils leverent l'ancre , & vinrent un peu plus vers le midi , où ils trouverent un petit port entre un rocher & le continent : la mer brifait contre le rocher qui couvrait les vaisseaux , & faisait leur sûreté. Ils y trouverent des veaux marins ; ils en trouverent la chair saine , quoique de mauvais goût.

Ils dirigerent ensuite leur course vers le grand fleuve de la Plata , mais ils n'y trouverent aucune place où ils pussent jeter l'ancre. Ils allerent plus avant , mais une seconde tempête , un ouragan subit leur fit encore perdre de vue l'yacht qui s'était déjà égaré. Ce malheur fit prendre à Drak le parti de diminuer le nombre de ses vaisseaux , afin d'éviter les inconvéniens qui pouvaient naitre de ces fréquentes séparations , & diminuer le travail des équipages , parce que moins de vaisseaux demandaient moins de mains.

Enfin , en bordant la côte , ils découvrirent , le 13 Mai , une belle baie ; mais quoiqu'elle eut une belle apparence , ils n'oserent s'y confier avant de l'avoir fait sonder. La chaloupe partit ; on y eut toujours la sonde à la main , & on la trouva profonde jusqu'à la distance d'une lieue loin des vaisseaux. Sur ces entrefaites le tems changea , le ciel se noircit , le vent souffla avec violence ; on vit se rassembler tous les présages d'une tempête. La chaloupe voulut revenir vers

les vaisseaux, mais d'épaisses nuées fillonnées d'éclairs leur en cachaient la vue, & il leur fut impossible d'y réussir. Les vaisseaux n'osaient s'avancer dans une baie qu'ils ne connaissaient point, & cependant la tempête rendait leur situation très-dangereuse. Enfin, le capitaine Thomas qui avait le vaisseau le plus léger, s'avance hardiment dans cette baie, rencontre la chaloupe, prend Drak qui s'y trouvait sur son bord, jette l'ancre, & se trouve en sûreté, tandis que les autres luttant contre les vents déchainés dans une mer ouverte, souffrirent beaucoup de la tempête; & la *Marie*, ce vaisseau Portugais dont ils s'étaient emparés, disparut à leurs yeux. Les autres découvrirent pendant l'orage des feux que Drak avait fait allumer, & ils allèrent se rallier à lui.

On ne trouva aucun habitant dans le pays, quoique diverses huttes attestassent qu'il y en avait eu; ils y trouverent quelques restes de volailles rôties, & des os d'autruches qui paraissaient aussi gros qu'un gigot de mouton. Ces oiseaux sont si pesans, qu'à peine ils peuvent se lever; mais avec le secours de leurs ailes, ou des moignons qui leur en tiennent lieu, ils courent si vite, que les Anglais ne purent jamais les approcher d'assez près pour les tirer.

Ce port n'était point commode; on n'y trou-

vait
en
un
Dès
pita
s'il
gla
vais
qui
pou
fer
bre
des
vir
can
hor
line
con
dre
la
des
plai
que
deu
put
Ang
tag
au

vait pas de bons bois, ni de bonnes eaux; on en sortit donc le 15 Mai, & on entra le 18 dans un autre beaucoup plus sûr & plus commode. Dès qu'ils y furent entrés, Drak envoya le capitaine Winter vers le sud, pour découvrir, s'il était possible, le vaisseau absent; & lui, cingla vers le nord: heureusement il apperçut le vaisseau qu'il cherchait, & il le ramena au port qui renfermait sa flotte. Il y fit réparer ce qui pouvait l'être, & préparer différens ouvrages de fer: la tempête d'ailleurs avait diminué le nombre de ses vaisseaux. Quoique le lieu où il était descendu fût une isle éloignée du continent d'environ un mille, il pouvait traverser à pied le canal dans les basses eaux: de là on découvrit des hommes qui dansaient sur le sommet d'une colline éloignée, & levaient les mains en haut, comme pour inviter les Anglais à les venir joindre. Lorsque Drak s'en fut aperçu, il détacha la chaloupe avec des couteaux, des sonnettes, des verres, des émaux, & tout ce qui pouvait leur plaire par son utilité ou par sa nouveauté. Dès que les Anglais eurent débarqués, ils virent deux des sauvages s'avancer à eux comme députés; ils s'arrêtèrent à quelque distance. Les Anglais ne pouvant les faire approcher davantage par leurs invitations, lièrent leurs présens au bout d'une perche, la fichèrent en terre & s'en

éloignèrent. Alors les Indiens s'approchèrent de la perche, prirent ce qu'ils y trouverent attaché, & y laissèrent autant de plumes qu'ils en portaient sur la tête, & y joignirent un petit os de la longueur de six pouces, avec une pointe ronde, polie à son extrémité. Drak voyant qu'ils paraissaient désirer d'agir amicalement & de faire des échanges, s'avance vers la colline avec quelques-uns des siens. Les Indiens le virent approcher, & se rangerent en ligne du levant au couchant; l'un d'entr'eux allait d'une extrémité de cette ligne à l'autre, marchait en avant, en arrière, & saluant le lieu où le soleil se montre & disparaît à leurs yeux, il se place dans le milieu de la ligne, & y demeure les mains élevées sur la tête: dans ce moment ils découvrent la lune, & ce chef lui fait les mêmes salutations; sans doute que ces astres sont leurs divinités, & qu'ils les prenaient à témoin de la sincérité de leurs sentimens de paix & de leur amitié.

Pendant ces solemnités, Drak montait la colline avec ses gens à la vue des Indiens qui en paraissaient effrayés. Lorsque les Anglais eurent remarqué leurs inquiétudes, ils rebrouffèrent paisiblement. Alors les plus agiles des sauvages s'avancèrent vers eux, & échangèrent leurs dards, leurs plumes & leurs os pour les bagatelles qu'on avait apportées. Le commerce s'établit ainsi pen-

dant quelque tems ; & ils environnerent les Anglais en si grand nombre , qu'ils n'auraient pu se défendre , quand ils auraient été attaqués. Mais ils se mêlaient avec les Anglais, sans avoir eux-mêmes la moindre défiance. Deux d'entr'eux prirent à l'amiral son chapeau galonné , & se le partagerent amicalement ; l'un prit le galon , l'autre le chapeau.

Ces hommes sont nus ; mais quand ils sortent de leurs huttes , ou sont assis au-dehors , ils mettent une peau de bêtes sur leurs épaules ; ils roulent leurs longs cheveux autour d'un paquet de plumes d'autruches , & communément ils y enfoncent leurs flèches , afin qu'elles ne les gênent point dans leurs mouvemens ; elles sont faites avec des roseaux , armés d'un caillou tranchant , & sont fort légères ; leurs arcs ont environ une aune de long : leur principal ornement est le fard qui est de diverses especes ; ils se peignent ordinairement pour honorer leurs divinités , & traacent sur leur corps les figures du soleil & de la lune. Cet usage de se peindre , est commun chez des nations qui ne connaissent point l'usage des habits ; tels furent aussi les premiers Bretons. Il semble qu'on n'ait eu pour but dans ces peintures que celui de se préserver du froid ; elle les y rend en effet beaucoup moins sensibles ; mais ensuite on y mit de la recherche , & on y ap-

pliqua des idées d'élégance & de beauté ; elle leur est utile encore , en les préservant des effets des changemens de tems , de la chaleur , de la pluie ; & nous voyons que dans les pays où l'ardente chaleur dessèche la peau , on la frotte d'une espece d'onguent , pour en entretenir la souplesse.

Ces Sauvages n'avaient point de chaloupes , ni aucun moyen d'aller sur l'eau ; c'est pour cette raison que les oiseaux qui vivent dans les isles voisines, ont si peu appris à craindre l'homme , qu'on les peut prendre avec la main. Parmi ces oiseaux , on remarque le Pengoin ; il y est en très-grand nombre , ainsi que les veaux marins , qui sont répandus dans toute l'étendue de ces côtes , & dont la chair fournit un mets utile aux équipages. On en trouvait ici une telle quantité , qu'on donna à la baie , le nom de *Baie des veaux marins*. Cet animal paraît être la principale nourriture des habitans ; car les Anglais en trouverent des morceaux crus à moitié mangés , & ils conjecturerent que c'étaient des restes de leurs repas , dans lesquels ils ne se servent jamais de mets apprêtés , ni même cuits.

Voici encore un autre de leurs usages , qui n'est ni moins grossier , ni moins sauvage que celui-là : lorsque l'un d'eux a reçu le présent honorable d'une masse qui l'éleve à la place de commandant ,

com
en fe
çante
la te
épar
prote
nous
& c'e
feau
disgr
de le
feau
perdi
craig
vivre
vie ;
tait f
mate
plus
fier
muni
vivre
tant
étaie
avoir
trouv
ter ce
mer l
To

commandant , il en marque sa reconnaissance , en se plaçant à une petite distance , & s'enfonçant une fleche dans la cuisse ; son sang coule sur la terre , pour montrer qu'il ne doit pas être épargné , lorsqu'il s'agira de la défense & de la protection des siens. Mais , revenons à Doughty : nous avons vu qu'il avait été envoyé sur le Cygne , & c'était pour le punir. Les officiers de ce vaisseau , envieux de sa faveur , triomphant de sa disgrâce , ne laisserent échapper aucune occasion de le mortifier , de le diffamer. Lorsque ce vaisseau eût perdu de vue les autres , son équipage perdit l'espérance de jamais les rejoindre , & il craignit de manquer de provisions : la disette de vivres fit que la table des officiers fut mal servie ; alors on voulut l'y rappeler ; mais il s'était soumis à n'avoir pour compagnon que des matelots , & il ne voulut point les quitter ; le plus honnête dans ses discours , ou le moins grossier envers lui , était le capitaine Chester. Le munitionnaire voulut encore lui retrancher des vivres ; un tel homme ne devait pas avoir autant de nourriture , tandis que des gens utiles étaient menacés de mourir de faim ; il ne devait avoir que les restes méprisés des autres. Doughty trouva déraisonnable qu'on ne voulût pas le traiter comme un autre homme ; il ne fit qu'enflammer la colere de cet homme brutal ; ton partage ,

lui dit-il, fera le gibet, si nous revenons en Angleterre ; & se tournant vers le capitaine , il lui demande s'il veut long - tems voyager avec cet imposteur ; son regard seul peut nous perdre , & il le desire... Cette querelle obligea Drak de faire repasser Doughty sur sa flotte , lorsque le Cygne l'eût rejoint ; bientôt après , il mit le feu à ce vaisseau , après en avoir tiré tout ce qui pouvait être utile aux autres dans le cours du voyage.

Doughty était remonté sur le Pélican ; mais il y avait été trop diffamé par le munitionnaire , pour y être bien reçu ; les plaintes que cet homme en avait portées , avaient été bien accueillies du général , il en avait cru les exagérations , les calomnies , parce qu'il ne cherchait que des raisons pour justifier sa haine , & la lui faire ressentir. Il dit à Drak que souvent on lui avait entendu dire que ses paroles méritaient plus de foi que les sermens du général ; qu'il avait tenu des discours insolens & ridicules. Il irrita encore si fort Drak , qu'il fit transporter Doughty sur le *Carter* ou le *Discoureur* , un des vaisseaux Espagnols , enlevés sur les côtes d'Afrique , où était aussi le munitionnaire , & d'autres hommes aussi grossiers que lui. Pendant que les vaisseaux demeurèrent dans le port , il arriva un accident singulier , qui aide à jeter du jour sur la déplorable destinée de Doughty.

Le
Thom
les o
avait
mani
& da
les v
trave
du c
tourr
leur
Doug
avait
de D
traite
de to
recon
rivag
ses a
où il
un fig
il y
mont
seau.
Pre
du pe
ayant
envoy

Lorsqu'il était à bord du yacht, il s'y trouva *Thomas Cuttle*, qui avait été quelque tems sous les ordres de Drak, capitaine du *Pelican*, qui avait désiré l'avoir auprès de lui. Il ne put voir la maniere dure avec laquelle Doughty était traité, & dans un accès de colere, il voulut quitter les vaisseaux, & se rendre sur le continent; il traversait le canal peu profond qui séparait l'isle du continent, & quand il fut au milieu, il se tourna vers ceux qui le regardaient s'éloigner, & leur déclara, qu'il n'avait rien vu dans *Thomas Doughty* qui ne fût agréable à Dieu, qu'il n'en avait jamais rien connu, sinon qu'il était l'ami de Drak, & que plutôt de voir sans cesse les durs traitemens qu'on lui faisait essuyer, il préférerait de tomber dans les mains des Cannibales. Il se recommanda ensuite à leurs prieres, parvint au rivage, s'avança dans le pays, & mit le feu à ses armes pour attirer les habitans dans le lieu où il était. Drak vit ce feu, & crut qu'il était un signal de *Cuttle* pour qu'on vint le reprendre; il y envoya sa chaloupe, & les hommes qui la montaient, parvinrent à le ramener sur le vaisseau.

Précisément au moment où l'on allait sortir du port, Drak vint à bord de l'*Elisabeth*, & ayant rassemblé l'équipage, il lui dit qu'il allait envoyer deux hommes sur le vaisseau; qu'il ne

favait comment il avait pu les joindre à lui pour faire ce voyage ; que l'un était Doughty , le plus feditieux , le plus inquiet & le plus méchant des hommes , qu'il avait trop estimé autrefois , & son jeune frere , qui était forcier , & qu'on ne devait souffrir nulle part , puisque s'il avait des connoissances , il les devait au diable. Il avertit les matelots de ne leur parler jamais , de n'avoir aucune liaison avec eux ; que si quelqu'un le faisait , il le regarderait comme son ennemi , comme celui des succès de son voyage. Il recommanda encore qu'on ne les laissât ni lire ni écrire , leur fit espérer de grandes richesses de son voyage , dit que le moindre d'entr'eux ne ferait plus dans la nécessité de se remettre en mer ; qu'arrivé en Angleterre , il pourrait y vivre en seigneur : car pensez , leur dit-il , que l'or sera ici en telle abondance , que chaque vaisseau en fera plus chargé que de bois.

Après ces avis , il envoya les deux freres Doughty sur l'Elisabeth ; ses ordres furent exécutés ; on n'osa leur parler , & quoiqu'ils payassent leur dépense , leur chambre était la plus mauvaise du vaisseau , leur nourriture égale à celle du mouffe le plus méprisé. Le premier Bosman eut pitié du sort de Thomas Doughty ; il partagea sa chambre avec lui , & cet acte de considération lui fit perdre son emploi ; il demeura dans la

disgr
A
port
tellig
la vo
mais
s'arr
en p
fut
geul
nétre
nus
impa
A
de je
d'y
pète
rebr
fait l
vanc
cruel
de la
emba
fortu
pesan
ils m
prier
ses es

disgrace, aussi long-tems que dura le voyage.

Après avoir demeuré quatorze jours dans ce port, pendant lesquels ils vécurent en bonne intelligence avec les sauvages, les Anglais mirent à la voile le 3 Juin, & cinglerent vers la mer du Sud; mais après une course heureuse de six jours, ils s'arrêtèrent dans une petite baie, pour y mettre en pieces le *Christophe*, qui à cause de sa petitesse, fut jugé incapable de soutenir des mers orageuses & presque inconnues, où l'on allait pénétrer; car ceux qui jusqu'alors y étaient parvenus, n'en avaient donné que des relations fort imparfaites.

Avant d'aller plus loin, ils trouvèrent à propos de jeter l'ancre encore un peu plus au Sud, afin d'y chercher la prise Portugaise, que la tempeête avait séparé d'eux le 27 Avril; devait-on rebrousser pour la chercher? C'est ce qui paraissait bien hasardeux & bien pénible. Fallait-il s'avancer plus avant & l'abandonner? Il était cruel de perdre ainsi une partie de ses forces, & de laisser ses compagnons, ses amis, qui s'étaient embarqués volontairement pour courir la même fortune, exposés à une mort certaine, ou à une pesante captivité. Ces pensées tourmentaient Drak; ils marcherent encore jusqu'au 18, qu'après la priere, par laquelle ce chef commençait toutes ses entreprises, & dont il donnait toujours l'exem-

ple, ils découvrirent enfin leurs compagnons, près du port de Saint-Julien. Leur vaisseau avait une voie d'eau; il avait beaucoup souffert de la tempête, & cherchait péniblement à retrouver la flotte. Drak, pour les aider à réparer les dommages qu'ils avaient reçus, jetta l'ancre dans ce port.

A peine avaient-ils débarqués, qu'ils virent venir à eux deux des habitans du pays dont Magellan a fait une description effrayante, & qu'il a peint comme un peuple de géants & de monstres. Ils ne trouverent pas ces récits sans fondement; car le plus petit de ceux qu'ils virent, était plus gros & plus grand que le plus bel homme des vaisseaux. Les deux qui vinrent vers les Anglais, leur parurent doux & pacifiques; ils reçurent tout ce qu'on voulut leur offrir, & donnerent toute leur attention aux premières choses qu'ils virent; ce qui parut leur faire le plus de plaisir, fut de voir lancer une fleche Anglaise au canonier Oliver; ils voulurent l'imiter; mais ils ne purent jamais lancer leurs fleches aussi loin que la sienne.

Pendant cette espece de lutte amicale, un troisième sauvage survint, qui parut choqué de ce que ses compagnons étaient si familiers avec des étrangers, & le leur reprocha vivement. Il montra bientôt les sentimens qui l'animaient; car un Anglais voulant monter à ce dernier Indien une

preu
cocl
tenda
Indie
ne vo
défar
mont
lance
ter,
bleffé
mettr
frapp
jouer
une
Pe
aux
leur
la m
afin
mettr
amor
joigr
allait
tude
comr
prene
avait
feu

preuve de sa force & de son adresse, essaya de décocher une fleche devant lui ; mais comme il tendait l'arc avec effort, la corde se rompit. Les Indiens, qui ne connaissaient pas d'autres armes, & ne voyaient plus darts les Anglais que des hommes défarmés, les suivirent, & lorsqu'ils les virent monter négligemment sur leur chaloupe, ils leur lancerent leurs fleches, dont l'une atteignit *Winter*, qui avait l'arc détendu dans sa main; il fut blessé à l'épaule; & comme il cherchait à remettre son arc en état, une seconde fleche le frappa sur la poitrine. Le canonnier voulut enjouer ces ennemis perfides; & dans ce moment une nouvelle fleche lui donna la mort.

Peut-être aucun d'entr'eux n'aurait échappé aux fleches des Indiens, si Drak n'eût ranimé leur courage; il leur dit de ne point rester dans la même place, mais d'en changer sans cesse, afin que l'ennemi n'eût plus d'objet fixe, & de mettre tout ce qu'ils pourraient devant eux pour amortir la force des fleches. A l'instruction, il joignit l'exemple, il se baissait, se relevait, allait de côté & d'autre avec tant de promptitude, que les Indiens demeuraient immobiles, comme s'ils eussent été défarmés. Alors Drak prend le fusil dont le malheureux canonnier avait inutilement voulu faire usage, & en fit feu sur les Indiens. Une grêle de petites balles

vint frapper le ventre de celui d'entr'eux qui avait commencé la querelle, & avait donné la mort à Oliver. Il poussa des cris effroyables qui épouvantèrent tous ceux qui des vallons voisins étaient venus se joindre à eux : ce coup leur inspira tant d'effroi, que malgré leur desir de combattre encore, ils laisserent les Anglais enlever leur ami blessé; il avait une blessure au pöümon, & languit encore deux jours; puis il mourut, & on l'ensévelit avec tous les honneurs militaires.

Ils demeurèrent encore deux mois dans cette contrée, sans être attaqués de nouveau par ses habitans. Dans cet intervalle, ils virent un gibet que Magellan avait fait élever, & auquel il avait fait suspendre quelques féditieux de son équipage; cette vue fit peut-être commettre à Drak l'action la moins honorable de sa vie. Nous allons l'exposer un peu au long.

Drak crut devoir tenir dans ce port un conseil où il appella tous les officiers qui servaient sous lui : il y déploya sa patente, où la reine lui donnait droit de vie & de mort, avec toute la plénitude dont elle jouissait elle-même; ensuite il exposa avec beaucoup d'éloquence le sujet de cette assemblée; car quoique son éducation n'eût pas été soignée, il avait une grande facilité à parler, & à parler bien. Il accusa Jean Doughty,

qui avait été le second en dignité après lui dans ce voyage, d'avoir apporté des obstacles à leurs succès, d'abord en son absence, puis en sa présence même, & d'avoir voulu le faire assassiner. Il avait déjà, disait-il, reçu des avis de ses mauvais desseins, avant son départ d'Angleterre; mais il avait espéré de lui faire abandonner ses odieux projets; ensuite il invita l'assemblée à décider sur ses allégués, & du sort du coupable; après avoir fait sentir combien il avait agi avec patience, avec générosité, puisque, dans le tems où il connaissait les projets de Doughty contre sa vie, il l'avait cependant traité comme un ami, comme un frere. Il prouva la vérité de ses plaintes par des écrits signés volontairement par Doughty; puis il se retira pour attendre le jugement qu'on porterait, ne voulant point juger lui-même dans sa propre cause.

Ainsi le rapporte Camden: d'autres relations affurent que de quarante personnes dont cette assemblée était composée, tous avaient condamné Doughty à la mort, avaient signé la sentence, & y avaient apposé leur sceau; qu'ils laissaient au général le choix, le tems, & le genre de mort; que le coupable lui-même avait dit qu'il se soumettait volontairement à mourir par les mains de la justice; que Drak, après y avoir mûrement réfléchi, donna le choix de trois gentes de

mort à Doughty ; d'avoir la tête tranchée dans le lieu même , ou d'être abandonné sur ces rives sauvages , ou d'attendre ce qu'en décideraient les juges , lorsqu'ils seraient de retour en Angleterre. Il eut un jour pour y penser ; il se décida pour le premier , communiqua des mains du chapelain avec Drak , fit une confession générale , & le 2 Juillet, le prévôt lui trancha la tête d'un coup de hache.

Camden raconte différemment sa mort. Cet homme actif & courageux , dit cet historien , le second de Drak , cité devant les juges , parce qu'il s'était élevé une sédition dans la flotte , pour laquelle onze personnes furent déclarées coupables , selon les loix Anglaises , fut condamné à mort , & la souffrit avec intrépidité , après avoir communiqué avec Drak. L'opinion la plus impartiale a été qu'il s'était conduit en effet séditionneusement , que Drak avait en lui un rival de sa gloire , qui cherchait à faire abandonner le projet de passer dans la mer du Sud , & pensait à se rendre l'égal de son chef. Quelques-uns ont dit , & ce n'est pas sans fondement , que le comte de Leicester avait engagé Drak à prendre Doughty pour second , afin de s'en défaire , parce qu'il avait répandu le bruit que ce favori avait fait périr le comte d'Essex par jalousie & par vengeance.

L'auteur du manuscrit dont nous avons parlé , nommé Jean Cook , est bien moins favorable à

Drak dans son récit : on remarquera que tout ce que ceux-là attribuent à Jean Doughty , celui-ci l'attribue à Thomas. Il paraît fort ennemi du général ; on peut donc se défier un peu de ses accusations : voici le précis de ce qu'il dit de cette affaire.

Il arriva diverses choses sur cette isle du port de Saint-Julien , dont il en est une que je ne puis passer sous silence , parce qu'on peut l'appeller un assassinat : c'est là que Drak versa tout son venin sur Doughty , là qu'il satisfit sa haine, en répandant son sang par un jugement tyrannique. Il ne pouvait être tranquille aussi long-tems que cet infortuné vivait encore ; cet homme qui s'était adonné à l'étude de la sagesse , à celle d'un sage gouvernement , autant que les autres hommes sont ardens à exercer la tyrannie. Il ne craignit pas de verser le sang de son ami le plus cher , qui ne lui était devenu odieux que pour avoir fait son devoir.

Le dernier de Juin , on vit le général assis sur un tribunal , environné des équipages rassemblés , ayant à côté de lui le capitaine Jean Thomas , qui tenait à la main des papiers , dont le général exposa le contenu avant qu'il les fit lire. Il accusa Thomas Doughty présent de s'être conduit en malhonnête homme , & s'adressant à lui-même , il lui reprocha d'avoir , par divers moyens , mul-

tiplié les obstacles à leur voyage , & de le faire tourner à son déshonneur , d'avoir commis d'autres actes encore qui le rendaient coupable. Si tu peux prouver que tu es innocent , je redeviens ton ami ; si tu ne le peux , la mort doit être le prix de ton crime. Doughty répondit , qu'il n'avait jamais su répondre lorsqu'on était injuste envers lui , & qu'on lui parlait avec mépris. Par qui veux-tu être jugé , lui dit Drak ? Doughty demanda qu'on le laissât vivre jusqu'à ce qu'on fut de retour dans la patrie ; qu'alors il se soumettrait aux loix. Drak rejetta sa demande , & voulut qu'il fut jugé dans ce lieu même ; malgré sa demande , il ne voulut pas qu'il fût libre pour plaider sa cause. Voyez , messieurs , dit-il aux spectateurs , comme ce drôle est discoureur ; liez-lui les bras , si vous ne voulez qu'il attente à ma vie ? Mes bons amis , Thomas Good , &c. liez-moi cet homme là ? On le prit , & on lui lia les mains derrière le dos : dans cet état , il lui fit des reproches cruels , & entr'autres d'avoir empoisonné le lord Effex. Doughty repoussa cette accusation avec aigreur , & Drak prit à témoin les assistans , du desir qu'avait le coupable de le déshonorer. Il fit lire ensuite le détail des accusations , afin que l'équipage en fut instruit ; toutes se réduisaient à des mots lâchés dans la colere. Doughty ne daigna

pas les nier. Alors un certain Edouard Bright se présenta pour ajouter de nouvelles accusations. Le prisonnier le pria de ne pas le charger de crimes imaginaires, mais de ne pas l'épargner. Bright l'accusa de lui avoir dit dans le jardin de Drak, que le conseil de la reine, & la reine elle-même, avaient été corrompus. Doughty le nia. Le premier l'accusa encore d'avoir dit, que le lord trésorier agissait de mauvaise foi, relativement à leur expédition actuelle; un témoin l'affirma, & Drak s'écria: voyez-vous de quoi ce drôle est capable? Dieu veuille que toutes ses perfidies se découvrent! Doughty représenta qu'il ne pouvait trouver de preuves de son innocence qu'en Angleterre; qu'on ne devait pas du moins le juger avant qu'il y eût écrit, & qu'on en eût reçu une réponse; sa demande fut rejetée; on demanda l'avis des juges. Parmi eux était *Léonard Vicary*, ami de Doughty, qui représenta que toute cette procédure était contraire aux loix. Drak répondit qu'il n'avait pas embarqué des juriconsultes, pour la faire exactement, & selon les loix; mais qu'il connaissait ce qu'il pouvait & devait faire. On ne peut, dit Vicary, décider sur la vie & la mort d'un homme qui ne se trouve qu'au milieu de ses ennemis. Fort bien, répond Drak; aussi n'est-ce point de cela qu'on décide; il s'agit seulement d'examiner si, par les accusa-

tions dont il est chargé , il est punissable ou non. Eh bien ! dit Vicary , je n'y vois aucun fondement à une sentence de mort. Ce sentiment ne put prévaloir ; les ennemis de Doughty , ou les amis de Drak se réunirent , ne douterent point des accusations dont on chargeait le prévenu , & leur donnerent la plus grande importance ; la seule affirmation de Bright leur parut suffisante pour décider de la vie d'un homme ; il leur suffit d'un discours tenu secret en Angleterre , rendu public seulement en ce lieu , où la volonté de la loi & l'équité naturelle n'étaient point entendues. Il est vrai que Bright était un honnête homme ; mais la haine des ennemis de Doughty l'entraîna. Drak , pour affecter de la modération , parut douter de la vérité des accusations ; & cependant depuis quatorze jours , il traitait Doughty comme un coupable convaincu. Après avoir exprimé ce doute , il vint vers la mer , y appelle les matelots , les officiers , excepté son frere & le prévenu , y ouvre un paquet de lettres & de billets , & s'écrie , qu'il a oublié la plus importante dans sa chambre ; c'était la patente qui lui donnait tout le pouvoir auquel il prétendait ; il montra du moins celles qu'il avait en main ; c'étaient des lettres d'*Hankind* , du lord *Effex* , du secrétaire d'état *Walsingham* , du sieur *Hatton* , où l'on parlait de lui , où l'on en parlait avec

éloge
enfin
afflig
voye
prise
putat
doit
il ve
quell
nous
terre
droit
succè
lieu
coup
envia
la m
cenc
de L
ne pr
main
tribu
que l
pouv
pable
moy
Dout
sur le

éloge, mais écrites pour des objets indifférens ; enfin un écrit en vertu duquel sa majesté lui assignait cent couronnes ; il dit ensuite : vous voyez , messieurs , comme cet homme me méprise ; le premier des biens est une bonne réputation , & il veut détruire la mienne ; ce voyage doit nous couvrir de gloire , nous enrichir tous , & il veut que nous retournions dans nos maisons ; quelle honte pour la patrie ! quelle ignominie pour nous , si l'on nous revoit dans un port d'Angleterre , sans avoir rien fait de tout ce qu'on a droit d'attendre de vous ! Et cependant tout succès vous est interdit , si cet homme vit au milieu de nous. Messieurs , que ceux qui le jugent coupables de mort , élèvent la main : plusieurs qui enviaient la faveur passée de Doughty , leverent la main ; d'autres qui reconnaissaient son innocence , craignirent de s'exposer à la vengeance de Drak , & élèverent aussi la main ; ceux qui ne purent se résoudre à les imiter , joignirent leurs mains & priaient Dieu. Alors Drak s'assit sur son tribunal , & prononça la sentence ; mais il ajouta que si quelqu'un , de ce jour à l'assemblée suivante , pouvait trouver un moyen de sauver la vie au coupable , il l'écouterait ; il souhaitait même que ce moyen le mit en sûreté. Je vous prie , lui dit Doughty , de vouloir me laisser avec vous jusques sur les côtes du Perou , & de m'abandonner sur le ri-

vage. Drak le lui refusa, parce qu'il ne se croyait pas en sûreté tant qu'il naviguerait avec lui. Winter s'intéresse pour qu'il lui accorde cette grace; Drak semble se raviser un peu, & demande enfin ce qu'on juge à propos de faire? Faut-il retourner en Angleterre? Non, non, s'écria la plus grande partie de l'équipage, qui y aurait été sans ressource. Il faut donc l'envoyer à la mort, dit Drak? & il renvoya l'assemblée à deux jours. Doughty demeura ainsi toute la nuit, le jour & la nuit qui la suivirent en prières, excepté les momens qu'il donnait à ceux qui venaient le visiter. Le 2 Juillet il reçut ordre de se préparer à mourir. Doughty parut devant Drak avec un visage serein qui annonçait toute l'indifférence qu'il avait pour la vie, & demanda de communier avant sa mort. Drak voulut l'accompagner à la Sainte Table; Doughty lui montra de la reconnaissance, & ne l'appella que son bon capitaine. L'amiral lui donna le choix du genre de mort; il était gentilhomme, & voulut avoir la tête tranchée; ils communierent ensemble; le courage du condamné était égal à son innocence; il mit toute sa confiance en Dieu; dans aucun des momens de son dernier jour, il ne changea de visage; il fut toujours tranquille & ferme. Après avoir communiqué, ils dînerent encore ensemble pendant qu'on préparait le lieu

de

de l
bard
pri
ses c
une
juge
à la
tena
rus,
qui
il pa
ceux
lui
dies
son c
il l'a
adieu
tête
dit la
il fu
perfo
souff
Le
tranq
de fo
Édou
mort
Te

de l'exécution ; la place fut entourée de halles-bardes & de piques ; il fit sa priere à genoux , pria pour la reine , pour le succès du voyage de ses compatriotes , pour leur retour heureux dans une patrie qu'il ne devait plus revoir , pour ses juges , pour ses amis ; puis il se leva , & marcha à la mort comme on marche à un festin : maintenant , dit-il , je puis dire comme Thomas Morus , je ne puis faire beaucoup d'honneur à celui qui me tranchera la tête , j'ai le cou trop court : il parcourt ensuite des yeux l'assemblée , prie ceux auxquels il peut avoir fait de la peine , de lui pardonner ; déclare qu'il n'a point de perfidies , point de trahisons à se reprocher envers son chef , que jamais il n'a voulu le faire mépriser ; il l'appelle encore son bon capitaine , lui dit adieu , le répète à toute l'assemblée , puis met sa tête sur le billot ; on la lui tranche ; & Drak dit la formule , voilà la fin d'un traître ; & quand il fut enseveli , Drak jura qu'il ne souffrirait de personne la huitieme partie de ce qu'il avait souffert de Doughty.

Le jour suivant , le jeune frere du mort errait tranquile & triste , pensant à la fin malheureuse de son frere , & à son propre danger , lorsque Édouard Bright , le principal instrument de la mort de Doughty , vint à lui , & l'insulta ; ce

ne fut qu'à force de prudence qu'il parvint à ne pas effuyer le sort de son frere.

Voilà quelle fut la mort de Thomas Doughty, quel fut l'examen de ses crimes, si l'on peut donner ce nom à ce qui le conduisit à la mort. On croit que la vraie cause de la haine de Drak yint des doutes, des preuves même que cet Anglais malheureux avait & fit trop connaître, que Drak n'avait point reçu de pouvoir de la reine, & que son autorité sur la petite flotte n'était pas autorisée par sa sanction. Au reste, nous n'affirmons rien, & passant sous silence le reste du manuscrit, nous revenons à la narration du voyage trop long-tems interrompue.

Après avoir réduit le nombre de ses vaisseaux à trois; il partit du port de Saint-Julien, & se trouva le 20 Août dans le détroit de Magellan; il y fut assailli de vents contraires, & de divers dangers, qui ajouterent encore aux peines qu'on éprouve dans ce passage, où quelquefois les deux rivages semblent se joindre pour s'éloigner ensuite, & laisser entr'eux un espace semblable à une pleine mer. C'est dans ces derniers espaces qu'il découvrit une isle, qu'en l'honneur de la reine, il nomma *Elisabeth*.

Le 24, il en découvrit une autre, sur laquelle il trouva un nombre incroyable d'oiseaux, qu'on

est nommé depuis *Pengoins*. On en tua jusqu'à trois mille dans un jour. Il ne nomme point cet oiseau ; mais il dit qu'il est moins grand qu'une oie sauvage , qu'il est sans plumes , mais couvert d'une espece de duvet ; qu'il ne peut s'élever dans l'air , ni voler ; mais qu'il court & nage avec une vitesse étonnante ; qu'il se nourrit de poissons , se repose sur la terre , y dépose ses œufs sur des hauteurs , & que tel est leur nombre , qu'on le compare à celui des abeilles qui forment une ruche.

De cette isle à la mer du Sud , le passage est étroit & tortueux ; quelquefois des promontoires le cachent , & l'on se croit dans un bassin sans issue ; les détours font qu'il est difficile de doubler le cap qui le termine. Magellan dit qu'on y trouve beaucoup de ports ; mais que dans la plupart on n'y trouve pas de fond. On y en a trouvé depuis que les torrens qui s'y jettent , les orages qu'on y éprouve , rendent dangereux.

Le pays , sur les deux rivages , s'éleve en montagnes innombrables ; leurs sommets sont environnés de nuées qui se résolvent en neige , qui se durcit fortement , & subsiste toute l'année sur les hauteurs ; elles devaient paraître plus sauvages aux yeux de Drak , parce qu'il traversa ce détroit au milieu de l'hiver ; cependant il y

découvrit des vallées vertes , agréables & fertiles.

Il avait jeté l'ancre dans une baie peu éloignée du cap Forward ; le détroit lui parut bouché , & il descendit dans une chaloupe pour y trouver une issue ; il en trouva une vers le Nord , & ce fut par-là qu'il en sortit. Il s'arrêta quelque tems pour considérer une espece d'esquif , où quelques hommes étaient assis. Comme dans l'éloignement il ne pouvait le distinguer , il admirait ce petit bâtiment , qui avait la forme d'un demi cercle , élevé à sa poupe & à sa proue , mais bas dans le milieu ; il l'admira plus encore , lorsqu'il se fut assuré qu'il était fait d'écorces d'arbres , si artistement rassemblées avec des lanieres de peaux de veau marin , que l'eau ne pouvait entrer par les jointures.

Les hommes étaient bien faits , & habillés comme leurs voisins dont nous avons parlé ; sur la terre , ils avaient une hutte formée avec des perches , & couverte de peaux , où l'on trouvait quelques ustenciles , & un vase où ils tiennent de l'eau , mais le tout d'écorces d'arbres ; ils purent remarquer en ces hommes sauvages combien le génie naturel & une application constante peut suppléer au défaut du travail & des dons de la nature , nécessaires pour l'entretien de notre vie. Ils ne connaissent point l'usage

du fer , ni le fer même ; l'écaille d'une moule d'une grosseur étonnante , qui se trouve sur leur côte , leur sert au même usage ; ils lui donnent en l'éguissant sur une pierre , un tranchant , que le bois ni la pierre ne peuvent avoir ; c'est avec cet outil qu'ils font toutes leurs opérations & leurs travaux. Ils ne parurent à Drak , ni si sales , ni si hideux que nos voyageurs modernes les peignent , peut-être parce que ses compagnons étaient moins différens des sauvages que ne le sont ces nouveaux observateurs.

Nous observerons que quoique ces navigateurs aient traversé le détroit dans le tems le moins favorable de l'année , ils n'y employèrent cependant que seize jours ; quoique ce passage leur fut entièrement inconnu. Cette célérité paraît d'autant plus étonnante , que les plus habiles navigateurs modernes y ont employé jusqu'à quatre mois , & que le plus heureux y a demeuré trente-six jours.

Dès que Drak se fut éloigné du cap Froward , il dirigea sa course vers le Nord-Ouest , & se trouva le 6 Septembre , dans cette vaste mer du Sud , où jamais Anglais n'avait encore pénétré. Il espéra que ses gens , qui avaient beaucoup souffert sous des climats orageux & rudes , se rétabliraient bientôt sous des latitudes plus chaudes ; mais il ne put exécuter son projet ,

aussi-tôt qu'il l'avait compté. Le lendemain de sa sortie du détroit, il survint dans le moment d'une éclipse de Lune, une tempête si violente qu'il n'espéra pas de lui résister; sa fureur fut moins effrayante que sa durée; elle dura trente-deux jours, & les jeta à plus de deux cens milles loin de leur route; ils se trouvaient en un tel état de délabrement, que ni leurs voiles, ni leurs ancres ne pouvaient leur être d'aucun usage. Enfin, le 7 Octobre ils purent entrer dans un port où ils espérèrent de trouver quelque repos, après leurs longues traverses; mais une heure après, un coup de vent vint les rejeter dans la mer; alors ils perdirent de vue l'Elisabeth, commandée par Winter, & dont l'équipage, comme on l'apprit dans la suite, exténué par le travail, effrayé par le danger, rentra dans le détroit, le traversa, vint furgir sur les côtes du Brésil, & l'année suivante arriva en Angleterre.

Drak se trouvait au 55°. de latitude méridionale; il y découvrit un petit archipel, & jeta l'ancre près d'une de ses isles, au grand contentement de ses matelots, qui s'y reposèrent pendant deux jours, y trouverent des eaux douces & fraîches, ainsi que des végétaux salutaires. Près de la baie où ils étaient, il y en avait une autre où ils virent quelques hommes

Indes qui suivaient les côtes dans leur chaloupe ; ils échangerent avec eux quelques rafraichissemens contre des bagatelles.

Après s'être fourni d'eau & de bois , ils remirent à la voile , & furent portés par une nouvelle tempête jusques vers le 60° de latitude sud. Là ils virent les côtes les plus méridionales de la Terre de Feu , & la réunion des Océans Atlantique & Pacifique. Le 28 Octobre , ils furent assez heureux pour se trouver sur une mer tranquille , après avoir été pendant deux mois balotés par des tempêtes dont ils n'avaient pas eu jusq' alors l'idée , & dans des contrées inconnues.

Le 30 Octobre , ils gouvernerent vers le rendez-vous assigné à la flotte en cas de séparation ; il était situé sous le 50° degré de latitude méridionale. En chemin ils découvrirent deux îles si remplies d'oiseaux , que les deux vaisseaux en firent promptement une abondante provision. De là , ils naviguerent en longeant les côtes du Pérou jusq' au 30° degré ; mais ils n'y virent , ni le vaisseau qui leur manquait , ni un port commode. Ils jeterent l'ancre près de *Mocha* , une des îles qu'habitent les Indiens , chassés du continent par la cruauté des Espagnols ; ils les trouverent disposés à leur rendre tous les services qui dépendaient d'eux ; ils leur montrèrent

un lieu où ils pouvaient prendre de l'eau ; ils leur donnerent des fruits & deux brebis grasses, & paraissoient portés au commerce.

Les Anglais s'embarquerent donc le matin avec leurs futailles, & envoyèrent deux hommes vers le lieu indiqué ; mais à peine avaiènt-ils fait la moitié du chemin que les Indiens les attaquèrent, & ils y périrent. Le reste de la troupe, quoiqu'encore dans la chaloupe, ne fut pas hors de danger ; environ cinq cens hommes cachés derrière les rochers, lancerent contr'eux leurs dards, & tous furent blessés ; ils s'efforcèrent de gagner la haute mer, afin de se mettre hors de portée des armes de leurs adversaires, & se servir des leurs. Drak lui-même avoit reçu une blessure profonde sous l'œil, & une autre dans l'estomac ; ces blessures étoient d'autant plus dangereuses, qu'ils n'avoient pas de chirurgien ; le seul qu'ils avoient eu étoit sur l'Elisabeth, vaisseau perdu pour eux ; ils n'avoient qu'un apprentif, dont la jeunesse & le défaut d'expérience leur promettoient peu de secours ; cependant ses soins furent si heureux, que tous recouvrerent en peu de tems la santé.

Ces Indiens, n'ayant aucun motif de plainte contre les Anglais, avoient sans doute été excités par les Espagnols à cette attaque perfide ; ce qui le leur persuadoit mieux encore, c'est que ces

Indi
faire
ne l

V

rent

avaie

pays

phys

robe

noux

comr

que

perfi

bien

en su

il les

tendr

à ses

les v

de v

était

vaisse

nasse

Ille

tendr

plus

ils e

accep

Indiens auroient pu , un peu auparavant , leur faire plus de mal s'ils l'eussent voulu , & qu'ils ne leur avoient montré que de l'honnêteté.

Vers le minuit , ils mirent à la voile , & vinrent mouiller dans la baye Philippe : comme ils avoient envoyé leur chaloupe pour visiter le pays , un Indien vint à eux dans son canot ; sa physionomie étoit agréable ; il étoit vêtu d'une robe blanche , qui lui descendait jusqu'aux genoux ; il se montra doux , modeste , intelligent , comme étoient presque tous les Indiens , avant que les Espagnols leur eussent fait connaître leur perfidie & leur cruauté. Les Anglais le reçurent bien , lui firent divers présens , & le laisserent en sûreté regagner le rivage. Quand il fut à terre , il leur fit entendre par signes qu'ils devoient attendre son retour. Il dit tant de bien des Anglais à ses compatriotes , que dans peu d'heures on les vit accourir dans un canot , chargés d'œufs , de volailles & de cochons. Un de leurs chefs étoit avec eux , qui sauta volontairement sur le vaisseau , & souhaita que les Anglais l'emmenassent.

Ils apprirent de lui , qu'ils ne pouvoient attendre de ce lieu d'autres provisions ; mais que plus au midi , il les menerait dans un lieu où ils en trouveroient en grande abondance ; ils acceptèrent la proposition , & vinrent , sous la

conduite de ces bons Indiens , dans la baie de *Valparizo* , peu éloignée de la petite ville de *San - Yago*. Ils y trouverent des magasins de provisions , des caves remplies des vins du Chili , & un vaisseau richement chargé , qui menait à *Baldivia* une grande quantité de vins estimés , dont la valeur était de 60,000 pesos , ou environ 550,000 liv. de France , & une grande croix d'or enrichie d'émeraudes.

D'abord les habitans crurent que les Anglais étaient des amis , & ils les inviterent à un festin ; mais ils fortirent bientôt de leur erreur. Un des matelots du vaisseau Espagnol s'élança sur le rivage , & répandit l'alarme dans la ville ; ses habitans prirent la fuite , au lieu de chercher à se défendre , & laissèrent en proie à leurs ennemis tout ce qu'ils possédaient dans leurs maisons ; c'est dans une chapelle que *Drak* & les siens trouverent le plus de richesses. Ils employèrent trois jours à transporter sur leurs vaisseaux toutes celles qu'on leur abandonnait ; ils ramenèrent le pilote Indien au lieu où ils l'avaient trouvé , & le récompensèrent au-delà de ses desirs & de ses espérances ; une crainte seule troubla leur joie ; ils craignirent qu'on ne se vengeât sur eux du butin qu'ils venaient de faire avec leur secours. Ils réfléchirent cependant que les Espagnols ne pouvaient venir dans ce lieu tout ouvert avec leurs vais-

seaux, qu'ils n'y pouvaient débarquer sans danger, que leurs chaloupes ne pouvaient porter beaucoup de monde; en sorte, qu'il était possible aux Indiens, ou de se défendre, ou de s'échapper sans une grande incommodité : ce qui les rassura sur leur fort, comme sur la crainte d'être poursuivis eux-mêmes.

Ils quitterent ce rivage, & vinrent jeter l'ancre le 19 Décembre dans une baie peu éloignée de *Coquimbo*; l'une des villes occupées par les Espagnols. Ils s'y croyaient en sûreté, lorsque cent cavaliers, & environ deux cens Indiens vinrent pour les attaquer; ils les virent arriver, & se retirèrent sans perte sur leurs chaloupes, excepté un seul homme, que ni les exhortations, ni les prières, ne purent déterminer à se retirer avec les autres : il fut bientôt environné des Espagnols, qui voulurent le faire prisonnier; mais il se défendit long-temps avec une hallebarde qu'il avait dans les mains, & ne succomba qu'accablé sous la multitude, & percé d'une lance au travers du corps. Les Espagnols triompherent de leur victoire; ils firent enlever le cadavre par les Indiens, lui couperent la tête & la main à la vue des Anglais, & lui arrachèrent le cœur, qu'ils emportèrent en triomphe.

Les Anglais quitterent ces lieux, & trouverent bientôt un port plus sûr & plus commode, dans

lequel ils construisirent des canots. Drak en partit pour chercher le vaisseau qui lui manquait, mais un vent contraire le força d'y rentrer deux jours après. Il en partit pour atteindre le port *Sarcipaxa* ou *Tarapaxa* : dès que lui & les siens y furent débarqués, ils virent un Espagnol endormi, qui avait à ses côtés dix-huit lingots d'argent, valant quatre mille ducats d'Espagne; ils prirent son argent, & laisserent ce pauvre homme dormant encore d'un sommeil paisible. Ils s'éloignaient du rivage, lorsqu'un autre Espagnol s'offrit à leurs yeux, chassant devant lui huit brebis du Pérou; ils redescendirent & s'emparèrent des brebis; elles étaient chargées d'argent; chacune en portait cent livres, suspendues en deux parties sur son dos : ils délivrèrent ces animaux de leur pesante charge, & l'emporterent sur leurs vaisseaux.

Plus loin, ils découvrirent une ville Indienne, dont les habitans se divertissaient sur des radeaux faits avec des peaux de veau marin, gonflées d'air; ils s'asseyent entre deux de ces outres, avancent avec rapidité à la rame, & portent des poids considérables. Ils commercerent volontiers avec les Anglais, en reçurent du verre & d'autres bagatelles, dont les jeunes & les vieux se paraient avec un égal plaisir.

Le 26 Janvier 1579, ils parvinrent près de

Marmarena, & Drak invita les Espagnols à commercer avec lui; ils y consentirent, & il s'y pourvut de diverses choses nécessaires, & acheta quelques brebis du Pérou, dont le corps est aussi gros que celui du bœuf, & qui sont si forts, qu'un d'entr'eux portait assez long-tems trois hommes sur son dos: leur cou est semblable à celui du chameau, & leur tête à celle de nos brebis. Ce sont les bêtes les plus utiles de ces contrées; elles fournissent une laine estimée, & une chair très-saine; elles transportent les fardeaux sur les rochers & les montagnes, où aucun autre animal ne pourrait les faire pénétrer: la forme de leurs pieds en rend les pas fermes & sûrs, même dans les lieux les plus roides & les plus glissants.

On dit aux Anglais que le long de ces côtes, les montagnes sont si remplies d'argent, que sur cent livres de terre, on en peut séparer cinq onces de ce métal; ils quitterent ce lieu, & cinglant vers le nord, ils arriverent près d'*Arica* le 7 de Février: ils trouverent dans le port trois barques qui étaient chargées de cinquante-sept pièces d'argent, chacune de la grosseur d'une brique ordinaire, & du poids de vingt livres. Ils ne firent aucun prisonnier, car leurs matelots ne craignant ni l'ennemi, ni l'orage, étaient descendus sur le rivage, & s'y divertissaient tous

rassemblés. C'est dans ce port que les Espagnols embarquent leurs marchandises & l'argent pour les conduire à Panama; mais depuis les pillages de Drak, ils portent leur argent par terre jusqu'à Lima, & n'embarquent plus ici que les marchandises qui servent au commerce ordinaire, ou qu'on apporte d'Europe dans leurs foires.

Ils manquaient de bras pour attaquer la ville; ils allerent plus loin, & atteignirent un petit bâtiment chargé de toiles de lin & d'étoffes dont Drak aimait à être pourvu pour les besoins de son équipage; il en renvoya les matelots avec le reste de leur charge. Il fit voile vers *Chuli*; il entra dans ce port: là était un vaisseau qui portait des lingots d'argent pour la valeur de trois cent mille pesos, ou plus de deux millions sept cent mille livres, argent de France; mais les Espagnols avaient dépêché un exprès d'Arica, pour avertir le commandant que Drak se trouvait sur ces côtes, & l'avis y arriva deux heures avant Drak: le vaisseau fut déchargé; ses richesses, son équipage étaient sur le rivage quand Drak y parut; il ne trouva qu'un Indien dans le vaisseau, & il lui raconta ce que nous venons de dire.

Drak voyant que l'alarme pouvait se répandre plus rapidement qu'il ne pouvait faire voile, ne perdit point de tems en d'inutiles recherches,

& cir
ville
s'y e
quelq
n'étai
mais
table
faient
ne p
contr
plus
plutô
troub
Dr
il tro
caisse
étouff
déra
il en
qui
rend
vaiss
de c
fa po
navi
de P
enco
prom

& cingla vers Lima. Il arriva au port de cette ville le 15 Février ; il y entra sans résistance, & s'y empara d'une douzaine de vaisseaux, dont quelques-uns étaient forts. La sûreté de Drak n'était point dans les forces qu'il commandait, mais dans sa réputation, qui le rendait si redoutable aux Espagnols, qu'en le voyant ils ne pensaient qu'à fuir, sans essayer la résistance ; ils ne pouvaient concevoir l'espérance du succès contre lui, & peut-être Drak dut son bonheur plus à leur lâcheté, qu'à son intrépide audace ; plutôt à leur sécurité, qui n'avait jamais été troublée, qu'à son activité constante.

Drak fit un grand butin dans cette occasion ; il trouva dans l'un des vaisseaux Espagnols une caisse d'argent cachée sous le gouvernail, & des étoffes de soie & de lin pour une somme considérable. Il ne resta pas long-tems dans ce port ; il en partit pour tâcher d'atteindre un vaisseau qui en était parti trois jours auparavant pour se rendre à *Paita*. En chemin, il rencontra un autre vaisseau qui portait beaucoup d'or, & une croix de ce métal, enrichie d'émeraudes. Il continua sa poursuite ; & comme il avait ouï-dire que le navire qu'il cherchait allait à *Panama*, au lieu de *Paita*, il déploya toutes ses voiles ; & pour encourager ses gens attentifs à le découvrir, il promit une chaîne d'or à celui qui le découvrirait

le premier : elle échut à son frere Jean, qui l'annonça vers les trois heures après minuit. Les deux vaisseaux Anglais l'attaquerent des deux côtés, & le prirent : ils y trouverent beaucoup de pierres précieuses , treize caiffes d'argent , quatre-vingts livres d'or , vingt-six tonnes d'argent brut, & de la vaiffelle dont le travail était de grand prix. Ils employerent six jours à dépouiller ce navire, & l'abandonnerent ensuite à ceux qui le montaient.

Un écrivain Espagnol dit, que durant cette poursuite, le gouverneur de cette isle avait rassemblé les forces du pays, pour lui en défendre l'entrée, & qu'il avait armé trois vaisseaux de six pieces de canons, les seules qu'il eût pu rassembler, & y avait fait monter deux cent cinquante hommes; mais que dans le tems consumé à l'équipement de ces navires, Drak s'était emparé de sa proie. Le capitaine Espagnol, qui était Biscayen, & se nommait *Juan de Anton*, étant près du Cap S. François, vit un vaisseau hérissé de voiles qui venait à lui; il s'imagina que le vice-roi du Pérou lui envoyait quelques instructions, & il avait baissé ses voiles pour l'attendre. L'approche de Drak le détrompa, mais il était trop tard pour fuir ou se défendre. Selon cet écrivain, le vaisseau portait pour huit cent cinquante milles pesos en argent (sept millions huit

cent

cens v
mille
diffère
cent q
le con
beaucc
Apr
velle
suppos
dans c
de la
seaux,
& sans
du Pér
encore
de foie
qui en
présent
l'estom
encore
d'or, t
contini
quatre
grand
Le
devant
petite
jeterent

Tom.

cens vingt mille livres de France), & quarante mille pesos en or. Tout ce trésor appartenait à différens particuliers, excepté pour la valeur de cent quatre-vingts mille pesos, qui étaient pour le compte du roi. Les Anglais y trouverent encore beaucoup de provisions qu'on portait à Panama.

Après cette prise, il fit voile pour la Nouvelle Espagne, sans s'arrêter à Panama, qu'il supposait pouvoir être instruite de son arrivée dans ces mers. On y avait en effet reçu avis de la mer du nord, que Drak, avec trois vaisseaux, faisait voile vers le détroit de Magellan, & sans doute dérigerait sa course vers les côtes du Pérou. Il cingla au couchant, & rencontra encore un navire des Indes Orientales, chargé de soie, de coton & de porcelaine : l'Espagnol qui en était propriétaire se trouva à bord, & fit présent à Drak d'un faucon en or, qui avait sur l'estomac la plus grosse émeraude qu'on eût vue encore. Ce présent, joint à celui d'un gobelet d'or, fit tant de plaisir à Drak, qu'il le laissa continuer sa route, après lui avoir pris cependant quatre caisses de porcelaine, qui était alors d'un grand prix en Europe.

Le 13 Mars, ils virent la côte du Mexique : devant elle, à deux milles de distance, était une petite île où ils trouverent un port, & ils y jetèrent l'ancre ; ils y resterent jusqu'au 20, qu'ils

en sortirent pour donner la chasse à une frégate qu'ils virent sur la côte; ils la prirent: sa charge consistait en falsepareille, en miel, beurre & autres marchandises. Drak en ôta la falsepareille, & y mit l'or & l'argent de son propre vaisseau qu'ils rendaient pesant, puis il le fit calfater & boucher les voies d'eau.

Les Anglais furent occupés de ces réparations jusqu'au 26, puis ayant fait leurs provisions de bois & d'eau, ils reprirent leur course le long de la côte, menant avec eux la frégate Espagnole. Le 6 Avril, avant le coucher du soleil, ils découvrirent encore un vaisseau éloigné du continent d'une petite lieue; ils le poursuivirent pendant la nuit, l'atteignirent au matin, l'aborderent rapidement & l'enleverent; ils en firent passer l'équipage sur leurs vaisseaux. On y trouva les lettres & patentes de D. Francisco Xarate, des lettres du roi au gouverneur des Philipines, des cartes marines, qui furent utiles à Drak pour son retour, & qui devaient l'être aux Espagnols pour leur voyage de Panama à la Chine. Ils enleverent aussi de ce vaisseau diverses balles de marchandises, & une fille More. Après y avoir pris ce qui pouvait les accommoder, ils s'en séparèrent honnêtement, & parurent cingler vers une petite île dont nous parlerons ailleurs.

Ils avaient pris encore sur ce vaisseau un pilote-

côrier Espagnol, qui leur était nécessaire pour les conduire dans un port sûr, où ils pussent se pourvoir de vivres, & se préparer au voyage qu'ils méditaient : il les conduisit dans celui d'*Anguatulco* ou *Gualtaco*, où ils entrèrent le 13 Avril, & où ils restèrent jusqu'au 26. Ils y laissèrent leurs prisonniers, & même *Nuno da Sylva*, qui les avait suivis depuis le Cap Verd, & leur avait rendu de bons & fideles services, qu'ils ne récompensèrent qu'en l'abandonnant en ce lieu. Lorsqu'il fut sur le continent, on le conduisit à Mexico, où on lui donna la question pour lui faire révéler ses découvertes. Il fit un récit fidele de tout ce qu'il connaissait, & fut délivré. Il revint dans sa patrie, où il donna une histoire de ses voyages, qui a été traduite dans toutes les langues de l'Europe.

A peine les Anglais eurent abordés à *Anguatulco*, que *Drak* se rendit dans la ville avec une partie de ses gens : ils y trouverent le tribunal de la province assemblé, pour prononcer sur le sort d'un grand nombre de malheureux sauvages qui devaient être punis de mort, puisqu'ils avaient fait une conspiration pour tuer leurs maîtres, & mettre le feu à la ville. *Drak* dérangea le spectacle qu'ils allaient donner, fit prisonniers les juges & les coupables, & les emmena dans son vaisseau. Les juges signerent un ordre au

commandant, pour qu'il payât leur rançon. Les Anglais trouverent dans cette ville un pot de terre, de la grosseur d'un boisseau, rempli de réales d'argent, une chaîne d'or, & quelques pierres précieuses : la chaîne d'or avait été prise à un fuyard par le bosman Anglais; & ils emportèrent encore tant de richesses, que cette chaîne était une des moindres.

Après s'être enrichis, n'ayant pas d'espérance de l'être davantage, & peut-être soupirant après le repos & la jouissance des biens qu'ils venaient d'acquérir, impatiens de les mettre en sûreté, ils tinrent conseil pour leur retour. L'avis de Drak fut de chercher un port commode & sûr où ils pussent préparer leur retour, de s'efforcer de se rapprocher du détroit pour rentrer dans la mer Atlantique; que par là on se trouverait dans peu de tems en une pleine sûreté & en Angleterre; que la navigation serait plus facile, parce qu'ils avaient déjà parcouru ces mêmes climats, & parce que le tems était plus favorable. Ils se déterminèrent d'abord pour se rendre dans le port de *Cane*, où l'on trouvait du poisson, du bois & de bonnes eaux. Puis se trouvant suffisamment fournis de provisions qu'ils avaient enlevés à leurs prises & à la ville d'Anguatulco, ils résolurent de chercher un passage par le nord-ouest; & s'ils n'y pouvaient réussir, de prendre la route

des isles Moluques, & de revenir en Europe par le Cap de Bonne Espérance.

Ils firent voile pour exécuter ce projet, & parvinrent jusqu'au 43° de latitude septentrionale, où ils trouverent l'air si froid, que les matelots ne pouvaient plus agir; ils revinrent sur leurs pas jusqu'au $38^{\circ} 30'$, où ils découvrirent un bon port, & y entrèrent poussés par un vent favorable. Ils y jetterent l'ancre le 17 Juin, & dans peu de tems ils eurent occasion de remarquer que les habitans du pays n'étaient pas des hommes sans goût & sans civilité; car l'un d'eux, dans son canot, venant à la rame près du navire, leur adressa un long discours, qu'il accompagna de gestes extraordinaires. Bientôt après, il vint leur faire une seconde visite, & leur adressa un nouveau discours; il revint une troisième fois, & à la fin de son discours, il leur fit présent d'une couronne de plumes noires, telles que leurs rois en portent sur la tête, & une corbeille tissue avec du jonc, remplie de certaines herbes: il les lia ensemble & les jeta dans la chaloupe. Il ne voulut rien en retour, quoiqu'on lui descendit diverses choses sur une planche; seulement il tira de l'eau une peau qu'on y avait jetée.

Trois jours après, s'appercevant que leur navire faisait eau, ils l'approchèrent du rivage, afin de l'y pouvoir décharger. Instruits qu'il

ne fallait pas s'abandonner négligemment à la bonne volonté des peuples sauvages, ils firent sur la terre une espèce de fort, muni de palissades, & élevèrent des tentes dans son enceinte. Les habitans admiraient tout ce qu'ils leur voyaient faire; ils venaient par troupes sur la côte, sans autre dessein que de contempler ce bel ouvrage étranger, qu'on élevait avec tant d'art dans leur pays.

Drak qui ne se fait pas beaucoup à l'apparence, ni à la manière amicale avec laquelle les habitans l'avaient reçu, les suivait de l'œil, pour voir s'ils ne quittaient point leurs arcs & leurs flèches. Mais voulant en bien agir avec eux, il leur fit des présens de toile de lin & d'autres choses dont ils connaissaient l'usage; ils s'en retournerent alors à leur demeure, qui était à demi-lieue du camp des Anglais. Là ils firent des cris éclatans, que les Anglais entendirent, & que l'amour-propre leur fit croire être une sorte d'adoration pour leurs bienfaits. Deux jours après, ils les virent accourir de loin en grand nombre; ils demeurèrent immobiles sur le sommet de la colline, d'où l'on pouvait voir le camp: puis un d'entr'eux leur adressa un long discours, à la fin duquel tous s'inclinèrent & prononcèrent, d'un ton solennel, la syllabe *ob*, comme s'ils eussent par elle ajouté à la force du discours de

Forat
& la
somi
tente
naissa
loign
que
elles
avec
leurs
nuds
Tr
de l'
fa vi
une
Sa d
parut
d'env
précé
bois
corn
gran
chef
sur
teurs
niere
main
l'eau

Porateur. Ensuite les hommes posèrent leurs arcs, & laissant leurs femmes & leurs enfans sur le sommet de la colline, ils se rendirent sous les tentes, & témoignèrent à Drak une vive reconnaissance de ses présens; les femmes, dans l'éloignement, paraissaient avoir pris d'eux l'idée que les Payens avaient autrefois de leurs Dieux: elles s'étaient fait des blessures aux joues, au sein avec leurs ongles, & sans doute en honneur de leurs hôtes, & elles se jetaient avec leurs corps nus sur les pierres.

Trois jours après, Drak reçut deux envoyés de l'*Hiob*, ou roi du pays, qui lui annonçaient sa visite dans son camp, & qu'il desirait de lui une marque de son amitié, un présent de paix. Sa demande lui fut accordée avec plaisir. Ce chef parut bientôt, accompagné d'une garde de corps d'environ cent hommes de haute taille: il était précédé d'un officier qui portait un sceptre de bois noir, orné d'une chaîne faite d'os ou de corne, & qui paraissait être parmi eux la plus grande marque d'honneur: après lui venait le chef, vêtu d'une robe de peau de bête, portant sur la tête une couronne de plumes: ses serviteurs le suivaient, tous habillés de la même manière. Le peuple venait ensuite, ayant dans ses mains des corbeilles tissées avec tant d'art, que l'eau ne s'en écoulait pas, & elles étaient

pleines de racines & de poissons, présens offerts aux Anglais.

Drak ne se relâcha point pour les soins de la sûreté commune : il rangea ses gens en ordre de combat, & attendit ainsi leur arrivée. Quand ils furent fort près, ils s'arrêterent, & le porte-sceptre fit un discours, à la fin duquel ils revinrent au pied de la colline; le porte-sceptre commença un chant & une danse : les hommes & les femmes dansèrent, mais les hommes seuls chanterent.

Drak se lassa de sa défiance; il sortit de ses fortifications, & regarda quelque tems leurs chants & leurs danses : puis le roi & ses compagnons lui firent un long discours, par lequel il semble qu'ils le priaient de prendre le gouvernement de leur pays. Le roi lui mit la couronne sur la tête, le décora d'une chaîne & des autres marques du pouvoir, & le salua, en lui donnant le titre de *Hiob*.

Quoique ce royaume qu'on lui offrait ne pût lui être d'aucun prix, que celui de la facilité qu'il lui donnait de pourvoir en sûreté à ses besoins présens, Drak prit dans cette occasion l'air de dignité qui convenait à la cérémonie, & se mit en possession de ce qui lui était offert au nom de la reine Elisabeth, non sans faire des vœux pour que cette acquisition devint un jour utile à sa patrie.

Malgré ce don fait avec solemnité, Drak laissa le chef au milieu de son peuple, & se retira dans son camp. Alors, ils se firent, comme auparavant, des blessures & éleverent des clameurs : c'était un témoignage de vénération. Ensuite ils vinrent près de lui, & lui montrèrent les maux dont ils étaient affligés, peut-être dans l'espérance d'une guérison miraculeuse. Pour leur être utile sans les fortifier dans leur erreur, les Anglais chercherent les remedes analogues à leur genre de maladie, & les leur appliquèrent. Devenus plus hardis & plus confians, ils vinrent tous les jours au camp, & suivirent leurs usages, desquels on ne crut pas devoir les détourner, jusqu'à ce qu'ils eussent connu par eux-mêmes qu'ils étaient désagréables. Ils s'en apperçurent, & désirerent si ardemment de prendre les nôtres, qu'ils ne laissaient pas un instant qui ne fût rempli par le soin de pourvoir à leurs nécessités. Ils voyaient chaque jour les mœurs & les inclinations de leurs nouveaux hôtes, & s'y attachaient : ces hommes étaient bien plus forts, plus agiles même que les Anglais ; mais ils manquaient d'armes, soit pour l'attaque, soit pour la défense ; car leurs arcs étaient si faibles, qu'ils ne pouvaient s'en servir que par maniere de jeu. Ils étaient très-adroits à la pêche : à peine les avait-on vus approcher du rivage, qu'on les en voyoit

revenir avec leur proie, & ils paraissent l'avoir prise sans se jeter à l'eau.

Le même desir qui avait attiré la multitude sur le rivage, porta Drak à visiter le pays avec quelques-uns des siens : ils le trouverent fertile & rempli de cerfs à quelque distance des côtes ; ils y virent encore un grand nombre d'une espece de lapins plus petits que les nôtres, ayant une queue comme les rats, des pattes comme la taupe, & une bourse sous le menton, où ils mettent des provisions pour leurs petits. Les cabanes des habitans étaient rondes, enfoncées dans la terre, où ils tracent une enceinte, autour de laquelle ils élèvent un rang de perches, qui se réunissent au sommet où elles sont liées ensemble. Les habitans de la cabane sont assis sur des joncs entassés ; ils font le feu dans le milieu, & la fumée s'en échappe par la porte. Les hommes sont communément nus ; les femmes ont une espece de jupon tissu avec des joncs, qui leur servent au même usage que le chanvre, & se jettent sur les épaules la dépouille d'un cerf : elles sont fort modestes, dociles & obéissantes à leurs époux. Les champs sont mal cultivés, mais en général il paraît que le contentement & le bonheur regnent dans tous les états chez ce peuple.

Drak nomma ce pays la *Nouvelle Albion*, de quelques rochers blancs qui lui donnaient quelque ressemblance avec les côtes d'Angleterre :

l'histoi
une pl
élevé
vaisseau
vus s'y
& quar
de gran
fices à
font un
diverse

L'esp
nord-o
fallait
perdre
revirent
Septem
le 20
vinrent
était aff
élevées
bois e
à chacu
bois po
Les
(des E
qu'ils é
avec be
apparer

L'histoire de la cession du pays fut gravée sur une plaque de métal, qu'on cloua à un poteau élevé avant leur départ. Ils se rendirent sur leur vaisseau le 23 Juillet : les habitans qui les avaient vus s'y préparer, ne purent retenir leurs plaintes, & quand ils les virent sur la mer, ils allumerent de grands feux, peut-être pour offrir des sacrifices à leurs Dieux, afin qu'ils leur procurassent un retour heureux. Non loin de ce port sont diverses isles abondantes en veaux marins.

L'espérance de revenir dans leur patrie par le nord-ouest étant détruite, tous convinrent qu'il fallait prendre le chemin des Isles Moluques. Ils perdirent la terre de vue le 25 Juillet, & ne la revirent que soixante-huit jours après. Le 30 Septembre, ils découvrirent quelques isles vers le 20^e de latitude méridionale; leurs habitans vinrent à eux dans leur canot dont le centre était assez bas, & dont les extrémités étaient si élevées, que le tout formait un demi-cercle : le bois en était uni & poli comme l'ivoire, & à chacun de leurs côtés était un morceau de bois pour le tenir en équilibre.

Les premiers qui vinrent, portaient des fruits (des bananes) & autres choses de grand prix, qu'ils échangeaient contre diverses marchandises, avec beaucoup d'honnêteté & d'amitié, au moins apparentes. Mais après avoir, dit-on, éloigné par

ces manières amicales les soupçons & les craintes, ils envoyèrent une seconde flotte de canots remplis d'hommes, qui attaquèrent les Anglais avec la férocité de bêtes sauvages. Le prétexte de cette attaque fut que l'un d'eux ayant reçu des Anglais le prix de ce qu'il offrait, il garda le tout, & ne voulut ni rendre ce qu'il avait pris, ni donner ce qui était l'objet de l'échange : on voulut le faire, mais dans cet instant il partit de chaque canot une nuée de pierres. Drak répondit à cette attaque par le feu de ses gros canons, dirigés de manière à ne blesser personne. Ils en furent si effrayés, que tous s'élançèrent dans l'eau & se cachèrent entre leurs canots : bientôt ils disparurent.

Ils eurent ensuite des vents si faibles, qu'ils ne purent arriver aux Isles Moluques que vers le 3 de Novembre : ce jour ils virent l'isle de *Tidor*. Bientôt ils se trouvèrent près de l'isle *Mutua* ou *Mutyr*, qui dépend du roi de Ternate : ils visitèrent le gouverneur qu'il y avait placé, & en obtinrent des vivres avec d'autant plus de facilité, qu'ils étaient en paix avec les Portugais ; ils lui témoignèrent leur reconnaissance, & vinrent ensuite pour jeter l'ancre devant *Ternate*.

A peine y parurent-ils, que le vice-roi avec les hommes les plus considérés de l'isle, vinrent dans trois grandes barques, qui de chaque côté

avaient
furent
roi un
bonne
accom
plus g
du ca
qu'on
confia
sa ba
Le
dignit
nité. S
coton
parais
confes
ciers
en bo
étaient
tout c
rester
suivar
y con
vint p
envoy
viter
voula

avaient quarante rameurs : ces barques conduisirent les Anglais dans le port. Drak envoya au roi un manteau de velours en témoignage de bonne intelligence : ce roi vint bientôt lui-même accompagné d'une suite nombreuse, & avec la plus grande magnificence. On le reçut au bruit du canon & avec tous les instrumens de musique qu'on avait : il fut si content, & marqua tant de confiance, qu'il laissa venir tous les musiciens sur sa barque.

Le roi était de grande taille, avait un air de dignité, une physionomie qui annonçait l'humanité. Ses courtisans étaient vêtus d'une étoffe de coton blanche, ou de calicot; les plus anciens paraissaient les plus respectés, & formaient son conseil; les autres étaient des nobles ou des officiers militaires. Sa garde avait des armes à feu en bon état, mais en petit nombre; les autres étaient armés d'arcs & de flèches. Le roi admira tout ce qu'on lui montra, permit au vaisseau de rester dans le port, & promit de revenir le jour suivant. Les habitans obtinrent aussi de pouvoir y commercer & d'y porter des vivres. Le roi ne vint pas à bord comme il l'avait promis, mais il envoya son frere pour s'en excuser, & pour inviter Drak à descendre sur le rivage. Son frere voulait rester pour otage jusqu'à son retour,

mais Drak ne le lui permit pas ; il envoya avec lui quelques-uns de sa suite , & attendit leur retour avec le vice-roi.

Les Anglais furent reçus par un autre frere du roi , & conduits avec beaucoup de solemnité dans le château où était rassemblé une Cour d'environ mille personnes. Ils y virent soixante vieillards qui formaient le conseil du roi. Au dehors, de chaque côté de la porte , se tenaient quatre étrangers d'un grand âge , qui lui servaient d'interprètes pour le commerce. Le roi parut enfin lui-même , vêtu d'une étoffe d'or ; ses cheveux étaient noués en boucles avec de l'or ; à son cou était une chaîne de même métal ; il en avait des anneaux à ses doigts qui brillaient par leurs diamans & autres pierres précieuses ; un riche dais le couvrait ; près de sa chaise royale , un enfant noble tenait un éventail brillant de saphirs , pour modérer la chaleur qu'on ressentait. Les Anglais y reçurent des politesses flatteuses , & ils furent reconduits avec de grands honneurs.

Le château , comme on a pu le remarquer , n'est pas bien fort ; il fut bâti par les Portugais qui cherchaient à mettre ce royaume sous leur joug ; pour réussir dans leur dessein , ils firent périr le roi & son fils ; leur cruauté arma le peuple contr'eux ; il les força de se retirer de

toute l'isle, & depuis ce tems elle a repris sa puissance, a fait de nouvelles conquêtes, & leur a enlevé d'autres possessions.

Les Anglais embarquerent en ce lieu quatre à cinq tonnes de girofles qu'ils voulaient porter en Europe; ils y étaient encore, lorsqu'un seigneur vint à bord avec son interprète Portugais; il était vêtu presque à l'Européenne, & surpasseoit les grands de Ternate, les Français même, par sa politesse & la douceur de ses manieres; une telle visite excita leur curiosité. On assurait qu'il était Chinois, & de la maison régnante; qu'il avait été accusé d'un crime capital dont il était innocent; mais que comme on n'avait pas de preuves de son innocence, l'empereur avait ordonné qu'on suspendit tout examen, & avait abandonné le tout à la Providence; qu'il lui avait permis de sortir de l'empire, & lui avait défendu d'y rentrer, aussi long-tems que le ciel n'aurait pas démontré la fausseté de l'accusation, & qu'il ne lui rendrait son état, que lorsqu'il aurait appris des choses qui pussent être utiles & profitables à l'empire. Depuis trois ans il était absent, il voyageait pour acquérir des connaissances; il était venu de Tydor pour parler à l'amiral Anglais, par le secours duquel il espérait recouvrer, & ses honneurs, & les avantages qu'il avait perdu, en apprenant des faits intéressans

qui pouvaient lui rendre la faveur de son roi.

Drak pouvait le croire ou le refuser ; mais il permit à ses gens de parler avec l'interprète Portugais ; chaque aventurier lui exposa ses observations , & chercha à se rendre agréable à son hôte. L'exilé Chinois écoute tout avec attention & se le fait répéter , afin d'en mieux graver le souvenir dans sa mémoire. Il remercie le ciel de lui avoir enfin donné les connaissances qu'il désira long-tems , presse Drak de tourner ses voiles vers la Chine , & s'offre d'être son pilote ; mais Drak était trop impatient de faire son voyage , pour écouter cette offre.

Il mit à la voile le 9 Novembre pour chercher un port plus commode , afin d'y nettoyer & réparer son navire , qui avait beaucoup souffert de la longueur du voyage , & de l'intempérie du climat. Il cingla vers le sud , & découvrit peu après une île inhabitée au couchant de Celebes , qui lui parut propre à remplir ses vues ; elle paraissait de loin un bois de plaisir ; les arbres en étaient hauts , droits & gros ; mais ce qui l'étonna le plus , fut la multitude innombrable de mouches luisantes qui y étaient répandues ; l'île entière paraissait être en feu durant la nuit.

On y trouva un port commode ; Drak y entra , & y demeura vingt-six jours. Il vit sur cette île des tortues d'une grandeur monstrueuse , qui se

se ca
fruit
Le
cemb
la je
main
qu'ils
avaie
leur
parle
verer
& qu
d'env
dans
cupai
plier
au riv
& les
entend
quinz
pas er
leur f
aband
mais l
leur p
cruelle
Ils
lorsqu
Tom

se cachaiet dans la terre , & diverses fortes de fruits du goût le plus agréable.

Les Anglais s'éloignerent de cette isle le 12 décembre ; ils eurent la barbarie d'y abandonner la jeune Moreffe , qui était tombée dans leurs mains sur les côtes de la nouvelle Espagne , & qu'ils avaient transportée sur leur vaisseau. Ils y avaient pris aussi un jeune More , qu'ils croyaient leur pouvoir être utile dans leur retour pour parler à ses compatriotes ; mais comme ils trouverent ensuite qu'il ne pouvait leur servir à rien , & qu'ils manquaient de provisions , ils résolurent d'envoyer ce couple malheureux cueillir des fruits dans l'intérieur du pays ; & pendant qu'ils s'occupaient de ce soin , ils leverent l'ancre , & déplièrent les voiles : avant qu'ils fussent de retour au rivage , les vaisseaux étaient déjà bien loin , & les Anglais ne purent voir leurs larmes , ni entendre leurs cris. La jeune Moreffe n'avait que quinze ans , & était enceinte ; le More n'avait pas encore vingt ans ; ils furent l'un à l'autre leur seule ressource dans leur malheur & leur abandon absolu ; on n'a rien su de leur sort ; mais la Providence sembla punir les Anglais de leur perfidie , en les mettant à une épreuve bien cruelle.

Ils avançaient par un vent peu favorable , lorsque le 5 Janvier 1580 , ils se virent enve-

loppés par une multitude d'isles, unies par des bas fonds dangereux ; ils crurent voir le moment de s'en éloigner ; ils firent voile avec un vent très-frais, lorsqu'au commencement de la nuit, un coup soudain ébranla le vaisseau, & arrêta leur course. La cause en fut bientôt découverte ; ils avaient rencontré un rocher caché sous l'eau, & lorsqu'ils y avaient donné, leur course était si rapide, qu'ils perdirent l'espérance de pouvoir se dégager de cet écueil. Ici l'intrépidité de Drak fut ébranlée, & son industrie mise à une épreuve cruelle ; ceux dont la conscience n'était qu'endormie sur leurs mauvaises actions, éprouverent des inquiétudes déchirantes, & leur trouble augmenta, en pensant aux deux esclaves innocens qu'ils avaient abandonnés ; on se reprochait mutuellement la perte commune. L'aumônier (M. Fletcher), sur-tout, en accusait le capitaine, dont les actions & l'incontinence attiraient sur tout le peuple la vengeance divine.

Drak ne supportait pas ses reproches avec patience ; mais il attendit un tems plus convenable pour lui faire sentir le poids de sa colere, & chercher tous les moyens qui étaient encore en son pouvoir, pour appaiser cette aigreur qui augmentait sans cesse ; il s'agissait d'abord de les rassurer ; il fallait faire agir leurs mains, & il ordonna qu'on travaillât à la pompe.

Lorsque par ce moyen, il eût montré que l'eau n'entraît point encore à fond de cale, il fit renaitre l'espérance, qu'en allégeant le vaisseau, on pourrait le dégager; il savait bien que s'il se bornait à exhorter ses gens à jeter leurs trésors dans la mer, il ne les persuaderait pas; il commença donc à jeter lui-même les étoffes, puis les balots d'épiceries; ensuite les barriques d'eau, dans l'espérance que s'ils réussissaient à se dégager, il leur serait facile de trouver de l'eau douce dans quelques-unes des isles voisines. Alors il chercha un endroit autour de ces bas fonds, où une ancre pût mordre, afin que le vaisseau allégé eût un point d'appui, & qu'on pût le tirer de dessus le roc; mais il le chercha vainement; il trouva que les écueils qui l'entouraient, étaient comme presque tous ceux de ces mers, un roc nud, qui ne donnait à l'ancre aucune prise, & qu'à la longueur de la chaloupe, tout autour du vaisseau, on ne trouvait aucun fond. Drak, qui seul faisait ces observations, résolut de les taire pour ne décourager personne, de ne point répandre le désespoir dans son équipage, qui ne verrait de moyen à choisir que celui de se lancer à l'eau avec les débris du navire. Dans cette déplorable situation, ils virent s'écouler vingt-quatre heures, sans qu'elles amenassent aucune nouvelle raison d'espérer. Drak les em-

ploya en vain à ranimer ses compagnons affligés par tous les moyens possibles ; il les exhorta enfin à déposer leurs inimitiés , à se pardonner mutuellement , à se confier dans les miséricordes de Christ , puisqu'ils ne pouvaient plus espérer qu'en lui. Il eut plus de pouvoir sur ce point , & l'aumônier leur donna la communion.

Au moment où ils ne conservaient plus d'espérance , qu'ils ne daignaient plus chercher des moyens pour se délivrer , le changement soudain du vent vint les enlever à leur perte ; le vaisseau jeté sur le côté , glissa , & se dégagea du roc , sans être beaucoup endommagé. Qu'on juge de la joie que tous ressentirent , en sentant le vaisseau balançant librement sur les ondes ! Ce fut là le plus grand , le plus inévitable danger qu'ils eussent couru , & il fit une impression si forte sur leurs esprits , qu'ils n'osèrent pendant quelque tems se confier à leurs voiles ; ils s'abandonnerent à la Providence qui venait de les sauver , jusqu'à ce qu'ils se vissent près de l'isle fertile de *Baratene*. Là ils entrèrent dans un port pour réparer les avaries qu'avait souffert leur vaisseau sur le rocher.

Ils trouverent les habitans de cette isle d'un naturel doux , complaisans , civils dans leurs manières , honnêtes dans leur commerce ; ils sont grands , bien faits , & d'une belle phyfionomie.

Les
font
sans
plait
abon
mod
A
l'équ
tinu
11 M
isle
de d
d'y
rivag
fique
C
rajah
rieur
le v
vée ;
l'on
les
parle
pouv
roi e
le to
de gr
gatio

Les hommes sont nus en général ; les femmes sont couvertes depuis les hanches, modestes, sans cependant être insensibles à l'amour & au plaisir. Toutes les choses nécessaires se trouvent abondamment sur cette isle, ainsi que les commodités de la vie.

Après avoir réparé leur bâtiment & rafraîchi l'équipage, ils reprirent leur course, & la continuèrent sans incidens remarquables jusqu'au 11 Mars, où ils jeterent l'ancre devant la grande isle de *Java* ; ils envoyèrent au roi un présent de drap & de soie, pour obtenir la permission d'y faire leurs provisions. Drak descendit sur le rivage, & y reçut ce prince avec toute sa musique ; il lui accorda tout ce qu'il avait demandé.

Cette isle était partagée entre plusieurs rois ou rajahs, qui reconnaissaient l'autorité d'un supérieur unique. Trois de ces princes vinrent sur le vaisseau Anglais, peu de tems après son arrivée ; on satisfit leur curiosité sur les lieux d'où l'on venait, sur les aventures qu'on avait eues, les choses rares qu'on avait observées ; & ils parlerent à leur tour avec honnêteté, de ce qui pouvait intéresser des étrangers sur leur isle. Le roi ou rajah *Denau* vint aussi lui-même, & fit le tour du vaisseau pour en observer les engins de guerre, & les parties qui servaient à la navigation.

Cet échange d'honnêtetés retarda quelque tems les affaires pour lesquelles ils étaient venus ; mais enfin leur vaisseau fut calfaté, réparé avec des planches nouvelles, & pourvu de toutes les provisions nécessaires. Ils purent observer durant ce séjour, que les Javannois sont un peuple guerrier, qui se sert de l'épée, du poignard & du bouclier, armes qu'ils savent travailler & orner eux-mêmes; ils sont sociables, actifs, singulièrement gais, hospitaliers envers les étrangers, & peu adonnés au vol ; défaut caractéristique des peuples des îles de la mer Pacifique. De Java, Drak desirait se rendre à *Malacca* ; mais ses gens y voyaient de l'inutilité ; un seul desir les occupait, c'était celui de retourner en Angleterre. Dans cette occasion, il se souvint des discours de l'aumônier Fletcher, lorsqu'ils étaient échoués sur le rocher, & sans espérance de s'en dégager ; il appelle à lui ceux qui s'opposaient à son projet, fit devant eux quelques cérémonies ridicules, & mettant des pantoufles dans ses mains, il apostropha ainsi l'aumônier. François Fletcher, ici je te mets hors de l'Eglise de Dieu, je te prive de tous ses bienfaits, de toutes ses graces, & je te donne au diable & à tous ses anges. Et vu qu'il méritait la mort, il lui attacha au bras un écriteau, sur lequel était écrit : *François Fletcher, le plus dissimulé*

fourbe qui soit entre les mortels, & le menaça de le faire pendre au grand mât, dans le lieu même où il oserait le quitter. On ne fait combien de tems il porta cet écriteau, mais il ne fut point pendu; & Drak céda au desir de son équipage, pour continuer sa route par le chemin le plus court.

Il partit de Java, le 25 Mars 1580; le 15 Juin il arriva au cap de Bonne-Espérance; il avait encore à bord cinquante-sept hommes, mais seulement trois barriques d'eau. Le 12 Juillet, ils repassèrent la ligne; le 16, ils virent les côtes de Guinée, après un voyage tranquille & heureux, bien différent de celui que les relations effrayantes des Portugais semblaient leur annoncer; ils aborderent à *Sierra Leona*. Ils s'y arrêterent deux jours pour s'y rafraichir; & après s'être munis de bois & d'eau pour le reste de leur voyage, ils cinglerent vers l'Angleterre, très-impatiens de s'y voir, enrichis des captures qu'ils avaient faites sur les Espagnols. Le 11 Septembre, ils virent l'isle *Feratra*, & le 3 Novembre, ils entrerent dans la rade de *Plymouth*, où ils s'apperçurent qu'en faisant le tour de la terre, du Couchant au Levant, ils avaient perdu un jour.

Drak, à son retour, reçut ordre de conduire son vaisseau à Deptford sur la Tamise. La reine,

suivie de toute la cour, se rendit le 4 Avril à bord de ce vaisseau, où Drak avait préparé un dîné splendide, qu'elle daigna accepter; elle fit placer le marin à côté d'elle à table; & au dessert, elle se leva, & dit à haute voix: capitaine Drak, je n'ignore pas que plusieurs personnes, envieuses de votre gloire, ont blâmé votre conduite pendant votre voyage, & moi je l'approuve; j'en suis satisfaite à tel point, que je ne crois pas pouvoir assez la récompenser. Elisabeth alors se tournant vers un page, lui demande la chaîne d'or qu'on lui avait confié; elle la prend, la passe au cou de Drak, & le salue chevalier; puis elle ajouta: je veux qu'on prenne soin du vaisseau qui a servi à vous illustrer, & qu'on le conserve précieusement; de tels trophées honorent l'Angleterre, & seront un monument de gloire pour votre postérité. Les ordres de la reine furent exactement exécutés, & le vaisseau de Drak fut long-tems montré à Deptfort. Le tems commençait à le détruire, lorsque John Davier, curieux d'en conserver les débris, en fit construire un large fauteuil, dont il fit présent à l'université d'Oxford, où il existe encore.

Tel est le voyage de Drak: on en a plusieurs relations, qui diffèrent toutes sur quelques points, & toutes sont imparfaites, comme il est facile

de le voir par celle-ci , qui cependant est une des plus exactes. Ce marin s'est rendu illustre par des entreprises plus glorieuses que ses contemporains , parce qu'elles étaient plus utiles à sa patrie. Il mourut en Amérique sur une flotte qu'il commandait , & fut enseveli dans les flots en 1596.



V O Y A G E
DU CAPITAINE THOMAS
CAVENDISH.

CAVENDISH était d'une ancienne maison du comté de Suffolk. Son pere mourut jeune encore, & le laissa dans l'âge le plus tendre, héritier des biens de *Trimley*, de *Stratton*, de *Grimston* & autres, d'un prix considérable. Mais ce jeune homme, d'un esprit élevé, devenu libre dans ses actions, en parvenant à l'âge de puberté, se livra de bonne heure aux intrigues amoureuses, aux travers de la mode, & aux vices du tems, & dissipa la plus grande partie de son héritage, avant qu'il eût pensé à faire choix d'un état, & peut-être avant qu'il se fût apperçu du désordre où sa conduite mettait ses affaires.

Mais à peine il eût connu la décadence de sa fortune, que sans y être excité, il résolut de la prévenir, & chercha à devenir un bon marin, pour réparer les suites funestes que pouvait avoir son inconduite passée, & se rendre recommandable à sa patrie par de grands services. L'Angleterre était alors engagée dans une guerre avec

l'Espagne ; qui n'avait jamais été plus puissante , plus fiere & plus redoutable ; ses immenses richesses , dont la source presque inépuisable était en Amérique , enflaient son orgueil , encourageaient sa perfidie , & la rendait non-seulement un objet d'envie aux autres puissances , mais encore un objet de crainte & de haine. Ceux qui étaient riches , comme ceux qui étaient dans la misere , s'efforçaient à l'envi de nuire à l'ennemi ; une guerre ouverte offrait un vaste champ aux entreprises. Chacun en formait , les exécutait avec courage ; puis se réunissant , on rentrait ensemble dans ses ports.

Parmi ces aventuriers intrépides , on remarque sir Walter Raleigh , le commandant le plus entreprenant & le plus heureux de son tems ; il était toujours le premier à s'embarquer avec les aventuriers qu'il dirigeait ; il forma le projet de son dernier voyage en Amérique , & était pret à l'exécuter à ses propres frais , s'il ne trouvait pas un associé qui en voulut supporter une partie. Cet associé fut Cavendish. Par malheur pour notre nouvel aventurier , il demeura seul chargé de tout , il n'était point encore homme de mer , & il avait consommé une partie de son bien ; mais en proposant un nouveau voyage autour du monde , en retraçant quelles étaient les immenses richesses des Espagnols , en montrant

celles que Drak leur avait enlevé , il était sûr de trouver de l'argent & des hommes. Il en rassemble , il vend une partie des biens qui lui restent , & fait construire à *Harwich* , port auparavant peu connu , deux vaisseaux , tels que les demandaient son entreprise ; l'un , appelé le *Desir* , était du port de cent vingt tonneaux ; l'autre , le *Content* , n'était que de 60 ; il y en joignit un autre , nommé le *Vaillant Hugo* ; ce dernier était de quarante tonneaux ; ils furent montés par cent vingt-six hommes ; en y comprenant les officiers , dont quelques-uns avaient déjà fait le voyage avec Drak.

Pour équiper cette flottille , il acheta divers objets propres au commerce , des provisions de guerre & de bouche , de l'artillerie ; il ne prit dans *Harwich* que la moitié du nombre des hommes qu'il lui fallait , se promettant de le compléter à *Plimouth* ; il était lui-même son directeur & son commis , pour faire tous ces préparatifs ; personne ne savait son plan , ne connaissait ses moyens de l'exécuter ; il est même fort incertain que le lord *Hounsdon* , qui lui donna ses patentes , ait jamais su le lieu de sa destination.

De telles entreprises ne peuvent qu'exciter la curiosité du public ; nous en avons deux relations , l'une de *Pretty* , l'autre de sir *Wilbeims* , qui accompagnerent *Cavendish* dans tout son

voyage : c'est principalement du premier que nous empruntons ce récit.

Le 21 Juillet 1586, dit ce voyageur, nos trois voiles sortirent de Plimouth; & six jours après, nous nous vîmes à 15 lieues de Cap Finisterre : là nous découvrîmes cinq petits vaisseaux qui nous parurent être de Biscaye, & venaient de la grande baie de *Newfoundland*, ou Terre-Neuve; nous les poursuivîmes pendant trois heures sans en prendre aucun, parce que la nuit survint.

Le premier Août, nous découvrîmes *Forteventura*, l'une des Canaries; & le 7, nous nous trouvâmes à la hauteur de la rivière d'or, sur les côtes de Barbarie. Le lendemain, nous vîmes le *Cap Blanc*, mais le vent soufflait alors avec tant de force, que nous ne pûmes atteindre le lieu où les canots s'y rassemblent & y pêchent; nous marchâmes pendant six heures entre le couchant & le midi, pour éviter les sables qui en sont voisins, & vers le sud. Le 15, nous parvinmes à la hauteur du *Cap Verd*; nous en étions à dix-sept lieues : trois jours après, nous vîmes *Sierra-Leona*, à treize lieues plus au levant. Ici le vent changea & vint au nord-ouest.

Le 23, nous fîmes voile vers *Sierra-Leona*; nous doublâmes la pointe qui est au midi, & entrâmes dans le port qui est par-tout assez profond; le fond y est semé de rochers : la baie est

sûre, mais on ne peut y remonter bien avant, à cause d'un courant très-fort, qui dans de certains cas, en facilite l'entrée. Nous avons fait quinze cent lieues depuis notre départ d'Angleterre.

Le 27, deux Noirs vinrent du rivage à bord du Desir, & nous firent entendre par signes qu'il y avait un vaisseau Portugais dans le voisinage. Le vaillant Hugo s'avança à cinq lieues pour tâcher de le découvrir, mais il n'osa aller plus loin, parce qu'il n'avait pas de pilotes. Ce port long de quatre à cinq lieues, & d'une largeur plus considérable encore, est, nous dit-on, dangereux. Quelques-uns de nos gens descendirent sur le rivage; ils s'y divertirent, y dansèrent, se donnant du bon tems, jusqu'à ce qu'on pût découvrir le vaisseau Portugais. Lorsqu'ils voulurent revenir à bord, ils découvrirent un Portugais qui s'était caché derrière les brouffailles: ils le prirent & nous l'amenerent. Il nous dit qu'il était dangereux de naviger plus avant avec nos chaloupes, pour arriver à la ville située plus haut, qu'il ne nous y conduirait pas; que si nous le connaissions, nous ne douterions pas de la vérité de ce qu'il nous disait: il était presque lié, & nous le questionnions un peu vivement. Il nous dit ensuite que son vaisseau avait été mis en pièces, & qu'il y avait encore deux de ses compagnons

de fo
pellau
Portu

Le
avec
de la
fons,
mes;
pris l
vaisse
de la
firent
bleffe
fleche
nous

Le
de ter
ont v
tienn
Noirs
l'assu
en ôt

Le
desce
peut
ment
suiva
embu

de fortune qui vivaient parmi les Noirs. Il s'appellait Emmanuel, & était né dans un port du Portugal.

Le 29, Cavendish descendit de bon matin, avec environ soixante-dix hommes, & s'approcha de la ville. Nous brûlâmes deux ou trois maisons, & primes tout le butin que nous trouvâmes; c'était peu de chose : tout le monde avait pris la fuite devant nous. A notre retour vers nos vaisseaux, dans une petite plaine, à l'extrémité de la ville & des bois où ils s'étaient cachés, ils firent tomber sur nous une grêle de fleches qui blefferent trois ou quatre de nos gens. Leurs fleches étaient empoisonnées; cependant aucun de nous n'en mourut.

Leur ville est bâtie artificement avec des murs de terre glaise : les maisons en sont rondes; elles ont une cour environnée de palissades, qu'ils tiennent très-propre, ainsi que leurs rues. Ces Noirs sont fort soumis à leur chef, comme nous l'assura l'un des nôtres qui leur avait été donné en otage. Cette ville peut renfermer cent maisons.

Le premier septembre, plusieurs de nos gens descendirent sur le rivage, vers le lieu où l'on peut faire de l'eau, & ils y laverent tranquillement leurs chemises; ils y retournerent le jour suivant : les Noirs s'étaient cachés autour en embuscade : elle fut découverte par le charpentier

de l'amiral, qui était entré dans la forêt. Les Noirs se voyant découverts, tomberent si soudainement sur nos gens, qu'ils souffrirent beaucoup en se retirant : l'un de nos soldats fut blessé à la jambe ; il s'arracha la fleche, mais la pointe demeura dans la blessure. Il crut l'en avoir retirée, & ne voulut pas qu'on la sondât : l'effet du poison fut si violent durant la nuit, qu'il mourut au matin. On tira le bois empoisonné de sa blessure après sa mort.

Le 3, plusieurs gens de notre flotte s'avancèrent dans le port avec la chaloupe ; ils firent quelques lieues en pêchant, descendirent sur le rivage, cueillirent beaucoup de citrons, virent deux bœufs sauvages, & rapportèrent à bord beaucoup de poissons. Le 6, nous fortimes du port, & attendimes le flux à son embouchure, située à trois milles du promontoire ; puis nous fimes route vers le midi, tirâmes un peu au couchant. Le lendemain, nous vimes encore une des isles du Cap Verd, à dix lieues du promontoire de Sierra-Leona ; nous jettâmes l'ancre pendant la nuit, à trois lieues d'une isle où nous descendimes, & où nous ne trouvâmes que des arbres mouffeux. Une de nos chaloupes alla sonder le lendemain, & parvint par un détroit à la partie occidentale de l'isle, où elle trouva un bon fonds & une profondeur variable. Au levant,
nous

nous voyions une ville où les Negres viennent quelquefois se divertir, comme on le voit par les provisions qui les y attendent.

Sur toute la partie méridionale de cette isle on ne découvre point d'eaux douces; mais il y en a trois ou quatre bonnes sources dans la partie du nord. Toute l'isle est une forêt, excepté dans quelques petites places où l'on a construit des maisons, autour desquelles on a planté des arbres dont le fruit est une excellente nourriture. Elle nous a paru, au moins dans ce mois, extrêmement sujette aux tonnerres, aux éclairs, à des pluies abondantes, peut-être parce qu'alors le soleil est voisin de la ligne.

Nous nous éloignâmes de ce lieu le 10, à trois heures du matin, par un vent de sud-ouest, & ne fûmes près des côtes du Brésil qu'à la fin d'Octobre. Nous vîmes alors, dans un grand éloignement, le Cap Frio, vers une grosse montagne, dont le sommet a la forme d'un pavillon & s'éleve comme une tour.

Le premier Novembre, nous passâmes entre l'isle *Saint-Sébastien* & le continent, nous transportâmes diverses choses sur le rivage, y élevâmes une forge, & y portâmes nos bariques: le tonnelier en répara les cerclés, & le charpentier notre pinasse. Nous demeurâmes là jusqu'au 23: alors nous embarquâmes nos ustensiles & notre

provision d'eau. Pendant que nous travaillions à notre pinasse, il vint une chaloupe de *Janeiro* qui allait à *Saint-Vincent*; elle portait six esclaves nuds, qui ramaient avec effort, & un Portugais: celui-ci connaissait Christophe Hare, premier pilote du *Desir*; car Hare avait été de Londres à *Saint-Vincent* il y avait cinq ans. Un Anglais, nommé *Whital*, demeurait aussi dans ce dernier lieu, à trente lieues du port où nous étions, & nous comptons que lui & quelques autres pourraient nous fournir des provisions fraîches, si nous les en faisons avertir. Nous laissâmes donc partir le Portugais pour sa destination, & lui donnâmes une lettre. Il nous promit de revenir dans dix jours, & de nous apporter une réponse; car nous lui avions dit que nous étions commerçans, & que nous désirions négocier avec eux. La réponse fut attendue cependant en vain. Il était inutile d'attendre plus long-tems; nous levâmes l'ancre & partâmes de *Saint-Sébastien* le 23 Novembre.

Le 16 Décembre, nous nous trouvâmes sur le prolongement de ces mêmes côtes, sous le 47° 20'. Nous les voyions à notre couchant à la distance de neuf lieues; nous en suivîmes le rivage jusqu'au 48°; il était par-tout escarpé; mais le lendemain nous vîmes un port & y entrâmes: notre général, qui le premier jeta l'ancre,

lui
peti
bra
feau
mar
pou
leur
lion
vert
leur
mair
les
rissen
chair
ne Ja
granc
la pe
ne pe
cepen
qu'on
unco
On
il y es
la ter
ailes r
Ce
vaissèa
goudre

lui donna le nom de *Desiré*. On y trouve deux petites isles, couvertes d'une multitude innombrable de veaux marins, & une autre pleine d'oiseaux, qu'on nomme *Oies grises des bois*. Les veaux marins sont fort gros & d'une figure effrayante; pour la configuration de la partie antérieure de leur corps, on ne peut mieux les comparer qu'au lion. Leur tête, leur cou, le poitrail, sont couverts d'une chevelure très-rude; leurs pieds, qui leur servent de nageoires, ont la figure de la main de l'homme; les femelles mettent bas tous les mois, & allaitent leurs petits; ils ne se nourrissent que de poissons; les jeunes fournissent une chair agréable & nourrissante; cuite ou rôtie on ne la distingue pas du mouton. Les vieux sont si grands & si forts, que plusieurs hommes ont de la peine à les tuer avec de grandes perches: on ne peut leur casser la tête tant elle est dure, & cependant, ce n'est guere que de cette maniere qu'on peut leur donner la mort: celui qui a reçu un coup de fusil se jette à l'eau, & ne reparait plus.

On y trouve un oiseau fort bon à manger, & il y est en grand nombre: il creuse des fosses dans la terre comme le lapin; il ne vole point; ses ailes ne sont couvertes que d'une espece de duvet.

Ce port est une bonne place pour réparer les vaisseaux, les mettre à sec sur le rivage & les goudronner, parce que plusieurs petites rivieres

s'y rendent : nous en profitâmes pour raccommo-
der les nôtres.

Le 24 Décembre, le jour avant Noël, un
homme & un enfant d'un de nos vaisseaux al-
lerent à environ quatre cents pas loin du rivage,
au pied d'une montagne. Là était un petit fossé
ou une fontaine, que nos gens avaient ouverte
pour y trouver de l'eau fraîche, car on n'en
trouve point dans le voisinage du port, & celle-
là même était salée. Cet homme & l'enfant s'y
rendoient pour y laver leur linge : ils s'en occu-
paient, lorsqu'environ cinquante à soixante In-
diens survinrent, partagés en deux bandes placées
des deux côtés du rocher, armés de leurs fleches,
avec lesquelles ils les blessèrent ; mais ils prirent
la fuite, quand ils virent descendre une vingtaine
des nôtres qui les poursuivirent.

L'homme était blessé aux genoux, l'enfant à
l'épaule : tous les deux souffraient beaucoup de
leurs blessures. Les fleches de ces sauvages
étaient faites d'un petit roseau, à l'extrémité du-
quel un caillou tranchant était inféré avec beau-
coup d'art. Ces Indiens sont aussi féroces que
les animaux dont la peau les couvre : & dès que
nous allions à eux, ils fuyaient loin de nous.
Nous méfurâmes l'empreinte d'un de leurs pieds ;
elle était longue de dix-huit pouces.

Lorsqu'un d'entr'eux meurt, ils le portent sur

un
fon
pier
ces
fave
nem
funt
d'un
flech
cercu
se ba
N
& m
lieue
des P
suite
nous
conti
Plym
cher
côte
veaux
Le
mont
le 52
était f
est ba
vertu

un rocher voisin de la mer, & l'enfevelissent au sommet, avec son arc, ses fleches, & toutes les pierres précieuses qu'il a possédées durant sa vie : ces dernières sont des coquilles de moules, qu'ils savent couper artistement pour en faire des ornemens; toutes celles qui appartiennent au défunt sont mises sous sa tête. Le cercueil est fait d'une pierre longue & large qu'on recouvre de fleches entassées; ils peignent ces fleches & ce cercueil d'une couleur rouge, avec laquelle ils se barbouillent aussi tout le corps.

Nous sortimes de ce port le 28 Décembre, & navigeâmes vers une îlle qui en est à cinq lieues, & où nous restâmes deux jours à saler des pingouins pour en faire des provisions. Ensuite nous longeâmes la côte jusqu'au 31, où nous vîmes un rocher à environ sept lieues du continent, qui présente l'aspect d'*Edifone* près de Plymouth. La sonde trouva fond autour du rocher à une certaine distance. Nous suivions la côte & y trouvâmes une grande abondance de veaux marins.

Le 2 Janvier 1587, nous arrivâmes à un promontoire qui est sous le 51° de latitude; & sous le $52^{\circ} 45'$, nous en découvrîmes un autre qui était fort grand & paraissait blanc. De là le rivage est bas pendant l'espace d'une lieue, jusqu'à l'ouverture du détroit dangereux de Magellan, qui,

en quelques endroits, a plus de dix lieues de large, mais en divers autres est très-étroit. Nous jettâmes l'ancre vers ce promontoire; une tem-pête violente, qui dura trois jours, nous y en fit perdre une. Le 6, nous entrâmes dans le détroit: le lendemain, entre son embouchure & une place étroite, nous trouvâmes un Espagnol, nommé *Hernando*; il se trouvait là avec vingt-trois autres, seuls restes de quatre cents qui y avaient été amenés trois ans auparavant. Nous traversâmes le même jour le lieu le plus étroit du canal: de là jusqu'à l'isle des Pingoins on compte dix lieues; nous y débarquâmes & y tuâmes, pendant deux jours, beaucoup de pingoins que nous mîmes dans le sel. Nous partîmes de cette isle, & côtoyâmes le pays jusqu'à l'endroit où les Espagnols avaient bâti la ville du *Roi Philippe*. Elle avait quatre forts & chacun avait une piece de canon à l'antique, alors enfouie dans la terre; mais leurs affûts étaient encore à leurs places: nous remuâmes la terre & les trouvâmes tous. La place de cette ville était très-bien choisie, dans le lieu le plus favorable du détroit pour faire de l'eau & du bois. Son église même avait été élevée. Les loix ou les chefs de cette nouvelle ville furent d'une grande sévérité, car ils avaient dressé un gibet, & plusieurs y avaient été suspendus.

Il nous parut qu'ils avoient long-tems vécu de moules, une grande place en étoit toute couverte, & ils n'avoient pas d'autre viande; on ne voit dans ces lieux d'autres quadrupedes que des cerfs, qui descendent des montagnes voisines pour se défaltérer dans les fleuves qui en découlent. L'Espagne avoit voulu former un établissement en ce lieu, afin qu'aucun autre peuple ne pût pénétrer dans la mer du sud par le détroit; & il semble que Dieu ne l'ait pas voulu, car pendant deux ans qu'ils l'habiterent, ils ne prospérèrent à rien de ce qu'ils entreprirent; les Indiens venoient leur enlever jusqu'à leurs vivres, & ils éprouverent bientôt la plus grande disette: plusieurs chiens moururent de faim dans leurs maisons, plusieurs hommes périrent ensuite; & quand nous y arrivâmes, la ville étoit déserte; elle répandoit encore une odeur cadavéreuse: ceux qui restèrent encore en vie enfouirent ce qui leur restoit, abandonnerent la ville, & s'avancerent le long des côtes de la mer pour trouver des vivres, afin que la faim n'achevât pas de les consumer. Ils ne prirent avec eux que leur fusil & leur linge; au moins ceux qui étoient en état de les porter, car la faiblesse en força plusieurs de tout abandonner, & ils vécutent ainsi une année entière de racines, de feuilles, & quelquefois d'oiseaux. Ils s'avancerent jusqu'au fleuve de la *Plata*: de

quatre cents, ils étaient réduits à vingt-quatre, parmi lesquels il y avait deux femmes. Nous fîmes tranquillement dans ce lieu notre provision de bois & d'eau. Notre général nomma ce port *Villa de la faim*; il est, selon nos observations, sous le 53°. Nous en sortîmes le 14, & cinglâmes vers le sud, puis au couchant, vers le promontoire *Forward*, qui est la partie la plus méridionale du détroit: de là nous tendîmes plus ou moins au couchant & au nord, pour arriver dans une baie que nous nommâmes *Baie des Moules*, à cause de l'abondance de ces coquillages. Le vent nous força d'y rester pendant six jours. Nous en sortîmes le 21; & après avoir navigé l'espace de dix lieues, nous entrâmes dans une belle baie sablonneuse, que notre général nomma *Baie Elisabeth*: elle est sur la côte septentrionale. Nous y ensevelîmes *Grey*, charpentier du vaillant *Hugo*.

Nous sortîmes à minuit de cette baie, & trouvâmes à deux lieues de là un beau fleuve d'eau douce. Notre général le fit remonter avec la chaloupe l'espace d'une lieue: la contrée qu'il arrose parut fort agréable, unie & basse; au lieu que dans toute l'étendue du détroit, on ne trouve guere que des rochers escarpés, des collines, des montagnes d'une hauteur effrayante. On y voit beaucoup d'Indiens sauvages, & nous nous abou-

ghâmes avec quelques-uns. Ils font antropophages, mangent la chair crue, & se nourrissent des choses les plus viles. Ils avaient dérobé aux Espagnols quelques-uns de leurs outils, tels que des couteaux & des morceaux d'épées dont ils armaient leurs fleches. Ils voulaient nous engager à remonter le fleuve plus avant, sans doute afin de pouvoir nous attaquer avec plus d'avantage; mais nous répondimes à coups de fusil. De ce lieu, nous cinglâmes dans le *canal de Saint-Jérôme*, qui en est à deux milles.

De ce fleuve de Saint-Jérôme, nous fîmes voile & doublâmes un promontoire, d'où le détroit, jusqu'à son embouchure, prend sa direction entre le couchant & le nord. Entre le promontoire & l'embouchure, vers le midi, nous trouvâmes un port où nous restâmes jusqu'au 23 Février, parce que le tems était mauvais & que le vent était contraire: la pluie y était fréquente, le vent très-fort & descendait en ouragan du haut des montagnes: il nous mit souvent en danger, malgré nos cables & nos ancres que nous mîmes toutes en œuvre pour nous arrêter: il s'en fallut peu que nos vaisseaux n'y fussent brisés, & alors nous aurions péri ou languï de faim. Pendant tout ce tems, nous ne mangeâmes que des huitres, des moules, des oiseaux, & quelques plantes qui se trouvaient près du rivage.

Pendant ces pluies constantes, on nous voyait répandus, cherchant, comme les oiseaux, notre nourriture dans un espace d'un ou deux milles de chaque côté du port. Selon notre estime, il y a du fleuve Saint-Jérôme ici environ cinquante-six lieues, de manière que tout le détroit en aurait cent cinquante : son ouverture dans la mer du sud est à-peu-près à une hauteur égale à celle de son entrée orientale.

Le 24 Février, nous entrâmes dans la mer du sud. Sur la partie méridionale de l'embouchure du détroit, on voit un fort beau promontoire joint à une terre basse : vers la partie méridionale, à neuf lieues du continent, on voit quatre ou cinq isles : autour on distingue une terre coupée & couverte d'eau. A midi, nous avions ces isles au levant, à environ huit lieues de nous.

Le premier Mars, nous effuyâmes une tempête qui venait du nord : la nuit nous perdîmes de vue le vaillant Hugo : nous étions sous le 49° 30', à soixante-dix lieues du continent. L'orage dura trois ou quatre jours ; nous sondions à toutes les heures ; nos vaisseaux étaient si entr'ouverts, que pendant trois jours & trois nuits nous ne pûmes nous livrer au sommeil, & nous étions accablés par les fatigues de la pompe.

Le 15 Mars, de bon matin, nous découvrîmes le vaillant Hugo, entre les *Isles Marie* & la Terre-

ferme. Nous vîmes ensuite jeter l'ancre devant l'île *Mocha*, située sous le 38°. Quelques-uns de nos gens y débarquèrent dans la chaloupe : les sauvages les chamaillèrent avec leurs fleches ; mais on fut économe de coups de fusil. Ces Indiens sont ennemis des Espagnols ; ils formaient la ville d'*Arauco* ; & comme nous le sûmes ensuite, ils nous prirent pour leurs adversaires.

Cette ville d'*Arauco* est opulente, & la contrée remplie de mines d'or. Les Espagnols n'ont pu encore la soumettre, & ne l'ont jamais attaquée, qu'ils n'aient été obligés de s'en retirer avec perte ; car ces Indiens se battent en désespérés & ne regardent point à leur vie, lorsqu'il faut défendre leur liberté.

A midi nous levâmes l'ancre, & côtoyâmes le rivage occidental de l'île *Sainte-Marie*, puis nous y jetâmes l'ancre sur un fond excellent ; & le 16, notre général descendit sur le rivage avec soixante-dix ou quatre-vingts hommes tous armés. Deux Indiens, les chefs de la contrée, vinrent à eux pour les recevoir ; car ils nous crurent Espagnols, & l'île leur était soumise. Ils les conduisirent en un lieu où ces Européens avaient élevé une église : la croix & l'autel y étaient. Autour de l'église, on voyait deux ou trois magasins remplis de froment & d'orge battus, empaquetés dans des ba-

riques de paille, dont chacune valait un boisseau. Ces grains étaient si beaux, si purs, & de toutes manières si bons, qu'on n'en trouve pas de meilleurs en Angleterre. On avait aussi rassemblé dans ces magasins des patates très-bonnes à manger, accumulées là pour les Espagnols quand ils viendraient recueillir leurs tributs. L'isle rapporte toutes sortes de fruits, & nourrit des cochons & des poules. Ses habitans n'osent toucher à ces animaux, tant ils sont esclaves de leurs maîtres; ils sont tous devenus chrétiens.

Nous nous pourvûmes de grains à notre volonté; nous y prîmes beaucoup de cochons que nous salâmes, une multitude de poules, plusieurs sacs remplis de patates, environ cinq cens chiens de mer desséchés, & du bled de guinée ou maïs. Après nous être pourvus de ce qui nous convenait, nous abandonnâmes ces abondans magasins.

Notre général emmena les deux chefs à bord, leur donna un grand festin, & les rendit très-gais avec du vin. Vers la fin, ils remarquerent fort bien que nous différiions des Espagnols, & nous firent entendre par signes que si nous faisions une descente sur le Continent près d'Aranco; nous y trouverions beaucoup d'or; ils nous donnerent des marques des richesses que nous y trouverions; mais nous ne pouvions bien les en-

tendre , & notre général était pressé. Nous les régalâmes pendant deux ou trois jours, puis ils partirent.

Nous levâmes l'ancre le 18 au matin , & fîmes environ seize lieues dans tout le jour ; pendant la nuit , nous suivîmes la côte à petites voiles , & le lendemain nous vinmes à la *Conception* ; nous jetâmes l'ancre près d'une île , & en partîmes le matin sans débarquer. Le lendemain , nous entrâmes dans une baie sablonneuse ; nous y vîmes des eaux courantes & du bétail , mais nous ne nous y arrêtâmes pas.

Le 30 , nous vinmes dans la baie *Quintero* , sous le 33° 50' , & après y avoir jeté l'ancre , nous vîmes un pâtre qui , en gardant son bétail , s'était endormi sur le sommet d'une colline. Lorsqu'il se réveilla , & vit trois vaisseaux dans la baie , il monta sur un cheval qui paissait dans le voisinage , & s'enfuit rapidement , avant que nous pussions descendre sur le rivage.

Notre général y débarqua avec trente hommes armés , & ils n'y avaient pas demeuré une heure , lorsqu'ils virent venir à eux trois cavaliers , l'épée dégainée , qui s'approchèrent avec vitesse jusqu'à un quart de mille , alors ils s'arrêtèrent & ne voulurent pas nous approcher davantage ; Cavendish leur députa trois de ses gens armés avec l'Espagnol Hernando ; mais les cavaliers leur

firent signe qu'ils ne laisseraient venir à eux qu'un de nos gens. On leur envoya donc Hernando , & nos deux hommes demeurèrent à quelque distance. Après leur avoir parlé , Hernando revint , & dit à notre général qu'ils avaient promis d'apporter des vivres , puisqu'on ne demandait que cela. On le renvoya encore vers eux avec un homme armé ; lorsqu'ils les virent s'approcher , ils avertirent qu'ils ne voulaient parler qu'à un seul ; l'homme armé s'arrêta , & Hernando alla seul avec eux. Lorsqu'il fut un peu éloigné , ils ne demeurèrent pas long-tems à s'entretenir ; mais un des Espagnols prit leur compatriote en croupe , & il s'enfuit avec eux , quoiqu'il eût toujours promis à Cavendish qu'il ne l'abandonnerait jamais , qu'il lui serait fidele , & mourrait à ses côtés , plutôt que de le tromper. Quand il l'eut vu s'éloigner , il dispersa des gens pour découvrir de bonnes eaux , & en fournir les vaisseaux. Bientôt la nuit vint ; il rassembla ses gens ; mais il résolut de les envoyer le lendemain à la découverte de la ville voisine , & si on la trouvait , de la surprendre & la piller.

Le dernier jour de Mars , le capitaine Xavers s'avança dans le pays avec cinquante ou soixante hommes , chargés de leurs armes & de leurs provisions. Ils firent deux ou trois lieues sans

déco
vire
très-
men
poin
de l
d'au
ferti
peup
Q
ne v
très-
d'un
basse
rafra
chem
être.
jour
plu
marc
semb
qu'il
nom
vire
les a
bon
dure
mèm

découvrir ce qu'ils cherchaient. En chemin, ils virent des troupeaux de gros bétail, des bœufs très-fauvages; plus loin, des chevaux, des juments, des poulains, mais qui ne se laissaient point approcher. Ils virent aussi une multitude de lievres, de lapins, de coqs de bruyeres, & d'autres oiseaux sauvages. Le pays était riant & fertile, arrosé par de belles rivières, & fort peuplé d'oiseaux.

Quand ils furent parvenus assez avant, pour ne voir devant eux que des montagnes d'une très-grande hauteur, ils se reposèrent au bord d'un fleuve qui coule dans une belle prairie basse au pied d'une montagne; on y but, on s'y rafraichit, puis on revint aux vaisseaux, par le chemin où vraisemblablement la ville devait être. Cependant ils revinrent, & passerent le jour entier sans voir un homme; mais ils tuèrent plusieurs chiens sauvages. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les Espagnols s'étaient rassemblés au nombre de deux cents cavaliers, parce qu'ils avaient vu le jour auparavant que notre nombre n'était pas redoutable; ils s'armèrent, virent nos gens, & n'eurent pas le courage de les attaquer, parce qu'ils les virent marcher en bon ordre; c'est sans doute à cet ordre qu'ils durent de revenir aux vaisseaux, sans avoir été même inquiétés.

Le lendemain, nos gens redescendirent sur le rivage pour remplir les futailles à une fontaine qui est à deux cents toises de la mer. Là, ils s'occupèrent vivement à ce travail; ils ne l'avaient point achevé encore, lorsque les deux cents cavaliers descendirent de la colline, avant que nos Anglais eussent pu gagner le rocher plus voisin de la mer, & ils en prirent ou tuèrent onze. Les autres furent délivrés par nos soldats, qui marchèrent contre les Espagnols: car, quoiqu'ils ne fussent qu'au nombre de cinquante sur le rivage, ils repoussèrent l'ennemi après une heure de combat, & lui tuèrent vingt-quatre hommes.

Après cette perte, nous restâmes encore à l'ancre jusqu'au 5 du mois d'Avril, regrettant nos compagnons; & faisant notre provision d'eau, sans courir de danger, parce qu'on y avait disposé une sûre-garde. Puis nous fortâmes de la baie de Quintero. A une lieue de là est une petite île, où l'on trouve beaucoup de pingoins & d'autres oiseaux: nous en primes autant qu'il nous convint, & cinglâmes entre le Nord & l'Est, dans la direction de la côte.

Le 15, nous nous trouvâmes en travers d'un endroit nommé *Moro-Morino*, sous le 23° 30'. Il y a dans ce lieu un port considérable dont l'entrée est défendue par une île, & les vaisseaux peu-

vent

ver
for
hon
des
dev
l'ea
Espa
fèra
meu
vim
com
terra
hutt
ques
enfiu
cru
avec
nous
la di
de d
une
de p
lons
nerfs
ils le
puis
pêche
To

vent entrer dans l'une ou l'autre entrée qu'elle forme avec le continent.

Notre général descendit en ce lieu avec trente hommes ; à peine furent-ils sur le rivage , que des Indiens descendant d'un rocher , vinrent au devant d'eux , & leur apportèrent sur le dos de l'eau & du bois. Ces pauvres gens redoutent les Espagnols ; ils sont fort simples , & vivent misérablement ; ils nous conduisirent à leurs demeures , à environ deux milles du port : nous y vîmes leurs femmes , leurs lits , qui ne sont composés que d'une peau de bête , étendue à terre : au lieu de maisons , ils n'ont que des huttes faites de bâtons mis en travers sur quelques perches fichées en terre , qu'ils recouvrent ensuite de feuilles ; leur nourriture est le poisson cru & puant : si l'un d'eux meurt , ils l'enterrent avec son arc , ses flèches & tout son bagage ; nous ouvrîmes une de leurs fosses , & en vîmes la disposition ; leurs canots sont faits artistement de deux peaux qui ressemblent à des vessies ; à une de leurs extrémités , ils mettent des tuyaux de plumes pour les gonfler d'air. Ces deux ballons enflés sont liés & affermis ensemble par des nerfs d'animaux. Lorsqu'ils veulent aller sur l'eau , ils les enflent aussi fortement qu'ils le peuvent , puis ils s'y placent , naviguent sur la mer , y pêchent avec facilité , mais ils n'en tirent pas

tout le parti que des hommes intelligens en pourraient tirer.

Le 23 de grand matin, nous primes une barque qui venait de la rade d'*Arica*, & se nommait le *George*; ses conducteurs l'avaient abandonnée, & s'étaient enfuis dans leur canot. La chaloupe du *Desir* pour suivit le canot, & le vaillant *Hugo* prit possession de la barque; la chaloupe ne put atteindre le premier avant qu'il eût abordé; mais elle entra dans la rade d'*Arica*, s'empara d'un vaisseau de 100 tonneaux, qui était à l'ancre devant la ville, & dont les matelots s'étaient échappés avec toute sa charge. Les Espagnols tirent trois coups d'un canon qu'ils avaient dans un fort, & ne blessèrent personne. Ensuite le *Desir* & le vaillant *Hugo* vinrent dans la rade; le *Content* était derrière & ne se fit point voir, parce qu'il avait été à vingt lieues de là s'emparer d'un grand nombre de tonneaux de vin d'Espagne; il en prit autant qu'il en voulut, puis vint le jour suivant joindre les deux autres vaisseaux dans la rade, où le général n'avait pu descendre pour prendre la ville, parce qu'il manquait de chaloupes.

Lorsque nous apperçumes que la ville avait rassemblée toutes ses forces, que les Espagnols avaient fait transporter au loin tout ce qu'ils avaient de précieux, que les lieux voisins avaient envoyés

des hommes à leur secours, nous vîmes que nous ne pouvions débarquer sans perdre beaucoup d'hommes, & nous renoncâmes à notre entreprise.

Dès que nous eûmes jeté l'ancre, on tira sur nous, mais nos vaisseaux répondirent toujours deux coups pour un, & pour braver encore mieux leur fort, notre chaloupe s'approcha du rivage, & prit encore une barque qui y était à l'ancre; on tira sur elle; aucun coup n'y porta. Notre général envoya ensuite un canot sur la rive avec le pavillon de paix, pour savoir s'ils voudraient racheter leur grand vaisseau; mais ils ne le voulurent pas; un ordre du viceroi du Pérou leur défendait de racheter ni hommes ni vaisseaux; il vit bien qu'il ne devait pas conserver l'espérance de faire aucun accommodement avec eux.

Le 25, comme nous étions encore dans la rade, nous vîmes une voile au sud, & on envoya la chaloupe & les canots pour s'en emparer. Mais la ville lui fit des signaux avec du feu du haut d'une colline, & la voile atteignit le rivage, que nos gens en étaient loin encore; on avait peu de tems pour l'enlever: ceux qui la montaient s'échappaient tous; parmi eux étaient des moines; car on vit un homme en froc courir sur la plage. Plusieurs cavaliers accoururent

de la ville pour les délivrer ou couvrir leur fuite ; mais nous débarquâmes & les primes tous. Nous marchâmes à la barque engravée sur le bord , & primes tout le butin ; il était de peu de prix. Nous revinmes le même soir au vaisseau. Au matin , nous mîmes le feu au gros vaisseau ; nous submergeâmes l'une des barques , & emmenâmes l'autre avec nous.

Le 27 , nous primes près de la baie de Quintero , où nous avons perdu nos compagnons , une petite barque venant de Saint-Jago. Nous y trouvâmes un Grec , nommé George , qui était le pilote le plus expérimenté , le plus instruit de toute la côte du Chili ; on l'envoyait à Lima avec une lettre , où l'on y donnait avis de notre arrivée , & de la perte que nous avions soufferte : l'équipage consistait en ce Grec , un Flamand , & trois Espagnols ; ils avaient juré avant leur départ , & en communiant de la main des moines , que s'ils nous rencontraient , ils jetteraient la lettre dans la mer ; & c'est ce qu'ils avaient fait , lorsqu'ils s'étaient vus poursuivis par notre chaloupe. Mais notre général voulut savoir encore mieux leur commission ; il fallut leur donner la question ; on leur mit le pouce à un étau , & on les éleva plusieurs fois avec beaucoup de douleur. Le Flamand était vieux , & pour lui faire révéler son secret , on le menaça de le

pendre ; on lui mit une corde autour du cou , & on le suspendit un moment sur le pont ; mais on le fit en vain , on ne put rien lui arracher , & il déclara qu'il aimait mieux mourir qu'être parjure.

Le 3 Mai , nous entrâmes dans une baie , autour de laquelle trois petites villes sont situées. Quelques-uns d'entre nous y débarquèrent , & y surprirent des maisons , dans lesquelles ils trouverent du pain , du vin , des figues , des poules. Mais la mer était si agitée , que nous ne pouvions débarquer près de la ville la plus apparente sans perdre notre canot , & nous mettre tous dans le plus grand danger. Ce lieu est sous le 13^e de latitude sud.

Deux jours après nous nous éloignâmes de ce port , & laissâmes le Content vers l'isle des veaux marins , (sans doute l'isle Lobos). Le 9 , nous vîmes une voile sans pouvoir l'atteindre ; le lendemain , le vaillant Hugo s'éloigna du Desir & le perdit de vue. (L'historien de ce voyage y était , & nous le laissons continuer sa relation.) Notre petit vaisseau entra dans une baie située sous le 12^e 40'. Sur les huit heures du soir , nous y découvrîmes un ruisseau d'eau douce , & quoique nous n'eussions plus avec nous qu'un petit vaisseau & seize hommes , nous descendîmes sur le rivage pour y faire provision d'eau.

Comme nous en avions amené à bord la charge de notre canot , deux ou trois de nos gens armés retournerent sur le rivage , & vers le lieu de l'aiguade ; ils y découvrirent un dépôt de quatre à cinq cents sacs de farine , entassés & couverts d'un toit de joncs. Nous remplîmes donc encore cette nuit nos barriques d'eau , & emportâmes autant de farine qu'il nous parut convenable ; elle était fort bonne , & ce fut un bonheur pour nous , car les provisions allaient nous manquer.

Le matin à la pointe du jour , nous revînmes à bord , & demeurâmes à l'ancre jusqu'à midi. Là , nous vîmes que de la ville prochaine , on faisait marcher beaucoup de bétail vers le Midi , sans doute pour nous attirer encore sur le rivage. Nous les devinâmes , levâmes l'ancre & partîmes. Le 13 , vers le soir , nous entrâmes dans une baie où nous vîmes des cavaliers ; nous y débarquâmes pendant la nuit au nombre de huit , ayant tous nos armes & nos munitions , & nous avançâmes le long de la mer à moins d'un mille ; nous trouvâmes une chaloupe de six tonneaux , qu'un cable retenait sur la greve du rivage ; nous le remîmes à l'eau avec beaucoup de peine ; lorsqu'elle flotta , j'y montai avec notre capitaine ; les six autres continuèrent à s'avancer , quand tout-à-coup notre chaloupe fit eau de toutes parts ;

le capitaine & moi demeurâmes dans l'eau jusqu'aux genoux, occupés sans relâche à vider notre bateau ; mais elle y entraît avec tant d'abondance, que nous ne pûmes la surmonter ; c'était beaucoup si nous parvenions à nous en défendre & à ne pas périr.

Lorsque nous fûmes en sûreté sur le bord, nous commençâmes à craindre que notre unique canot, dans lequel nous avions débarqué, n'eût coulé à fond ; car nous ne le voyions nulle part, le capitaine avait ordonné qu'on le tint à quelque distance du rivage, pour éviter qu'on n'y mit le feu. Enfin nous le découvrîmes ; nous allâmes à lui deux à deux, ayant de l'eau jusques sous les bras, & nous y rentrâmes. Puis nous sortîmes de la baie avec le vaisseau dès le matin.

Le 16, le vaillant Hugo, petit navire n'ayant que seize hommes, prit un gros vaisseau de trois cent tonneaux, venant de Guiaquil, & nommé le *Louis*. Il portait un Pilote, un Noir, & vingt-quatre Espagnols ; il n'était chargé que de bois de construction & de vivres. Nous l'abandonnâmes à huit ou dix lieues de la côte, faisant eau, & s'enfonçant déjà, après en avoir enlevé son mat d'avant & quelques provisions ; nous fîmes aussi couler à fond sa chaloupe.

Le lendemain, nous nous rejoignîmes au *Desir* & au *Content*, qui dans notre absence avaient

pris deux navires ; l'un d'eux était chargé de sucre , de maïs , de peaux , de sirops , de pin-tades , d'une centaine de poules , & de quelques fruits confits ; tout cela aurait valu au moins 400,000 liv. en Europe ; l'autre avait de la farine de froment , des fusils , & des fruits confits. Nous remplîmes nos vaisseaux de ces marchandises ; nous brûlâmes le reste avec les deux vaisseaux , & débarquâmes sur le rivage les hommes & les femmes que nous y avions trouvés.

Le 20 , nous entrâmes le matin dans la rade de *Paita*. Dès que nous y eûmes jeté l'ancre , notre général y débarqua avec 60 ou 70 hommes , attaqua les Espagnols sortis de la ville pour l'attendre , & les força de fuir sur une colline qui la commandait ; ils y demeurèrent , en attendant que des esclaves & des manœuvres eussent fait au-dessous de la ville , une espece de retranchement dirigé par les ordres de leur chef ; ils avaient un drapeau rouge , & pouvaient être au nombre de cent.

Bientôt nous ramâmes entre les vaisseaux & le rivage , protégés par une piece de canon qui fit fuir ceux qui construisaient le fort , aussi vite que nous pouvions les poursuivre. Mais quand ils furent sur la colline , ils s'arrêtèrent , & firent feu avec leurs petites armes. Après avoir débarqué , nous entrâmes dans la ville , & pendant

une heure entiere , il fallut combattre avec vigueur ; mais enfin nous nous en rendîmes maîtres , & les chassâmes de la colline. En redescendant jusqu'à la ville , nous trouvâmes le lieu où les habitans avaient caché ce qu'ils en avaient emporté ; il y avait vingt-cinq livres d'argent en pieces de huit , beaucoup de meubles , des magasins remplis de toute sorte de marchandises. Notre général ne voulut point permettre que ses gens se chargeassent de beaucoup d'habits & de bagage , de peur qu'on n'en fut surchargé , & qu'on ne pût bien se défendre ; car il n'ignorait pas que si les ennemis n'avaient pas tous des armes à feu , ils étaient au moins cinq contre un , & que nous étions éloignés de demi-lieue de nos vaisseaux.

Après être redescendus dans la ville , qui était bien bâtie , ayant au moins trois cents maisons , des rues fort propres , & au centre une belle maison-de-ville , nous y mîmes le feu , & la brûlâmes avec ses richesses ; nous prîmes aussi une barque à l'ancre dans son port ; puis nous en sortîmes & cinglâmes vers l'isle de *Pana*. Nous y arrivâmes le 5 Mai ; on y trouve un fort bon port : là était un vaisseau de deux cent cinquante tonneaux à l'ancre ; nous nous en fîmes ainsi que de sa charge formée des productions du pays. Nous le fîmes couler à fond , & descendant sur

Le rivage, nous allâmes dans le lieu où le chef de l'isle demeure. Il avait une maison magnifique, dans une belle situation au bord de l'eau ; chaque chambre avait un beau balcon qui donnait sur la mer ou sur l'isle, & des deux côtés la vue était fort belle. Au rez de chaussée était une superbe salle ; plus loin était un magasin rempli de poix & d'écorces, pour faire des cables ; car les meilleurs qu'il y ait dans toute la mer du Sud se fabriquent ici, & tous les Indiens de l'isle sont obligés de travailler pour ce Cacique. Lui-même est Indien ; mais son agréable demeure & ses richesses lui avaient fait obtenir pour femme une belle Espagnole ; elle y était respectée comme une reine ; jamais elle ne marche à pied, cela est au-dessous d'elle ; lorsqu'il lui plaît de prendre l'air, ou de faire quelque promenade, elle ne le fait qu'en chaise portée sur les épaules de quatre hommes, couverte d'un voile & d'un dais pour écarter d'elle le vent & le soleil ; sa femme de chambre & une troupe de domestiques la suivent.

Mais quand nous approchâmes, le chef de l'isle & ses sujets avaient pris la fuite ; la ville était déserte, qu'à peine nous avons jeté l'ancre. Le calme qui régnait, nous avait fait appercevoir long-tems avant que d'arriver. Ils s'étaient sauvés sur le continent avec environ cent mille écus.

Nous l'apprimes d'un capitaine de l'isle, que nous avions enlevé dans la rade, où il avait été envoyé pour observer qui nous étions, & ce que nous ferions. Nous descendimes avec nos armes pour pénétrer dans le continent, & parvenir en un lieu, où selon la déposition du capitaine, le Cacique s'était retiré avec tous ses trésors; mais lorsque nous eûmes débarqué, nous trouvâmes près du rivage quatre ou cinq grands canots nouvellement construits, beaucoup d'excellens fruits, des sacs de farine, & autres fortes de provisions.

Cavendish aurait désiré savoir ce qu'on voulait faire de ces barques, quelles étaient les vues de ceux qui les faisaient construire; il le demanda à son guide Indien, & lui commanda, s'il aimait la vie, de dire la vérité. Nous le liâmes fortement, & il répondit avec humilité, qu'il ne pouvait nous dire ce qu'il ne savait pas; car sur toutes ces barques, il n'y avait aucun homme; c'est ce qu'il avait dit auparavant à notre général. Il avait promis de nous conduire au lieu où son Cacique tenait les trésors qu'il avait enlevés; c'était dans un hameau de trois à quatre maisons, situé au milieu d'un désert où l'on ne pouvait les défendre; il nous disait que si nous ne les y trouvions pas, il consentait à mourir. Interrogé de nouveau, menacé du supplice, s'il ne nous

disait pas l'usage qu'on voulait faire de ces grands canots ? Il répondit qu'il ne pouvait dire à qui ils appartenaient, ni d'où ils étaient venus ; qu'il avait ouï dire qu'ils devaient être montés par soixante soldats de Guaiquil, située à environ quatre-vingt-dix lieues de l'isle de Puna ; que là il y avait deux ou trois navires de guerre sur les chantiers, & constamment cent soldats de garnison qui savaient notre arrivée, & avaient été encore augmentés de soixante, afin que nous ne puissions aller mettre le feu à la ville & aux vaisseaux.

Notre général ne se laissa point abattre par la vue de ces grands canots qui l'inquiétaient, ni par l'avis de ces soixante soldats, dont on n'avait point encore entendu parler auparavant ; mais il excita le courage de ses gens, afin de poursuivre cette entreprise, & de marcher durant la nuit par un sentier solitaire au travers des forêts, jusqu'à ce qu'on eût trouvé les trésors ; ils marcherent ; mais sans doute le Cacique avait placé des sentinelles vers la mer, vers ses maisons ; en un instant on fut que nous marchions, & nous trouvâmes les maisons vuides ; les alimens étaient encore sur le feu ; ils avaient tout laissé, excepté leurs trésors qu'ils avaient emportés, ou peut-être enterrés dans quelque lieu que nous ne pouvions trouver. Nos gens prirent des poules

& autres alimens que nous trouvâmes fort bons ,
& nous revinmes.

Le 29, notre général se rendit dans un canot à une petite isle qui était dans le voisinage, & où le Cacique de Puna avait rassemblé tous les tapis de ses chambres, tous faits de cuirs dorés de Cordoue, & peints richement : là étaient aussi ses meubles, les instrumens de sa manufacture de corde, une grande provision de clous, d'ouvrages d'acier, & beaucoup d'autres objets. Nous y prîmes tout ce qui pouvait nous convenir, & être de quelqu'utilité sur les vaisseaux. L'isle de Puna est très-fertile & agréable pour les commodités de la vie ; mais on n'y trouve ni mines d'argent, ni mines d'or. On y compte environ deux cents maisons autour du palais du Cacique, & autant ou davantage, dans une ou deux autres villes de l'isle, dont la grandeur peut être égale à l'isle de Wight en Angleterre.

Sur un des flancs de la maison du Cacique, est un fort beau jardin, où croissent toutes sortes de plantes ; à son extrémité est une fontaine d'eau douce, environnée d'arbres. Là croît & prospere le cotonnier, dont le sommet se couronne de nombreuses coffes remplies de coton qui enveloppe sa semence, qui est de la grosseur d'un poix ; on en trouve sept à huit dans chaque coffe ; on ne la recueille point lorsqu'elle est

mûre, mais on la laisse tomber sur la terre, où elle germe de nouveau.

On voit encore dans ce jardin, des figuiers toujours couverts de fruits, des courges, des melons, des concombres, des raiforts, du romarin, du thin, d'autres herbes, & diverses racines. D'un autre côté de la maison, est un beau verger, où les oranges, les citrons doux ou aigres, les grenades, les limons & divers fruits prospèrent; l'isle est riche en pâturages; elle nourrit beaucoup de chevaux, de bœufs, de taureaux, de brebis grasses & belles, un grand nombre de chevres très-appriivoisées, & donnant abondamment du lait; on y voit aussi une multitude de pigeons, des poules & des canards d'une grosseur étonnante.

Près de la maison du cacique s'élevait une grande église, où tous les Indiens de l'isle se rendent pour entendre la messe, car lui-même était devenu chrétien, lorsqu'il avait épousé l'Espagnole; il avait fait ensuite instruire & baptiser ses sujets. Dans cette église on voit un grand autel surmonté d'une croix; son clocher renfermait cinq cloches. Nous mîmes le feu à cet édifice.

Nous avons mis à sec le Desir; nous l'avions nettoyé, calfaté, enduit de poix & de goudron; déjà il était remis à l'eau; pendant qu'on y avait

travaillé, on avait fait une garde exacte. Le 2 de Juin, au point du jour, comme nous étions répandus dans l'isle pour y chercher des vivres; que l'un était chargé de poules, celui-là de brebis, d'autres de chevres, cent soldats qui avaient débarqué cette nuit de l'autre côté de l'isle, tombèrent sur nous, armés de fusils, conduits par un enseigne, ayant avec eux tous les Indiens de l'isle, chacun avec leurs armes & leur bagage. Cette surprise fut conduite par un Noir nommé Emmanuel, qui s'était échappé d'avec nous à notre premier débarquement.

Cette attaque nous fut fatale, & nous devions tous y périr, car nous n'étions qu'au nombre de seize à vingt tous rassemblés, & déjà un ou deux avaient été tués avant que d'en venir aux mains. Cependant nous la foutinmes pendant une heure & demie. Enfin, accablés par le nombre, nous avons été repouffés de la colline jusqu'au rivage. Nous nous défendions encore avec vigueur, lorsque notre hallebardier, qui défendait le chemin de la colline, mourut avec honneur. Il venait de tuer deux de nos ennemis, lorsqu'il reçut un coup dans le cœur: lorsqu'il se sentit blessé, il se recommanda à la miséricorde de Dieu, & tomba sans vie.

Bientôt l'ennemi retourne du rivage sur la prairie; notre canot vint à nous, & prit autant

des combattans qu'il en pouvait prendre fans enfoncer : l'un des nôtres, quoiqu'il fut déjà dans le canot, lâcha son fusil & se cassa la tête : quatre demeurèrent sur le rivage, parce que le bateau n'en pouvait recevoir davantage ; j'étais de ce nombre. Nous préparâmes nos armes, & nous retirant dans le coin d'un rocher, nous attendimes que le canot revint ; ce qu'il fit après avoir conduit les premiers à bord. Nous avions tué quarante-fix hommes à nos ennemis, dont les uns rampaient derriere les buiffons, les autres se cachaient dans de vieilles maisons : nous en perdimes onze. Le même jour, nous revinmes sur le rivage au nombre de soixante-dix, attaquâmes l'ennemi & le forçâmes à fuir. Alors nous mimés le feu à la ville, nous détruisimes les champs, les jardins, les vergers, & brûlâmes quatre navires qui étaient sur les chantiers.

Le lendemain, pour braver les Espagnols, nous tirâmes sur le rivage le Content, & nous le reparâmes, ainsi que la chaloupe. Le 5, nous fortîmes de la rade de Puna, où nous avions demeuré onze jours, & nous cinglâmes vers *Rio Dolce*, où nous voulions faire de l'eau. Ici notre nombre diminué, nous força de couler à fond le Vaillant Hugo. Le 12, nous partîmes de ce lieu, & passâmes la ligne le lendemain :

tout

tout le reste du mois nous fîmes voile vers le nord.

Le premier Juillet, nous eûmes la vue des côtes de la Nouvelle Espagne; nous en étions à six lieues, & sous le 10° de latitude nord. Le 9, nous primes un vaisseau neuf de cent vingt tonneaux; il portait *Michel Sancius*, à qui une longue expérience avait fait connaître avec exactitude les côtes de la mer du sud: il était né à Marseille, & fut le premier à nous parler du gros vaisseau que nous primes ensuite, lorsqu'il venait des îles Philippines. Nous trouvâmes encore six hommes sur ce vaisseau: nous en primes les voiles, les cordages, le bois à brûler pour notre usage, puis nous le perçâmes au fond, & en recueillîmes les gens. Le 10, nous primes encore un petit navire, dépêché, comme nous le dit Sancius, pour avertir de notre arrivée les lieux voisins de la côte. Ceux qui le montaient s'enfuirent tous sur le rivage: aucun de ces vaisseaux ne portait de marchandises; tous les deux venaient de *Sonfonate*, dans la province de Guatimala.

Le 26, nous jetâmes l'ancre dans la rivière de *Copalita*, où nous voulions prendre de l'eau. Ce même soir, trente-deux hommes se mirent dans la chaloupe & ramerent vers *Aguatulco*, située à trois lieues de ce fleuve, sous le 15°

40' de latitude nord. A la pointe du jour, ils arriverent dans la rade, où ils trouverent une barque de cinquante tonneaux, chargée d'indigo & de noix de cocos; elle venait aussi de Sonfonate, & ses marchandises étaient déjà sur le rivage, où ses matelots avaient pris la fuite. Ils y débarquerent, brûlerent la ville, l'église, la douane, qui était grande & belle. Ils y trouverent six cents sacs d'indigo, dont chacun valait quarante écus, & quatre cents sacs de cocos, dont chacun en valait dix. Ces noix de cocos servent d'alimens & de monnoie. Dans les comptes, cent cinquante de ces noix équivalent à une réale : elles ont beaucoup de ressemblance avec les amandes & ont le même goût; elles fortifient & nourrissent : c'est ce que leur dit ensuite le propriétaire du vaisseau.

Ils avaient trouvé dans Aguatulco une caisse de boîtes à baume : cette ville avait une centaine de maisons. Lorsqu'elle eût été brûlée, le maître de la barque vint à eux avec le pavillon de paix; après avoir reçu la parole d'honneur du capitaine Havers, que le retour lui serait permis; il vint sur la chaloupe, & on le conduisit aux vaisseaux, toujours à l'ancre dans la riviere de Copalita. Il fut remis en sûreté la même nuit sur le rivage, par égard pour la parole donnée.

Le 28, nous quittâmes ce lieu où une mer

trop agitée ne nous permettait pas de faire eau, & nous vinmes le même soir dans la rade d'Aguatulco. Le lendemain, notre général prit trente hommes avec lui, & s'avança dans les bois l'espace d'environ une lieue. Nous y primes un Mestize, nommé Michel de Truxillo, & qui était douanier de cette ville. Nous trouvâmes deux appartemens remplis de ses meubles, & nous le conduisîmes à bord avec ses effets. Un Mestize est celui dont un Espagnol est le pere, & une Indienne la mere.

Le 2 Août, après avoir fait de l'eau, & questionné le Mestize, nous le fîmes descendre à terre, sortîmes du port vers le soir, & nous approchâmes du port d'Acapulco, où l'on équipait le vaisseau pour les isles Philippines. Le 24, notre général entra dans le port *de la Nativité* avec trente hommes, parce que Michel Sancius lui avait dit qu'il y avait là une grande barque. Avant que nous pussions y arriver, la barque en était partie pour aller à la pêche des perles qui se fait à vingt lieues de là, comme nous l'apprent des Indiens. Nous enlevâmes là un mulâtre dans son lit, dépêché pour donner avis de notre approche sur les côtes de la Nouvelle Galice; son cheval excédé était mort. Nous primes ses lettres, mimés le feu à sa maison, à deux navires de deux cents

tonneaux encore sur les chantiers, & revinmes à bord.

Le 26, nous entrâmes dans le port de *Saint-Jago*, & emplîmes nos futailles dans la rivière qui s'y jette : il y croît de beaux arbres fruitiers : on y trouve une grande abondance de poissons : divers de nos gens y pêcherent des perles ; on y en fait des provisions. Nous fortîmes de ce port le 2 Septembre.

De là, nous vinmes dans la petite baie de *Malacca*, à deux lieues au couchant du port que nous avons quitté : c'est un lieu excellent pour jeter l'ancre. Cavendish y descendit avec trente hommes, & s'avança jusqu'à une ville des Indiens, qui est à trois lieues de la rade, & se nomme *Acatlan* : on y voyait vingt à trente maisons, avec une église ; mais ses habitans avaient pris la fuite. Nous la détruisîmes & revinmes à bord ; puis nous fortîmes de la rade de *Malacca*, & fîmes voile le long de la côte. Le 8, nous vîmes le port de *Chacalla*, où deux maisons sont bâties près du rivage : cette baie est à 29 lieues du *Cap Corrientes*.

Le 9, Cavendish nous envoya, au nombre de quarante hommes, à terre avant l'aurore, sous la conduite de Havers : Sancius était notre guide. Nous marchâmes pendant trois lieues en avant dans un pays couvert, par un chemin foli-

taire, au travers des forêts. Nous arrivâmes enfin en un lieu où il y avait trois cabaretiers avec leurs femmes & leurs enfans, quelques Indiens, un charpentier Espagnol & un Portugais : nous les fîmes prisonniers, les liâmes, & les conduisîmes sur le rivage. Notre général envoya les femmes & les enfans pour nous apporter des guaves, des citrons, des oranges, des pommes de pin & autres fruits, dont le pays produit une grande abondance : nous laissâmes aussi les hommes libres, excepté le charpentier, nommé *Sembrano*, & le Portugais, dont le nom était *Diego*. Le 10, nous sortîmes de la rade.

Le 12, nous arrivâmes près d'une petite île couverte de bois & d'oiseaux, qui est connue sous le nom de *Saint-André*. Nous y fêchâmes & fâlâmes beaucoup d'oiseaux que nous trouvions fort bons. Nous y tuâmes aussi un grand nombre de veaux marins & d'*oguanos*, espece de serpens (léfards) à quatre pieds, qui ont une queue longue & aiguë, qui nous parut bien extraordinaire, & que nous n'avions point vus encore : ils sont fort bons à manger. Nous y restâmes jusqu'au 17 de ce mois.

Le 24, nous entrâmes dans la rade de *Massatlan*, sous le $23^{\circ} 30'$, précisément sous le tropique du cancer. Il s'y rend un fleuve dont l'embouchure est ensablée : au nord de ce banc de

fable, on trouve de l'eau excellente; mais nous ne pûmes y remplir nos futailles, parce que le flux avait couvert le rivage à un demi-mille au loin. Cette baie est abondante en poissons, & le pays qui l'entoure l'est en fruits. Nous en cueillimes quelques-uns, mais non sans danger. Nous en fortimes le 27, & cinglâmes vers une île située une lieue plus au nord, où nous carénâmes nos vaisseaux, & rassemblâmes de nouveau les pièces de notre chaloupe. A quelque distance est une autre île où l'on trouve beaucoup de veaux marins. Comme un de nos prisonniers Espagnols y avait été envoyé pour laver nos chemises, avec un de nos gens pour veiller sur lui, le premier s'échappa, & nagea vers le continent, qui en était éloigné d'un mille. Nous avons vu dans ce lieu trente ou quarante cavaliers Espagnols ou Indiens qui veillaient à la sûreté du pays, & venaient de la ville de *Chiametta*, située à seize lieues plus loin dans les terres.

Sur l'île où nous réparâmes notre chaloupe, on trouve de l'eau douce, lorsque l'on creuse de deux à trois pieds dans le sable; & cependant sa surface n'en présente pas une trace: on n'en trouve pas non plus dans le continent, à moins qu'on ne retourne plus au midi, & nous ne le pouvions, sans perdre du tems & des occasions

favorables. Ce fut un Espagnol, nommé Flores, qui nous conseilla de creuser dans le sable; Cavendish voulut qu'on le fit, & en effet, nous en trouvâmes : nous en remplîmes une centaine de futailles.

Nous demeurâmes sur cette isle jusqu'au 9 Octobre, & nous en partîmes pour nous rendre au couchant du cap Saint-Lucas, dans la partie occidentale de la Californie. Nous le vîmes le 14; il a l'aspect de la montagne de Nadel dans l'isle de Wight. Dans l'intérieur, on trouve une belle baie, à laquelle les Espagnols ont donné le nom d'*Aguada-Segura* : là se rend un beau fleuve, sur les bords duquel demeurent des Indiens. Nous y fîmes de l'eau, & demeurâmes dans les environs du cap jusqu'au 4 Novembre : le vent y souffla constamment du couchant. Ce jour, le dernier de notre station près du promontoire Saint-Lucas, sous le 23° 40', nous eûmes une nouvelle heureuse. Nous allions & venions sur les hauteurs, pour découvrir la proie que nous attendions. Le trompette du Desir monta le matin sur un rocher, & promenant ses regards sur la mer, tout d'un coup il croit voir une voile, & s'écrie, transporté de joie : Une voile, une voile, & chacun répète ses cris. On court vers lui pour s'assurer qu'il ne se trompe point : nous félicitons notre général, qui lui-même n'était

pas moins joyeux, que s'il eût déjà possédé les richesses du vaisseau qu'on découvrait : il commande que chacun se prépare ; on y court, & bientôt on est en mer ; on poursuit le navire, on aide au vent qui nous favorisait à peine. A midi, on approche, on prépare le gros canon, on dispose les petites armes pour qu'elles fassent plus d'effet, on jette le grapin. Ce vaisseau appartenait au roi d'Espagne : c'était le vaisseau de commerce d'Acapulco ; on le nommait *Sainte-Anne*, & on le disait de sept cents tonneaux.

Comme nous étions sur le côté du navire, prêts à y monter, nous trouvâmes, nous qui n'avions que cinquante à soixante hommes dans notre vaisseau, que le commandant de la *Sainte-Anne* avait percé ses sabords & ses écoutilles, attaché solidement ses voiles à l'arrière, chargé le milieu & le château d'avant, & qu'on n'y pouvait découvrir aucun homme, tant ils étaient cachés par les lances, les javelines, les épées, les boucliers entrelacés, & encore par une grêle épaisse de grosses pierres, qui tombait si rapidement sur nos têtes & dans notre vaisseau, que nous fûmes forcés de nous éloigner avec perte, de deux hommes morts, & de quatre ou cinq blessés.

Cependant nous réparons nos voiles & nos agrès, nous faisons de nouvelles dispositions, & nous allons l'attaquer de nouveau avec notre

gros canon & nos petites armes ; nos coups se succèdent avec rapidité , & nous tuons & blessons beaucoup de monde à l'ennemi. Le capitaine demeure ferme avec ses gens , se défend avec intrépidité , & ne se relâche point. Notre général enflamme les siens , les excite par le son de toutes ses trompettes , fait prendre une nouvelle position à notre artillerie , emploie avec prudence nos armes à feu , abat le courage des Espagnols , & fait toujours plus de ravage sur leurs ponts. Les blessés y sont en si grand nombre , que la crainte s'y répand ; leur vaisseau avait reçu plusieurs coups sous l'eau , & il était en danger de s'enfoncer. Enfin , après un combat de cinq à six heures , il baissa pavillon ; & ceux qui le montaient demandèrent la vie en abandonnant leurs biens ; notre général la leur promit , leur ordonna d'abaisser les voiles , de mettre leur chaloupe en mer , & de venir à bord. Ils obéirent promptement , & un de leurs principaux commerçans vint sur notre vaisseau , se jeta aux pieds de notre général , lui demanda miséricorde , & voulait baiser ses pieds. Cavendish le rassure , ainsi que les autres ; mais il veut qu'ils aident nos gens à transporter leurs richesses sur notre vaisseau. Leur capitaine , leur pilote , font les mêmes prières , & comme à tous , on leur promet la vie & un bon traitement. Ces deux der-

niers déclarerent à notre général qu'ils avaient à bord pour 122,000 pesos en or ; le reste du chargement consistait en soie , satin , damas , musc , en diverses autres marchandises , une grande abondance de provisions de bouche les plus recherchées , les mieux choisies , & différentes sortes de très bons vins.

Après avoir fait cette déclaration , Cavendish leur ordonna de rester à bord du *Desir* ; & le lendemain nous rentrâmes avec notre proie dans le port d'*Aguada Segura*. Ici nous rassemblâmes nos prisonniers ; ils étaient au nombre de cent quatre-vingt-dix , parmi lesquels il y avait des femmes & des enfans.

Ces lieux sont arrosés par une belle riviere d'eau douce & très-poissonneuse ; les bois y sont remplis d'oiseaux , de lievres & de lapins , & notre général y ajoutait abondamment les provisions du vaisseau Espagnol , & du vin. Nous descendîmes les voiles de notre prise , & nous en couvrîmes le rivage en forme de tentes ; nous y construisîmes une barque avec les planches que nous ôtâmes à la Sainte-Anne. Ensuite nous rassemblâmes tout le butin , & nous le partageâmes. Ce partage fit élever beaucoup de clameurs contre Cavendish , sur-tout par ceux qui étaient dans le *Content* ; mais il parvint à tout calmer.

Le 17 Novembre , jour du couronnement de

fa m
des e
toute
par
sonn
jamai
pitain
des a
puffe
voir
avec
vaie
pire.
Chriff
s'appe
tellige
garço
jeune
mier
il joig
qui c
de la
seurs
Thom
pulco
velle
pines
aux a

sa majesté, notre général fit entendre le canon
 des deux vaisseaux, & fit faire des décharges de
 toutes les armes à feu; la nuit suivante fut éclairée
 par nos feux d'artifice, qui étonnerent les pri-
 sonniers Espagnols, dont la plupart n'en avaient
 jamais vus. Ensuite Cavendish fit venir leur ca-
 pitaine, lui fit un présent considérable, donna
 des armes à lui & à ses compagnons, pour qu'ils
 pussent se défendre contre les Indiens, & pour-
 voir à leur sûreté. Mais avant son départ, il prit
 avec lui deux jeunes gens nés au Japon, qui sa-
 vaient lire & écrire dans la langue de cet em-
 pire. Le plus âgé avait vingt ans & se nommait
 Christophe; l'autre n'en avait que dix-sept, &
 s'appelait Cosme; tous les deux paraissaient in-
 telligens; il tira encore de ce vaisseau, trois
 garçons nés aux isles Manilles, dont le plus
 jeune avait neuf ans, le plus âgé quinze; le pre-
 mier s'attacha dans la suite à la comtesse d'Essex;
 il joignit à ceux-là Nicolas Roderigo, Portugais,
 qui connaissait Canton & les autres contrées
 de la Chine, les isles du Japon, où il y a plu-
 sieurs mines d'argent, & les isles Philippines;
 Thomas de Ersola, bon pilote Espagnol d'Aca-
 pulco, qui avait fréquenté les côtes de la nou-
 velle Espagne, les isles des Larrons, les Philip-
 pines, & les routes qui conduisent des unes
 aux autres, les relâches, les aiguades qui s'y

trouvent , les productions qu'on y peut espérer , le peuple qui les habite , & qui , selon son rapport , est fort ignorant & adonné à l'idolâtrie.

Le 19 , nous mîmes le feu à la Sainte-Anne ; il y avait encore des marchandises pour le poids de cent mille quintaux ; il brûla jusqu'à fleur d'eau ; il disparut ensuite , & nous mîmes gaiement à la voile pour retourner en Angleterre ; le vent était bon , & soufflait du Nord-Est. A la nuit , nous laissâmes le Content au-dessous de nous , & encore dans la rade , croyant qu'il ne tarderait pas de nous rejoindre ; mais nous en fûmes séparés , & nous ne le revîmes plus.

Du port d'Aguada Segura dans la Californie , nous fîmes voile tout le reste du mois , tout celui de Décembre , & jusqu'au 3 Janvier 1588 , par un vent toujours favorable , jusqu'aux îles des Larrons ; ce fut ce jour que nous les découvrimus. Là , un vent doux que nous avions en poupe nous fit parvenir vers les deux heures après midi à trois lieues de *Guam* , d'où nous vîmes accourir soixante à soixante-dix canots , remplis de Sauvages , qui nous apportaient des guaves , des noix de cocos , des patates , & du poisson frais , & pour lesquelles nous donnâmes en échange du vieux fer ; nous leur jetions des cordons , des pieces de filets où l'on attachait le fer ; ils y attachaient à leur tour ce qu'ils croyaient

en être la valeur, nous les retirions à nous ; & tout le monde parut content. Cependant nous n'étions pas exempts de craintes ; ils étaient en si grand nombre, & si pressés autour de nous, que nous heurtions leurs canots, & que ces chocs en briserent deux ; mais ceux qui les montaient se sauverent : chacun de ces petits bâtimens porte quatre à huit hommes ; tous ceux-ci sont nuds & sont d'excellens nageurs ; leur couleur est un noir brun ; ils sont gras, & d'une taille au-dessus de la moyenne ; ils portent les cheveux longs ; quelques-uns les attachent avec un nœud au sommet de la tête ; d'autres avec deux nœuds, s'en forment deux especes de cornes de chaque côté de la tête, à peu près comme on peint celles du Diable, & c'est une telle figure qui décore la proue de leurs petits navires. Ces canots sont faits avec art, & nous n'en avons jamais vu de pareils ; ils n'ont point de quilles, n'ont que deux pieds & demi de large, & quelques-uns ont trente à quarante pieds de long ; leur avant est d'une égale hauteur que leur arriere ; sur leur côté droit, ils se reposent sur un assemblage de roseaux & de joncs, ils ont un mat & une voile ; celle-ci est une natte faite avec de l'algue ; les unes sont triangles, d'autres quarrées ; ces bâtimens naviguent aussi-bien avec le vent en proue, que s'ils l'avaient en poupe.

Ces sauvages nous suivirent si long-tems, qu'il fallut, pour nous en délivrer, leur faire des menaces, & plus encore; nous fîmes feu sur eux; mais nous ne pouvons dire si quelqu'un d'entr'eux fut blessé.

Le 14, au lever du Soleil, nous vîmes le promontoire du Saint-Esprit dans l'une des îles Philipines; il est fort grand & long, élevé au centre, bas aux extrémités; il avance dans la mer vers le couchant. Nous parcourûmes en onze jours l'espace qui le sépare de Guam par des vents très-faibles, auxquels succéda un tems orageux: pendant deux ou trois nuits, nous n'osâmes porter de voiles. Ce cap est dans l'île Manille, l'une des plus considérables des Philipines; elle est habitée par des Gentils, & en partie couverte de forêts. Manille est bien bâtie, habitée par six ou sept cents Espagnols; mais elle est sans murs; elle est défendue par trois ou quatre fortins, bâtis, partie en pierres, partie en bois, mais peu redoutables. La ville a une ou deux petites galeres. C'est un pays riche en or & autres marchandises; elle fait un commerce considérable & annuel avec Acapulco dans la nouvelle Espagne; vingt ou trente vaisseaux y viennent de la Chine & des Sanguelos; ils y apportent différentes marchandises, sur-tout de l'or, qu'ils échangent contre de l'argent, donnant, dit-on,

le même poids de l'un qu'ils reçoivent de l'autre.

Les Sanguelos sont très-industrieux, instruits dans les arts mécaniques, & dans les sciences; ils font des ouvrages qu'aucun chrétien ne saurait imiter; ils peignent les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons, les insectes, brodent sur le satin, la soie, le coton & le lin; donnent un éclat, une perfection à la soie, à l'argent, à l'or, aux perles, qui surpasse tous nos efforts.

Le 14 au soir, nous entrâmes dans le détroit formé par les îles de Luçon & de Camlaja; le lendemain nous arrivâmes à l'île Capul, entre laquelle & les autres est un passage étroit, resserré encore par une chaîne de rocs qui partent de l'extrémité de Capul; il n'est cependant point dangereux; au-delà de ce promontoire est une belle baie, où la profondeur est de vingt pieds à un cable du rivage. A peine y eûmes-nous jeté l'ancre, qu'un canot vint vers nous; il portait le plus respecté des sept Caciques de l'île. Il nous croyait Espagnols, & il nous apportait des patates, qu'il nommait camotas, & des noix de cocos vertes; nous donnâmes à ses gens une aune de toile pour quatre noix de cocos, & autant pour un panier de patates. Ces racines sont bonnes à manger, & d'un goût agréable, soit bouillies, soit rôties.

La peau du Cacique était sur tout son corps

bariolée de figures qui semblaient gravées. Nous le fîmes monter, & lui persuadâmes d'envoyer ses gens sur le rivage chercher ses compagnons, ses égaux en dignité. A peine furent-ils sur le rivage, qu'une foule importune se hâta de nous apporter ses patates & ses cocos. Les autres Caciques vinrent aussi, & apportèrent des poules & des cochons. Ils en agirent avec nous comme avec les Espagnols, prirent huit réales d'argent pour chaque cochon, qu'ils nommaient *Balboye*, & une pour chaque poule. Pendant tout le jour que nous fûmes à l'ancre, nous ne pûmes nous occuper qu'à l'achat de ces provisions qui nous rafraichirent beaucoup.

Le soir du même jour, le Portugais Roderigo, que nous avons pris sur la Sainte-Anne, vint parler en secret à Cavendish : il lui dit qu'il avait eu à se plaindre de lui ; mais que cependant il lui avait été constamment fidele ; qu'il ne pouvait, ni ne voulait le trahir, & servir au malheur de lui & de son équipage ; qu'il se croyait obligé de lui dire que le pilote Espagnol, Thomas de Erfola, que nous avons pris avec lui sur le même vaisseau, avait écrit secrettement une lettre, qu'il l'avait cachetée & enfermée dans une cassette, dans le dessein de la faire parvenir à Manille, par les habitans de cette isle.

Que dans cette lettre il disoit que l'un des deux navires

navires Anglais qui avaient long-tems parcouru les côtes du Chili, du Perou, de la Nouvelle Espagne, & de la Nouvelle Galice, pris divers vaisseaux, brûlé des villes, & détruit tout ce qu'ils n'avaient pu emporter; qui avaient enlevé le vaisseau de Manille avec tous ses trésors, abandonné dans un pays désert ceux qui le montaient, se trouvaient dans ces parages; qu'il fallait veiller sur les forts, armer les deux galères, & faire tous les préparatifs possibles pour venir attaquer ce vaisseau seul, ayant peu de soldats, ancré dans l'isle de Capul; que si on l'attaquait promptement, il est vraisemblable qu'on réussirait à l'enlever, vu le petit nombre & la faiblesse de son équipage; que si l'on ne venait pas le détruire, on pouvait compter que dans peu d'années, on verrait arriver une armée d'Anglais pour assiéger & prendre la ville.

Après ce récit, Cavendish fit venir l'accusé, lui dit le fait, que d'abord il voulait nier, mais qu'après un examen sévère, & sur-tout après des preuves qu'il ne pouvait démentir, il avoua. Il fut pendu le lendemain matin.

Nous restâmes neuf jours autour de l'isle *Capul*, qui est abondante en diverses sortes de fruits, en provisions fraîches, & en bois; ses baies ont des facilités pour faire de l'eau; ses habitans sont

nuds , leur teint est un noir brun ; les femmes ont une ceinture de toile autour des hanches ; elles la font avec les feuilles du guyavier ; derriere , elles ont un tablier qui vient s'attacher par devant , près du nombril , à leur ceinture.

Ces Insulaires ont une coutume bizarre. Chaque homme ou garçon porte une petite cheville de bois à l'extrémité du membre viril & la recouvre : sur la tête de la cheville est un ornement en forme de couronne ; ils ôtent la cheville ou la remettent quand il est nécessaire. Pour nous en assurer , nous la tirâmes & la remîmes au fils du roi , âgé de dix ans.

Le 23 Janvier , Cavendish se trouvant avec les chefs de cette isle & une centaine d'autres , dont ils retirent des tributs en porcs , poules , patattes & cocos , leur fit connaître à tous qu'il était Anglais & ennemi des Espagnols ; il fit élever son pavillon , sonner la trompette & battre les tambours ; ce qui les surprit & les charma : ils lui promirent que dès qu'il serait de retour , ils l'aideraient à chasser les Espagnols des isles voisines. Pour leur prouver mieux qu'il était ennemi de leurs tyrans , il leur montra les dépouilles qu'il leur avait enlevées : cette vue parut augmenter leur amitié pour nous ; & pour nous faire plaisir , ils ramèrent autour de notre vaisseau. Nous les sa-

luâmes d'une falve générale qui excita leur étonnement; enfin ils prirent congé de nous, très-fatisfaits de nos manieres envers eux.

Le 26, à six heures du matin, nous mimes à la voile & suivimes la côte de Manille, passant entre cette isle & celle de *Masbat*. Le 28, nous jetâmes l'ancre entre deux autres isles, & découvrimes une frégate qui sortait d'un détroit & nous parut venir de Manille : elle bordait à la voile les côtes de la grande isle de *Panama*. Nous la poursuivimes & l'approchâmes de fort près; mais le vent se calma, & elle s'aida de ses rames. Alors, nous envoyâmes la chaloupe avec six hommes bien armés, qui entra après elle dans une riviere où nous ne pûmes l'atteindre. La chaloupe côtoya les rivages & trouva les eaux très-basses, & divers piquets plantés çà & là dans la mer, qui la firent rapprocher de nous. Bientôt nous vimes deux ou trois canots venir de la mer; l'un d'entr'eux s'approcha de nous; il renfermait trois ou quatre Indiens. Nous les appellâmes, mais ils ne voulurent point nous approcher; ils s'éloignerent, & nous ne les poursuivimes point, pour ne pas tomber au-dessous du vent. Peu après, nous découvrimes un autre grand canot, dont les longues rames agissaient avec vigueur; ces rames étaient faites de canne dans leur partie élevée, & terminées dans le bas

d'un plat fort large : nous y vîmes deux Indiens & un Espagnol. Comme nous en approchions, il courut vers le rivage ; mais deux de nos gens s'élançerent dans le canot, en firent détourner la proue, & se saisirent de l'Espagnol ; les Indiens sautèrent dans la mer, plongèrent, & ne reparurent sur l'eau qu'affez loin de nous.

Nous nous étions emparés du canot, & bientôt nous vîmes sur le bord une multitude de soldats avec un drapeau, où l'on voyait une croix rouge comme à ceux des Anglais. On y distinguait cinquante à soixante Espagnols qui étaient venus de Manille dans ce lieu sur des barques : là était une ville qu'on nomme *Neguan* ; près d'elle, dans une rivière, on construisait un nouveau vaisseau du roi, auquel il ne manquait que la ferrure. Cette troupe fit feu sur nous, mais aucun coup ne pût nous atteindre, & nous leur ripostâmes vigoureusement. Près de là, nous vîmes une frégate qui s'avançait, & nous dépêchâmes notre chaloupe pour nous en emparer ; mais il fallut nous éloigner pour ne pas exposer notre vaisseau : alors la frégate regagna le rivage ; ceux qui la montaient descendirent après l'avoir mise en sûreté : la chaloupe revint à bord. Nous avions toujours l'Espagnol dans nos mains : il n'était ni soldat, ni matelot, était venu avec ceux de Manille, où il avait long-tems été à l'hôpital :

il paraissait fort simple dans ses réponses aux questions que nous lui fîmes sur sa patrie.

Nous restâmes là toute la nuit à l'ancre, & nous vîmes que les Espagnols avaient partagé leur troupe en deux ou trois corps, & faisaient une garde vigilante en plusieurs lieux : c'est ce qu'on voyait aux feux qu'ils avaient allumés, & aux coups de fusils qu'ils faisaient entendre.

Cette isle a dans plusieurs endroits des plaines unies; de beaux & grands arbres y croissent, qui sont propres à faire d'excellens mâts pour toutes sortes de navires : dans le milieu, on y trouve des mines d'or confiées à la garde des Indiens. Plus, au midi, est une autre isle qui n'a été soumise ni par les Espagnols, ni par aucun autre peuple; elle est habitée par des noirs d'une haute taille, & de là vient son nom d'isle des noirs : sa grandeur est presque égale à celle de l'Angleterre, la plus grande partie en paraît basse; mais à la vue, elle semble très-fertile.

Le 29, nous mîmes à la voile dès le matin; nous nous fîmes précéder par la chaloupe, parce que nous étions dans un détroit formé par l'isle des Noirs & celle de Panama : à vingt-cinq lieues de là, nous vîmes une belle ouverture vers le sud-ouest, & nous y portâmes; aucun canot ne se présenta sur notre route : Cavendish renvoya sur le rivage le prisonnier Espagnol, en le char-

geant de dire au commandant de sa nation de préparer beaucoup d'or pour le moment où il viendrait l'exiger avec de plus grandes forces, soit qu'il en eût fait le projet, ou qu'il ne voulût qu'inquiéter les ennemis.

Le 8 Février, à huit heures du matin, nous découvrîmes une isle près de *Gilolo*. Elle s'appelle *Batochina*. Le 14, nous en vîmes onze à douze, petites, basses, unies, couvertes d'arbres: elles ne font pas loin des Moluques, sous le 3° 10' de latitude méridionale. Le 17, nous perdîmes notre tonnelier, qui languissoit depuis longtemps. Le 20, nous eûmes la vue d'autres isles qui en avaient entr'elles de plus petites; elles font sous le 4°. Le lendemain, mercredi des cendres, le capitaine Havers mourut d'une fièvre chaude qui ressembloit à la peste, & conserva sa violence pendant huit jours: nous en portâmes tous le deuil; on le jeta dans la mer, enveloppé dans un drap mortuaire, au bruit du canon, des armes à feu & des gémissemens de tous ceux qui étoient sur le vaisseau. Après sa mort, plusieurs tomberent malades; un climat brûlant & mal sain avait jeté des germes de mort parmi nous, & nous fit vivre dans la douleur pendant trois ou quatre semaines.

Le premier Mars, nous trouvâmes le détroit qui sépare la grande & la petite isle de Java, &

nous jetâmes l'ancre dans la partie de la grande île, qui est entre le midi & le couchant. Quelques habitans pêchaient dans une baie voisine. Notre général prit quelques-uns de ses gens dans le canot, & le Noir qui pouvait se faire entendre des gens du pays, & avait été pris sur la Sainte-Anne : il s'approcha des pêcheurs ; mais dès qu'ils virent notre canot, ils regagnerent le rivage & s'enfuirent dans les forêts. Notre général les fit rappeler par son Noir ; l'un d'eux se remontra sur le rivage & répondit. Le Noir lui demanda si l'on pouvait trouver de l'eau douce dans les environs. Il lui dit de faire savoir au roi qu'il était arrivé un vaisseau pour échanger de l'or & autres marchandises contre des vivres, des diamans, des perles, &c. Le pêcheur nous répondit que nous aurions bientôt les provisions que nous désirions. Notre canot revint, & quelque tems après nous partîmes afin de nous fournir d'eau & de bois.

Le 8, il vint à nous deux ou trois canots de la ville prochaine, qui nous apportèrent des œufs, des poules, du poisson frais, des oranges & des citrons ; & donnerent l'avis, que si nous voulions nous mieux fournir de vivres, il fallait se rendre en un lieu qu'on nous marqua, & qui n'était pas bien loin. Nous levâmes l'ancre & nous y rendîmes. Dès que nous fûmes à la voile,

un des canots du roi vint au-devant de nous : nous diminuâmes nos voiles pour l'attendre , puis nous entrâmes dans une baie peu éloignée , & y jetâmes l'ancre. Sur ce canot était un secrétaire-privé du roi. Il avait sur la tête une piece de toile de couleur , enveloppée comme un turban Turc ; il n'avait pour vêtement qu'une ceinture , & n'avait rien pour garantir ses pieds ; il portait sur sa poitrine un grand javelot. Près de lui était un interprète issu d'un Indien & d'une Portugaise , qui parlait très-bien la langue de sa mere. Ce secrétaire parla au général & lui fit présent d'un cochon , de poules , d'œufs , de poissons frais , de sucre & d'un vin , qui avait la force de l'eau-de-vie & la limpidité de l'eau de roche. Il lui promit que dans quatre jours il aurait plus de provisions que ses gens n'en demandaient. Cavendish le reçut très-bien , lui donna un festin avec les mets les plus exquis qu'on pût trouver ; il y versa du vin doux & d'autres encore ; & tous ceux qui jouaient des instrumens y furent rassemblés. Il lui dit , que lui & ses gens étaient Anglais ; qu'ils venaient de Chine où ils avaient fait le commerce ; qu'ils se proposaient de faire des découvertes & de se rendre aux isles Moluques. Le secrétaire lui dit qu'il y avait toujours dans l'isle des Portugais qui faisaient l'office de facteurs , & avec qui on faisait le commerce , sur

tout en esclaves, en épiceries, en poivre, en sucre & beaucoup d'autres choses. Il passa la nuit sur le vaisseau avec son interprète : ses promesses, son séjour à bord n'avaient pas endormi la prudence : chacun était à son poste avec ses armes, & pendant la nuit nous fîmes de tems en tems des décharges : cela fit penser aux habitans de l'isle, qu'il n'était jamais venu dans leurs ports un vaisseau si bien pourvu d'hommes & d'armes. Le matin, le secrétaire & son compagnon prirent congé de nous avec des marques d'amitié & de satisfaction.

Nous attendîmes quatre jours, au bout desquels nous vîmes venir un canot du roi ; le vent était si faible, qu'il ne pût arriver ce jour à notre vaisseau, & qu'il entra dans une baie pour y passer la nuit. Mais, au lever du soleil, il en vint neuf ou dix autres, très-chargés de diverses provisions : ils portaient deux bœufs vivans, dix grands pores, beaucoup de poules, d'oies & de canards, des œufs, des goyaves, du sucre en pain & autres, des cocos, des oranges douces, des citrons, du vin & de l'eau-de-vie, du sel & d'autres objets propres à assaisonner les mets ; presque toutes sortes de vivres. Parmi ceux qui les apportaient, il y avait plusieurs officiers du roi, & deux Portugais d'une taille médiocre & d'une figure intéressante ; ils portaient des pan-

talons : tout leur habillement semblaient avoir été fait en partie pour se conformer à l'usage du pays, en partie par faste ; ils avaient des chemises blanches d'une toile fine , avec un collet ; marchaient avec décence , mais avaient les pieds nus.

Leur vue nous inspira beaucoup de joie ; depuis un an & demi nous n'avions point vu d'Européen, de Chrétien qui fût notre ami ; ils étaient les premiers , & nous les accueillimes avec grand plaisir ; ils eurent un festin & de la musique : c'était tout ce que nous pouvions leur donner. Ils nous témoignèrent autant de joie qu'ils nous en inspiraient ; ils nous demandèrent des nouvelles de leur pays, ce qu'était devenu leur roi D. Antonio, s'il vivait, s'il était mort ; car il y avait long-tems qu'ils n'avaient rien appris du Portugal, & les Espagnols leur avaient assuré que leur roi n'était plus. Cavendish assura que leur roi vivait, qu'il était en Angleterre, qu'Élisabeth lui avait donné un état digne de son rang ; qu'il y avait guerre entre l'Espagne & les Anglais ; que nous étions venus dans la mer du sud attaquer les Espagnols ; que nous avions pris tous les vaisseaux que nous avions trouvés le long de la côte ; que nous avions pris & coulé à fond dix-huit à vingt voiles. Ce récit leur fit grand plaisir.

Ils nous dirent quel était l'état de l'isle de *Java* ; qu'elle était abondante & riche, qu'on y trouvait des provisions de vivres de toutes sortes, des fruits de toute espece, des marchandises précieuses. Ils nous dirent encore que le roi de cette partie de l'isle se nommait *Rajah Balamboum*, & qu'il était craint & respecté de tous les autres ; que le peuple ne pouvait rien acheter, ni vendre, ni même rien échanger des étrangers, sans sa permission ; qu'il y avait peine de mort pour ceux qui violaient cette défense. Que ce roi était un homme âgé, qu'il avait cent femmes, que son fils avait cinquante ans ; que par les coutumes du pays, lorsque le roi cessait de vivre, on brûlait son corps & on conservait les cendres. Que cinq jours après, les femmes du roi mort se rendaient en un lieu désigné ; que là, celle qui était la plus considérable, la plus estimée du défunt, portant une boule dans sa main, la jetait loin d'elle ; que toutes accouraient où la boule s'était arrêtée, tournaient le visage vers le levant, se frappaient d'un poignard, qu'on nomme *cerise*, dans le cœur, se lavaient les mains dans leur propre sang, & prosternant le visage en terre y expiraient.

Que les habitans étaient rusés & adroits, courageux pour conduire leurs entreprises, obéis-

fans & fomis à leur roi ; que , par exemple , lorsqu'il leur demandait quelque acte de vigueur , ils ne trouvaient rien de dangereux ; que le péril ne leur ôtait pas le cœur ; qu'ils préféraient la mort à l'abandon d'une entreprise commencée ; que d'ailleurs , celui qui ne réussit pas , est puni de mort. Par-là , on doit le regarder comme le peuple le plus courageux de toutes ces contrées : si l'un d'eux se bat avec quelque homme d'une autre nation , c'est avec le sabre & la lance ; s'ils en sont blessés , ils s'enfoncent l'arme dans le corps , pour se procurer une mort plus prompte , & finir sa vie d'une manière décidée , ou l'arracher à son ennemi. Ils nous dirent que quoique ces hommes soient d'un tein noir brun , & aillent toujours nus , il y avait cependant des femmes qui avaient le teint des Européennes , & portaient des habits. Ils ajouterent que si leur roi Antonio venait dans ces lieux , toutes les colonies tomberaient en son pouvoir , & sur-tout les isles Moluques , les Philipines , & leurs possessions en Chine & chez les Sanguelos ; que les Indiens même se déclareraient pour lui.

Après avoir payé toutes les provisions fournies par les Portugais & les habitans de Java , ils se séparèrent de nous , en promettant de nous bien recevoir à notre retour. Notre général les

salua de trois coups de canon , & le même jour 16 Mars , nous mîmes à la voile pour le cap de Bonne-Espérance.

Nous parcourûmes pendant environ deux mois tout l'espace qui se trouve entre Java & le continent de l'Afrique ; nous cherchions à connaître l'approche de la terre dans les cieus avec l'astrolabe ; nous avions les yeux fixés sur le pole du Sud , sur les étoiles , sur les oiseaux qui annoncent , dit-on , les tempêtes ou le beau tems , le voisinage de la terre , les vents ou la pluie ; nous faisons aussi attention aux marées & au courant. Le 10 Mai , nous eûmes une tempête qui vint du couchant ; elle était si forte que le vaisseau eût beaucoup de peine à tenir contre le vent ; elle dura tout le jour & toute la nuit. Le lendemain , un de nos gens monta de grand matin sur le mât de hune , & découvrit une terre qui s'étendait du Nord au Couchant. A midi nous la vîmes à l'Occident depuis le pont , & il nous parut que c'était le cap de Bonne-Espérance , dont nous n'étions éloignés que d'environ douze à quinze lieues. Le vent nous manquant , nous cinglâmes vers le Sud-Est jusqu'à minuit , qu'il s'éleva un vent très-frais qui nous porta vers le couchant. Dans les deux jours qui suivirent , le calme fut profond & le ciel obscur ; ce ne fut que le 14 à midi , que le tems s'éclaircit , & que nous re-

vimes la terre ; c'était le *Faux-Promontoire*, situé à quelque distance de celui de Bonne-Espérance.

Ce cap est facile à reconnaître : au-dessus de lui s'élevent trois fort hautes collines, peu éloignées l'une de l'autre ; la plus élevée est au milieu : vers la mer, le sol est très-bas. Le 16, il s'éleva vers le soir un vent violent qui soufflait de l'Est, & qui dura jusqu'au soir, tel que nous n'en avions point vu encore. Le matin nous avions vu le cap de Bonne-Espérance, qui est au Sud-Est du premier : c'est un pays très-élevé. A son extrémité occidentale, près du continent, sont deux rochers l'un au-dessus de l'autre, & plus avant dans la mer, on en voit trois autres : les cartes Portugaises le placent trop loin de l'île de Java, au moins de cinquante lieues. Nous vimes l'île Sainte-Hélène le 8 Juillet, au lever du soleil ; quoique nous en fussions peu éloignés, nous ne pûmes l'atteindre ce jour, parce que l'air était calme, & nous demeurâmes toute la nuit devant elle. Le lendemain, un bon vent nous poussa près du rivage, & nous envoyâmes notre chaloupe pour y chercher un port. A une heure après midi, nous nous trouvâmes à la distance de deux ou trois encablures du rivage, dans une belle baie, ouverte au Nord-Ouest de l'île, & nous y-jetâmes l'ancre à douze brasses d'eau.

Cette île est fort élevée, entourée d'une mer ouverte, & presque à égale distance entre les continens d'Afrique & d'Amérique, entre les côtes du Bresil & celles de Guinée, sous le 15° 40' de latitude Sud. Nous descendimes bientôt après à terre; nous y trouvâmes une vallée charmante où l'on avait élevé divers bâtimens agréables, & une église couverte de tuiles; le dehors en est beau, & a un corridor. Au fond s'éleve un autel sur lequel est un grand tableau encadré, où est peint le Sauveur; plus loin est sa mere, avec d'autres figures faites avec art; ailleurs on voit de beaux vêtemens avec divers symboles. Près de l'église sont deux maisons, dont un côté sert de cuisine, & l'autre renferme les provisions: leur toit est plat, & on y cultive une belle treille; autour de chacune, court un ruisseau d'une eau douce & fraîche.

Plus loin, vis-à-vis l'église, est une chauffée pavée qui va d'elle à la mer, le long de la vallée; là aussi est un jardin, où croissent les melons & les courges. A côté de l'église & du chemin s'éleve un clocher; au-devant est une belle croix, faite artistement de pierres quarrées, où l'on a gravé le tems de son érection: c'était en 1571.

Cette vallée est la plus belle & la plus grande de l'île; elle est agréable & bien cultivée; on y recueille des fruits & des légumes. Il y a beau-

coup de figuiers, qui portent constamment de beaux fruits ; car dans toutes les saisons de l'année, l'arbre porte des figues en fleurs, d'autres qui sont vertes, d'autres encore qui sont mûres. Dans les autres lieux de l'isle, on recueille aussi des citrons, des oranges, des grenades, des limons, des dattes ; les arbres en sont plantés & cultivés avec soin ; ils forment des ombrages en allées ; de chaque côté des vergers, on sème du persil, du basilic, du fenouil, de l'anis, du fenévé, des raves, & diverses autres plantes. Le ruisseau coule au travers de ces vergers, & avec peu de peine, on peut arroser tous les arbres de la vallée.

La rivière d'eau douce descend du haut d'une montagne, & tombe d'un rocher dans la vallée ; elle se partage ensuite en plusieurs bras, qui rafraichissent tous les jardins. Toute l'isle est composée de hautes montagnes, & de profondes vallées ; il n'y a que les collines & les vallons qui les séparent, où croissent une grande abondance de fruits. Sur les premières, il en croit même davantage que dans les secondes ; mais à cause de leur hauteur & de leur escarpement, il est dangereux d'y monter & d'en descendre.

On trouve dans cette isle beaucoup de perdrix qui sont très-familieres ; on peut les approcher d'assez près sans qu'elles fuyent ; elles courent, & rampent dans les recoins les plus escarpés des

montagnes.

montagnes. Nous en tuâmes quelques-unes ; elles sont de la grosseur & de la couleur de celles d'Angleterre ; c'est-à-dire ; presque de la grosseur d'une poule ordinaire , & de couleur cendrée ; elles vivent en société , au nombre de douze , de seize ou de vingt. On ne peut faire deux cents pas sans trouver l'une de ces sociétés. Les faisans ne sont pas moins nombreux dans cette île ; ils sont grands & gras , surpassent les nôtres par leur nombre & leur grosseur , & diffèrent peu des perdrix par la couleur : il y a encore une multitude de poules sauvages ; elles ont la tête rouge , le plumage mêlé de blanc & de noir , & sont d'une grosseur égale aux nôtres ; leurs œufs sont blancs , & semblables à ceux des poules domestiques.

On y trouve encore quelques milliers de ces chevres sauvages , que les Espagnols nomment *Cabritos* ; elles forment des troupes nombreuses , & quelquefois l'une de ces troupes couvre un espace de la longueur d'un mille ; soit qu'elles soient d'une espèce différente des nôtres , ou que le pays leur soit favorable , elles sont de la grandeur d'un âne , ont la crinière du cheval , & une barbe qui descend jusqu'à terre. Elles escaladent les rochers les plus escarpés , ceux même qu'on croirait inaccessibles à toute créature vivante. Malgré leur vitesse , nous en tuâmes plu-

siers, parce qu'elles sont en très-grand nombre. Les porcs n'y sont gueres moins nombreux ; ils sont très-fauvages, grands & fort gras. Ils se tiennent rassemblés dans la montagne, & attendent rarement qu'un homme les approche ; pour les tuer, il faut les surprendre pendant leur sommeil, ou lorsqu'ils se vautrent dans la boue.

A notre arrivée, nous y trouvâmes trois esclaves noirs, & un de l'isle de Java. Ils nous dirent que la flotte du Levant, composée de cinq navires, dont le plus petit était de huit à neuf cents tonneaux, chargée d'épiceries, de calicots, d'un grand trésor, de perles & autres pierres précieuses, était partie de Sainte-Hélène, seulement vingt jours avant que nous y arrivassions. Cette isle fut découverte il y a déjà long-tems par les Portugais, & ils la cultivèrent pour servir au rafraichissement des flottes qui venaient des Indes orientales. Lorsqu'elles y arrivent, elles y trouvent toutes les provisions dont un long voyage peut faire un besoin ; car elles n'y laissent personne qui puisse en consommer les productions, excepté quelques malades de leurs vaisseaux, qu'elles y déposent, parce qu'on ne croit pas qu'ils puissent vivre assez long-tems pour revenir dans leur patrie. La plupart s'y rétablissent, & la flotte de l'année suivante les prend & les ramene. La flotte ne s'y arrête point,

lorsqu'elle va aux Indes ; mais seulement à son retour : dans le premier cas , elles sont encore abondamment fournies de provisions , & sur-tout de grains ; mais lorsqu'elles reviennent des Indes , où les grains ne sont pas communs , elles sont assez mal pourvues.

Le 20 Juin , sur les huit heures du soir , nous levâmes l'ancre , après nous être pourvus de bois & d'eau , nous être rafraîchis avec de nouvelles provisions , & avoir nettoyé notre vaisseau. Nous cinglâmes vers l'Angleterre par un vent de Sud-Est , qui était très-fort à quelque distance de l'isle ; il souffla pendant plusieurs jours ; nous étions voisins de la ligne , quand le calme lui succéda. Après l'avoir passée , nous trouvâmes que le vent venait constamment du Levant ou du Nord ; il ne changea que lorsque nous fûmes arrivés au-delà du 30^e de latitude Septentrionale.

Le 21 Août , nous nous trouvâmes sous le 38^e de latitude ; deux jours après , poussés par un vent d'Est , nous découvrîmes les isles *Açores* ; le 24 au matin , nous vîmes les isles de *Flores* & de *Corvo*. Le 3 Septembre , nous rencontrâmes un vaisseau Flamand de Lissabon , & nous apprîmes avec une grande joie la destruction de la flotte Espagnole. Enfin le 9 du même mois , après une tempête qui nous avait enlevé la plus grande partie de nos voiles , nous entrâmes dans le port

de Plimouth, si long-tems desiré, & d'où nous étions partis, après un voyage de deux ans & deux mois.

Thomas Cavendish fit encore un voyage dans la mer du Sud ; mais comme il y alla & en revint par le détroit de Magellan, ce second voyage n'entre point dans notre plan.



V O Y A G E S
D'OLIVIER DE NOORT.

UNE compagnie de commerce, formée en 1598, ayant équipé deux vaisseaux & deux yachts, pour faire le commerce sur les côtes de la mer du Sud, en donna le commandement à Olivier de Noort, natif d'Utrecht. Les deux vaisseaux étaient le *Maurice*, & le *Henri-Frédéric*: de Noort monta le premier, en qualité d'Amiral; Jacques Claafz commanda le second, comme Vice-Amiral. Les deux yachts se nommaient la *Concorde* & l'*Espérance*; tous ensemble portaient deux cents quarante-huit hommes.

On assembla l'équipage à Rotterdam; on lui lut les réglemens, & il fit le serment de s'y conformer. Le 13 septembre 1598, les quatre vaisseaux sortirent du port de Goeree, & cinglerent vers Plimouth, où ils prirent un pilote qui avait suivi Thomas Cavendish dans son voyage autour du monde. Le premier événement de ce voyage, fut la perte des deux chaloupes de l'amiral, l'une abandonnée à six hommes sans mœurs, qui paraissaient ne pas se soucier d'un si long voyage;

l'autre, perdue avec un homme pendant la nuit, & qu'on ne put recouvrer à cause des brouillards.

Le 10 Octobre, ils découvrirent l'isle du *Prince*, parce qu'elle fut découverte par un prince de Portugal; on la vit avec joie, parce que les vents contraires avaient fatigué l'équipage, & lui avaient rendu des rafraichissemens nécessaires. On y jeta l'ancre; on y descendit, & d'abord on n'y trouva aucun habitant; mais la vue des bannieres blanches les invita à se montrer, & ils parurent disposés à donner des vivres pour de l'argent. Quelques Hollandais se rendirent au fort; les autres ne voulurent point quitter la chaloupe, malgré les sollicitations des Portugais, qui, voyant que leurs caresses perfides n'en pouvaient attirer davantage, se jeterent sur ceux qui étaient dans le fort, & en massacrèrent trois, parmi lesquels se trouva le pilote Anglais dont nous avons parlé. Un quatrieme parvint à s'échapper: ceux des chaloupes le voyant accourir précipitamment vers eux, voulurent se retirer, mais ils ne purent le faire assez promptement pour que les Portugais qui les poursuivaient dans l'eau, n'en tuassent deux encore, & l'un était le frere de l'amiral.

Celui-ci fit assembler le conseil de guerre, & l'on résolut de se venger de ces assassinats. Les vaisseaux avancerent dans le port, & cent vingt hommes armés y descendirent, enseigne déployée.

Cette tentative fut malheureuse ; les Portugais firent des décharges multipliées , les empêchèrent de traverser un bocage & un ruisseau qui les défendaient , & les firent reculer jusqu'à leurs cha-loupes : les Hollandais perdirent un homme en-core , & eurent seize blessés.

Cependant ils y firent leur provision d'eau , malgré les efforts de leurs ennemis ; Olivier de Noort descendit lui-même avec une partie des siens , fit une irruption dans l'isle , y brûla des moulins à sucre , & força les Portugais à se re-tirer dans leur fort. Il fit visiter les côtes , & y trouva des baies commodes , mais bien gardées ; ce qui lui fit comprendre que l'isle était trop bien peuplée pour en obtenir des rafraichissemens par la force. Elle est voisine de la ligne équinoxiale , & produit beaucoup de sucre , du tabac , & un peu de gingembre. On dit qu'il y a un arbre qui a vingt-quatre brasses de tour. Les Portugais sont parvenus à donner assez de christianisme à ses ha-bitans pour leur faire porter un chapelet au cou , & les faire incliner devant le crucifix & les images. Les Insulaires sont nuds , armés de rondaches , de piques , de longues rapières ; une ceinture est le seul vêtement des femmes ; il est ordinaire de leur voir à la main un couteau recourbé.

L'amiral crut donc qu'il fallait se rembarquer ; on avait fait provision d'eau ; mais on l'avait

achetée par la perte de quelques hommes, & par bien des blessures. Les Hollandais remirent à la voile, & découvrirent le cap *Gonsalvé*, où ils abandonnerent un pilote, que ses révoltes fréquentes avaient rendu insupportable & dangereux; ils cinglerent ensuite vers la côte du Brésil.

Ils la découvrirent dans les premiers jours de Février 1599; ils entrèrent le 9 dans la rade de *Rio Janeiro*, & y jeterent l'ancre vis-à-vis de la ville. Le lendemain, ils virent arriver un grand canot, & un Portugais qui parlait Flamand leur demanda ce qu'ils étaient, ce qu'ils voulaient, & promit de leur apporter bientôt une réponse du gouverneur; cette réponse fut ambiguë, & accompagnée de cinquante oranges. Noort, conseillé par ce Portugais, le fit arrêter avec trois autres hommes, & promit au gouverneur de les rendre, s'il voulait lui vendre des fruits pour de l'argent ou des marchandises. Le gouverneur garda le silence, & l'on fit une descente dans un canton abondant en fruits; mais cette tentative fut malheureuse encore; les Portugais firent deux hommes prisonniers, & en blessèrent sept ou huit autres; le canon du fort emporta la tête d'un matelot, & coupa les haubans d'un yacht.

Les Portugais parurent vouloir cependant fournir des vivres, si l'on descendait à terre; on crut

voir de la trahison dans cette proposition, & après avoir échangé les deux prisonniers, & laissé un homme qui s'était laissé surprendre, les vaisseaux mirent à la voile, & vinrent mouiller entre deux îles désertes, dont on nomma l'une, île des *Moules*, parce qu'on y en trouva un grand nombre, & l'autre, île des *Palmiers*, parce qu'on n'y vit que de ces arbres. Une tempête les fit retrograder pour se mettre en sûreté entre le continent & l'île de Saint-Sébastien, qui ferme une grande rade. Le continent leur offrit diverses autres baies, où ils pêcherent beaucoup de poisson. L'île de *Saint-Sébastien* est ombragée d'arbres; on y prit des mouettes & des perroquets; on y cueillit une herbe, dont la feuille est semblable à celle du faule, & qui est pleine de suc; mangée avec du vinaigre, elle offre un excellent remède contre le scorbut.

Mais ils n'y furent pas long-tems tranquilles: on les avait suivi de *Rio-Janeiro*, & on leur dressa une embuscade où ils perdirent six hommes, qui erraient dans le continent. Les vaisseaux s'éloignèrent; ils avaient fait de l'eau douce, mais ils manquaient de rafraîchissemens. On tint conseil; l'hiver approchait; & les tempêtes sont fréquentes alors dans ces parages: d'ailleurs, on avait beaucoup de malades, & on résolut d'aller hiverner dans l'île Sainte-Hélène; les vents s'y oppose-

rent, & il fallut encore se rapprocher de la côte du Bresil; car le nombre des malades en faisait une nécessité.

Le 30 Mai, ils la découvrirent; le lendemain ils envoyèrent deux chaloupes vers une riviere dont les Portugais ne leur permirent pas d'approcher. Ils éinglerent vers l'isle *Sainte-Claire*, & y descendirent le 3 Juin; mais ils n'y trouverent qu'un filet d'eau qui descendait d'une fente de roc. On y transporta cependant les malades; quelques-uns moururent lorsqu'ils furent sur le rivage; on éleva des cabanes pour les autres. Sans rafraichissemens, presque sans eau, ils y passerent quinze jours dans la plus grande misere; on y trouve cependant quelques prunes aigres, quelques palmiers, & une herbe nommée *Perfil de mer*, dont ils mangerent avidement. Noort y distribuait des bignets aux malades, & pour vaincre leur répugnance pour tout mouvement, il n'en donnait qu'un à ceux qui les attendaient dans leurs cabanes, & deux à ceux qui les venaient chercher: bientôt tous vinrent les recevoir. Malgré ses soins, il y perdit encore trois hommes. Cette isle n'a qu'une lieue de tour, & n'est qu'à une lieue du continent. Noort la quitta le 18, après y avoir brûlé le yacht la *Concorde*, qui faisait eau de toutes parts, & revint à l'isle *Saint-Sébastien*, où il remplit ses fu-

tailles sans perdre un homme. De là il cingla vers le port *Desiré*, nommé ainsi par Thomas Cavendish. Les Hollandais y entrèrent dans la nuit du 20 Septembre.

Ils y virent un courant très-clair, diverses îles, des chiens marins, des pingoins qui font des trous dans la terre comme des lapins, & y font leurs œufs; on en trouve sur-tout vers une île placée au midi du port. Noort y chercha des hommes, & n'y en put trouver; mais il y vit des sépulchres sur le haut des rochers, couverts de pierres rougies, renfermant des coquilles taillées en figures diverses, des arcs, des flèches, & d'autres armes qui les ornaient aussi à l'extérieur. Tout y est peint en rouge, jusqu'au cadavre qu'ils renferment. Les flèches sont faites d'un roseau léger, armé d'une pierre tranchante.

Là, les Hollandais rétablirent leurs forces; ils enleverent pendant leur séjour dans ce lieu, plus de 50,000 oiseaux avec leurs œufs. Ils y mirent leurs vaisseaux à sec, les nettoyèrent, les enduirent de suif; ils éleverent une forge, & y fabriquerent tous les instrumens que la situation où ils se trouvaient, leur rendait nécessaires. Noort visita le port, & en reconnut l'étendue; nulle part il ne découvrit de sauvages, mais des tombeaux attestaient qu'il y en avait

eu. On y trouva deux grandes barres de fer , qui parurent être du fer d'Espagne. Le pays est uni & nud ; on n'y découvre que des traces d'animaux ; des autruches farouches s'enfuirent au bruit de leurs pas ; ils en découvrirent un nid , où l'on compta dix-neuf œufs. Le capitaine de l'Espérance y mourut ; on l'y enterra honorablement , & l'on mit sur sa tombe une plaque de cuivre , où l'on avait gravé son nom & le jour de sa mort.

Jusqu'alors il y avaient vécu sans inquiétude ; mais la vue de quelques Sauvages les troubla. C'était le 12 Octobre. Noort alla vers eux dans sa chaloupe , & s'avança dans le pays ; tout s'enfuit devant la troupe qu'il conduisait. Cependant il avait laissé cinq hommes pour garder ses chaloupes , avec ordre de ne point descendre à terre ; le froid les força d'aborder pour se réchauffer en se promenant ; des Sauvages embusqués firent alors voler une nuée de flèches sur eux ; trois en furent tués ; les flèches leur avaient traversé le cœur & le poumon. Des deux qui survécurent & purent fuir , l'un fut blessé à la jambe ; ils dirent que ces Sauvages étaient de grande taille , qu'ils avaient de longs cheveux , le teint olivâtre , le visage peint , & le regard farouche. Après cette attaque subite , ces hommes cruels ne se montrèrent plus.

Après avoir falé un grand nombre de chiens marins & de pingoins , les Hollandais leverent l'ancre , & firent voile vers le détroit de Magellan. Ils découvrirent le cap des Vierges le 4 Novembre ; il est blanc & élevé ; toute la côte est auffi blanchâtre , unie , affez femblable à celle de Douvres. Le lendemain , ils entrèrent dans le détroit , après avoir confumé quatorze mois pour y arriver , & perdu cent hommes par les maladies ou divers accidens.

Noort fit pendant quelques jours d'inutiles efforts pour pénétrer plus avant ; il fut toujours contrarié , ou par les vents , ou par son vice-amiral , qui refusait de lui obéir. La prudence lui fit fermer les yeux sur cette défobéiffance ; trois fois il entra dans le détroit , trois fois les vents le repoufferent vers le cap des Vierges. Enfin , le 22 , les deux vaiſſeaux louvoyerent heureuſement , & gagnerent enfin le premier goulot , qui n'a qu'une demie lieue de large ; mais les vents & les courans ne leur permirent pas de le traverser.

Sur la côte méridionale , on vit un homme courant ſur le rivage , couvert d'un manteau ; ce qui fit ſouſçonner que c'était un chrétien : en l'approchant , on vit un ſauvage , dansant & ſautant avec affez d'agilité ; il était de taille moyenne ; ſon viſage était peint ; on lui fit en

vain des signes, il ne voulut jamais s'approcher; on descendit à terre, & tua quelques animaux. Le Sauvage étonné regarda sans prendre la fuite; mais enfin il se retira lentement.

Le vent les repoussant toujours, ils essayèrent de gagner la côte méridionale, & d'y jeter l'ancre; les courans les firent chasser, leur cable se rompit comme un fil, & ils perdirent leur ancre; ils se tinrent au large, & le vent étant tombé, ils profitèrent de la marée pour enfler le détroit; ils furent enfin assez heureux pour le traverser, & ils pénétrèrent même au-delà du second pas, qui est terminé au midi par une pointe, à laquelle ils donnerent le nom de *Nassau*.

A deux lieues de-là sont deux isles, dont la plus petite leur parut inhabitée; ils y envoyèrent une chaloupe. Les Sauvages jetèrent des pingoins à ceux qui les montaient, & leur firent signe de se retirer; on ne les écouta point, & on descendit. Les Sauvages étaient au nombre de quarante; d'abord ils lancèrent quelques flèches, puis ils s'enfuirent & se cachèrent dans une caverne d'un difficile accès; les Hollandais résolurent d'y pénétrer; les Sauvages se défendirent jusqu'à la mort, & blessèrent quelques Hollandais. Au fond de la caverne étaient entassées des femmes & des enfans; les premières cou-

vraient les seconds pour les préserver des coups. Quelques-unes avaient été blessées, & cette attaque injuste & cruelle ne rapporta d'autre avantage que deux filles & quatre garçons, dont un apprit la langue de ses ennemis, & leur apprit quelle était sa nation.

Elle se donne le nom d'*Enoo*, & habite un pays appelé *Coffi*. La petite isle où on les avait trouvés se nommait *Talcke*, & la grande *Castemue* : celle-ci est abondante en pingoins, & les habitans font des manteaux de leurs peaux rassemblées. Tels sont leurs uniques habits : leurs maisons sont des antres qu'ils creusent eux-mêmes. Le continent voisin nourrit beaucoup d'autruches, & des quadrupèdes, qu'on désigne sous le nom de *caffoni*, & qu'on croit être une espèce de cerfs.

Chaque caverne renferme une famille souvent très-nombreuse, & formant un petit peuple. Le prisonnier parla de celle de *Kemeneré*, qui habitait le canton de *Kari*; des *Kemekas*, qui possédaient le pays de *Karamai*; des *Karaykes*, qui vivaient dans le pays de *Morine* : tous sont semblables aux *Enoo*; leur taille est moyenne, leur poitrine large & relevée, & tout leur visage peint. Les hommes ont les cheveux tombant sur le front; ils sont couverts d'un manteau fait de peaux de pingoins, cousues ensemble avec adresse : les

femmes ont une ceinture & les cheveux coupés.

Plus avant, dans les terres, est le peuple *Tirmemen*, dont le pays a le nom de *Coin* : les hommes y ont jusqu'à dix ou onze pieds de haut, vivent d'autruches & sont ennemis de leurs voisins : tous paraissent être antropophages.

Noort remit à la voile le 18 Novembre, mais il ne put aller bien loin ; il fallut jeter l'ancre : on vit des baleines & on chercha de l'eau douce : de loin on vit un beau ruisseau qui traversait le pays, mais on n'en put trouver l'embouchure dans la mer : sur ses bords on voyait des arbres où voltigeaient des perroquets. Ce lieu parut si agréable, qu'on lui donna le nom de *Sommerbay*. On s'en éloigna pour chercher le port *Famine*, où l'on espérait faire de l'eau & du bois ; on entra dans un golfe où les Hollandais espéraient trouver des ruines de *Philippeville*, mais il n'en restait plus de vestiges.

Le détroit est dans ce lieu large de quatre lieues, bordé de hautes montagnes couvertes d'une neige éternelle : le rivage est planté de bois, & on put y construire une chaloupe. L'écorce de ce bois pique la langue comme l'épicerie la plus active : c'est une canelle batarde.

Le 12 Décembre, les vaisseaux doublerent le cap *Frowart*, la pointe la plus méridionale du continent. A quatre lieues de là, ils entrèrent dans

dans une grande baie où ils firent de l'eau, & cueillirent une espece de creffon d'eau qui croit sur le rivage, & est un bon antiscorbutique. Le pays était couvert d'arbres; quelques matelots y mangerent une herbe qui les rendit furieux pendant quelque tems.

Ils s'avancèrent jusqu'à une autre baie où ils descendirent, & où ils construisirent une chaloupe, longue de trente-sept pieds, & firent du charbon: ils lui donnerent le nom de baie d'*Olivier*, & y séjournèrent douze jours. Le 15 Décembre ils découvrirent une voile; spectacle qui les étonna dans un lieu si sauvage & si peu fréquenté. Pour comble de bonheur, ils trouverent que c'était un vaisseau Hollandais, commandé par Sebald de Wert, qui revenait de la mer du sud & y retournait avec un autre vaisseau. Ce capitaine se joignit à eux, & ils firent route ensemble.

Après s'être donnés pour rendez-vous l'isle *Sainte-Marie*, dans la mer du sud, au cas qu'on fût séparé par les tempêtes, on entra dans une baie voisine du cap *Galant*, où cinq vaisseaux de la compagnie avaient passé une partie de l'hiver: là sont trois petites isles, & plus loin celles des Pingoins. La baie est abondante en moules & en coquillages encore meilleurs: les arbrisseaux y fournissent des especes de groseilles rouges dont

les équipages mangerent abondamment. C'est là que le vice-amiral se sépara du reste de la flotte & s'éloigna seul. On le suivit, mais la marée força de jeter l'ancre dans un lieu sans abri, & d'y demeurer deux jours : les flux & l'ébé y sont incertains dans leur retour.

Le 22, ils jeterent l'ancre dans une baie sur la côte méridionale du détroit, près d'une petite île ronde : on la nomma *Baie Maurice*. Le conseil de guerre résolut de mettre aux arrêts le vice-amiral qu'on avait rejoint : on rédigea les chefs d'accusation qu'on formait contre lui, & on lui donna trois semaines pour y répondre. On nomma Pierre de Lint vice-amiral en sa place. Lorsque le terme fut écoulé, il défendit sa cause devant le conseil de guerre, qui le trouva coupable, & décida qu'il serait abandonné sur la côte du détroit. On le mena sur le rivage avec un peu de pain & de vin, & on l'y laissa en proie aux regrets, aux besoins, aux dangers : la mort pouvait être moins cruelle ; elle était plus lente, sans être moins inévitable.

La baie qu'on avait vue le 26, formait divers canaux, & près d'elle étaient quelques lacs d'eau douce. On y trouva beaucoup de glaces, quoiqu'on fût au milieu de l'été. Le 8 Janvier 1600, on fut attaqué par les sauvages, qui tuèrent deux hommes & en blessèrent un troisième dans le

canot qui suivait le rivage : ils s'enfuirent dès qu'ils virent approcher du secours : ils y ont pour armes de grosses massues & de longues zagaies. Il y avait là des arbres propres à la construction ; les Hollandais coururent vers le levant jusqu'à un cap du continent, nommé *Baluto*, d'où la vue paraît s'étendre sur l'Océan qui en est à vingt lieues. Le lendemain, ils virent trois canots remplis de sauvages qui s'enfuirent bientôt sur une montagne, en menaçant avec leurs massues, & lançant des pierres avec la fronde.

Les vaisseaux contrariés par les vents & la marée, firent encore trois lieues, puis ils entrèrent dans la *Baie des gueux*, où le mouillage est très-bon, & où l'on trouve une multitude d'oies qui volent à fleur d'eau. Ils remirent à la voile & découvrirent le cap *du Desir*, semblable à une montagne : près de lui sont deux petites îles, & plus loin on en découvre un plus grand nombre, que les Espagnols nomment *Isles noyées*. Enfin, les vaisseaux Payant dépassé, se trouverent dans l'Océan. Les Anglais donnent cent douze lieues communes à ce détroit : les Hollandais doublent presque la distance, & se trompent. Le 8 Mars 1600, les vaisseaux cinglant vers les côtes du Chili, se trouverent porter encore cent quarante-sept hommes ; mais six jours après on perdit de vue le vice-amiral. Le 21, les deux vaisseaux

qui vogaient encore ensemble, découvrirent la côte du Chili. Le pays leur parut cultivé en divers endroits, & sur un promontoire, on découvrit une troupe de cavaliers. La ville d'*Impériale* n'en était pas éloignée.

Ils avancèrent encore & découvrirent une île au couchant, à la distance de six lieues du continent; ils y vinrent jeter l'ancre : c'était l'*Isle Mocha*, dont la grandeur est médiocre, qui au centre a une haute montagne à deux sommets, d'où descend une rivière d'eau douce : du pied de la montagne à la mer le pays est uni tout autour d'elle. On y envoya un criminel auquel on fit grâce de sa peine, s'il réussissait dans sa négociation; il fut reçu des sauvages, qui renvoyèrent au lendemain : il y vit des brebis & d'autre bétail paissant dans la plaine; le pays lui parut beau & cultivé. On vint en effet commercer avec eux le lendemain : on reçut une brebis en échange d'une vache, une poule pour un couteau; du maïs, des patattes, des melons & d'autres fruits, pour des clous ou des miroirs. Deux des chefs vinrent à bord & y passèrent la nuit : on crut entendre à leurs signes que les Espagnols avaient reçus quelque échec près de *Baldivia*. On retourna dans l'île avec eux; on fit aux habitans des présens de chemises, de chapeaux & autres marchandises. Le lieu qu'ils habitaient

offrait un petit village formé de maisons de paille, ayant au centre une espece de vestibule dont ils éloignaient les étrangers, ainsi que de leurs femmes. On vit sortir ces dernieres de leurs maisons, & à un cri que firent les maris, elles vinrent se mettre à leurs genoux; ils offrirent des billots aux Hollandais pour s'y asseoir, & une vieille femme vint leur présenter une cruche de terre remplie d'une liqueur nommé *cica*, dont ils burent avec plaisir : elle est faite avec le maïs, que l'on fait fermenter dans l'eau de la maniere suivante. Les vieilles femmes mâchent ce grain; leur salive y tient lieu de levain, & elles mettent le tout dans une futaille remplie d'eau, où il fermente & s'aigrit. Plus les femmes qui le mâchent sont vieilles, plus le breuvage est estimé. Ils s'en enivrent dans des jours de fêtes, où ils s'assemblent tous autour d'un pilier, sur lequel est l'un d'entr'eux qui siffle & chante, tandis que les autres boivent.

Un Espagnol avait autrefois habité cette isle, près de laquelle il avait fait naufrage. Il y vécut trois ou quatre ans; mais il avait soin de se cacher, quand ils étaient ivres, parce que cet état réveillait leur haine contre les Espagnols; & il n'y vécut si long-tems, que parce que les filles le protegeaient. Ces Insulaires prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir : les filles y

font la richesse de leur pere, parce qu'on les lui achete avec des bœufs, des brebis & autres choses. Ils vivent paisiblement ensemble; mais s'il se commet quelque meurtre, les amis du mort le vengent en ôtant la vie à son meurtrier, à moins que celui-ci ne se rachete, en leur donnant annuellement une certaine quantité de cica. Telle est aussi la maniere de vivre des habitans indépendans du Chili, qui font leurs habits de la longue laine d'une brebis qui leur sert de bête de charge, qui ne marche plus quand elle est fatiguée de quelques coups qu'on la frappe: elle se venge de ces coups, en exhalant contre leur conducteur une odeur très-désagréable. On n'en voulut point vendre aux Hollandais, mais on leur en amena de semblables à celles d'Europe; elles étaient très-grasses.

Noort partit de cette isle le 24, & cingla vers celle de *Sainte-Marie*, qui en est à vingt-trois lieues. Ils la découvrirent & y virent un vaisseau à l'ancre, qu'ils crurent être leur vice-amiral, & qui se trouva un vaisseau Espagnol: celui-ci s'éloigna promptement, passa entre deux écueils, puis regagnant la haute mer, il espéra s'échapper; mais les Hollandais le suivirent pendant deux jours, & le prirent après un léger combat. On donna la vie à ceux qui le montaient. C'était un bâtiment qui venait faire sa charge de provisions,

comme farine, lard, &c. qu'il devait porter à Arauco, & y donner avis si quelque vaisseau ennemi avait pénétré dans ces mers, pour qu'on armât tout de suite les vaisseaux de guerre de Lima, & deux autres qui se trouvaient dans le port d'Arica. La prise se nommait *El buon Jesus*, & était du port de soixante tonneaux.

Cette poursuite les éloigna de Sainte-Marie, qu'ils ne purent plus regagner à cause des vents contraires: ils résolurent de se rendre à *Val-Paraiso*; ils s'éloignèrent ainsi du rendez-vous marqué, & ils ne revirent plus leur vice-amiral. Les officiers du vaisseau Espagnol leur apprirent que deux vaisseaux Hollandais, commandés par Simon de Cordes, avaient relâché à Sainte-Marie; que le capitaine étant descendu sur un promontoire du continent, vis-à-vis de l'isle, avec vingt-trois hommes, un renegat Espagnol les y avait attirés, & que les Indiens les croyant Espagnols, les y avaient tous tués; que les vaisseaux avaient été amusés par les promesses d'un gouverneur de la Conception, qui leur avait envoyé un capitaine pour semer des obstacles devant eux en paraissant les servir; mais que celui-ci leur faisant entrevoir ce qu'ils avaient à craindre, & leur ayant procuré des vivres, ils purent s'éloigner avant l'arrivée des vaisseaux Espagnols envoyés pour les prendre. Ils dirent aussi qu'on attendait

dans le pays les vaisseaux d'Olivier de Noort, dont on connaissait la force, & jusqu'aux noms de ceux qui les commandaient.

Noort s'avança vers *San-Yago*, dans le port duquel (nommé Valparaïso) ils virent trois vaisseaux, mais le calme retarda leur course, & les Espagnols qui s'en apperçurent, se hâtèrent d'en enlever tout ce qui était de quelque prix. On les aborda enfin; on n'y trouva que des Indiens, dont on tua la plus grande partie & fit prisonnier le reste. L'un de ces vaisseaux, nommé *Los-Picos*, était du port de cent soixante tonneaux; ce fut le seul que l'on conserva; les autres furent brûlés: on y trouva quelques brebis, du suif, du vin dans des cruches, des porcs, trois chevaux, du beurre, des olives, des cocos, des pommes, & quelques peaux. Valparaïso n'avait alors qu'une loge près du Havre: on y dépose les marchandises; le vin est exposé sur le rivage, parce qu'on n'y craint point la pluie. *S. Yago* est à dix-huit lieues de là, dans des campagnes abondantes en vins, en pommes, en coings, & où paissent de nombreux troupeaux de brebis. Ils apprirent dans ce lieu que deux Hollandais faits prisonniers sur des vaisseaux qui les avaient précédés, languissaient dans la misère à *Limã*; mais ils ne pouvaient les secourir.

Le premier Avril, les deux vaisseaux entrèrent

dans le *Puerto Laguasco*, grande baie, rade sûre, sur les bords de laquelle on voit peu d'arbres, peu de maisons; mais on en découvre dans les campagnes fertiles qui sont au-delà. La rivière était trop basse pour qu'ils y pussent faire de l'eau; on ne put y trouver que de très-beaux melons d'un goût excellent, des raisins, des poules & des œufs. C'est là que Noort relâcha le capitaine & la plus grande partie de l'équipage du *Bon Jesus*, après leur avoir fait toutes les honnêtetés les plus propres à les engager à adoucir le sort des deux Hollandais de Lima. Il retint son pilote, qui lui apprit qu'il y avait trois navires de guerre prêts à faire voile dans le port de Lima, & lui fit connaître toutes les principales villes du Chili & du Perou, leurs richesses & leurs forces. *Chibue* (Chiloe) est, lui dit-il, une grande île dont les bords sont habités par les Espagnols, où l'on trouve des brebis & de la laine dont on fait de bonnes étoffes. *Osrone* est une ville dans les terres, où l'on fabrique de ces étoffes & des toiles. C'est aussi l'occupation des habitans de *Vilal-Rica*, & elles sont l'objet d'un grand commerce. *Baldivia* est sur une rivière, près d'elle sont des mines d'or; on y scie des planches. Non loin de là sont les *Tolteins*, peuple qui fabrique des draps. *Impériale* était une grande ville Indienne, à six lieues dans les terres, où les Espagnols avaient répandu

beaucoup de sang, & dont les Indiens avoient
 ensuite chassé l'évêque. La rivière qui l'arrose,
 peut recevoir des vaisseaux à son embouchure.
Angol en est à trente lieues : on y trouve de l'or,
 on y fabrique des étoffes. *Tuccabel* a une côte
 unie, sans rade ; elle n'est habitée que par les
 Indiens. *Arauco* est un fort gardé par quatre-
 vingts Espagnols, qui n'osent s'en écarter. *La*
Conception a une bonne rade & un fort bien gardé ;
 on y trafique en or. *Sillao* est dans les terres ;
 son sol est riche en fruits : cent cinquante Espa-
 gnols la défendent. *S. Jago* est la capitale du
 Chili : on y commerce en vin, en suif, en fruits,
 en blés & en bétail : ses habitans Indiens, sont
 armés de lances & montent des chevaux qui cou-
 rent en troupes dans les campagnes. *Coquimbo*
 est peuplée d'Espagnols, qui en ont détruit les
 anciens habitans : ses environs sont riches en
 or, en vin & en fruits. *Porto Moreno* est aujour-
 d'hui déserte : ses environs sont peuplés d'hommes
 errans, qui vivent de pêche, & donnent en tri-
 but un poisson aux Espagnols. *Rio Loa* n'est ha-
 bitée que par des pêcheurs, ainsi que *Terrepaça*.
Pissago est un port désert, où l'on embarque du
 vin. *Arica* a un fort de quatre canons : on y
 embarque l'argent qu'on tire des mines du *Potosé*.
Ciloca est le havre d'*Arequipa*, grande ville Es-
 pagne, dans des campagnes abondantes en vin,

froment & fruits, & riches en brebis & en mulets. *Camana*, peuplée d'Espagnols, est riche en vins. *Oconge* est une vallée couverte de vignobles. *Arica*, ville peuplée, située sur une colline. La *Nesca* est un bon port; il est peuplé d'Espagnols, dont le vin est le plus grand objet de commerce: c'est aussi la plus grande richesse d'*Ica*. *Paraco*, *Pisco*, sont des ports. *Cbinca* fournit beaucoup de mercure; *Cangueta*, beaucoup de fromage, de fruits, de froment & de maïs. *Lima* est très-peuplée, mais n'est pas forte: son port est le *Callao*. Le sol de ce pays est si fertile, quoiqu'il n'y pleuve pas, on y fait deux moissons par année, & que chaque épi rend le double de ceux d'Espagne. A dix-huit lieues de Lima, est une vallée remplie de sel, où on va le chercher en grosses pièces, & celui qu'on enlève est bientôt remplacé par d'autre. Plus au nord, est *Gavre*, riche en froment & en miel; *Baranqua*, qui n'a que des blés; *Guermei*, peuplé d'Indiens qui y commercent en charbon de bois. *Santa* est peuplé d'Espagnols: le pays est riche en froment, maïs, sucre, miel & autres objets de commerce. *Truxillo* a un port où l'on charge du miel, des conserves, du savon d'Espagne, du cuir, &c. Tel est le précis des discours du pilote Juan de Sant-Anal, très-instruit de l'état des colonies Espagnoles.

Olivier de Noort intercepta aussi des lettres qui lui apprirent que les Indiens s'étaient révoltés contre leurs tyrans, qu'ils avaient pris, rasé Baldivia, & emmené un grand nombre d'Espagnols prisonniers; mais qu'on venait d'y en envoyer deux cents autres pour relever les murs de cette ville. Que la ville d'*Impériale* était assiégée si étroitement, qu'on ne pouvait y entrer ni en sortir, & que la famine y régnait avec toutes ses horreurs. Ces Indiens guerriers combattent presque tous à cheval; quelques-uns ont des fusils. S'ils tuent un Espagnol, ils fendent son corps & en mordent le cœur, pour se venger des maux qu'ils leur ont apportés. Avant d'aller au combat, leurs chefs leur font de longues harangues, pour les exciter à la vengeance contre leurs tyrans, qu'ils nomment *Viracoché*; c'est-à-dire, *Ecume de mer*. Lorsqu'ils eurent détruit *Baldivia*, ils couperent la tête aux Prêtres, & disaient: *Maintenant les Dieux des Espagnols tirent à leur fin*. Ils versèrent de l'or dans la bouche des morts, & disaient: *Nation avare, rassasie-toi de cet or qui t'a fait commettre tant de barbaries*.

Lorsqu'ils voulurent élire le chef qui devait marcher à leur tête, ils chargerent une poutre pesante sur l'épaule de ceux qui pouvaient y prétendre; quelques-uns la soutinrent cinq à six

heures. L'un d'eux la foutint vingt-quatre heures, & fut reconnu leur chef.

Le 7 Avril, les Hollandais brûlerent encore le vaisseau *Los Picos*, à moitié chargé de suif, qui en rendit l'incendie plus violent : ils firent voile au travers d'une brume épaisse, qui leur offrit un phénomène singulier. Les matelots eurent leurs habits tout couverts d'une espece de farine, comme si on les eût poudrés. Le pilote Espagnol leur dit que cette aventure était ordinaire dans ces parages, qu'on nommait *Arenales*, ou sablon-neux.

L'on apprit que le *Bon Jesus* avait eu cinquante-deux petites caisses d'or, que le capitaine avait fait jeter à la mer, pour que les Hollandais n'en pussent profiter. On fit en vain les plus exactes recherches, on n'en retrouva qu'une livre, que le pilote Espagnol avait cachée dans son haut-de-chauffe. Il déclara qu'il avait fait voile avec deux vaisseaux de guerre de Lima, qui transportaient de la farine & des soldats, & que le *Bon Jesus*, devait encore charger de Por à l'Isle *Sainte-Marie*, pour le porter à Lima. Les Hollandais s'applaudirent d'avoir causé tant de pertes à leurs ennemis, mais ils auraient bien voulu en profiter. Ils auraient pu faire une bonne capture dans l'Isle *Sainte-Marie*, s'ils avaient su qu'elle renfermait des mines; mais il n'était plus tems d'y revenir,

& l'on abandonna encore ces côtes dans la crainte de rencontrer les vaisseaux de guerre Espagnols qui les cherchaient. Ils voulurent enfin trouver l'isle des *Cocos*, & se résolurent à faire voile pour les Philippines, qui étaient à deux mille quatre cens lieues des côtes qu'ils quittaient.

On cingla donc vers ces isles le 20 de Mai. Le 30 Juin, on jeta le pilote Espagnol à la mer, triste récompense des lumieres qu'il leur avait données. Son crime était de se plaindre qu'on l'avait empoisonné. Il était à plaindre de le croire; mais cette erreur ne pouvait nuire aux Hollandais, & sa mort était une cruauté inutile.

Le 15 Août, le gouvernail du Bon Jesus se rompit, & le bâtiment fit eau de toutes parts; on fut contraint de l'abandonner, après en avoir retiré l'équipage, les vivres, & deux pieces de canon. Bientôt on le vit couler à fond. On voguait sur une vaste mer depuis quatre mois, sans voir la terre; ce ne fut que le 15 Septembre au soir qu'on découvrit une des Larrons. Le lendemain les vaisseaux furent environnés de canots remplis de noix de cocos, de bananes, de cannes à sucre, de poissons & autres rafraichissemens, qu'on échangea contre du vieux fer; ils étaient si pressés par ces canots, qu'ils passerent sur deux de ces canots, ceux qui

s'y trouverent se mirent à nager, releverent leurs canots, & n'y perdirent rien. Ce sont d'adroits Larrons, en effet; ils tromperent en diverses manieres. On achetait un panier rempli de cocos; au fond on ne trouvait que des feuilles ou des coquilles. Un d'entreux monta sur le vaisseau, arracha l'épée d'un Hollandais, s'élança dans la mer, & s'échappa; d'autres qui avaient volé, voyant qu'on allait tirer sur eux, plongeaient & ne se remontraient sur l'eau, que lorsqu'ils étaient hors de portée. Hommes & femmes semblent être amphibies, & vivre dans l'eau comme sur terre. L'un d'eux retira en plongeant, cinq morceaux de fer qu'on avait jeté à la mer, & en si peu de tems, qu'on ne se lassait point de l'admirer. Leurs canots ont quinze à vingt pieds de long, sur un pied & demi de large; leur voile est tissue de roseaux; ils sont très-commodes, bons bouliniers, & ne revirent point pour louvoyer. Les femmes n'ont pour vêtement que quelques feuilles d'arbres à leur ceinture; leurs cheveux sont longs; ceux des hommes sont courts; leur couleur est tanée; ils sont grands, gras, fort amis du plaisir: plusieurs avaient le nez creusé, & un trou en place de bouche; effets qu'on attribuait à la petite vérole.

Cette isle parut être l'isle de *Guana*, & avoit vingt lieues de tour: suivant les Espagnols, il

en est plusieurs autres dans ces parages ; après qu'on s'y fût rafraîchi , on reprit la route des Philippines. Ce fut le 14 Octobre à six heures du matin , qu'ils les découvrirent. Sur le midi , ils crurent voir le détroit de Manille , & y vinrent jeter l'ancre ; il avait en ce lieu trois lieues de large ; ils y pénétrèrent le lendemain : vers le Nord , ils remarquaient un pic aigu & fort élevé : au Couchant , ils ne découvraient que des terres : là , ne sachant où ils étaient , ils jeterent l'ancre encore , & remonterent en chaloupe une belle riviere bordée d'arbres , entre lesquels ils virent des huttes d'Indiens très-pauvres , auxquels ils firent présent de toiles & de couteaux , qu'ils parurent estimer assez peu. Ils vinrent cependant au vaisseau , & y apporterent des fruits.

Un grand canot parut , dans lequel était un Espagnol ; il n'osa d'abord s'approcher ; mais de Noort ayant fait arborer le pavillon d'Espagne , & habiller un matelot en moine , il monta sur le vaisseau , où on le reçut bien. On se dit Français , & qu'on allait commercer à Manille : sur cet indice , l'Espagnol leur apprit qu'ils étaient dans la *Baia-Baia* , à sept ou huit lieues au Nord du détroit qu'ils cherchaient , & que le pays était abondant en vivres. Il fit venir du riz , des poules , des porcs , autant qu'on en souhaitait ; mais les Indiens ne voulurent être payés qu'en argent.

Plusieurs

av
po
or
ni
pa
tr
on
ha
cu
vin
mo
fior
ava
cro
puls
ava
eût
viv
que
où l
cent
tra c
vint
pul ,
fable
venai
To

Plusieurs de ces Indiens étaient nuds, d'autres avaient un vêtement de toile; quelques-uns portaient un habit à l'Espagnole; les principaux ont la peau découpée artistement, & d'une manière singulière; ils sont sans armes, & les Espagnols les maîtrisent à leur gré: chacun d'eux leur paye trois réales par tête, dès qu'ils ont vingt ans. Un prêtre & quelques Espagnols habitent ces contrées, & reçoivent ce tribut.

On fit des présens à l'Espagnol qui avait procuré des vivres, & il se retira. Bientôt après vint un capitaine & un moine, & le premier montant sur le vaisseau, voulut voir la commission du roi d'Espagne: on lui montra celle qu'on avait du prince Maurice; il fut étonné; car il croyait que ces deux vaisseaux venaient d'Aquapulco. Le général retint ce capitaine, parce qu'il avait un matelot à terre; il le renvoya dès qu'il eût reçu son matelot, mais il ne reçut plus de vivres, & on prit la route du détroit, vers lequel on saisit une barque abandonnée à leur vue, où l'on trouva vingt-cinq mesures de ris, & sept cents poules. On la fit couler à fond, & on entra dans le détroit; la brume s'épaissit, & l'on vint mouiller sur la côte occidentale de l'Isle *Capul*, derrière un cap, dans une grande baie de sable, où l'on vit un village que ses habitans venaient d'abandonner. On ne vit paraître per-

fonne ; quelques coups de canon amenerent un Chinois d'un autre village ; mais on ne put rien comprendre à ses signes , finon qu'il reviendrait le lendemain , & apporterait des rafraichiffemens. On lui fit des préfens ; mais il ne tint pas fa promesse. Cependant un matelot , qui était joueur d'instrumens , s'enfuit , un pilote Indien se fauva , un Negre s'échappa , & on eut la barbarie de casser la tête à son compagnon pour ne pas s'exposer à en être trahi : des hommes enlevés par force à leur patrie , devaient-ils se dévouer à vivre & mourir pour leurs tyrans ?

Noort descendit à terre avec 32 hommes , & mit le feu à quelques villages abandonnés ; ils étaient formés de cinquante à foixante maisons chétives , construites de nates & de paille , élevées de la hauteur d'un homme au-dessus du fol. Nulle part on ne put découvrir des hommes , qui avaient fui dans les bois ; mais on trouva trente mesures de riz dans un lieu retiré.

On mit à la voile le 7 Novembre , & on cingla vers Manille. Diverses isles parurent au couchant , à égale distance l'une de l'autre , ce qui jetta dans l'embarras les Hollandais , qui cherchaient à les reconnaître ; mais le 5 , ils prirent un canot qui portait neuf Indiens qu'ils ne purent entendre ; ils en garderent deux pour leur indiquer le chemin de Manille. Ils demeurèrent

le lendemain à l'abri des vents contraires, derrière la pointe d'une île, près de laquelle on entendit tirer un coup de fusil. Ce coup fit armer la chaloupe pour se rendre vers le lieu d'où il venait de partir: ils y trouverent une barque Espagnole, dont les conducteurs s'étaient enfuis dans les bois. Un de ceux-ci, qui était Espagnol, vint cependant parler aux Hollandais, qui l'ayant rassuré, l'engagerent à venir au vaisseau. Il dit qu'ils venaient de Manille, qu'ils allaient à Soubon, où l'on rassemblait une petite armée pour venger l'irruption & les vols que ses habitans étaient venus faire dans les Philippines. La barque fut coulée à fond, après qu'on en eût tiré un demi baril de poudre, des balles de plomb, & du fer.

Le 7, on découvrit une voile, & on la prit; c'était une jonque Chinoise, conduite par sept hommes de cette nation, & portant deux cents mesures de ris, avec des coquilles & du plomb. Elle se rendait à Manille, & était du port de cent à cent vingt tonneaux; ses ancres étaient de bois, & ses voiles de nates ou de roseaux. Le maître était de Canton, le pilote d'Emoui, & ils connaissaient très-bien ces contrées & les routes qu'on doit suivre. Ils furent d'un grand secours aux Hollandais, & sans eux, jamais peut-être ils n'eussent pu achever leur voyage. Noort les fit

monter sur son navire, & envoya dix ou douze de ses gens dans la jonque, qui avec cinq Chinois, firent la manœuvre nécessaire.

Le calme les retint dans ces mêmes lieux, & on employa ce tems à questionner les Chinois, sur l'état de Manille. Ils dirent qu'il y avait deux grands vaisseaux de la Nouvelle Espagne, & un bâtiment Flamand, acheté à Malacca, dans Cavité, qui était le port de Manille, & que ce port était défendu par deux forts, alors sans canons & sans soldats; que les maisons de Manille étaient fort ferrées, qu'elle était ceinte d'un rempart soutenu par un mur; que dans ces faux-bourgs, on comptait quinze cents Chinois occupés aux manufactures & au commerce; qu'il y venait annuellement plus de quatre cents vaisseaux de la Chine, chargés de soies & autres marchandises, qu'ils échangeaient contre de l'argent; qu'on y attendait deux vaisseaux du Japon, chargés de fer, & de provisions de bouche. Ils apprirent encore que devant la baie de Manille, il y avait une petite isle nommée *Marabilla*, située à quinze lieues de la ville, où l'ancre est bon, & d'où l'on peut reconnaître le pays, & en découvrir les diverses situations.

On leva l'ancre le 10, & dans le jour qui suivit, on se trouva sur la côte d'une grande isle nommée *Banklinge*. Les Hollandais y mouil-

lerent, & y firent de l'eau. De là, ils découvrirent deux barques, chargées de porcs & de poules, que les Indiens portaient en tribu à Manille. Les Hollandais s'en saisirent, & donnerent aux Indiens quelques morceaux de toile, avec une lettre au gouverneur de Manille, où il l'avertissait qu'il irait le visiter. Ces vivres leur furent d'une grande utilité; ils n'en pouvaient trouver dans le pays, que leur vue rendait désert.

Barkingle est une isle élevée, qui a douze ou quinze lieues de circuit; elle est peuplée d'Indiens soumis aux Espagnols. On la quitta le 16, jour heureux encore pour les Hollandais, qui prirent deux canots, où ils trouverent trente porcs & cent poules; on renvoya les Indiens qui les portaient à Manille, avec une lettre par laquelle on pria le gouverneur de Manille de ne pas prendre en mauvaise part l'usage qu'on faisait des tributs qui lui étaient destinés, *puisque le seigneur en avait à faire*. Le vent repoussa les vaisseaux vers l'isle qu'ils avaient quittés depuis six jours. On y trouva des barques & des champans qu'on envoyait à Manille, & de Noort envoya sa chaloupe & son canot pour les enlever; ce dernier s'empara d'une barque, dont l'équipage s'enfuit dans les bois: c'était un champan Chinois tout neuf, couvert de nates: on y trouva

encore une partie des ornemens d'un prêtre qui s'était échappé. Mais la même nuit , on perdit le champan dont on s'était emparé auparavant : sans doute que les Chinois qu'on y avait laissés, couperent la gorge aux Hollandais qu'on y avait envoyé , & qu'ils s'enfuirent ensuite.

Le 22 , on vit une voile qui venait de Manille , & on cingla sur elle. Elle n'attendit pas les Hollandais , s'approcha du rivage , & y échoua ; l'équipage s'enfuit avant qu'ils pussent aborder : c'était une frégate construite à la manière des galeres ; on la coula à fond.

Enfin on parvint à se rendre dans la baie de Manille. On en vit l'entrée , large de quatre à cinq lieues , & au-dedans une isle ronde en forme de chapeau. Les vaisseaux ne purent gagner l'isle Marabilla ou Mirabilis ; ils jeterent l'ancre au Couchant de la baie , devant un pays presque désert & point cultivé. On assembla là le conseil de guerre , qui décida qu'on demeurerait dans ces parages , à cause du vent constamment contraire qui y soufflait. On apprit dans ces lieux que l'isle Luçon était aussi grande que l'Angleterre & l'Ecosse ensemble ; qu'autour d'elle étaient plusieurs isles assez grandes aussi , payant tribut aux Espagnols , nourissant des hommes sans industrie , peu intelligens , pauvres , & nuds ; que ces isles n'avaient pas de grandes richesses par

elles-mêmes , mais étaient très-fréquentées par les navigateurs & les commerçans.

Le 3 Décembre , l'amiral étant à l'ancre , & le yacht sous voile , ils découvrirent un grand vaisseau qui venait de l'Océan ; le yacht le pour suivit , le prit & l'amena. Il venait du Japon , & était chargé de fer & de provisions ; il était du port de cent dix tonneaux , d'une figure singuliere , plat à l'avant , ayant des voiles de nates qu'on hisfait par le moyen d'une poulie ; ses ancres étaient de bois , ses cables de paille. Les Japonois savent s'en servir avec adresse. Noort fit des caresses au capitaine , qui était Japonois ; il portait une longue robe comme les Polaqués , d'une étoffe légère à feuillages & à fleurs , ouvragée très-artistement. Sa tête était rase , hormis sur le cou. On le reconduisit sur son vaisseau , en le laissant libre. Il demanda un pavillon & un passeport qu'on lui donna au nom du prince Maurice ; on y ajouta trois fusils & quelques pieces de toiles ; il fit des honnêtetés à son tour , & donna aux Hollandais de la farine , des poissons , & un jeune Japonois , habillé à la mode du pays.

On fut de lui que le Japon , autrefois appellé Chryse ou Zipengri , était un assemblage d'isles , séparées par des golfes & des canaux , qui regarde la Nouvelle Espagne à l'Orient , la Tar-

tarie au Nord , la Chine au Couchant , l'Océan & des terres inconnues au midi ; que cet empire est formé de soixante-six petits royaumes qui ressortissent de trois rois , dont le plus puissant est celui du Japon , qui seul commande à cinquante-trois de ces petits états , lesquels se subdivisent encore ; car le roi de Meaco , dépendant de Japon , a sous lui vingt-quatre petits rois ou chefs. Le second en puissance est Ximo , qui commande à neuf rois. Le plus faible est *Xicoum* , qui n'en contient que quatre.

Il n'y avoit autrefois qu'un seul roi au Japon , qu'on nommoit *Vo* ou *Dair* ; mais celui-ci , avili par la mollesse , fut subjugué par le Cubo , qui le laissa jouir du titre de souverain , & en exerça les droits. Le monarque réel du Japon se nomme aujourd'hui *Taico* ou *Taicofama*. Il a fait élever un palais admirable , bâti d'un bois rare , tapissé de mille nates & tapisseries bordées de damas , de velours & d'or. Au-devant est un beau théâtre où l'on joue des comédies ; sur ses deux côtés sont deux hautes tours.

Meaco , qu'on dit être la capitale du Japon , avoit , dit-on , autrefois vingt-une lieues de circuit ; mais les guerres l'ont fait décheoir. Après elle est *Ossacaïa* , la plus riche peut-être de l'Orient. Parmi ses habitans sont des commerçans extrêmement riches. *Coyo* est le lieu où l'on en-

févelit les princes : cette ville est consacrée à un Bonze ; si un prince n'y peut être enterré , on y envoie du moins une de ses dents.

L'air du Japon est sain ; le froid y est très-vif , & l'on y voit beaucoup de neiges : le pays est montueux & très-fertile ; il est riche en métaux ; parmi les arbres qu'on y trouve , il en est de semblables à ceux d'Europe : les cedres surtout y sont très-grands & très-gros. Des troupes de chevaux , de brebis & de bœufs y paissent dans les campagnes cultivées ; le loup , le cerf , le sanglier se multiplient dans ses déserts. On y voit des faisans , des tourterelles , des cailles , des poules. La chasse y fournit beaucoup à la nourriture de l'homme ; ils ont un grand nombre d'animaux domestiques , mais ils répugnent à les manger. Ils ont beaucoup de poissons ; l'huile de baleine leur sert en place de celle d'olive , ou du beurre qu'ils n'ont pas.

On y voit deux grandes montagnes : l'une s'éleve dans les nues , & se nomme *Figenoïama* ; l'autre est un volcan toujours vomissant des flammes.

Les Japonais sont intelligens , subtils , point médifans , point voleurs ; la pauvreté n'y est pas honteuse ; les menaces y sont punies de mort : on n'y a point de prisons , & l'exécution se fait tout de suite ; on ne fait point le coupable sans

crainte ; souvent il se défend avec intrépidité ; si c'est un noble , le peuple assiege sa maison , & on lui ordonne de se tuer lui-même : souvent il se fait donner la mort par ses domestiques , qui après lui avoir fendu le ventre , se tuent quelquefois sur son cadavre.

Ils méprisent la vie ; quelquefois un enfant grondé par son pere se donne la mort à ses yeux. Ils sont sains & vigoureux , ont peu de barbe , & laissent croître leurs cheveux. Pour se saluer , ils ôtent leurs souliers , & s'assèyent pour recevoir ceux qu'ils respectent ; ils quittent leurs manteaux pour sortir ; on le reprend quand on rentre , & l'on ôte ses chausses. Les dents & les cheveux noirs y sont une beauté. Les femmes enceintes se pressent d'une large ceinture ; lorsqu'elles sont accouchées , on porte l'enfant à l'air , on le lave dans l'eau froide , on tient la mere à la diette. Ils s'assèyent & se couchent sur des nates ; de petits bâtons leur servent de fourchettes , & lorsqu'ils prennent leurs repas , ils se déchauffent avant de se placer sur les nates ; les pauvres vivent de poissons , de ris & de végétaux. Les riches sont moins sobres ; on change de tables en changeant de service ; on y sert des confitures accumulées en pyramides dorées , garnies de branchages de cedre. L'eau est leur principale boisson. Leur teint est brun ; ils sont patients dans le

travail & dans leurs affaires, mais non dans les injures ; ils s'accoutument dès leur jeunesse à souffrir la faim, la soif, le froid, la fatigue, vont tête nue, peu vêtus dans tous les tems : ils savent cacher leur haine pour assurer leur vengeance.

Ils font un grand commerce en ris & en perles grosses, rondes & de couleur rouge, qu'on y estime plus que les perles blanches. On y troque beaucoup de pierres précieuses & d'or. On ignore les revenus du Prince, mais on doit présumer qu'ils sont très-considérables. Faxiba était si puissant, qu'il avait résolu de porter la guerre en Chine, & avait fait abattre des arbres pour construire deux mille vaisseaux de transport. S'il eût eu le tems d'exécuter son projet, il aurait donné de l'embarras aux Chinois, dont les soldats sont plus nombreux, mais bien inférieurs en courage aux Japonois.

L'autorité du Prince n'était pas fondée sur des revenus fixes, mais sur le respect qu'il imprimait & l'affection qu'il inspirait : toutes les terres y sont fiefs ou arrières-fiefs ; tous sont dépendans du monarque, qui était prince de Tense, & qui les ôte & donne comme il lui plaît. Le gouvernement y est exposé à des révoltes, parce qu'il y a un souverain de droit & un de fait, qui sont toujours ennemis secrets ; & encore, parce qu'il y a un trop grand nombre de rois qui se sont succédés rapidement. Mais Faxiba a affaibli

les princes inférieurs, en les destituant souvent, en leur faisant prêter serment de fidélité, en leur imposant un tribut. Il occupa sans cesse le peuple à bâtir des châteaux, des églises, des forteresses, de grandes villes.

L'empire a trois grands magistrats: l'un, nommé *Zazo*, est comparé au pape, & administre les choses sacrées; le second, est le *Sco*, chargé des affaires civiles; le troisième, est le *Cubacama*, qui fait la paix ou la guerre. Le peuple est divisé en cinq ordres: les employés par le prince forment le premier, les prêtres le second, le troisième sont les gens riches ou aisés, le quatrième les gens de métiers & les matelots, le cinquième les manouvriers.

La mort & le bannissement y sont les seuls supplices des criminels: ceux qui sont condamnés à mort sont exécutés par l'épée.

Les prêtres y sont divisés en onze sectes, toutes réunies à n'admettre ni la providence, ni l'immortalité de l'ame: ils s'en expliquent librement avec les gens du moyen état; avec le peuple, ils parlent de l'enfer & de la vie à venir. Ils ont des maisons magnifiques où ils vivent en communautés, & forment diverses académies. Ils osent soutenir la guerre contre le prince, qui en détruisit un grand nombre.

Les principaux Dieux des Japonais sont les

Fotoques & les *Camis*. Les premiers ont mérité ce rang par leur vie austere, & on les prie pour les choses qui regardent une autre vie; les seconds y sont parvenus par de belles actions, & on les invoque quand il s'agit de cette vie. D'autres adorent le soleil & les étoiles; quelques-uns n'adorent que le ciel; un plus grand nombre reconnoît quelque chose de divin dans les cerfs ou autres animaux. *Amida* est encore un des Dieux les plus honorés: il y a des hommes qui vont se renfermer pour leur vie entre quatre murailles, n'ayant de l'air, de la lumiere que par un petit trou, dans l'espoir que ce genre de vie les rendra dignes de s'approcher de ce Dieu. D'autres se jettent à la mer avec de grosses pierres attachées à leurs bras & à leurs jambes, pour aller le visiter.

Il y a une secte parmi eux qui fait profession de ne croire que ce qu'elle voit ou touche. Revenons à notre voyage.

Le 9 Décembre, le yacht ayant doublé le cap, derrière lequel les Hollandais s'étaient mis en sûreté, croisa dans ces parages & en revint, deux jours après, avec une barque chargée d'un vin qui avait presque le goût d'une eau-de-vie qu'on fait avec le cocos. On le distribua sur les deux vaisseaux. On prit, peu de jours après, des barques chargées de poules & de ris; mais le 14 au matin, on vit fortir du

détroit deux grands navires qui parurent les chercher : on prépara promptement l'artillerie, & on se disposa à les recevoir. L'amiral de Manille, fans s'arrêter à faire des bordées, vint accrocher le vaisseau de Noort; une partie des Espagnols s'élançerent sur son bord avec fureur, armés de casques & de boucliers dorés, & criant à tue-tête : *Amenez, chiens, amenez.* Les Hollandais descendirent sous le premier pont, & les Espagnols se crurent vainqueurs, car ils étaient sept contre un; mais bientôt plusieurs tomberent sur le tillac, percés à coups de pique ou de mousquets. Les deux vaisseaux se lâcherent plusieurs bordées, les Hollandais se défendaient avec courage & les Espagnols commencerent à se ralentir. L'amiral de Manille s'en apperçut; il descendit sous le pont, & menaça de mettre le feu aux poudres, s'ils ne combattaient avec plus d'ardeur : cette menace releva leur courage, & des blessés étendus sur le pont, se releverent pour retourner au combat : mais leurs efforts ne furent pas heureux, ils n'en firent plus que pour s'éloigner; ils parvinrent à se déborder, & l'instant après leur vaisseau coula à fond. L'équipage dispersé sur les ondes criait en vain *Miséricorde* : d'abord les Hollandais occupés à éteindre le feu qui s'était mis à leur navire, ne les écouterent pas; & lorsqu'ils n'eurent plus rien à craindre, bien loin de chercher à

sauver ces malheureux, ils se plaisaient à rendre leurs efforts inutiles, & à les forcer à se noyer. Ils trouverent dans la poche des morts de petits billets de recommandation à divers saints & saintes qui devaient éloigner le danger de ceux qui les portaient.

Le vice-amiral Espagnol fut plus heureux ; il enleva l'yacht trop faible pour se défendre, & le conduisit dans le port de Manille. Noort eut sept hommes tués & vingt-six blessés ; les Espagnols avaient cinq cents hommes dans leurs deux vaisseaux, qui étaient des gallions destinés à faire le voyage du Mexique. Ils réussirent dans une partie de leur dessein, car Noort n'ayant plus que quarante-huit hommes sur son bord, parmi lesquels la moitié étaient blessés, ne crut pas devoir rester plus long-tems dans ces parages, & prit la route de Borneo pour y rafraîchir son équipage & radouber son vaisseau. Il découvrit l'isle de Bouton le seize Décembre : elle a cent soixante lieues de long, & est soumise aux Espagnols.

Dix jours après, les Hollandais se trouverent dans la grande baie de Borneo : de petites isles peuplées de pêcheurs en défendent l'entrée ; l'eau y est basse & la mer calme : les habitans vinrent en foule échanger leur poisson contre de la toile.

La ville où réside le roi est à trois lieues de là,

sur la rivière. Noort y envoya un présent au Prince, lui fit dire qu'il ne venait que pour prendre des vivres & faire de l'eau ; il lui offrit ses services. Le lendemain on vit arriver des pirogues remplies de fruits, de poules, de poissons & d'eau douce, qu'on paya avec de la toile de Chine ; car les Insulaires ne voulaient point de celles de Hollande. Cependant le roi craignit que le vaisseau ne fût Espagnol, il envoya s'en assurer, & desira voir un des hommes qui le montaient ; on promit de lui en envoyer un, pourvu qu'il laissât un ôtage.

Pendant ce tems, on chercha s'il n'y aurait point quelque objet d'un commerce lucratif dans cette isle. On fut qu'il n'y avait pas d'épiceries, mais qu'on y trouvait un peu d'excellent camphre. Des marchands Chinois établis à Patane, sur la côte de Siam, essayèrent de trafiquer avec les Hollandais. Le pays où ils s'étaient établis est difficile à subjuguér ; il y a un bon port, d'où ils vont commercer avec ceux qu'ils peuvent craindre, & voler ceux qu'ils ne craignent pas : on leur acheta du poivre. On s'occupait de cet achat, lorsque le pilote Chinois qu'on avait pris aux Philippines vint dire à Noort de se tenir sur ses gardes, & que les gens de Borneo s'empareraient de son bâtiment s'ils le pouvaient. Un autre Chinois qui se réfugia dans le vaisseau, l'avertit qu'on

qu'on affembloit beaucoup de gens à Borneo, & y faisoient de grands préparatifs. Ces avis obligèrent de se mettre en état de défense.

Le premier Janvier 1601, on vit plus de cent pirogues s'affembler derrière un promontoire: l'une d'elles se détacha pour échanger du poivre contre des armes. On fit l'échange, & dans l'instant une autre pirogue, qui portait quatre-vingts hommes la plupart cachés sous des nattes, apporta un bœuf & des fruits, que le roi, dit-on, envoyoit en présent; & aussitôt ils se hâtèrent de se guinder sur le vaisseau. On s'y opposa; ils voulurent employer la force, mais ils s'arrêtèrent lorsqu'ils virent qu'on alloit mettre le feu au canot: ils consentirent à ne laisser monter que deux ou trois des leurs, & à s'éloigner ensuite. Ceux qui monterent voyant les préparatifs qu'on avoit fait, s'apperçurent que leur complot étoit découvert, & tâchèrent de détruire les soupçons. Ils dirent que ces pirogues étoient rassemblées pour donner une fête.

Les Hollandais répondirent par des civilités froides à cette excuse peu vraisemblable; ils firent des présens pour le roi, pour son tuteur, pour eux-mêmes; & les Insulaires se retirèrent. On a su depuis qu'un Chinois de Patane avoit formé ce dessein perfide.

Dans la nuit du 2 au 3 Janvier, trois nageurs

vinrent devant le vaisseau pour couper le cable & faire échouer le navire sur le rivage, car il n'y avait qu'une seule ancre qui le retint. On tira sur ces nageurs, qui se retirèrent: ils avaient réuffi auparavant à couper l'ansiere qui retenait près du vaisseau une pirogue qu'on leur avait achetée, & à l'emmener. Il fallut en acheter une autre.

Borneo est la plus grande isle de ces mers. La ville de ce nom est située dans un marais, & l'on va d'une maison à l'autre dans des pirogues: on y en compte deux ou trois cents; au dehors sont des campagnes & des jardins. L'isle est bien peuplée; les hommes y sont grands & robustes; ils sont toujours armés d'arcs & de longues fleches; ils en ont vingt à trente dans leurs carquois, & toutes sont empoisonnées: la moindre blessure en est mortelle. Ils sont mahométans, & par cette raison, on ne trouve point de lard dans leur isle. Ils ont plusieurs femmes & en sont fort jaloux: ils en menerent sur le vaisseau, mais dès qu'on les approchait la colere se montrait dans leurs yeux: leur teint est brun; une piece de toile est roulée autour de leur corps; ils portent un turban de toile de coton. Les seigneurs sont vêtus avec magnificence.

On dit que l'isle n'a que deux cents trente lieux de tour; d'autres lui en donnent deux

milles : elle est abondante en bestiaux & en ris, produit le meilleur camphre, de l'or, des bezoarts, des diamans, quelques muscadés, de la cire & du bois de sapan qui sert aux teintures. Il y a plusieurs ports & diverses bourgades. Les maisons sont de bois, élevées sur des piliers, & se transportent selon la volonté ou les craintes des habitans. Dans le centre de l'isle les habitans sont idolâtres.

Le 3 Janvier, les Hollandais virent derrière eux un vaisseau à l'ancre : c'était un champan qui venait du Japon & allait à Manille : la tempête l'avait jeté hors de sa route ; son capitaine était né en Portugal. Il rapporta qu'il était arrivé au Japon un grand navire Hollandais, dont une grande partie de l'équipage était morte de faim, de misère ou de maladie ; il ne lui restait que quatorze hommes, avec lesquels il était entré dans un port sûr, où l'empereur leur avait permis de construire un plus petit bâtiment, sur lequel ils se proposaient de faire voile. C'était le vaisseau amiral de la flotte de Verhagen : il était de cinq cents tonneaux, monté de beaucoup de canons, chargé de marchandises & de pièces de huit. Noort donna à ce capitaine un pavillon & un passe-port, & en acheta quelques vivres.

Noort sortit de la rade de Borneo deux jours

après ; mais il ne put se débarrasser des isles qui couvrent la baie ; il n'en sortit que le 16 Janvier, aidé d'un pilote qu'il prit sur une jonque de Johor. Le 28, il arriva devant Joartam, dans l'isle de Java. Il y radouba son vaisseau ; il y prit des rafraichissemens, mais il n'y avait nul objet de commerce. Les Hollandais espérèrent quelques jours qu'on leur y fournirait des fleurs de muscade ; ils s'apperçurent bientôt, par des délais affectés, que les Portugais qui les leur avaient offertes, ne cherchaient qu'à gagner du tems pour les perdre ; & dans l'état de faiblesse où ils se trouvaient, il n'était pas difficile d'y réussir. Ils se hâtèrent de préparer tout pour leur départ.

Joartam n'est point ceinte de murs : on y compte mille maisons toutes bâties en bois. Son roi fait sa demeure ordinaire à Passaruan. Le grand pontife des Indiens de Java réside à Joartam : c'était alors un homme de cent vingt ans, qui entretenait plusieurs femmes pour le réchauffer & le nourrir de leur lait : seule nourriture qu'il put prendre. Il était ennemi des chrétiens, mais le roi les laissait en pleine liberté.

Le 4 Février, les Hollandais remirent à la voile, & emmenerent avec eux un pilote Malais & un Portugais, pour se faire montrer la route du détroit de Balambuam. Le lendemain,

ils découvrirent un vaisseau échoué sur des rochers. C'était le gallion de Malaca, bâtiment énorme de mille à douze cents tonneaux, & de six à sept cents hommes d'équipage : on y en voyait encore quelques-uns. Les Hollandais soupçonnerent qu'il avait été armé pour courir sur eux, & ils s'en éloignerent, sans s'informer s'ils pouvaient être de quelque secours aux malheureux qu'ils y voyaient encore. Ils traverserent heureusement le détroit entre Baly & Java, & continuèrent leur route vers l'Europe, sans qu'il leur arrivât d'aventures remarquables.

La nuit du 24 Avril, ils virent du feu devant eux, & dès le matin ils découvrirent la terre, qui était à quatre lieues ; il leur parut que c'était le Cap de Bonne-Espérance. Deux jours après, ils arrivèrent à Sainte-Helene, où ils firent de l'eau & prirent beaucoup de poissons. Il y avait des chevres & des oiseaux, mais si sauvages, qu'ils ne purent en atteindre aucun : les seuls fruits qu'ils y trouverent furent des figues & des dattes : ils en partirent le 30.

Le 16 Juin au matin, ils découvrirent six voiles vers le nord. C'était la flotte d'Amsterdam, commandée par Heemskerk : elle allait aux Indes Orientales. Noort entra dans la ville de Rotterdam le 26 Août 1601. Il y avait près de trois ans qu'il en était parti.

V O Y A G E
DE GEORGE SPILBERG.

NOTRE flotte était composée de six vaisseaux équipés par les directeurs de la compagnie des Indes Orientales : leurs noms étaient le *Grand-Soleil*, la *Grande-Lune*, le *Chasseur*, l'*Eole*, l'*Etoile du matin*, & la *Mouette*, yacht d'Amsterdam, ainsi que les trois premiers vaisseaux. George Spilberg en reçut le commandement ; il devait se rendre aux Moluques par le détroit de Magellan. Cette flotte partit du Texel le 8 Août 1614.

Deux mois s'écoulerent, sans qu'il nous arrivât rien de remarquable. Le 23 Octobre, nous vîmes deux isles du Cap Vert. Le 9 Décembre, nous nous trouvâmes au-delà des bancs dangereux des Abrolhos, & trois jours après nous découvrîmes les côtes du Brésil : le terrain est bas près du rivage ; il s'élève en collines plus ou moins pointues, en s'éloignant de la mer. Nous côtoyâmes la terre jusqu'à l'embouchure de Rio-Janeiro, distinguée par trois petites isles, & vîmes mouiller à Ilas-Grandes, entre deux isles couvertes

d'arbres ; nous pêchâmes & trouvâmes sur une isle voisine deux petites huttes, & beaucoup d'offemens humains sous un rocher.

Nous allâmes faire de l'eau à l'embouchure d'une riviere dans le continent, & abattre du bois dans une isle. Le *Chasseur* devait nous protéger dans ce travail : les premiers qui descendirent à terre entendirent beaucoup de bruit pendant la nuit qu'ils furent forcés d'y passer : on y renvoya deux chaloupes. Au soleil levant, nous entendîmes le *Chasseur* tirer son canon sur le rivage, & nous envoyâmes y porter du secours : il était trop tard. Nous apprîmes que les Portugais avaient pris nos chaloupes sur le bord, & massacré ceux qui les montaient. Nous les poursuivîmes dans nos chaloupes, mais la vue de deux frégates Portugaises nous fit revenir à nos vaisseaux.

Cependant, avant de quitter ces côtes, il était nécessaire de faire notre provision d'eau : nous retournâmes donc au rivage, mais mieux armés, & avec plus de précautions. Nous réussîmes, sans essuyer aucun malheur, & nous partîmes après nous être fixé des rendez-vous en cas de séparation. On devait s'attendre à la baie de Cordes, dans le détroit de Magellan, pendant six ou sept jours, au bout desquels on devait continuer sa route vers l'isle Lamochie, (*Moschia*) dans la

mer du sud. Mais les maladies se répandant parmi nos équipages, elles nous obligèrent de chercher la baie de Saint-Vincent pour y trouver des rafraichissemens; car le détroit de Magellan eût été dangereux à traverser avec un équipage faible & malade.

Le 17 Janvier 1615, on découvrit une grande fumée qui s'élevait d'une terre qu'on ne connaissait point. On résolut de la visiter: seize soldats furent mis à terre avec leurs armes & des verroteries, afin de voir si l'on y pourrait traffiquer. Bientôt on vit un grand nombre de Portugais sur le rivage & dans les bois qui le bordent: ils crièrent qu'on n'envoyât qu'un homme, qui s'y rendit à la nage; il se posta sur un rocher, & voyant venir à lui un grand nombre de Portugais & de Sauvages armés d'arcs & de fleches, il leur cria à son tour de n'envoyer qu'un homme vers lui. L'un d'eux s'approcha, demanda d'où nous venions? De Flandres, répondit notre homme. Ce que nous cherchions? Des rafraichissemens, dit encore notre pilote. Où nous allons? A Rio de la Plata. Le Portugais lui dit qu'il favait bien qu'il y avait une défense sévère de commercer avec eux; mais que si nous voulions tenir la chose secrète, & ne point aller à Saint-Vincent, ils nous fourniraient le lendemain les choses dont nous avions besoin.

Après ces informations, nous laissâmes le Chasseur à l'ancre dans le même lieu, & vîmes chercher une baie pour nous y arrêter. Nous en trouvâmes une telle que nous la désirions. Bientôt après, nous vîmes sortir de la ville de *Sanctus*, peu éloignée, diverses personnes dans un canot avec une bannière blanche : nous leur dîmes ce que nous cherchions, & ils nous dirent d'écrire au gouverneur, & de mettre la lettre dans un bâton sur le rivage où l'on apporterait la réponse. Ils nous avertirent de prendre garde aux Sauvages : ce n'était point eux dont il fallait se défier le plus.

Nous entrâmes dans la rivière & arborâmes le pavillon d'Orange : nous reçûmes là une réponse ; elle n'était point positive. Nous accompagnâmes une seconde lettre d'un présent de deux bouteilles de vin d'Espagne, de deux fromages, de couteaux & de verres. Sur le rivage opposé, qui était celui de Saint-Vincent, flottait alors une bannière blanche : nous y envoyâmes un canot, qui n'y trouva que des sauvages qui n'osaient commercer sans permission ; mais qui promirent des fruits. Sur le soir, on nous apporta des oranges, des limons & un peu de viande.

L'on ne pouvait s'affurer des sentimens du gouverneur ; on en reçut une seconde lettre, mais elle n'était point signée. Deux Portugais vinrent

nous visiter : on leur fit des carrosses, on leur rendit des honneurs, & on n'en obtint que des mots obligeans. Nous n'y vîmes que des ennemis secrets, qui cherchaient à nous nuire & ne l'osaient. Des particuliers nous amenèrent en cachette quelques rafraichissemens, mais ils étaient insuffisans. Nous résolûmes de faire une descente, & remontâmes la riviere dans nos chaloupes. Nous vîmes un fort, ou *Ingenie*, où les Portugais avaient mis leurs principaux effets en sûreté : il était grand, bien bâti & rempli d'habitans ; les environs étaient agréables & plantés de cannes à sucre : nous y chargeâmes un canot de fruits. On y retourna le lendemain, & on y cueillit encore des fruits, malgré les fleches qu'on nous lançait de derriere une redoute : on fit feu de ce côté, & les ennemis s'enfuirent. On leur dressa une embuscade qu'ils furent éviter, & l'on revint avec une grande provision d'oranges. Nous résolûmes de faire encore une descente dans une petite isle où il y avait des fruits : on y découvrit un petit bâtiment, que nous atteignîmes & qui se rendit sans résistance ; il était du port de soixante-douze tonneaux, & se rendait à Rio-Janeiro chargé de fer, de coton, d'huile, de sel, &c. Il portait dix-huit hommes qui, dans leur effroi, nous apprirent qu'il y avait dix ou douze de nos gens prisonniers à Rio-Janeiro. Nous pro-

mimes de les échanger avec eux & des fruits. Ces pauvres gens écrivirent pour obtenir cet échange du gouverneur, & ne reçurent qu'un refus plein de hauteur. Ils écrivirent à leurs amis, à des ecclésiastiques. L'amiral offrit de rendre encore les reliques, les croix, les bulles d'indulgence, un coffre de belles estampes, une couronne de vermeil doré, de l'argenterie & deux esclaves qui appartenaient aux Jésuites : cette offre fut vaine ; amis, prêtres, furent sourds aux prières de nos prisonniers ; aucun ne leur témoigna de la pitié, ne leur donna de consolation ni de réponse.

Nous retournâmes cueillir autant d'oranges & de limons qu'il nous fut possible ; & pour nous venger des Portugais, nous brûlâmes leur redoute & le bâtiment que nous leur avions pris. Il nous fut facile de nous appercevoir qu'ils avaient été instruits de notre voyage, & que des traitres en avaient averti la cour d'Espagne.

Le calme nous retint encore dans ces lieux, & ce fut pour notre malheur ; nous voulûmes redescendre à terre pour faire de l'eau, & l'une de nos chaloupes ayant précédé les autres, les hommes qui la montaient furent attaqués & poursuivis par les Portugais & les Sauvages, & ils eurent de la peine à échapper. Les autres chaloupes arrivèrent & mirent en fuite les ennemis,

mais nous n'en avions pas moins perdu quatre hommes qui furent tués, & une chaloupe qui fut prise : plusieurs d'entre nous furent blessés.

Le 2 Février 1615, l'amiral donna la liberté à quatre Portugais prisonniers, parce qu'ils avaient femmes & enfans : on leur donna de l'argent ; ils promirent d'employer leurs soins, afin qu'on eut des égards pour les prisonniers que nous étions forcés d'abandonner dans ces lieux. Ils le promirent ; puis, sans doute, ils l'oublierent. Un Portugais vint vers nous avant que nous missions à la voile ; il priait qu'on rendit encore la liberté à son beau-frere, parce qu'il avait une famille ; il offrait des rafraichissemens, & même de se mettre à sa place ; mais on renvoya ses présens & lui-même.

Nous remimes à la voile le 4 Février. Nous suivimes les côtes avec un vent favorable pendant plus d'un mois.

Le sept Mars, nous vimes la terre à deux lieues de nous : elle nous montrait cinq montagnes ; la côte était formée par des dunes : la fumée s'y élevait en colonnes : là était la riviere peu profonde de Galegas. Quelques-uns de nous crurent y voir le détroit de Magellan, mais il était plus au midi. Nous jettâmes l'ancre sur le soir près d'un cap, qui nous parut être celui des Vierges ; la tempête s'éleva, le cable de l'amiral se rompit,

& il fut forcé de s'éloigner à petites voiles avec ses deux fanaux allumés. La tempête se foutint, & nous écarta tous les uns des autres. Le lendemain, l'amiral ne vit que le yacht auprès de lui : nous louvoyâmes toujours la sonde à la main, & bientôt nous vîmes des terres près de nous : c'était la Terre de Feu ; & si le vent n'eût changé, nous y aurions été brisés.

Le lendemain, tous les vaisseaux se rejoignirent ; mais nous avions reculé d'un degré, & le tems nous balota encore quelques jours, avant que nous pussions atteindre l'embouchure du détroit. L'Etoile du matin nous y précéda, & vint jeter l'ancre près de l'île des Pingoins. La Mouette y avait pénétré aussi, mais son équipage était livré aux dissensions les plus violentes, qui finirent par la condamnation de deux jeunes mutins ; ils furent jetés dans la mer. Ces punitions cruelles sont nées de la nécessité de la subordination, mais il y aurait des moyens moins dangereux & plus humains pour la maintenir. Ce ne fut que le 25 que nous revîmes le cap des Vierges, mais nous ne pûmes encore entrer dans le canal, & il fallut aller jeter l'ancre près de la terre de Feu. Ces efforts inutiles firent naître des murmures : on disait qu'il était tems de renoncer à l'espérance de faire entrer de si gros vaisseaux dans le détroit ; qu'il fallait aller hiver-

ner près du Cap Desiré. D'autres pensoient qu'on devoit se rendre au cap de Bonne-Espérance ; mais la fermeté de l'amiral déconcerta ces hommes inquiets. J'ai ordre, leur dit-il, de traverser le détroit de Magellan : je n'ai point d'autre route à vous tracer ; c'est à vous de faire des efforts pour qu'on la puisse suivre ensemble.

Le 28, nous pénétrâmes enfin dans le détroit ; mais la Mouette avoit disparu, & nous ne la revîmes plus. Nous eûmes lieu de croire que l'équipage s'étoit soulevé encore pour venger les deux jeunes gens qui avoient été nayés, & qu'il avoit repris le chemin d'Europe, où peut-être il ne parvint pas.

Les courans, les gros tems, nous persécuterent tour à tour ; ils nous forcèrent à passer le jour à l'ancre, & la nuit, à fortir du détroit, après avoir perdu une ancre & donné sur un banc. Nous n'y rentrâmes que le 2 Avril, en rafant la côte septentrionale, & ayant toujours la fonde à la main. Vers la nuit, nous jetâmes l'ancre ; le jour nous fit voir des écueils tout autour de nous : nous les franchîmes heureusement, ainsi qu'un large banc, au-delà duquel nous vîmes le premier pas du détroit ; qui n'a pas demi-lieue de large. Le calme nous laissa près de cette entrée.

Nous découvriâmes sur la Terre de Feu un homme de grande taille, qui se montra tantôt sur une

colline, tantôt à son pied. Des amas de sable bordent la côte. Le calme continuant, nous fîmes traîner le vaisseau par la chaloupe fournie de bons rameurs, & nous traversâmes ainsi le premier pas. Le vent nous porta ensuite jusqu'au second pas, & nous y laissa. Nous y jetâmes l'ancre.

L'amiral descendit pour visiter le pays : il n'y vit aucune trace d'hommes, mais deux autruches le frapperent par la rapidité de leur course : près de là était une riviere large, dont les bords étaient revêtus d'arbrisseaux qui portaient des grains noirs d'assez bon goût. Il donna à ce lieu le nom de cap de Viane. Nous courûmes ensuite vers le second pas, & vîmes les isles des Pingoins : on trouva dans la plus méridionale un pieu, un cercle & une lettre, qui nous apprit que l'Etoile en était partie le 25 Mars pour s'avancer dans le détroit. On y découvrit aussi deux cadavres ensevelis à la maniere du pays, dans des peaux de pingoins, & entourés d'arcs & de fleches; ils avaient un collier de coquilles de limaçons, lustrées comme des perles. Le sol de ces isles est stérile; on n'y trouve que des brins d'herbes que les pingoins mangent.

Nous remîmes à la voile & parvinmes dans une belle baie où les Espagnols avaient bâti la ville de Philippe : un court orage nous y surprit, sans nous faire beaucoup de mal. Nous trouvâmes

dans le pays de la bonne eau à boire & des traces de divers animaux. Après nous être rembarqués, nous suivîmes la côte septentrionale, qui présente des apparences de cultivation & de beaux arbres. La côte méridionale a aussi de beaux bois habités par des vols nombreux de perroquets. De là l'amiral crut voir un détroit pour pénétrer dans l'océan, & il aurait tenté de le franchir, si le yacht ne s'était écarté de lui.

Plus loin, nous vîmes un grand enfoncement & une rade : les terres étaient fort hautes, & derrière on voyait une montagne très-haute & chargée de neige. Nous visitâmes encore un grand enfoncement, où nous ne trouvâmes que de l'eau douce & des arbres dont l'écorce était aromatique. Nous déployâmes nos voiles, mais au lieu d'avancer, nous retrogradâmes, tant les vents qui s'élancent de ces terres élevées sont variables. Il fallut jeter l'ancre.

Nous fûmes plus heureux le lendemain; nous avançâmes dans le détroit, & sur le soir, nous tirâmes un coup de canon pour nous faire entendre aux vaisseaux qui pouvaient être dans le voisinage. Une colonne de fumée que nous vîmes ondoier dans les airs, nous en fit tirer un second. Bientôt nous vîmes arriver une chaloupe qui nous apprit que nos autres vaisseaux étaient dans la baie de Cordes, & vers le soir nous

nous

nous rejoignîmes à eux. Tous les capitaines se rendirent à bord de l'amiral, & raconterent leurs aventures. Ils dirent encore qu'on avait vu le jour précédent des Sauvages avec leurs femmes & leurs enfans; qu'on leur avait fait des présens dont ils étaient contens, & qu'en échange ils avaient donné des perles faites de coquilles, artificiellement assemblées & enfilées ensemble : malgré cette réception amicale, ils ne reparurent plus.

Le calme nous retint là quelques jours, & nous y fîmes du bois & de l'eau : on y nettoya aussi le *Chasseur*; nous y vécûmes de moules, & d'une sorte de coquillages assez semblable à l'huitre; ils nous servirent des rafraichissemens. Le 24, nous partîmes & doublâmes un cap : sur le rivage opposé, nous apperçûmes des hommes, des canots, un feu; mais nous ne pûmes nous y arrêter, & nous vîmes jeter l'ancre près d'une île environnée d'islots. Nous vîmes une belle baie, que nous ne pûmes atteindre, & descendîmes dans une île, d'où nous découvrîmes un canal qui conduisait au midi : du haut d'une montagne, l'amiral crut voir qu'il conduisait dans l'océan. Plusieurs navigateurs disent que ces canaux existent, & que le capitaine Ladrighero en suivit un qui le porta promptement dans l'océan.

L'Etoile parvint à mouiller dans le beau havre dont nous avons parlé, & y trouva beaucoup

d'arbriffeaux qui produisoient des baies rouges ou violettes, & de bon goût. Une riviere y descend des montagnes, & traversant des bois, s'y rend à la mer : des moules, différens coquillages couvraient le rivage : on nomma ce lieu Baie de Spilberg. Tous les vaisseaux s'y rendirent.

Le premier Mai, des matelots envoyés afin de chercher le passage, voulurent descendre à terre pour tirer de beaux oiseaux qui étaient près du rivage, & y furent attaqués par une troupe de Sauvages armés de grosses massues : ils en affommerent deux ; les autres s'éloignerent. L'amiral fut affligé de cet accident : bientôt après un de ses gens mourut & on l'enfvelit au bord d'une riviere, qui reçut de lui le nom d'Abraham.

L'amiral entra dans cette riviere dont le courant est fort rapide : sur ses bords on vit des huttes de Sauvages ; à son entrée était un grand espace entouré de pieux. Nous remîmes à la voile, & pendant la nuit, favorisés par le vent & la marée, nous ne nous arrêtâmes point, malgré les remontrances de quelques capitaines qui craignoient le calme ; mais un vent frais & favorable emporta leurs objections. Cependant on admirait avec une sorte de terreur, qu'on osât, avec de gros vaisseaux, naviger dans un canal peu connu & sans fond, bordé de côtes escarpées.

Le lendemain, nous vîmes la pleine mer devant nous, & nous l'atteignîmes enfin. Un vent frais nous fit faire beaucoup de chemin. Nous vîmes le Cap du Sud, que nous reconnûmes à son escarpement & à ses tours : nous suivions la côte méridionale, parce que nous craignons les écueils & les petites isles qui sont vers le bord opposé : mais le vent se renforça tellement, qu'il fallut hisser nos chaloupes à bord, & que l'une d'elles se brisa. Les vaisseaux mêmes furent dans un grand danger & sur le point d'être jetés sur Pamas d'isles qui fermaient le canal, & que nous nommâmes les *Sorlingues*. Cette sortie est dangereuse par ses écueils, & parce qu'on n'y trouve aucun abri, aucun ancrage.

Le Cap Desirado est d'une forme extraordinaire : au-delà on trouve une mer agitée qui présente de nouveaux périls. Malgré le vent forcé ou contraire, nous découvrîmes les côtes du Chili le 21. Vers le soir nous approchâmes d'une isle : c'était la *Mocha*; nous eûmes de la peine à l'approcher. Sa côte septentrionale est basse, la méridionale est hérissée de rochers, contre lesquels la mer se brise en mugissant. Nous y descendîmes. Quelques Insulaires vinrent au-devant de nous avec des brebis, des poules & autres volatiles, & ils nous montrèrent beaucoup d'honnêteté. Leur chef monta sur le vaisseau avec son

filz ; on les y régala , & on leur fit entendre qu'on était ennemi des Espagnols : ce qui leur fit plaisir. Nous troquâmes avec ce peuple des haches , des grains de verre , de la mercerie contre des moutons : nous en avions deux gras pour une hache. Quoiqu'ils nous reçussent bien , ces Indiens ne nous permirent pas d'entrer dans leurs maisons ; ils nous apportaient leurs denrées dans nos cha-loupes , & nous faisaient signe de nous retirer.

Nous emportâmes de là cent moutons gros & gras , à laine blanche , un grand nombre de poules & autres oiseaux , & une brebis à long col , ayant une bosse sur le dos , un bec de lievre & de longues jambes. On s'en sert pour labourer & cultiver les campagnes ; elles y servent de chevaux & d'ânes. (C'est sans doute le lama.) Les habitans sont doux , sobres , propres , honnêtes. Nous en partîmes bientôt après , & un bon vent nous fit découvrir le 28 une île entourée de rochers , que nous crûmes être Sainte-Marie ; mais nous nous trompions , & nous n'y parvîmes que le lendemain. Dès que nous fûmes près de ses bords , une troupe de cavaliers se montrèrent. Nous envoyâmes leur proposer de trafiquer avec nous ; un Espagnol & un Indien vinrent sur les vaisseaux & nous inviterent à descendre ; mais à peine approchions-nous de la terre , qu'on vit des hommes armés qui se prépa-

raient à nous surprendre, & nous revînmes aux vaisseaux avec l'Espagnol qui avait voulu nous trahir.

Nous descendîmes dans l'isle en grand nombre, & les Espagnols s'enfuirent après avoir mis le feu à leurs églises : nous y fîmes du butin, emportâmes des vivres, brûlâmes les maisons, qui n'étaient couvertes que de cannes & autres roseaux, puis nous nous retirâmes. Cette isle produit abondamment du ris, de l'orge, des fèves, & nourrit beaucoup de moutons & de poules. Nous prîmes plus de cinq cents des premiers.

Le premier Juin, nous remîmes à la voile, mais le vent contraire nous força le lendemain de jeter l'ancre près de la ville d'Auroca, qui a une garnison de cinq cents hommes. Le 3, nous vîmes l'isle *Quiriquina*, à quelque distance de la Conception. Le vent où le calme nous retint dans ces parages jusqu'au 11, où nous cinglâmes sur la côte, que nous suivîmes à quelque distance. Le pays nous parut beau : nous y fîmes une descente & y trouvâmes quelques hommes qui descendaient d'une montagne, & quelques animaux le long du rivage, près duquel on avait élevé de petites maisons.

Nous vinmes mouiller ensuite dans la rade de Val-Parisa : trois maisons se voyaient sur le rivage; un petit vaisseau était auprès : ceux qui

s'y trouvaient y mirent le feu & s'enfuirent; nous voulûmes le sauver des flammes, mais il était trop tard. Les Espagnols firent en vain feu sur nous; nous descendîmes à terre au nombre de deux cents hommes, & trouvâmes aussi les maisons en feu, & leurs habitans rassemblés, les uns à cheval, les autres à pied, qui s'éloignaient à mesure que nous nous approchions.

Par-tout dans ces lieux, on avait été instruit de notre arrivée. Il était inutile de courir le pays, & nous revînmes sur nos vaisseaux, qui mirent à la voile & cinglerent dans la baie de Quintero, où nous n'avions à craindre aucun orage. Nous y vinmes chercher de l'eau, dont le besoin se faisait déjà sentir vivement.

Nous vîmes de loin des chevaux sauvages qui venaient boire dans une petite riviere qui descendait des montagnes; ils s'enfuirent à notre approche. Nous fîmes une espece de redoute sur le bord de l'eau, pour défendre ceux qui faisaient provision d'eau des Espagnols armés, qui paraissaient par troupes dans le lointain, & se postaient au coin d'un bois. Là, nous renvoyâmes deux Portugais & un Insulaire de Sainte-Marie, qui furent bien joyeux de se retrouver libres & sur la terre.

La baie de Quintero est belle, sa rade est bonne, l'aiguade y est commode & l'eau en est pure. La

retranchement que nous y fîmes nous permit d'y remplir nos futailles fans danger. C'est le lieu le plus propre pour se rafraîchir; il y a beaucoup de poissons & de bois. Nous en fortîmes le premier Juillet pour chercher la ville d'Ariqua; nous y arrivâmes le soir du lendemain. A ses côtés, est une haute montagne, dans la pente de laquelle il y a un gros bourg & une campagne verdoyante, ombragée d'orangers & d'autres arbres. Comme nous n'y trouvâmes ni galions, ni vaisseaux, nous nous en éloignâmes. On nous dit qu'on avait apperçu quelques voiles, & nous envoyâmes nos chaloupes à la découverte; elles ne découvrirent qu'un petit bâtiment qui nous épiât, & faisait savoir à Lima tout ce que nous faisons: on ne put le joindre. On jeta l'ancre près de terre, & nous y descendîmes pour essayer de faire quelque commerce avec les Indiens. Nous vîmes là beaucoup de maisons & deux grands bâtimens semblables à des châteaux ou à des monasteres, ceints d'un mur qui servait de rempart: derrière étaient des hommes qui faisaient feu & grand bruit; nous nous contentâmes de tirer sur eux: ils se cachèrent, & nous revînmes à nos vaisseaux, qui mirent à la voile.

Le 16, nous apperçûmes un petit bâtiment & nous le prîmes: l'équipage fut pris aussi, quoiqu'il se fut jeté dans la chaloupe pour gagner

la terre : le vaisseau ne portait que des olives & autres denrées ; on le coula bas. Son maître paraissait un homme honnête & paisible ; on le plaignit, mais on ne le ruina pas moins. Il allait au Calao.

Sur le soir, nous découvrimes huit gros vaisseaux ; nos prisonniers nous apprirent que c'était la flotte destinée à nous combattre, & qu'elle allait nous attaquer. Elle le fit en effet, quoique le conseil de Lima ne le voulût pas : il lui paraissait peu digne de la majesté d'une flotte royale de hasarder le combat contre des particuliers, & qu'on devait nous attendre. Mais l'amiral Mendoza, parent du vice-roi, homme avide de gloire, ne put approuver cette lente prudence ; il prétendit qu'avec deux de ses vaisseaux il nous chasserait & nous détruirait. Il ajouta des raisons à cette fanfaronade : après un si long voyage, nous devions être faibles, malades, dans la disette ; & foutint, avec quelque raison, que c'était le moment le plus favorable pour tomber sur nous. Le vice-roi approuva son audace ; il s'embarqua en faisant le serment de ne rentrer que lorsqu'il nous aurait battu, ou pris quelqu'un de nos vaisseaux. Il mit à la voile de Calao le 11 Juillet avec huit gallions.

Il montait le *Jesus-Maria*, qui portait vingt-quatre gros canons de fonte, & quatre cents

soixante hommes, nobles, soldats ou matelots. Le second se nommait la *Sainte-Anne*, & portait quatorze canons de fonte, plusieurs autres plus petits, & deux cents hommes; il était commandé par D. Alvarez de Piger, qui avait la réputation d'être le meilleur soldat des Indes, & s'était signalé par la prise d'un vaisseau Anglais. Les six autres étaient moins forts, mais cependant portaient plus de huit cents hommes: deux n'avaient point de canons; leurs noms étaient le *Carme*, le *Dom-Diego*, le *Rosario*, le *Saint-Francisco* & le *Saint-André*. Nous ne fûmes pas le nom du huitième.

Le 17, cette flotte vint à nous; nous cinglâmes sur elle, & le soir nous fûmes près les uns des autres. Le vice-amiral Espagnol jugeant qu'on avait fait une mauvaise manœuvre, ne voulait pas qu'on nous attaquât; il protesta contre cette résolution, mais Mendoza ne voulut point l'écouter; à dix heures du soir, il s'approcha du Grand-Soleil, insulta notre amiral, & nous fîmes feu comme eux: le canon, la mousqueterie se fit entendre, les ténèbres ajouterent à l'horreur du combat. Notre canon fit feu avec tant de rapidité, que l'Espagnol aurait voulu s'éloigner; mais le calme ne le lui permit pas. On n'entendait que les roulemens du canon, des armes à feu, les cris, les hurlemens des Espagnols, nos tambours &

nos trompettes. Mendoza passa enfin , un autre vaisseau lui succéda , & le Saint-Francisco suivit celui-ci ; mais le dernier s'étant approché flanc à flanc du Grand-Soleil , il fut bientôt criblé de coups ; il dériva cependant encore jusques sur le Chasseur , sur lequel il jeta le grapin , croyant s'en rendre facilement le maître ; mais il se défendit vigoureusement , se déborda & le Francisco coula à fond.

Le Chasseur fut attaqué dans ce moment par l'amiral Espagnol , & il se défendit avec courage ; mais il n'aurait pu lui résister , si l'amiral qui remarqua le danger où il se trouvait , ne lui eût envoyé sa chaloupe pleine de gens pour le secourir. Mais le Chasseur ne la reconnut pas , & malgré ses signaux , lui tira un coup de canon , qui coula la chaloupe à fond. Cependant il n'y eut qu'un homme de noyé , & la chaloupe du vice-amiral sauva ces hommes & le Chasseur. Quelques vaisseaux Espagnols attaquèrent notre vice-amiral , qui les repoussa très-vivement. Le jour étant venu , Mendoza porta sur l'Eole & l'Etoile du Matin , que le calme avait retenus loin de nous ; il ne fut pas plus heureux avec eux qu'avec nous : cinq vaisseaux Espagnols se réunirent ; mais ils parurent résolus de s'éloigner , & nous nous en approchâmes. Les deux Amiraux , les deux Vices-Amiraux se battirent avec fureur ;

L'Eole accourut pour se joindre à ses chefs, les Espagnols dérivèrent, s'embarassèrent, & l'équipage de l'un cherchait à se sauver sur celui de l'autre, qu'il croyait moins endommagé : mais le danger leur parut bientôt égal ; ils parvinrent à se débarrasser, & se défendirent encore. Notre Vice-Amiral, poussé par les vagues entre ces deux vaisseaux, reçut leur bordée, & leur lâcha la sienne. Mendoza jeta le grapin sur lui, ses gens s'élançerent sur notre bord ; mais presque tous y périrent. Enfin les deux galions désarmés, pouvant à peine se défendre, s'éloignerent ; Mendoza fut poursuivi par notre Amiral ; la nuit seule le déroba à sa poursuite. Le calme régnaît : cependant nous ne le revimes plus quand le jour fut revenu ; le *Sainte-Marie* s'enfonça quelque tems après, & le Vice-Amiral Espagnol, toujours poursuivi par le nôtre & l'Eole, se défendant toujours avec courage, fut percé de tant de coups, que prêt à couler bas, il mit pavillon blanc ; mais tandis que son équipage voulait se retirer de son vaisseau, il ne put s'y résoudre, à moins que notre Vice-Amiral ne vint le chercher lui-même ; nos hommes voyant que le vaisseau allait périr, se hâterent de se retirer, & y abandonnerent dix ou douze des leurs, que l'avidité du pillage y avait fait passer les premiers ; ceux-ci aiderent les Espagnols à se main-

tenir quelque tems sur l'eau ; mais enfin le bâtiment s'enfonça , le vice-amiral se noya ; nous sauvâmes deux pilotes , un capitaine , & quelques soldats ; le reste fut abandonné sur les flots , ou fut achevé par quelques-uns de nos féroces matelots.

Tel fut le succès de ce combat : notre Vice-Amiral eût seize morts , & trente à quarante de blessés ; mais tous les autres vaisseaux n'eurent ensemble que vingt-quatre morts & dix-huit blessés. Le même jour , nous cinglâmes vers le Calao , & nous entrâmes dans son port le lendemain ; on y voyait différens bâtimens , mais si près de terre , que nous ne pûmes les atteindre , parce que nos vaisseaux prenaient trop d'eau. Nous jetâmes l'ancre à quelque distance. Les Espagnols mirent des canons sur le bord , & un de leurs boulets perça le Chasseur de part en part : on eût de la peine à le sauver.

Cependant le rivage se couvrait de troupes , & le vice-roi lui-même était à leur tête. Il avait quatre mille hommes d'infanterie , & huit compagnies de cavalerie ; ce grand nombre ne nous permettait pas de faire une descente ; leurs batteries mettaient en danger nos vaisseaux ; ils en avaient eux-mêmes qu'ils préparaient pour profiter des circonstances ; en coupant nos cables , ou abattant nos mâts , ils retardaient notre voyage,

& nous crûmes devoir l'éviter ; nous nous éloignâmes de deux à trois lieues ; là nous restâmes jusqu'au 25 , pour tâcher de surprendre quelques-uns de leurs vaisseaux ; mais ils étaient légers à la voile , & rafaient la terre plus près que nous , & nos efforts furent sans succès.

Le 26 , nous mîmes à la voile & suivîmes la côte. Nous y trouvâmes un bâtiment chargé de sel & de sirop ; nous résolûmes de nous servir de ce petit vaisseau , & nous y fîmes passer de nos gens. Nous délibérâmes sur ce qu'il y avait à faire , si nous rencontrions la flotte de Panama. Environnés des terres de nos ennemis , loin de tout asyle , nous avions tout à craindre de leur nombre , & il fut résolu que nous la combattrions , mais avec le canon qui faisait notre principale force , & en nous tenant ensemble & serrés ; que nous éviterions l'abordage , & même de nous laisser approcher à la portée des petites armes. D'autres raisons se joignaient à celles-là. Nous avions encore un grand voyage à faire ; on attendait de nous d'autres services , & de plus importans aux Manilles. Tout nous prescrivait la prudence. On ordonna de plus qu'on n'enverrait point nos chaloupes aux vaisseaux qui mettraient bas pavillons ; mais que leurs équipages se rendraient sur nos vaisseaux dans les leurs ; la perte que nous avons faite sur le Vice-Amiral Espagnol par l'avidité de

nos gens , nous prescrivait ces mesures pour l'éviter à l'avenir. L'amiral , ou en son absence , le vice-amiral , pouvait seul déterminer les cas où il faudrait faire partir nos chaloupes.

Le 28 Juillet , nous mouillâmes dans la rade de Guarme : c'est un port assez vaste où l'on voit un grand étang d'eau douce & une belle campagne. Nous n'y trouvâmes que des maisons vuides ; les habitans s'étaient enfuis dans les bois : nous parcourûmes le pays , & y cueillîmes des oranges & d'autres fruits ; dans quelques cabanes écartées , on trouva des poules , des porcs , & de la farine. Nous y mîmes à terre quelques prisonniers sans leur demander de rançon , puis remettant à la voile , nous cinglâmes vers l'île *Lobos* , qui doit son nom à un poisson. Le 8 Août , nous jetâmes l'ancre devant Paita ; trois cents hommes y descendirent en bon ordre ; mais un retranchement qu'il fallait forcer , obligea l'amiral de les rappeler ; trois de ses vaisseaux reçurent ordre cependant de se porter près de la place pour la tenir assiégée , & deux jours après on y descendit encore. Le canon des vaisseaux & la vue des soldats firent fuir les Espagnols , qui emportèrent tout ce qu'ils purent. On mit le feu à la ville , & l'on se rembarqua. On prit un bâtiment pêcheur , dont la forme & les voiles étaient extraordinaires ; six Indiens robustes & jeunes

encore en étaient les maîtres ; on leur prit une grande quantité de poisson sec ; ils nous aiderent à faire provision de fruits : l'un d'eux nous apporta une lettre de la dame du commandant de Paita à un capitaine Espagnol , que nous avions sauvé après le combat ; pour nous intéresser en sa faveur , elle nous envoya des oranges , des choux & d'autres rafraichissemens. Cette dame , qui était aimée par sa beauté , par son esprit & sa modestie , avait une grande autorité dans le pays , & elle sollicita puissamment pour qu'on rendit la liberté au capitaine ; mais on le refusa avec le plus d'honnêteté qu'il fut possible.

Paita aurait été une ville forte , si elle avait eu des défenseurs courageux. On y voyait deux églises , plusieurs couvens , & d'assez beaux édifices ; son port est le meilleur de ces côtes , & il est fort fréquenté. Pendant que nous y séjournâmes , l'amiral , pour suppléer aux vivres qui diminuaient , envoya quatre chaloupes à l'isle Lobos , qui en revinrent chargées de poissons nourrisans , & de bon goût : on cessa de pêcher cependant pour faire taire des hommes inquiets & chagrins , qui prétendaient que cette nourriture était mal saine.

On prit dans cette isle deux oiseaux très-grands , semblables à l'aigle par le bec , les ailes & les

griffés, à la brebis par le col, & au coq par la tête.

On mit à terre quelques prisonniers, ne retenant que le capitaine, un pilote, & environ trente autres personnes. Les Indiens furent relâchés avec leur petit vaisseau, & le 21, nous remîmes à la voile. Nous suivîmes la côte, & remarquâmes que les courans étaient très-rapides, & si contraires à notre route, que nous ne pouvions avancer que par un vent très-favorable. Nous vîmes Rio-Tomba, qui est remplie de bas fonds, & plus loin le cap Sainte-Hélène; les orages, les tourbillons, la pluie, les éclairs, le tonnerre nous accompagnèrent toujours dans ces parages. Nous cherchâmes l'île *Coques*, (sans doute des *Cocos*), & ne pûmes la trouver à cause du mauvais tems qui fit couler bas le petit navire que nous avions pris aux Espagnols; mais dont nous eûmes le tems de retirer l'équipage & les munitions.

Le 17 Septembre, nous découvrîmes les côtes de la Nouvelle Espagne; ce long espace de tems écoulé sans trouver de rafraîchissemens, multipliait les malades sur notre bord, & nous soupirions après quelques momens de repos sur la terre. Le pays nous parut bas auprès de la mer, puis il s'élevait en collines, derrière lesquelles on voyait des montagnes très-hautes; nous en-
voyâmes

voyâmes une chaloupe pour aller à la découverte : la fumée annonçait que le pays était habité ; mais on ne trouva ni rade, ni port : sur le soir enfin, on découvrit une bonne baie ; les habitans qui se montrèrent sur le rivage, promirent des rafraichissemens, pourvu qu'on les allât chercher. Le pays paraissait agréable, verdoyant, bien garni d'arbres ; mais le vent ne nous permit pas d'entrer dans la baie ; nous fîmes de vains efforts pendant plusieurs jours pour y parvenir. On fit visiter la côte, pour s'assurer si l'on pourrait mettre du monde à terre ; le rapport fut, que la mer y brisait avec tant de violence, qu'il serait difficile d'aborder sans être renversé. Nous essayâmes plusieurs fois d'arriver à la côte dans des chaloupes, & toujours en vain. Il fallut nous éloigner avec d'autant plus de regrets, qu'on voyait de loin des troupeaux qui paissaient, & que quelques matelots y ayant pénétré à la nage, virent des millions de cerfs & de biches s'enfuir devant eux.

Nous suivîmes la côte, & jetâmes l'ancre derrière un cap voisin d'Aquapulco, où nous tâchâmes d'entrer, & nous mouillâmes l'ancre auprès du fort qui nous canonna sans nous faire de mal. L'amiral fit avancer une chaloupe avec une bannière blanche : les Espagnols s'en approchèrent, parlèrent avec honnêteté, & offrirent

des rafraîchiffemens. Deux d'entr'eux vinrent à bord de l'Amiral faire les mêmes offres. On s'y confiait ; cependant on eût des soupçons le lendemain , & l'on mit les vaisseaux à couvert du canon du fort. Les mêmes Espagnols vinrent nous rassurer , & voulaient qu'on les retint en ôtage. On convint avec eux de rendre les prisonniers contre une rançon de trente bœufs , cinquante brebis , des poules , & différens légumes. Après cet accord , divers Espagnols vinrent sur nos vaisseaux , & nous allâmes chercher de l'eau & du bois. Nous reçûmes les provisions , nous renvoyâmes les prisonniers. Un cousin du vice-roi vint nous visiter , curieux d'examiner une flotte qui avait vaincu celle du Pérou : on le reçut & le régala. De notre côté , le fils de l'amiral , & un de nos principaux officiers , allèrent saluer le gouverneur , qui leur fit beaucoup d'honnêtetés. On se promit mutuellement des égards , qu'on oublia trop souvent , sur-tout dans ces climats.

Cependant le nombre des malades augmentait sans cesse : on en comptait soixante dans le Soleil ; nous nous hâtâmes donc de faire de l'eau , du bois , & de profiter de la bonne volonté des Espagnols , sans trop en comprendre la cause. Le fort était muni de toute sorte d'armes , de dix-sept piéces de canon , de quatre cents hommes ; ils pouvaient se défendre , nous refuser des vi-

vres , & nous faire bien du mal : au lieu de la haine que nous avions lieu d'en attendre , ils nous reçurent en amis ; mais ils pouvaient cesser de nous traiter ainsi , & nous nous éloignâmes en suivant toujours la côte.

Le 26 , nous vîmes un vaisseau à l'ancre , & nous en approchâmes : bientôt nous vîmes son équipage abattre ses mâts , les lier , les jeter à la mer , & douze hommes gagner la terre avec ce radeau ; douze autres y restaient encore , qui ne purent échapper ; parmi eux étaient deux moines & un pilote ; ils essayèrent de se défendre ; nous les eûmes bientôt forcés à se soumettre. Le vaisseau n'était chargé que d'ustensiles & de quelques denrées ; il était monté de quatre pieces de canon , de deux petits pierriers , fourni de beaucoup d'armes & de munitions de guerre. Nous y envoyâmes vingt-deux hommes pour le joindre à notre flotte.

Nous vinmes ensuite au port de *Selagues* par un tems doux & calme ; là , nous dit-on , est une riviere poissonneuse , & des campagnes riches en citrons & autres fruits ; plus loin sont des prairies abondantes en troupeaux. Deux chaloupes entrèrent dans la riviere ; nos gens cueillirent des fruits , mais n'osèrent s'avancer dans le pays , parce qu'ils y virent beaucoup de traces d'hommes qui avaient des fouliers. On fit pendre

à un arbre une lettre qui invitait les habitans à des échanges avec nous, & nous descendimes bientôt après au nombre de deux cent avec des bannieres blanches, & les Espagnols se montrerent sur le rivage avec des bannieres bleues qui nous annonçaient la guerre. Dès que nous eûmes pied à terre, un corps d'Espagnols fortit subitement du bois, & fondant sur nous avec de grands cris, furent sur le point de nous mettre en fuite.

Mais des officiers courageux tinrent fermes; & nous permirent de nous reconnaître; nous mimes en fuite l'ennemi, mais n'osâmes le poursuivre, dans la crainte de tomber dans quelque embuscade: nous y perdimes deux hommes, & en eûmes cinq ou six blessés. Un capitaine & quelques Espagnols demeurèrent sur la place.

Après cet inutile exploit, nous remîmes à la voile & vinmes dans le port de la Nativité, où nous espérons pouvoir faire provision d'eau & de fruits: une riviere dont l'eau était douce, dont les environs étaient ouverts, nous permit de remplir en sûreté nos futailles. Le plus jeune des moines nos prisonniers, fut envoyé vers des cabanes d'Indiens pour les inviter à nous fournir des rafraichissemens; il revint avec deux chevaux chargés de poules & de fruits, & le jour suivant, il en amena autant; il nous apprit que le corps d'Espagnols que nous venions de repousser, avait

passé dans ce lieu, croyant que nous étions plus loin.

Peu de tems après, nous sortîmes du port à pleines voiles; nous vîmes le cap Corenti, & plus loin deux isles inconnues sur le chemin des isles Larrons, dont nous prenions la route: le lendemain nous vîmes un rocher, que nous crûmes être un vaisseau des Manilles; mais notre joie fut courte comme notre erreur; il était à cinquante-cinq lieues de la terre, sous le 19° de latitude. Deux semaines s'écoulerent sans que rien frappât nos regards sur le vaste océan pacifique; mais le jour qui suivit, sous le $18^{\circ} 20'$, nous découvrîmes une autre isle, où l'on remarquait cinq collines, dont chacune semblait faire une isle séparée. De-là jusqu'au 1 Janvier, nous fîmes beaucoup de chemin; mais nous eûmes beaucoup de malades & de morts.

Ce fut le 23 de ce mois que nous découvrîmes les isles des Larrons, qui sont unies & basses. Dès que nous fûmes voisins [du rivage, les Indiens accoururent dans leurs petites barques, & quand nous eûmes jeté l'ancre, que nous eûmes envoyé nos chaloupes à terre, ils trafiquerent paisiblement avec nous de leurs fruits & de leurs légumes. Deux jours après, pour faire honneur au commis de l'Etoile, que nous venions d'enlévelir, nous fîmes des décharges qui épouvan-

terent ces bonnes gens : ils s'enfuirent & ne parurent plus. Alors nous cinglâmes vers les Philippines ; d'abord arrêtés par le calme , ensuite poussés par un vent favorable , nous perdîmes bientôt les isles Larrons de vue. Magellan leur avait donné le nom de *Velos* , de la multitude de canots à voiles qu'il y vit. Leurs habitans sont les meilleurs nageurs du monde ; leur subtilité & leur penchant pour dérober , a fait donner aux lieux qu'ils habitent le nom qu'ils portent aujourd'hui : ils n'ont pour vêtement qu'un chapeau de paille : les femmes ont une ceinture de feuilles ; ils ont beaucoup de poissons , de poules & autres volatiles.

Le 9 Février , l'aurore nous fit voir le cap *Spiritu-Santo* , & nous cinglâmes vers le détroit. Nous descendîmes dans une isle avec le pavillon de paix ; mais nous ne pûmes obtenir des rafraichissemens , parce que les habitans savaient que nous venions combattre les Espagnols ; il fallut nous retirer sans en rien rapporter , & le lendemain , nous jetâmes l'ancre dans le port de Capul.

Les habitans de cette isle ne furent pas si scrupuleux que leurs voisins ; dès que nous fûmes descendus , ils nous vendirent des poules , des porcs & d'autres rafraichissemens : deux d'entr'eux nous servirent de pilotes pour traverser le détroit :

dans cette route, nous descendimes tous les jours à terre pour cueillir des cocos & d'autres fruits pour nos malades. Les habitans font ici vêtus d'une longue robe semblable à une chemise; ils respectent les moines, & vinrent baiser les mains de ceux que nous avions avec nous: leurs femmes demeurèrent cachées dans les bois. Enfin nous jetâmes l'ancre devant la grande isle de Luçon; nous y vîmes une maison sur des arbres, que nous envoyâmes visiter: on fut qu'elle était vieille & abandonnée.

On nous avait dit à Capul qu'une flotte nous attendait à Manille pour nous combattre; mais nous ne pûmes nous en assurer; nous nous approchâmes du port en passant à la vue du volcan d'Albaca, qui est très-haut & toujours enflammé: des feux sur le rivage nous annonçaient la vigilance de nos ennemis. Une petite barque nous suivait sans cesse, & nous échappa toujours.

Enfin le 27 Février, nous jetâmes l'ancre à une lieue du port, & le lendemain près de l'isle *Maribela*, derriere laquelle est Manille; deux hauts rochers font reconnaître cette petite isle, où demeurent les pilotes côtiers, & où l'on tient une garde avancée.

Le 1 Mars, nous vîmes deux voiles qui allaient d'un bord à l'autre: nos chaloupes firent de vains efforts pour les joindre; mais deux jours

après , elles amenerent quatre champans qui étaient derrière une petite île ; trois étaient vuides , le quatrième était chargé de ris , d'huile , de poules , de fruits & autres denrées qui furent utiles à nos malades ,

Nous primes d'autres champans dans les jours qui suivirent : tous étaient remplis de Chinois , & chargés de vivres & de marchandises ; mais l'un d'entr'eux portait un Espagnol qui allait lever des tributs. Nos prisonniers nous apprirent que la flotte de Manille était allée aux Moluques ; qu'elle était composée de dix grands gallions , de deux yachts , de quatre galeres ; qu'elle portait deux cents Espagnols , & un plus grand nombre d'Indiens & de Chinois.

Le 7 , nous envoyâmes des Chinois à Manille proposer l'échange des prisonniers que nous avions faits avec ceux que les Espagnols pouvaient avoir ; en attendant la réponse , nous primes encore quatre champans chargés de fruits , & tuâmes sur la terre deux bœufs & un cerf. La réponse ne venant point , on délibéra sur ce qu'on devait faire. Si l'on demeurait dans ces parages , on pouvait faire beaucoup de butin ; mais on abandonnait les Moluques aux Espagnols ; la mousson allait changer bientôt , & l'on ne pourrait s'y rendre que six mois après ; c'eût été trop tard pour les sauver. On résolut de cingler vers elles.

Le 10 Mars, nous renvoyâmes nos Chinois & Japonois dans leurs champans, & traversant avec lenteur une multitude d'îles, aidé du pilote Espagnol que nous avions sauvé, nous côtoyâmes l'île *Panie*, & parvinmes à celle de *Mindanao*, dont nous nous éloignâmes la nuit, à cause des bas-fonds; une petite barque vint à nous, & promit des rafraichissemens. En effet, nous côtoyions l'île durant le jour; plusieurs canots nous apportèrent des poules, du poisson, différentes denrées, & si le vent n'eût été favorable pour nous en éloigner, nous y aurions fait une abondante provision de porcs. Nous découvrimmes le cap Caldera, où les vaisseaux Espagnols qui se rendent aux Moluques vont faire de l'eau: nous y demandâmes des nouvelles de la flotte, dont on ne voulut rien nous dire.

Entre Mindanao & Tagimo, nous trouvâmes des courans rapides qui retarderent notre course; mais cette lenteur nous permettait d'acheter des habitans diverses denrées, des chevres, du tabac, avec des couteaux & de la verroterie. Le pays était abondant & fertile, & ceux qui le cultivent, paraissent haïr les Espagnols; un Hollandais leur avait donné une patente de ces sentimens. Le 22, nous sortîmes du détroit formé par ces deux îles; mais quatre jours après, nous essuyâmes une tempête affreuse. Elle cessa, nous réparâmes les

désordres qu'elle nous avait causé , & le 27 nous repassâmes l'isle *Sanguine*. Enfin le 29, nous abordâmes à *Ternate*. Ceux qui commandaient dans le fort de *Maleïe* vinrent visiter notre Amiral ; on nous fournit des vivres ; nos soldats descendirent pour se remettre des fatigues de notre long voyage , & nous nous préparâmes à visiter les isles voisines.

On n'apprit rien de la flotte Espagnole , & nous ne la trouvâmes nulle part. Les affaires des Hollandais prospéraient ; ils s'étaient emparés de *Pulo-Way* , la plus fertile & la plus riche des isles de *Banda* , celle qui produisait le plus de noix muscades & de macis ; les autres isles s'étaient soumises à eux , & avaient fait un traité d'alliance avec la compagnie , qui lui était très-avantageux.

Nous visitâmes différentes isles , & changeâmes quelques-uns de nos prisonniers contre des Hollandais réduits à l'état d'esclaves par les Espagnols ; nous vinmes à *Machian* , à *Tydor* , que les Espagnols possédaient encore , & d'où ils nous canonnerent sans nous nuire. Renforcés par douze vaisseaux , on parlait de les y attaquer ; mais d'autres projets nous en détournèrent. Notre Amiral fit voile vers *Bantam* avec l'*Amsterdam* & la *Zélande* , & fit réparer ses vaisseaux à *Jacatra* : c'était alors le 17 Septembre 1616.

Dans cette route , nous apprimes que la flotte Espagnole s'était rendue à Malacca , & qu'elle en devait partir pour nous chasser de Jacatra & de Bantam. Mais son commandant Jean de Sylva , mourut à Malacca , & sa flotte , affaiblie par le dispersément de quelques vaisseaux , & par la mort d'un grand nombre de soldats , reprit la route des Manilles , sans avoir rien fait que d'épuiser les trésors de l'Espagne.

Tandis que nous étions à Jacatra , nous y vîmes arriver divers vaisseaux des Moluques , chargés d'épicerie ; d'autres arrivèrent de Hollande , forts d'équipage & de soldats , portant de riches cargaisons. Il en vint un du Japon , chargé d'argent , de cuivre , de fer , enlevé aux Portugais : la *Concorde* y arriva aussi , vaisseau commandé par Jacques le Maire , qui prétendait avoir découvert un nouveau détroit & de nouvelles îles.

Le 14 Décembre 1616 , l'amiral Spilberg partit pour la Hollande avec deux vaisseaux , l'Amsterdam de mille quatre cents tonneaux , & la Zelande de douze cent soixante : Jacques le Maire s'y embarqua , & y mourut huit jours après. Tout le monde fut affligé de sa perte , parce que c'était un homme intelligent , & d'une grande expérience dans la navigation.

Le 24 Janvier 1617 , nous descendîmes à l'île

Maurice pour y faire de l'eau ; le 30 Mars, nous jetâmes l'ancre près de Sainte-Hélène, & le 1 Juillet, nous entrâmes heureusement dans nos ports, après un voyage d'environ trois ans.



V O Y A G E
DE JACQUES LE MAIRE.

ISAAC LE MAIRE, fameux négociant, desirant négocier dans des contrées éloignées, & découvrir de nouvelles terres, en parlait souvent à Guillaume Cornelisz Schouten, navigateur expérimenté, qui soupçonnait qu'une route encore inconnue pouvait conduire à la mer du sud. Leur curiosité s'enflamma dans leurs entretiens : ce nouveau chemin sembla leur permettre de tenter une grande entreprise, sans violer la défense que les Etats-Généraux avaient faite publier de naviger à l'orient du Cap de Bonne-Espérance, ou par le détroit de Magellan, réservant à la seule Compagnie des Indes le droit d'y commercer. Ils se flattaient de découvrir de grands & riches pays, d'y faire un commerce avantageux, ou s'ils ne le pouvaient dans les pays encore inconnus, ils espéraient de le faire dans la mer du sud.

Ils résolurent donc de visiter les mers au midi du détroit de Magellan, & d'y chercher un autre passage. Chacun d'eux fournit la moitié des frais de l'entreprise, Le Maire veilla sur le choix des

marchandises, Schouten sur l'équipement des vaisseaux. C'étaient un grand vaisseau & un yacht; l'un nommé la *Concorde*, l'autre le *Horn*. Le premier fut commandé par Schouten & Jacques le Maire, fils d'Isaac; il avait soixante-cinq hommes d'équipage, vingt neuf petites pièces de canon, douze pierriers, d'autres armes encore, une chaloupe à voiles, une à rames, une barque & un canot; des ancres, des cables, des mâts, des voiles de rechange. Ils avaient engagé leurs gens sans leur communiquer leur dessein, & le peuple leur donna le nom de *Chercheurs d'or*. Les directeurs se donnaient le nom de *Compagnie Australe*.

Les deux vaisseaux partirent du Texel le 14 Juin 1615. Après avoir mouillé aux Dunes d'Angleterre, ils relâcherent à Plymouth; ils y prirent un canonier & un charpentier. Mais suivons la relation de ce voyage.

Après nous être éloignés des côtes d'Angleterre, nous trouvâmes une mer si agitée, que la barque qui suivait la *Concorde* fut brisée; nous avançâmes ensuite sans éprouver d'accidens jusqu'au 21 Août, que nous découvrîmes les terres élevées de *Sierra-Lionna*; & après avoir passé les îles *Mabrabomba*, nous jetâmes l'ancre. Ces petites îles sont au nombre de trois, elles sont fort hautes, & à demi-lieue du continent; le sol en

est hérissé d'arbrisseaux : nous y vîmes des traces de bêtes sauvages, mais point d'hommes. Sur le continent, nous découvrîmes une rivière dont des rochers défendaient l'entrée aux vaisseaux ; au delà, elle était profonde & large : nul homme ne parut sur ses bords ; des bœufs, des guenons, des oiseaux qui aboient comme des chiens, des palmiers sauvages sans fruit : c'est tout ce qui y frappa nos regards.

Le lendemain, nous remontâmes deux autres rivières dans un espace de cinq lieues ; l'une était salée & ses bords nus ; l'autre traversait une plaine où l'on trouva des limoniers, & l'on fit une petite provision de leurs fruits ; des crocodiles & des tortues habitaient seuls ses bords. Elle ne se trouva pas assez profonde pour que les vaisseaux pussent y pénétrer, & nous vîmes jeter l'ancre dans la baie de Sierra-Lionna.

Nous vîmes sur le rivage quelques cabanes couvertes de paille, dont les habitans nous aidèrent à faire une provision abondante de limons : un ruisseau d'une eau très-bonne, qui tombait d'une montagne, eut bientôt rempli nos futailles : nous y achetâmes un peu de poisson. Plus loin, nous descendîmes encore & trouvâmes dans un bois une petite bête nommée *Antilop*, prise à un piège tendu par les Negres.

Le 5 Octobre, comme nous navigions avec

pleine sûreté, nous entendimes un grand coup à l'avant du vaisseau; nous cherchâmes promptement ce qui pouvait en être la cause, & vîmes la mer teinte de sang. Nous découvrîmes enfin qu'un gros poisson avait donné de sa corne avec tant de force contre le vaisseau, qu'elle s'y était rompue; & lorsque nous carenâmes au port du Desir, nous la trouvâmes à sept pieds sous l'eau; elle était de l'épaisseur & de la figure d'une dent d'éléphant, mais remplie & très-dure: elle avait passé au travers des trois bordages, & elle aurait mis le vaisseau en grand danger, si elle n'avait donné dans l'éguillette, car elle l'eût percé de part en part. Le sang qui teignit la mer sortit apparemment de la rupture de la corne.

Personne ne savait encore où nous allions: Schouten & le Maire seuls le savaient. Après avoir passé la ligne, ils crurent devoir en instruire leurs équipages. Ils leur apprirent qu'il s'agissait de chercher un nouveau passage dans la mer du sud, de découvrir de riches pays situés plus au midi, ou d'aller, si l'on ne réussissait pas dans cette recherche, aux Indes Orientales. Les matelots partagerent les espérances de leurs conducteurs, & les écoutèrent avec joie.

Nous vîmes des bonites, des baleines, des oiseaux noirs, d'autres qu'on nommait Jeans de Genten, une multitude de poux marins, ayant des

des cornes, un corps blanc, transparent comme le crystal, ayant la tête marquée d'une tache couleur de feu, qui donne une teinte rouge, ils sont gros comme de petites mouches. Nous n'avions point vu de terre depuis que nous avons quitté la côte d'Afrique, excepté les illes de Martin Waes, ou de l'Ascension. Enfin le 6 Décembre, nous découvrimes une côte blanchâtre & peu élevée : c'était celle où nous tendions, celle qui avoisine le port du Desir, où nous ne pûmes entrer sans danger, parce que nous avons été au-delà de son ouverture. Avant d'y jeter l'ancre, on entra dans la baie des éperlans, nommée ainsi de l'abondance de ces poissons : nous y trouvâmes beaucoup d'œufs, de belles moules, des lions marins & des pingoins.

Comme nous nous efforcions d'entrer dans le port du Desir, le vent devint subitement contraire, & nous fûmes poussés contre le rivage : déjà la Concorde était en partie sur le roc ; il penchait beaucoup lorsque le flot se retirait, il tourmentait avec force ; cependant le vaisseau ne s'ouvrit point. Le Horn fut jeté sur les rochers ; il allait tourner sans dessus dessous, si le vent qui soufflait avec force ne l'eût soutenu : lorsqu'il s'apaisa, le yacht consentit & se courba de manière que la quille paraissait enfoncée, & le côté qui était vers le rivage demeura en l'air. Nous

perdions l'espérance de le conserver, lorsque le flux étant revenu, il se remit de lui-même dans son assiette, & le calme nous permit de le tirer de sa situation.

Le lendemain on entra dans le port, mais on ne put parvenir qu'à l'Isle du Roi. Des chaloupes allèrent à terre & la trouverent jonchée d'œufs d'une espèce particulière de mouettes : un homme, sans changer de place, pouvait mettre la main dans quarante-cinq nids, dans chacun desquels il y avait quatre ou cinq œufs de la grosseur du vaneau. On y chercha vainement de l'eau douce; par-tout elle parut saumâtre. On y vit des autruches & des quadrupèdes farouches, presque semblables au cerf, & dont le cou était aussi long que le corps. Sur une colline, nous découvrîmes un tombeau qui renfermait des cadavres longs de dix pieds.

Nous mîmes nos vaisseaux sur le sec & les carénâmes; mais en donnant le feu au yacht, le feu y prit si rapidement, que dans un instant les haubans, les manœuvres, le corps entier du bâtiment furent enflammés. Il était à trente pieds de l'eau, & nous n'espérâmes point le conserver. Il brûla : la poudre en fit voler une partie en éclats; & parmi les cendres du reste, nous cherchâmes la ferrure, le canon, tout ce que le feu n'avait pu détruire.

Le feu nous donna d'autres inquiétudes encore : il prit à quelques arbres de l'isle, & bientôt elle ne fut qu'un vaste incendie. Nous craignons que les flammes n'attirassent les Sauvages : des colonnes de fumée qui s'élevaient dans le continent nous les annonçaient, mais ils ne parurent point.

Enfin, après avoir long-tems cherché, nous trouvâmes de grandes fosses d'eau douce, mais blanche & épaisse, que nous emportâmes dans des barils sur nos épaules, comme nous en emportions tous les jours des oiseaux, des œufs & de jeunes lions marins ; animal de la grandeur d'un petit cheval, à criniere longue & rude, qu'on ne pouvait tuer qu'avec des balles de mousquet. On leur avait donné cent coups d'un levier de fer, qu'ils ne laissaient pas, tous sanglans par le nez & la gueule, de se rendre encore à la mer.

Le 10 Janvier 1616, nous remîmes à la voile avec notre unique vaisseau. On vit les isles Sebalde huit jours après. Sur le soir, on découvrit des terres vers le couchant, & nous trouvâmes fond. Devant nous étaient de hautes montagnes couvertes de neige : peu après nous vîmes une autre terre à l'orient & aussi fort élevée : l'espace qui les séparait était de huit lieues. On cingla dans cet espace, jugeant qu'il y avait un passage

entr'elles ; des courans rapides l'annonçoient , mais le vent tomba ; les courans seuls firent avancer le vaisseau , autour duquel on voyoit une multitude de pingoins & de baleines , qu'on eut assez de peine à éviter. Le lendemain on se trouva fort près de la côte orientale ; elle étoit haute , entrecoupée , verdoyante , s'étendant entre le levant & le midi , bordée des deux côtés de rivages sablonneux. On la nomma *Terre des Etats*. Nous y trouvâmes beaucoup d'eau douce , d'oiseaux , de poissons , d'amphibies , mais la terre y est dénuée d'arbres. Nous allâmes plus au midi , & vîmes la terre s'étendre à perte de vue , & toujours élevée.

Vers le soir , le vent fraîchit , & les lames furent très-fortes pendant la nuit ; l'eau bleue annonçoit une grande profondeur. Nous ne doutâmes point que ce ne fut la grande mer du sud , & que nous n'eussions trouvé le passage que nous cherchions. Des grandes mouettes de mer , dont le corps étoit de la grosseur du cygne , les pieds larges , le plumage blanc & noir , & qui avoient plus de cinq pieds d'envergure , venoient se percher sur nos vergues & s'y laissoient prendre à la main. Nos matelots les appelloient aussi Jean de Genten. Nous voyons encore la terre entre le nord & le couchant , lorsque nous effuyâmes une grande tempête qui nous força de mettre à la

cape : le froid était vif, des nuées de grêle tombaient sur nous, & nous avançons lentement. Nous découvrîmes deux isles, que nous nommâmes *Isles de Barnevelt*; c'étaient des rochers arides, grisâtres, entourés de beaucoup d'autres plus petits. Après les avoir passées, nous revîmes la terre : c'étaient celle qui est au midi du détroit de Magellan; elle ne montre que de hautes montagnes blanchies de neiges, qui finissent par un cap pointu, que nous nommâmes *Cap de Horn*. Le vent & de rapides courans nous poussèrent bientôt au-delà.

Le 31 Janvier, nous perdimos les terres de vue; les lames étaient très-grosses & l'eau fort bleue; ce qui nous persuada que nous étions dans la mer du sud. On crut donc pouvoir donner un nom au détroit qu'on avait découvert : on lui donna celui de *le Maire*, quoique Schouten méritât autant que lui de donner son nom à une découverte qu'il avait prévue & fait faire (1). On célébra une fête au milieu de la pluie, de la grêle, de la neige & des orages qui nous tourmentaient. Nous avions pénétré jusqu'au 59° 25'

(1) C'est une erreur. Dans l'acte signé pour ce nom imposé au détroit, on voit que le Maire était le chef de l'expédition; il y a le titre de *Praefectus*: Schouten n'y a que celui de *Navarinus*.

de latitude méridionale, fans découvrir de terres; nous cinglâmes alors entre le nord & le couchant; & le beau tems qui succéda, nous persuada que nous étions dans l'océan pacifique.

Le scorbut qui se répandait dans notre équipage, nous fit chercher les isles *Juan Fernando* pour nous y rafraîchir, & nous les découvrimus le premier Mars 1616 : toutes deux sont élevées; la plus petite est au couchant de l'autre: celle-là n'offre que des montagnes arides & stériles: celle-ci a ses monts couverts d'arbres. On y trouve des porcs, des boucs, & le long de la côte, une quantité prodigieuse de poisson. Les Espagnols viennent y pêcher.

Nous en fîmes le tour; mais à son couchant, le calme nous laissa immobiles, à cause de la hauteur des montagnes. Nous envoyâmes la chaloupe sur le rivage; ceux qui la montaient y trouverent un mouillage, une belle vallée couverte de verdure, ombragée de grands arbres; ils y trouverent de beaux ruisseaux, des lions marins, & des chevres qu'ils virent dans l'éloignement: en peu de tems ils prirent beaucoup de poisson. Leurs discours ranimerent nos malades; & le calme nous empêchant toujours d'y jeter l'ancre, nous y envoyâmes pêcher & chasser: ceux-ci ne réussirent pas; les autres nous apportèrent deux tonneaux d'excellens poissons & de l'eau. Ce fut là tout

l'avantage que nous tirâmes de cette île ; car après les plus grands efforts pour nous en approcher , nous fûmes forcés , le 5 Mars , d'y renoncer , & de profiter d'un vent favorable pour continuer notre route.

Les vents alifés que nous rencontrâmes bientôt vers le tropique du capricorne , nous firent avancer rapidement. On fit mettre la chaloupe à rames en état , pour s'en servir lorsqu'on serait proche des terres : déjà nous voyions une multitude d'oiseaux , tels que des *queues de fleches* , oiseaux blancs à bec rouge , à tête rougeâtre , dont la queue longue de deux pieds est fendue au milieu , & d'une blancheur éclatante.

Le commencement du mois d'Avril fut triste pour nous , parce que le scorbut infectait la moitié de notre équipage , & que le frere de notre capitaine en mourut ; mais il fut plus agréable ensuite. Nous découvrîmes des terres le 10 : ce fut une île basse , peu étendue ; près de laquelle on ne trouva d'abord point de fond. La chaloupe parvint assez près de terre , & les matelots en apportèrent des herbes assez semblables au cresson : ils y avaient vu des chiens qui n'aboyaient point & ne jetaient aucun cri : ils y avaient trouvé de l'eau douce dans des fossés. Cette île , qui est à neuf cent vingt-cinq lieues des côtes du Pérou , nous parut devoir être inondée en partie lorsque

la mer est haute : on y voyait d'un côté une bordure d'arbres comme plantés le long d'une digue; l'eau de la mer y formait des lacs à son centre (1). Nous la nommâmes *Isle des Chiens*.

Nous en vîmes une semblable le 14; elle était fort basse : vers le soir, un canot conduit par quatre Indiens nus, tout rouges, mais ayant les cheveux longs & noirs. Ils nous invitaient par signes à descendre, mais ils ne purent entendre aucun des mots que nous prononcions en diverses langues Européennes ou Asiatiques.

A une portée de mousquet du rivage, nous ne trouvâmes point de fond; ce qui nous força de nous éloigner. Un grand nombre d'Indiens s'étaient rassemblés sur le rivage; un canot nous suivit encore : nous lui faisons signe de venir à bord, lui de descendre à terre, & nous nous séparâmes ainsi. L'isle n'est pas large, mais elle est fort longue : des palmiers l'ombragent. Son rivage est couvert d'un sable blanc; la nuit nous y vîmes briller plusieurs feux.

Nous avons suivi sa côte pendant dix lieues, & le matin, nous y vîmes encore plusieurs hommes nus qui nous criaient d'approcher; trois d'entr'eux se mirent dans un canot, & vinrent

(1) Il paraît que c'est une des isles que Magellan nomma *les Infortunées*.

vers nous. On leur fit présent de couteaux, de grains de verre, mais on ne put les entendre : ils ne voulurent pas monter sur le vaisseau ; cependant l'un d'eux se hafarda de monter dans la galerie, il tira les clous des petites fenêtres des cabanes du commis & du maître, & les cacha dans ses longs cheveux.

Le fer est ce qu'ils recherchaient davantage ; ils essayaient d'arracher les chevilles du corps du vaisseau. Ils étaient voleurs. On leur envoya un verre de vin dans leur canot, mais dès qu'ils eurent la coupe, ils ne voulurent plus la rendre. Ils n'avaient de vêtement qu'un morceau de natte pour couvrir les parties naturelles ; ils étaient peints du haut jusqu'en bas de figures de serpens, de dragons & autres, dont le fond était d'un bleu noirâtre. Ils sont grands, ont les membres gros, le nez épaté, les oreilles percées.

Nous envoyâmes la chaloupe sur le rivage ; elle portait huit mousquetaires & six hommes armés de sabre. Dès qu'ils furent près de la terre, ils virent sortir trente hommes d'un bois, armés de grosses massues, qui voulurent leur arracher leurs armes & les traîner dans le bois. Les mousquetaires tirèrent sur eux, & les firent fuir.

Ces Sauvages avaient aussi de longues lances, & une autre arme hérissée de dents de poissons : ils avaient aussi des frondes, mais on ne leur vit

ni arcs ni fleches. Des femmes les vinrent prendre à la gorge en pouffant de grands cris, sans doute pour les faire retirer. Elles étaient couvertes d'une espece de voile, qui des reins descend jusqu'aux talons, & semblaient nous voir avec plaisir.

Nous nommâmes cette terre *Isle sans fond*, parce qu'en effet on n'y en trouva point. Elle est sous le 15° de latitude. Une rangée d'arbres en ornait le rivage : la terre paraissait stérile, les habitans étaient sauvages, & nous crûmes devoir nous en éloigner. Le 16., au matin, nous vîmes une autre isle : comme à la précédente, on n'y trouva point de fond; le milieu en était aussi submergé, & tout autour il y avait des arbres. On n'y vit point d'hommes, mais on y découvrit une mare pleine d'eau douce, & voisine du rivage. Nous en emportâmes quatre barils, avec beaucoup de peines & de dangers, à cause des brisans impétueux qui l'entourent.

On y trouva aussi quelques herbes semblables au cresson, quelques écrevisses, des coquillages, des limaçons de très-bon goût. Cette isle est à quinze lieues de celle de *Sans fond*; nous lui donnâmes le nom d'*Ouaterlands*, ou Pays d'eau. Les malades se trouverent bien des végétaux que nous y avions cueilli.

Le 18, nous vîmes encore une isle nouvelle,

& nous envoyâmes notre chaloupe y chercher de l'eau : les matelots l'attachèrent aux brifans qui entouraient l'isle , & se tirèrent les uns les autres avec des cordes, au travers de la mer jusqu'à la terre; ils entrèrent dans un bois, où trouvant un Sauvage armé d'un arc, ils se retirèrent & revinrent au vaisseau. Cinq à six Sauvages parurent sur le rivage, & retournerent dans le bois.

Cette isle était basse, ombragée d'arbres verts, la mer y pénétrait en divers endroits : ceux qui y descendirent, la chaloupe, les rames, & bientôt le vaisseau, furent couverts de petites mouches noires qui volaient par essaims, qui les tourmentaient & dont on ne savait comment se débarrasser. Tout ce qu'on mettait à l'air en était aussi-tôt rempli : on avait beau se frapper, se frotter, cela n'y faisait rien; mais, après deux jours, un vent frais vint nous en délivrer. Nous donnâmes à l'isle le nom d'Isle des Mouches.

Après notre départ de cette isle, des pluies abondantes vinrent nous fournir l'eau dont nous avions besoin; nous allâmes lentement, dans la crainte de nous briser contre quelques-unes de ces isles basses, qu'on ne voyait que lorsqu'on en était près.

Le 9 Mai, nous découvrimes une voile qui

cinglait vers le Nord. Nous tâchâmes de l'atteindre, & deux fois nous tirâmes le canon sur elle sans qu'elle parut s'en embarrasser. On envoya la chaloupe; mais elle fit tant de manœuvres différentes, qu'elle gagna le vent: notre chaloupe, plus fine voilière qu'elle, l'atteignit cependant. Dès que les hommes qui montaient cette barque, s'aperçurent qu'ils ne pouvaient échapper, ils jetèrent à la mer des nattes, des poules, & s'y jetèrent eux-mêmes avec un enfant qui était avec eux. On n'en put sauver que deux. Deux autres étaient restés dans la barque, & ils se jetèrent aux pieds des officiers & les baisèrent. On ne put les entendre. L'un de ceux qu'on retira de la mer avait été blessé; on le pansa: il portait de longs cheveux jaunes. Nous comptâmes qu'il devait y avoir vingt-cinq personnes dans ce bâtiment; il y avait huit femmes & quelques enfans; les hommes étaient nus; les femmes n'avaient qu'une ceinture.

■ Nous les remîmes ensemble sur le soir, & leur donnâmes des couteaux & du verre, faible dédommagement pour les maux que nous leur avons causés. Ils nous donnèrent des nattes, & deux noix de cocos, dont ils n'avaient que peu. Ils buvaient l'eau de la mer; ils se couvraient quelquefois le corps de petits mouchoirs de toile;

leur teint était rouge & oint d'huile ; les hommes avaient les cheveux noirs & très-longs ; ceux des femmes étaient courts.

Leur bâtiment était fait de deux longs & beaux canots, séparés par un petit espace ; ils étaient joints par plusieurs planches d'un bois rouge, bien liées ensemble & avec les canots : l'avant & l'arrière étaient ornés de longs becs : ce bâtiment avait un mât & une voile de natte, attachée à une vergue ; ils savaient prendre le vent de quel côté qu'il vint ; navigeaient sans bouffole, & n'avaient d'autre instrument que des hamçons d'os, d'écaille ou de nacres de perles ; au milieu était une espèce de cabane couverte de chaume ; leurs cordages étaient bons, & faits d'un roseau flexible. Ils prirent leur cours entre le midi & le levant.

Le lendemain, nous vîmes des terres fort hautes, éloignées encore de huit lieues : sur le soir, on aperçut deux barques à la voile, qui pendant la nuit, firent des feux, & se joignirent : nous jugeâmes qu'elles étaient des barques de pêcheurs.

Le 11 au matin, nous nous trouvâmes fort près d'une île élevée, au midi de laquelle il y en avait une autre basse & longue. Une des deux petites voiles qu'on avait vues le soir précédent, s'approcha de nous, & nous lui tendîmes

une corde avec un baril, afin que ses conducteurs pussent monter à bord ; mais au lieu de s'y rendre, ils détacherent le baril, & mirent en sa place deux noix de cocos & quatre ou cinq poissons. Leur bâtiment portait un petit canot ; il ressembloit à ceux que nous avons déjà vus ; peu de bâtimens Hollandais vont aussi-bien à la voile qu'eux ; ils gouvernent avec deux rames, & s'en servent avec adresse.

La chaloupe alla fonder & trouva fond à une portée de canon du rivage. On s'y rendit, & les Sauvages semblerent vouloir guider le vaisseau vers l'isle Bassé ; mais on mouilla à l'extrémité de celle-ci.

Cette isle n'est qu'une haute montagne ; elle est couverte de cocotiers ; ce qui nous engagea à lui donner le nom d'*Isle des Cocos*. Nous en vîmes partir de petits bâtimens, dont deux déployerent un pavillon blanc : nous les imitâmes. Chacun des canots étoit fait d'une seule piece d'un beau bois rouge, ils étoient très-légers, & vîtes. Leurs conducteurs sautaient à la mer lorsqu'ils étoient près de nous ; ils montoient à bord, les mains pleines de cocos & de racines d'ubas, qu'ils troquaient pour des cloux & de la verroterie ; ils donnaient quatre ou cinq noix pour un clou ; & on en fit une provision de cent quatre-vingt. Enfin, ils étoient en si grand

nombre , que le vaisseau en était couvert.

Nous envoyâmes la chaloupe chercher une rade sûre dans l'autre île ; elle fut bientôt entourée de canots , qui en partirent , remplis d'hommes , dont l'aspect était menaçant : ils étaient armés de traits faits d'un bois dur , & que le feu avait rendu plus dur encore ; ils abordèrent la chaloupe , & voulurent s'en rendre maîtres : on tira deux coups en l'air ; ils s'en moquèrent comme d'un jeu d'enfans. On en perça un d'un troisième coup ; ils regarderent sa blessure , & à sa mort , ils se retirèrent promptement. Ceux de l'île élevée ne nous attaquèrent point , parce que nous les avions bien reçus ; mais ils étaient fripons ; ils volaient & se fauvaient à la nage. L'un d'eux prit l'oreiller , la couverture , & l'habit d'un matelot : on fut obligé de monter la chaloupe à bord pour qu'ils ne l'emmenassent pas ; ils se passaient les uns sur les autres à la nage , pour arriver plutôt à nous , portant dans leur bouche & à leurs mains ce qu'ils voulaient échanger : c'était le fer qu'ils désiraient le plus ; ils admiraient la force & la grandeur de notre navire ; quelques-uns se glissaient le long du gouvernail , & frappaient avec une pierre le bordage fort avant sous l'eau , afin d'en connaître la force.

Ils sont grands & robustes : ils étaient sans

armes & presque nuds ; les uns avaient les cheveux courts , d'autres les avaient tressés & liés diversement. Un canot vint de l'autre isle nous apporter un sanglier noir. Son roi vint lui-même dans un canot qui avait la forme d'un grand traîneau de Hollande ; il était escorté de vingt-cinq autres canots ; il fut étonné du son de nos trompettes & de nos tambours ; sa suite nous saluait en baissant la tête & frappant sur elle avec les poings. Le roi nous fit une harangue avec beaucoup de gestes , lorsqu'il s'approcha de nous ; il nous envoya une natte en présent ; nous lui donnâmes une hache , de vieux clous , des grains de verre , & un morceau de toile , dont il parut très-satisfait. Ses envoyés baisèrent les pieds de nos officiers en entrant dans le vaisseau.

Le roi était nud comme ses sujets ; on ne voyait qu'il était leur roi , que par leur obéissance à ses ordres ; il ne voulut pas monter à bord ; mais il permit à son fils de s'y rendre , & on l'y régala : tous nous invitaient à venir sur leurs côtes pour y faire des échanges : on en acquit trois hameçons , dont les crocs de nacres de perles pendaient à des roseaux. Ils s'en retournerent bientôt dans leur isle.

Ce peuple a le corps marqueté de diverses figures , le bout des oreilles fendues & pendantes jusques sur les épaules , les cheveux de couleur différentes,

différentes, la mouftache & le menton rafés : on vit parmi eux un homme blanc ; peut-être par l'effet de quelque maladie.

Le matin du 13, on en vit venir quarante-cinq canots & vingt-trois bâtimens à voile, faits en forme de traîneaux, chacun monté par vingt-cinq hommes. Ils trafiquerent avec nous, & nous inviterent encore à nous rendre près de leur ifle : nous y allâmes : le roi vint près de nous, fans vouloir monter à bord ; ce qui nous donna de la défiance. Bientôt la flotte Indienne nous entoura ; il en partit un grand cri que nous primes pour un fignal de combat : l'un des bâtimens vint nous heurter avec violence, & fut renverfé ; les autres nous lancerent une grêle de pierres. On fit fur eux une décharge qui les mit bientôt en fuite. Ils étaient bien au nombre de mille hommes, qui deputs la décharge, fe tinrent raffemblés, mais hors de portée. Notre équipage voulait y faire une defcente pour y enlever des rafraichiffemens ; mais Schouten & le Maire s'y oppoferent. Nous donnâmes à cette terre le nom d'ifle des *Traîtres*.

Nous nous en éloignâmes, & découvrimes le lendemain une autre ifle prefque ronde, qui était à cinquante lieues de celles que nous venions de quitter. Nous la nommâmes *l'Espérance*, parce qu'elle nous donna celle d'y faire de l'eau, dont

nous manquions. On trouva fond très-près du rivage, où un grand nombre d'Indiens accoururent ; plusieurs canots environnerent la chaloupe, & essayèrent de s'en rendre maîtres ; son équipage était bien armé, & une décharge força les Indiens à se retirer rapidement sur le rivage en faisant de grands cris. L'un d'eux était tombé, percé d'une bale, un autre, percé comme lui, effuya quelque tems le sang qui sortait de sa poitrine ; puis il tomba comme l'autre.

Comme on n'avait pas trouvé de bon mouillage, que la mer y brisait avec violence, nous crûmes devoir ne pas nous y arrêter. Nous y vîmes des rochers bruns sur leur pente, verts à leur sommet, de petites montagnes, des terres noires, couvertes d'arbres ou de verdure, & des amas de cabanes. Sans doute elle était fertile & bien peuplée.

Nous avions déjà parcouru un espace de seize cents lieues depuis notre départ des côtes du Pérou. Schouten désespérant de rencontrer les terres Australes, craignant que si nous suivions toujours la même route, nous ne mourissions de faim sur les rivages méridionaux de la Nouvelle Guinée, conseilla de cingler vers le Nord, & on l'en crut. Dans cette route, on rencontra bientôt deux isles très-voisines l'une de l'autre : on s'en approcha : une vingtaine de canots vinrent

vers nous, & marquerent d'abord des intentions pacifiques; mais un moment après, ils parurent se disposer à attaquer le vaisseau : deux coups de canon les firent fuir ; six ou sept canots environnerent notre chaloupe qui cherchait une rade, les Indiens voulurent arracher les armes de ceux qui la montaient, & ceux-ci ne virent de moyens pour se défendre, que de donner la mort aux assailans. Six furent tués, plusieurs furent blessés, & l'on prit un de leurs canots, dans lequel était une massue & une espece de pique.

Cependant on cherchait toujours un lieu où l'on put jeter l'ancre; & enfin on trouva une baie où se rendait une riviere : il y avait un fond couvert de coquilles à un jet de pierre du rivage; la mer y était unie, & le vaisseau y protégeait ceux qui viendraient y faire de l'eau. Les Indiens, malgré la mort donnée à leurs compagnons, venaient encore à nous avec des fruits, des racines nommées *Ubas*, & des porcs qu'on échangea contre des cloux, des couteaux & du verre; excellens nageurs & plongeurs, ils étaient aussi des filoux adroits. On voyait leurs cabanes sur le rivage, couvertes de feuilles d'arbre, rondes, & se terminant en cônes pour faciliter l'écoulement des eaux; elles avaient vingt-cinq pieds de tour, douze de hauteur, & un trou

qui servait de porte, où l'on entrait le ventre à terre. On n'y vit que de l'herbe sèche, des hamaçons, & quelques massues de bois. Leur chef n'avait pas d'autres meubles.

Les Indiens armés se rassemblèrent avec cinquante canots, & paraisaient méditer une attaque. On les calma par des caresses : deux d'entre nous se rendirent parmi eux pour servir d'ôtages, & alors quelques-uns des principaux se hasarderent à venir sur le vaisseau : nous les régâlâmes, comme ils régalerent nos ôtages : leur chef les salua, en tenant son visage sur ses mains jointes, & en se prosternant presque devant eux : nos ôtages le saluerent de même. L'un d'eux retira ses pieds de dessous son derrière, sur lequel il était assis, & les mettant sur son cou, se roula par terre ; c'est encore une de leurs manières de témoigner du respect.

Une chemise blanche fut un présent précieux pour le chef, qui donna en revanche quatre porcs. On fit de l'eau sans obstacles ; les canots revinrent autour du vaisseau ; les Indiens montaient sur le vaisseau, ou pour y porter des rafraichissemens, ou par curiosité. L'un d'eux vola un sabre, le roi ou *Héraico* le fit rendre & châtier le voleur par quelques coups de bâton. Cet exemple les retint, & ils ne nous volèrent plus. Nos armes à feu les glaçaient d'effroi. Le chef

désira entendre le canon : à ce bruit terrible , tous s'enfuirent dans les bois , & rien ne put calmer leur frayeur. Le roi , les principaux revinrent cependant visiter le vaisseau : c'étaient des hommes puissans & robustes , ornés d'un colier de feuilles de cocos , qui tombaient en s'entrelassant par derriere , portant dans leurs mains des branches vertes , d'où pendait une banderole. On leur montra dans la chambre du capitaine , qu'ils voulurent voir , des miroirs , des pistolets , une montre , une dent d'éléphant : on fit présent d'une cuillere d'étain au roi , qui le reconnut par deux porcs qu'il envoya , avec une espee de pigeon qu'ils estiment beaucoup , & qu'ils tiennent près d'eux , perchés sur des bâtons ; ils sont blancs jusqu'aux ailes ; le reste du corps est noir.

Nous pêchâmes , & primes deux raies à grosses têtes , à peau tachetée ; leur queue était étroite & longue , leurs yeux blancs ; elles avaient deux grandes nageoires , & deux especes de sonnettes ; elles avaient assez la forme des chauve-souris.

On porta encore quelques présens au roi , qui les reçut le visage contre terre ; puis tous entrerent dans sa maison ou *belai* ; nos trompettes se firent entendre , & leur inspirerent de l'étonnement & de l'effroi. Le premier homme de l'isle après le roi , entra , le visage tourné vers les étrangers , passa devant & derriere eux ,

prononçant quelques mots d'un ton d'autorité ; puis il fit un grand saut en l'air & retomba sur son derrière , les jambes croisées sous lui. Alors il fit gravement une harangue , terminée par une distribution de fruits.

Par-tout où marcherent nos envoyés , on mit des nattes sur leurs pas. Les deux chefs leur firent présent de leur couronne , tissue de plumes blanches , rouges & vertes. Le Maire leur donna un petit miroir rond , qu'ils suspendirent à une poutre de leur maison.

Le roi de la seconde de ces isles vint aussi visiter celui de l'isle où nous étions : ils s'abordèrent avec beaucoup de révérences , de cérémonies , de gesticulations , & ils se régalerent de racines. Mais bientôt la discorde se mit entre eux ; l'un voulait qu'on se fassit de nous ; l'autre s'y opposait ; ils se séparèrent ennemis.

Nous pêchâmes encore , & fîmes présent de quelques poissons au fils du roi , qui les dévora crus tout entiers ; car leur gourmandise , leur voracité est extrême. Quand la lune fut levée , nos matelots descendirent pour danser sur le rivage avec les Sauvages , avec lesquels nous vivions comme de bons amis. Nous allâmes aussi visiter l'isle : le roi & son frere nous y accompagnèrent. Nous ne vîmes que des lieux sauvages , des vallées souvent inondées , & par-là

stériles ; nous vîmes une terre rouge , dont les femmes se servent pour se frotter autour de la tête. Lorsque nous fûmes fatigués, le roi nous ramena par un chemin aisé, ombragé par des cocotiers ; nous nous assîmes à leurs pieds, & le frere du roi grimpa sur l'un d'eux avec une agilité étonnante pour y cueillir des noix, qu'il ouvrit avec dextérité, & dont il nous régala.

Ils nous montrèrent des antres, des bois épais le long des chemins où ils se mettaient en embuscade pour surprendre les habitans de l'isle voisine, lorsqu'ils venaient faire des descentes ; ils auraient bien désiré que nous eussions voulu attaquer ceux avec lesquels ils sont souvent en guerre. Nous nous y refusâmes, parce que nous n'en pouvions retirer aucun avantage. Nous régâlâmes le jeune roi & son frere sur notre vaisseau, & leur fîmes entendre que nous partirions dans deux jours, ce qui leur inspira beaucoup de joie ; car même en nous traitant en amis, ils craignaient que nous ne voulussions être leurs maîtres. Le roi lui-même vint ensuite avec tout son conseil, composé de seize personnes : c'était un homme de bonne mine, âgé de soixante ans. Il admira le vaisseau, qu'il visita dans toutes ses parties ; ses gens voulurent baiser les pieds des nôtres, qui les prirent amicalement par la main. A son retour à terre, nous lui portâmes en pré-

sent une partie de la pêche que nous venions de faire. Il était alors entouré d'une troupe de filles nues, qui dansaient au son que rendait un bois creux comme une pompe, Il nous fit à son tour présent de deux porcs & de quelques fruits.

Le roi de l'isle voisine vint le visiter le lendemain : l'étranger avait une suite de trois cents hommes, qui tous avaient autour de la ceinture des herbes qui servent à faire un breuvage. Ils se firent l'un l'autre beaucoup de révérences, mirent la face contre terre, s'affirent, prièrent, & se haranguèrent. Deux de nos officiers se rendirent à l'assemblée avec quatre trompettes & un tambour; ce qui réjouit beaucoup les deux rois.

On vit arriver beaucoup d'autres Sauvages de la petite isle, qui machant des herbes vertes, nommées Cava, les mêmes qui formaient la ceinture des autres, les mirent ensuite dans un bassin de bois, & les mêlerent avec de l'eau; ce fut un breuvage pour les rois, qui souleva le cœur de nos Hollandais. On servit aussi aux princes des racines rôties, & seize porcs sanglans qu'on avait fait cuire en mettant des pierres ardentes dans leur corps ouvert. Ceux qui servaient, dansaient & chantaient. Les femmes, les gens de la cour étaient assis en rond autour des

rois. On apporta ensuite d'autres mets sur de longues civières, qui furent distribués à l'assemblée; c'était le prélude des porcs qu'on servit remplis d'herbes; ils furent plutôt dévorés que mangés. Tout ce qu'on servait aux rois leur était porté sur la tête, & l'on se mettait à genoux pour le poser devant eux. Chaque roi fit présent d'un porc rôti à nos Hollandais, & on les leur présenta dans la même posture qu'aux rois. Ils nous firent encore présent d'onze petits porcs vivans, & nous leur donnâmes trois gobelets de cuivre, quatre couteaux, douze vieux cloux, & des grains de verre.

Les deux rois vinrent aussi visiter le vaisseau: leurs courtisans avaient des feuilles de cocos autour du cou, comme une marque de leur dignité. Chaque roi apporta un porc sur sa tête, & les présentèrent avec respect. On les reçut aussi-bien qu'on le put; puis quand ils furent redescendus, nous mîmes à la voile, au grand contentement des Insulaires, qui nous craignaient bien plus encore qu'ils ne nous aimaient.

Les hommes de taille ordinaire sont dans ces isles aussi grands que les plus grands Hollandais: ils sont vigoureux, bien proportionnés, légers à la course, nageant & plongeant très-bien; leur teint est d'un brun jaunâtre; ils se font de leurs

cheveux un ornement varié : le roi en avait une tresse qui lui pendait sur la hanche gauche ; elle se terminait par deux nœuds : ses courtisans en avaient deux qui pendaient de chaque côté. Ils n'avaient qu'une ceinture pour tout habillement. Les femmes étaient laides, mal faites, petites, & portaient les cheveux courts ; elles avaient de longues mamelles, & paraissaient sans pudeur. On a cru leur avoir vu faire des prières ; ils vivent sans fouci, ne connaissent point le commerce, & ne font que des présens par boutades, qui se réduisent à des échanges. Ils ne sement, ni ne moissonnent, vivent de fruits, de racines, que la nature y produit sans soins, de bestiaux qu'ils nourrissent, de poissons qu'ils trouvent sur le rivage, ou pêchent avec le hameçon. Nous donnâmes à ces terres le nom d'îles de *Hoorn*. Elles sont sous le $14^{\circ} 56'$ de latitude méridionale.

En tirant nos ancres, nous en perdîmes deux, parce que le fond était formé de rochers aigus. Nous cinglâmes vers le couchant, contens de nous être rafraichis, & d'avoir fait notre provision d'eau. Deux jours après, ne voyant point de terres, comme nous l'avions espéré, nous nous dirigeâmes vers le Nord. Les principaux officiers pensèrent que la Nouvelle Guinée était encore à côté de nous, & sur le soir, ne trou-

vant aucune terre, nous retournâmes au couchant.

Le 13 Juin, nous nous trouvâmes à cent cinquante-cinq lieues à l'Ouest des isles Hoorn; la mer était unie, très-poissonneuse, & les oiseaux étaient en grand nombre. Tous ces indices de terre nous firent espérer de la découvrir; cependant sept jours après, nous ne la voyions point encore; ce ne fut que le soir même que nous eûmes enfin la vue d'une côte: c'était cinq ou six petites isles, couvertes d'arbres, dont nous vîmes sortir deux canots plus grands que ceux des isles de Hoorn: les hommes paraissaient parler le même langage que ceux de ces isles; mais leur teint était plus noir; ils étaient armés d'arcs & de fleches; ce furent les premiers de cette mer qui nous parurent les connaître. Ils nous montraient le couchant, en nous conseillant de nous y rendre. Nous suivîmes leur avis, parce que nous ne trouvions point là de bon mouillage.

Deux jours après, le 22 Juin, nous découvriâmes douze ou treize petites isles, où nous n'abordâmes point. Le 24, nous en découvriâmes trois encore, toutes verdoyantes & remplies d'arbres; deux paraissaient avoir une lieue de large sur deux de long; les côtes en étaient hérissées de rochers. Nous les nommâmes *isles vertes*.

Bientôt nous vîmes d'autres terres, que nous présumâmes faire partie de la Nouvelle Guinée; devant elles était une île élevée, que nous appellâmes *Saint-Jean*. Nous nous approchâmes de la côte: trois canots conduits par des hommes fort noirs, s'approchèrent de notre chaloupe; ils étaient nus: on répondit aux pierres qu'ils nous jetterent, par quelques coups de fusil, qui les firent retirer. Ils parurent parler un langage tout différent de celui des îles de la mer du Sud.

On entra dans une baie, où le fond était mauvais, & dès qu'on y eût jeté l'ancre, des Noirs vinrent en pirogues nous faire une harangue où nous ne pûmes rien entendre. La nuit s'avancait, le ciel était serein, il faisait un beau clair de lune; nous étions à une petite portée de canon du rivage, près d'une rivière qui s'y mêlait à la mer. Des pirogues s'avancèrent jusqu'à nous; nous parlâmes avec douceur à ceux qui les montaient, nous leur fîmes de petits présents, & tâchâmes de leur faire entendre que nous désirions avoir des cocos, des porcs, des bœufs; mais ils n'entendirent rien, & passèrent le reste de la nuit autour de nous. Le matin, nous vîmes huit pirogues, portant de quatre à onze hommes, tous armés de pierres, de massues, de sabres, de frondes, de zagaies. On leur fit des

présens encore , & n'y répondirent qu'en lançant des pierres & des zagaies. Le gros canon & la mousqueterie renversèrent quelques-unes de ces pirogues ; notre chaloupe en prit quatre , & trois hommes , tous blessés ; le reste s'enfuit.

Nous nous rapprochâmes du rivage , & nos prisonniers crièrent à leurs compagnons de nous apporter des rafraîchissemens ; ils nous apportèrent quelques porcs , & un paquet de bananes : nous leur rendîmes leurs prisonniers , qu'ils s'empressèrent de soulager.

Ces hommes portaient des anneaux à leurs oreilles & à leurs narines , des bracelets de nacres de perles au-dessus des coudes & aux poignets ; ils avaient assez de barbe , étaient nus , à l'exception des parties naturelles ; grands , bien proportionnés , ayant les dents noires , les cheveux crépus & noirs , couverts d'un bonnet d'écorce d'arbres , assez semblables à une coëffure de femmes ; ils l'ôtent pour saluer ; ils chantent avec accord , & mordent avec violence. Ils ont de très-petits canots , & d'autres qui ont jusqu'à trente-quatre rameurs , & des châteaux comme les galions ; les planches en sont jointes par des coutures bien goudronnées. On croit que ces peuples étaient des Papous.

On suivit la côte de cette île , & on eût bientôt après la vue de deux autres , des pirogues

vinrent près de nous , & les Noirs rompaient leurs zagaies sur leur tête en signe de paix ; ils nous parurent plus civilisés que les précédens , leurs canots étaient mieux construits , & ornés de quelque sculpture ; ils font une grande parade de leur barbe , qu'ils poudrent de chaux , ainsi que leurs cheveux ; leurs isles étaient fécondes en cocos ; mais ils ne voulurent point nous en apporter.

Le 1 Juillet , les courans porterent le vaisseau entre une isle & la Nouvelle Guinée : vingt-cinq pirogues partirent de l'isle pour venir à nous ; c'étaient en partie les mêmes que nous avions vus le jour-précédent. Ils voulurent s'emparer du vaisseau ; ils lancerent des pierres avec tant de roideur , qu'elles se brisaient contre les mâts , ou en faisaient sauter des éclats. Nous nous retirâmes pour échapper à cette grêle meurtrière ; mais au moment que les Sauvages croyaient être vainqueurs , nous fîmes feu sur eux. Douze ou quinze tombèrent morts , & le reste s'enfuit. Nous fîmes un prisonnier ; c'était un jeune homme de dix-huit ans , que nous appellâmes *Moyse* , ainsi que l'isle d'où il venait. Ces Infulaires mangent une sorte de pain , qu'ils font avec des racines d'arbres.

Nous suivîmes la côte , voyant d'un côté des isles basses , & de l'autre des terres élevées. On

compta environ vingt-trois isles rassemblées, grandes ou petites, hautes ou basses, à différentes distances les unes des autres. Le lendemain on découvrit une haute montagne ; on cingla sur elle, parce qu'on espéra qu'elle était celle de Gunappi dans l'isle de Banda ; mais d'autres isles qu'on découvrit, détruisirent cette conjecture.

Derrière cette montagne, on voyait une étendue de pays à perte de vue ; il était inégal ; la montagne jetait des flammes & des cendres, & on lui donna le nom de Vulcain : l'isle où elle se trouve est bien peuplée, & féconde en cocos. Les habitans nous envoyèrent des pirogues, au milieu desquels s'élevait un échafaudage, qui nous inspira de la crainte : ceux qui les montaient ne purent entendre notre Moÿse : les uns avaient les cheveux courts, d'autres les avaient longs ; leur teint était un brun jaunâtre. On ne put trouver de mouillage dans cette isle. Plusieurs autres isles se montrèrent au Nord. L'eau était de diverses couleurs, verte, blanche, jaune, plus douce que celle de la pleine mer ; on y voyait flotter des arbres, des branches ; indices qu'une rivière s'y déchargeait.

Le 8 Juillet, on jeta l'ancre à une portée de fusil du rivage, sur une profondeur de vingt brasses. Des hommes vinrent nous examiner dans leurs canots ; ils avaient les cheveux courts &

frifés , des anneaux passés dans le nez & les oreilles , de petites plumes sur la tête & les bras , & des dents de porcs autour du cou & sur la poitrine. Leurs femmes étaient d'une laideur extrême , leurs longues mamelles semblaient des boyaux qui tombaient sur le nombril ; elles portaient leurs enfans sur le dos ; leurs jambes & leurs bras étaient minces ; leur physionomie ressembloit à celle des singes : elles n'avaient qu'une feuille pour couvrir ce que la pudeur ordonne de cacher ; elles mangeaient du betel ; beaucoup étaient louches ; d'autres avaient les bras ou les jambes enflées. Nous vîmes de loin leurs maisons , élevées sur des pieux hauts de huit à neuf pieds. Tout annonce ici un pays marécageux & mal sain. Nous allâmes mouiller plus loin dans une bonne baie , & sur un bon fonds ; près de là étaient deux villages , dont les habitans nous envoyèrent des cocos , qu'ils ne voulaient céder qu'à raison de quatre pour une brassée de toile ; nous y vîmes aussi un peu de gingembre.

Cependant nous ne savions encore où nous étions : ce pays nous parut la terre des Papous ; mais c'était une conjecture ; nous navigions le long de la côte ; les courans nous favorisaient ; la terre , que nous ne perdions point de vue , était quelquefois fort haute , quelquefois fort basse ,

basse, bordées d'îles plus ou moins riches en cocos, & plus ou moins habitées. Nous mouillâmes un jour près de deux d'entr'elles qui étaient basses, pour y faire provision de ces fruits. Mais nos matelots firent des bravades aux habitans, qui devinrent nos ennemis. Lorsque nous voulâmes y débarquer, ils firent voler sur nous une nuée de fleches, qui nous blessèrent seize hommes. Le maître de la chaloupe, qui avait causé ce malheur par son imprudence, sauva sa vie en se cachant dans la chaloupe; mais il ne fit pas honneur à son courage. En vain on fit feu sur eux, ils envoyèrent tant de fleches, qu'on fut contraint de se retirer. Le lendemain on mouilla entre ces deux îles, la chaloupe s'approcha de la plus petite, & y mit le feu à quelques cabanes: les vainqueurs du jour précédent menaçaient, mais n'osaient s'avancer, par la crainte du canon, qui pénétrait dans leurs bois avec fracas. On prit des noix, & il y en eut trois pour chaque homme de l'équipage. Un Insulaire vint enfin demander la paix; d'autres le suivirent, & apportèrent des cocos, qu'ils laissaient entraîner au courant, qui les amenait jusqu'à nous. On leur fit des signes de réconciliation, & ils s'enhardirent: ils vinrent dans leurs canots échanger leurs cocos & leurs batanes contre de vieux clous, & des couteaux rouillés; ils apportèrent aussi un peu

de gingembre verd , & des racines qui leur fervent de safran : ils nous donnerent quelques arcs, quelques fleches : on leur vit des pots de fer, que sans doute les Espagnols leur avaient fournis. Notre approche ne les étonna point, sans doute parce qu'ils avaient vus d'autres Européens & des vaisseaux. La plus orientale de ces isles s'appelle *Moa* ; *Insou* est le nom de celle qui est placée entr'elle & la Nouvelle Guinée. *Arimoa* est la plus haute & la plus occidentale.

Leurs habitans nous rendirent des services, quand nous nous montrâmes leurs amis. D'autres Noirs accoururent, & paraissoient ennemis des premiers ; tous nous fournirent des cocos, & chaque homme de l'équipage en eut cinquante, avec deux paquets de bananes. Ces gens font du pain avec une cassave inférieure à celle d'Amérique.

Le lendemain, 20 Juillet, nous nous éloignâmes : le courant nous jeta parmi un grand nombre d'isles. Des pirogues, qui semblaient avoir des ailes parurent : leurs conducteurs étoient armés de fleches ; d'abord la timidité les éloigna de nous, puis ils s'enhardirent & vinrent trafiquer près du vaisseau.

Ils avaient du poisson sec, des cocos, des bananes, du tabac, un fruit que nous ne connoissons pas. Des Insulaires nous offrirent aussi en

troc de la porcelaine de la Chine. Ceux-ci étaient de plus grande taille & d'un teint plus jaune que les autres ; ils se servaient d'arcs & de fleches, aimaient le fer & le verre dont ils avaient des bagues colorées, fournies sans doute par les Espagnols.

Le 24 Juillet, nous découvrîmes une grande île, verdoyante & agréable : elle reçut le nom de *Guillaume*, du nom de notre capitaine ; & sa pointe occidentale, celui de Cap de Bonne-Espérance, parce qu'il nous donna celle d'arriver aux îles de Banda. Cependant nous craignions de nous enfoncer dans l'un des golfes profonds de Gilolo, & l'on résolut de se diriger vers le nord. Nous ne trouvions point de fond autour de l'île où flottaient des feuilles & des herbes. Parmi les fruits qu'on nous avait donné le jour précédent, il en était un de couleur orangée en dedans, verd au dehors, ayant le goût du melon, rempli de pepins, & fort bon avec le sel & le poivre.

Le lendemain, nous vîmes une grande étendue d'un pays très-inégal. Des îles le bordaient. Trois jours après il fit un grand tremblement de terre : le vaisseau fut tourmenté, & nous ne pouvions d'abord comprendre la cause du mouvement que nous ressentions. Le 30, nous entrâmes dans un vaste golfe qui nous paraissait environné de terres :

les éclairs, les tonnerres nous assaillirent, le vaisseau sembla en feu; la pluie qui succéda fut telle, que nous n'en avons jamais vu de semblables. Nous sortimes avec peine de ce golfe: les courans nous jeterent ensuite sur la côte, & il nous fallut mouiller l'ancre.

Nous avions fait deux cent quatre-vingts lieues le long des côtes de la Nouvelle Guinée, & nous pensâmes que nous avions enfin atteint son extrémité. Plus loin, étaient encore plusieurs petites isles. Nous approchâmes de l'une d'elles, sans y trouver de fond. Mais nous en vîmes sortir deux pirogues avec une bannière blanche; elles nous apportaient des fèves, des pois des Indes, du ris, du tabac & trois oiseaux du paradis. Quelques mots de la langue de Ternate mêlés à la leur, nous permirent de les entendre: d'assez belles toiles nouées autour de leur ceinture, formaient leur vêtement: quelques-uns avaient des caleçons de soie & des turbans: leurs doigts étaient ornés de bagues d'argent ou d'or; leurs cheveux étaient noirs comme du goudron.

Ils semblaient nous craindre, & ne voulurent pas nous dire le nom de leur pays. Nous pensâmes qu'ils venaient de l'isle Tidor, & étaient amis des Espagnols. Nous apprîmes dans la suite qu'ils venaient de *Maba*, isle qui dépend de Tidor. Nous nous trouvâmes, pour la troisième

fois, sous la ligne équinoxiale; & le 6 Août, nous cinglâmes avec joie vers les Isles Moluques, après avoir enfin connu les lieux où nous étions parvenus. Nous découvrîmes le Cap *Moratai*, qui est la partie septentrionale de Gilolo: plusieurs feux éclairaient la terre pendant la nuit: diverses pirogues vinrent à nous durant le jour; nous pûmes en entendre les habitans. Cette vue réjouit l'équipage, composé encore alors de quatre-vingt cinq hommes tous en santé, & tranquilles sur l'avenir; car si nous manquions de vivres, nous étions en des lieux où l'on pouvait nous en fournir.

Nous entrâmes dans la rade de Soppi, bourg dont les habitans nous vendirent du sagu, des poules & du ris: là, nous apprîmes qu'il y avait un grand nombre de vaisseaux Hollandais & Anglais dans ces mers; nous nous en réjouîmes, parce qu'ils faisaient notre sûreté. Nous vinmes ensuite mouiller l'ancre sur la côte d'une île déserte, où nos officiers descendirent pour voir du haut d'une colline élevée la situation du pays; mais ils ne purent jamais y monter; & après bien des tentatives assez dangereuses, ils revinrent sur leurs pas. Ils y virent un ver prodigieux, aussi gros que la jambe d'un homme.

Cette île qui paraissait inhabitée, ne l'est point. On la nomme *Moro*; plusieurs îles la forment:

la plus grande est celle où l'on avait jeté l'ancre, & on y trouve la ville de *Bihou* : une autre se nomme *Doi* ou *Dou*. Toutes sont sur la même ligne.

Le 5 Septembre, nous étions encore sur la côte de Gilolo : quelques-uns de nos matelots allèrent y pêcher ; tout-à-coup, ils virent quatre Ternatois fortir d'un bois, le sabre d'une main, le bouclier de l'autre, & s'avancer sur nos gens qui n'étaient point armés : le mot *Oran-Hollanda* les arrêta, & ils jeterent de l'eau sur leur tête, en protestant qu'ils nous avaient crus Castillans. Ce danger dissipé, nous nous éloignâmes à petites voiles. Nous aperçûmes les isles de Ternate & de Tidor ; un vaisseau s'y rendait aussi : c'était l'*Etoile du matin*, qui nous apprit les aventures de l'amiral Spilberg. Nous mouillâmes avec lui sous le fort de Maleye, dans l'isle de Ternate, où nous fûmes bien reçus.

Nous en partîmes le 25, accompagnant l'*Etoile du matin* qui se rendait à Motir. Nous cinglâmes ensuite vers Bantam, traversâmes le détroit de Buquerones, formé par les isles Celebes & Deso-laso, & vinmes jeter l'ancre dans la rade de Japara, puis à Jacatra, où nous rencontrâmes trois vaisseaux Hollandais. Ici mourut un de nos hommes, le premier qui fut mort de maladie depuis notre départ, dans le vaisseau la *Concorde*.

Le premier Novembre, le président de l'établissement Hollandais fit citer dans le conseil Schouten & le Maire, & il leur fut ordonné de livrer leur vaisseau. Ils alléguèrent en vain leurs raisons, qu'on les condamnait injustement, qu'on les ruinait: ils n'étaient pas les plus forts, & furent obligés d'en subir la loi. Il leur resta la ressource de poursuivre ceux qui les dépossédaient devant les Tribunaux de Hollande: ressource éloignée, tandis que le malheur était présent & certain.

Une partie de l'équipage passa sur d'autres vaisseaux. Schouten & le Maire s'embarquerent sur l'*Amsterdam*, monté par l'amiral Spilberg, qui se rendait en Europe. Les fatigues & le chagrin firent mourir le Maire quinze jours après que le vaisseau fut parti de la rade de Bantam: ses connaissances, son caractère, ses découvertes le firent regretter de ceux mêmes qui l'avaient dépouillé. Schouten, plus heureux, arriva en Hollande, après avoir employé deux ans & dix jours dans son voyage autour du monde. Nous voudrions pouvoir dire que les biens qui lui furent enlevés, lui furent restitués ensuite; mais nous l'ignorons, & nous ne le croyons pas. Une aristocratie marchande ne se dessaisit, ni n'est facilement dessaisie de sa proie.

V O Y A G E

DE JACQUES L'HERMITE.

LA guerre des Hollandais avec l'Espagne durerait encore, & les premiers cherchent à attaquer cette Puissance redoutable jusques dans la source des richesses qui lui permettaient de soutenir si long-tems les efforts réunis de ses rivaux & de ses ennemis. Ils résolurent de porter la guerre dans le Pérou, & d'y parvenir par la route que le Maire avait tracée, & qu'on projetait de visiter avec encore plus d'exactitude.

On arma donc une flotte de onze vaisseaux, qui portaient deux cent quatre-vingt-quatorze piéces de canon, six cents soldats, & mille trente-sept hommes d'équipage. Elle fut commandée par *Jacques l'Hermite*, marin expérimenté : il montait l'*Amsterdam*, vaisseau de huit cents tonneaux, de deux cent trente-sept hommes d'équipage & de quarante-deux piéces de canons. Le *Delft*, vaisseau de même force, était commandé par le vice-amiral Hugues Schapenham. Les noms des autres vaisseaux étaient l'*Aigle*, le *Levrier*, l'*O-*

range, le Hollande, le Maurice, l'Espérance, la Concorde, le Roi David & le Griffon.

Cette flotte sortit du port de Goerée le 29 Avril 1623; elle vint relâcher à Portsmouth, pour y réparer l'Aigle qui avait une grande voie d'eau, l'Orange dont l'éperon était endommagé, & l'Espérance qui n'ayant pas voulu suivre la route indiquée par l'amiral, toucha sur un roc, & aurait péri, si le vice-amiral n'était accouru à son secours. La flotte remit à la voile le 8 Mai; cinq jours après, l'Amsterdam éprouva un grand malheur: le canon qui faisait signal de mettre à la voile vola en éclats, qui rompirent des baux du premier & du second pont, renversèrent les cabanes qu'on y avait élevées, brisa, dispersa plusieurs coffres & tua un homme. Celui qui avait mis le feu à la piece n'en reçut aucune blessure.

Après avoir passé le cap Lezard, l'amiral ordonna aux vaisseaux de s'étendre au loin, sans jamais se perdre de vue, pour découvrir, s'il était possible, la flotte d'argent: chaque soir on devait revenir sous le pavillon. On suivit les côtes d'Espagne, où l'on apprit qu'on avait vu peu de jours auparavant six vaisseaux de guerre Espagnols. On rencontra des corsaires Africains, dont l'un fut obligé par l'amiral de relâcher les Hollandais qui

se trouvaient sur son bord. Les esclaves délivrés devinrent des matelots utiles.

Le 4 Juin, on vit, au lever de l'aurore, dix vaisseaux dispersés sur la mer : un calme profond ne permit pas aux Hollandais de les envelopper ; mais on envoya les chaloupes, qui en amenèrent quatre : c'étaient des barques Espagnoles qui venaient de Fernambuc, & étaient chargées de sucre. Ces prises furent sur le point d'être enlevées par un corsaire Turc. Le vice-amiral qui remarqua sa manœuvre, s'en approcha de si près, qu'un esclave chrétien qui était au timon, donnant un coup de barre, fit aller l'avant de son vaisseau à bord du Hollandais, & lui avec tous les esclaves Chrétiens qui s'y trouvaient s'y sauvèrent. Le capitaine Turc vint les réclamer : c'était un renégat, né à Enchuse. Le vice-amiral lui parla avec tant de force, qu'il eut honte de son apostasie, & demeurant avec les Hollandais, il se fit apporter ses effets sur le bord du Delft. Les Turcs se retirèrent défolés d'avoir perdu leur capitaine & dix-sept hommes.

On apprit qu'il y avait en mer vingt-neuf à trente navires de guerre Espagnols, & cette nouvelle fit prendre la résolution de relâcher à Safa. Les vaisseaux embarrassés de marchandises n'étaient pas propres au combat : pour les rendre tels, il aurait fallu jeter à la mer, ou des effets pré-

cieux, ou des provisions nécessaires; & l'avantage qu'on aurait pu avoir dans un combat, n'aurait pas contrebalancé la perte & le retard qu'il aurait causé. On espérait trouver des vaisseaux Hollandais à Safia, & on pensait à y charger les marchandises qui étaient sur les prises, pour les envoyer en Hollande.

On y trouva en effet quatre vaisseaux, l'un de guerre, dont l'équipage s'était mutiné: les plus factieux furent enlevés, jugés, exécutés; quatre furent punis de mort, les autres plongés dans la mer pour passer sous le vaisseau, & condamnés à servir sur la flotte sans recevoir de salaire. Après ce jugement, on chargea de sucre le vaisseau de guerre, & on l'envoya en Hollande avec le Levrier, qui était trop pesant à la voile pour suivre les autres. En sa place, on prit deux des prises Espagnoles pour servir de yachts.

La flotte fit voile de Safia & vint jeter l'ancre dans la rade de Saint-Vincent, où l'on résolut de réparer les vaisseaux, où un beau tems favorisait les opérations. On ne put y faire de l'eau, parce que les cerceaux des futailles ne valaient rien, & que l'isle manque de bois pour en faire. On se proposa de suppléer à ce défaut, en se rendant ensuite à Sierra-Leona. On envoya un vaisseau dans l'isle Saint-Antoine pour y obtenir

des limons & des oranges, qu'on lui donna honnêtement; mais mal mûres encore. On mit les malades à terre, sous des tentes; on les fit garder par deux compagnies de soldats. Assez près d'eux, on creusa un puits où l'on trouva de l'eau douce: des forgerons travaillèrent à faire des cercles de fer. On prit des tortues, du poisson, & quelques boucs. On avait fait un nouveau voyage à Saint-Antoine, où l'on débarqua tous les prisonniers Portugais, & d'où l'on apporta vingt-deux mille oranges; & avec ces provisions on mit à la voile.

Les îles de Saint-Vincent & de Saint-Antoine sont les plus occidentales de celles du Cap Verd: la première est une île aride, inculte, semée de rochers, presque privée d'eau douce. On y trouve des boucs fort gras & de meilleur goût que partout ailleurs: ils trouvent leur sûreté dans un terrain hérissé de rocs. On y peut faire provision de tortues de deux ou trois pieds de long, dans la saison où elles viennent pondre. Il y a aussi beaucoup de poissons, qu'on prend à l'hameçon au pied des rochers. Les habitans de Sainte-Lucie y viennent pêcher, chasser aux tortues & aux boucs; ils envoient la viande à Saint-Jago, où on la sale pour le Brésil. Des figuiers sauvages sont les seuls arbres qu'on y voit: on y recueille encore des plantes de coloquinte. Saint-Antoine

est habitée par une peuplade de Noirs d'environ cinq cents ames. Elle nourrit beaucoup de boucs : on y cultive le coton. Vers la mer, il y a un grand verger rempli d'oranges & de limons, que les Noirs troquent volontiers pour de la mercerie. On y peut recueillir annuellement jusqu'à cinquante mille oranges. Les Hollandais n'y virent ni porcs, ni brebis, ni poules.

Le tems qui s'écoula jusqu'à l'arrivée de la flotte de Sierra-Leona, fut désagréable par des pluies continuelles; les maladies qu'elles causèrent, jointes peut-être à l'eau saumâtre de Saint-Vincent, donnerent la mort à plusieurs de ceux qui la montaient. Le 7 Juillet, on s'aperçut que l'eau changeait de couleur, & bientôt après on découvrit des terres fort basses, encore bien au nord de Sierra-Leona, qu'on n'aperçut que le 10, & où l'on jeta l'ancre le 11.

Les Negres vinrent visiter les vaisseaux, & ne voulurent pas permettre qu'on débarquât, sans payer un droit qu'ils réclamaient. On leur fit présent de deux barres de fer, de morceaux de toile & de quelques merceries, qui les satisfirent.

Le frere du roi vint lui-même sur les vaisseaux: il fit un présent & en reçut. Il était vêtu d'un habit de toile rayée fait à la Hollandaise; il avait des chausses bleues & des mules rouges. Ce port manqua d'être funeste à la flotte; plusieurs de

ses gens y moururent ; le Maurice fut sur le point d'y périr. Divers matelots y mangerent une noix semblable à la noix muscade ; la mort subite de l'un fit donner promptement du contre-poison aux autres , qui à peine en réchapperent.

On en partit le 4 Septembre. Sierra-Leona est une haute montagne , couverte d'arbres épais , au haut de laquelle coule une rivière d'eau douce , qui se divise en plusieurs parties , qui toutes sont ombragées. Le pays est couvert d'arbres , qui rapportent des limons de la couleur de ceux d'Espagne , mais plus petits : ils n'étaient pas encore dans leur maturité , & augmentèrent le flux de sang qui régnait dans les équipages. On y trouve aussi des palmiers , des ananas : on y fait de l'eau & du bois avec facilité. On y lut sur des rochers le nom de François Drak.

Un vent du Midi força la flotte de louvoyer ; elle parvint près de l'isle *Saint-Thomas* , au vent de laquelle elle ne put monter. Un de ses vaisseaux , l'*Aigle* , allait mal à la voile , & la retardait. Enfin elle jeta l'ancre à la rade du cap de *Lopes-Gonfalves* ; mais l'eau s'y trouvant sale & puante , on tâcha de gagner l'isle d'*Arnobon*. Pendant qu'on faisait des efforts pour l'atteindre , l'*Amsterdam* & la *Concorde* donnerent sur le banc : les chaloupes coururent au secours avec des ancres , des cables , des anseries ; on par-

vint à les dégager ; mais l'amiral déjà malade, se fatigua tellement en cette occasion, que ses forces ne purent se rétablir.

On revint au cap Lopes, où l'on avait appris qu'on pouvait trouver de l'eau en creusant des puits sur le rivage, & on en trouva dans l'aiguade, où l'eau avait augmentée : cela n'empêcha pas de cingler vers l'isle d'Annobon, parce que le scorbut régnait dans les équipages, & qu'on espéra les y rafraîchir avec des fruits.

Dans le trajet, on accusa le chirurgien du Maurice d'avoir donné à des malades des remèdes empoisonnés ; il fut examiné & mis à la question : on attachà à son corps suspendu, six des plus pesantes boîtes de pierrier, & il n'avoua rien. Cette fermeté fut attribuée au sortilege, & on crut l'avoir découvert dans un sachet suspendu à sa poitrine.

Quelque tems après, comme on le menait au conseil assemblé, il fit un effort, & se jeta dans la mer ; mais on parvint à l'en retirer. Alors on prétend qu'il avoua, qu'étant issu de parens Espagnols, il avait fait mourir sept hommes de propos délibéré ; qu'il avait dessein d'entreprendre une cure extraordinaire, qui lui donnât le droit de demander de manger à la table du capitaine, & que si on l'avait refusé, il aurait empoisonné l'amiral & tous les hauts officiers ; qu'il avait

eu envie de faire pacte avec le diable, qui n'avoit jamais voulu se montrer à lui; qu'il avoit cherché à s'étouffer avec un oreiller.

Cette confession est si remplie de faits contradictoires, qu'il étoit difficile de le condamner sur elle. Cependant il le fut, & il eut la tête tranchée.

Le 20 Octobre, on vit encore l'isle Saint-Thomas; le vice-amiral s'embarqua sur le yacht pour chercher une rade dans la petite isle de *Rolles*, qui en est voisine, & voir si l'on y trouveroit des fruits. Il y trouva peu de ces derniers, & le mouillage y étoit mauvais. Le vent étoit contraire pour se rendre à Annobon: l'amiral ordonna un sermon extraordinaire pour se recommander à Dieu, & fit porter vers le couchant. Cependant le 29, on vit cette isle, qu'on n'avoit pu atteindre quand on l'avoit voulu, & qui se présenta lorsqu'on ne la cherchoit plus. On y vint jeter l'ancre. Le gouverneur permit d'y trafiquer avec les habitans, d'y faire de l'eau, d'y prendre des oranges. Dès le soir même, les chaloupes en apportèrent une provision. On eut des poules & des porcs en échange pour du sel.

Il s'éleva une querelle entre les Hollandais & les Noirs: le gouvernement auroit pu enlever les premiers; mais il fut généreux, & il se contenta

tenta de les faire retirer. Cette maniere d'agir était noble, & l'amiral le fentit. Deux hommes déserterent dans cette isle; ils étaient du nombre de ceux que la flotte avait tirés de captivité.

Annobon a six lieues de tour; le terrain en est élevé: deux ou trois Portugais y gouvernent sans résistance cent cinquante mille Noirs: ceux qui n'obéissent pas, sont transportés dans l'isle *Saint-Thomas*; punition qu'ils redoutent beaucoup. Elle est abondante en cocos, en tamarins, en ananas & bananes, en cannes à sucre, & en oranges. La flotte en embarqua plus de deux cents mille en trois jours, & plusieurs vaisseaux en avaient fait autant avant elle. Ces oranges sont d'un excellent goût, grosses, pleines de jus, & de diverses especes. On y en trouve toute l'année. On y trouve aussi des limons, des boucs, des bœufs, des vaches, beaucoup de porcs. A sa partie méridionale, un ruisseau coule des montagnes dans une vallée remplie d'arbres fruitiers; mais des brisans en rendent l'abord difficile. On recueille aussi du coton dans cette isle; les montagnes y recèlent quelques chats civettes. Les habitans en sont pauvres; les femmes y ont la tête & le haut du corps découverts; un morceau de toile entoure leur ventre, & pend jusqu'aux genoux.

On ne doit pas aborder dans cette isle sans

être en état de défense ; ceux qui ont trop de confiance , s'en éloignent ensuite avec des regrets.

On remit à la voile le 4 Novembre : aucun accident ne troubla la navigation jusqu'au 20 , que trois jeunes gens luttant ensemble , tombèrent dans la mer ; un seul put être sauvé. Le 6 Janvier 1624 , on commença à trouver des mouettes & des herbages flottans. Le 19 , la mer parut d'un rouge sanglant ; une multitude d'écrevisses rouges lui donnait cette couleur. Le froid se fit sentir avec violence le 26. Deux jours après , on perdit de vue la barque Espagnole , qui ne rejoignit plus la flotte : elle avait dix-huit hommes d'équipage , & fit de vains efforts pour nous rejoindre : l'eau lui manqua ; elle entra dans Rio de la Platta , & la remonta jusqu'à ce qu'elle eût trouvé de l'eau douce. Ceux qui la montaient , éprouverent ensuite des fatigues incroyables , & une disette extrême ; mais enfin ils gagnèrent les côtes d'Angleterre , & de là se rendirent en Hollande.

La flotte Hollandaise découvrit la terre le 1 Février : c'était le cap de *Pennas* , qui présente de hautes montagnes toujours remplies de neige. Comme elle avait ordre de ne point relâcher au Bresil , elle ne chercha point à découvrir ces côtes , & ne put ensuite réussir à gagner les terres

au-deffous de Rio de la Platta. Le lendemain, elle se trouva devant le détroit de le Maire, que personne ne croyait voir. Un pilote seul, qui l'avait déjà vu, le reconnut au pays entrecoupé, aux montagnes élevées qui sont au Levant, aux collines rondes qui bordent le rivage au Couchant. Il continua sa route pour le passer, & les autres le suivirent. A l'entrée, on découvrit deux vaisseaux à l'ancre dans une baie, qu'on nomma *Kerschoor*, & ils vinrent joindre la flotte. L'amiral incertain s'était enfin déterminé à mouiller dans l'anse de Valentin, pour éviter les courans & le vent, qui le jetaient sur la côte. On s'en approchait, lorsqu'on y découvrit encore un vaisseau, nouvelle raison pour y entrer. Mais ce vaisseau envoya sa chaloupe pour avertir de ne pas le faire, & la flotte regagnant la pointe méridionale de la baie, y jeta l'ancre. Ces différens vaisseaux en faisaient partie; c'étaient l'Orange, l'Espérance & le Griffon. On laissa en arriere ce dernier, & l'on enfila le détroit.

Le tems était obscur; on ne pouvait voir les côtes qui formaient le détroit, & l'on ne put rien ajouter à ce qu'on en savait déjà. Bientôt la flotte entiere l'eut dépassé. La lenteur du voyage venait jusqu'alors, de ce que la flotte était arrivée trop tôt, & de ce qu'elle passa la ligne dans une saison peu favorable; elle n'eût point les

vents du Nord, qui y soufflent sur la fin d'Octobre, & la santé des équipages s'en ressentit.

Les deux vaisseaux que nous avons trouvés à l'ancre dans la baie de Verschoor, y avaient été jetés par les courans, au moment où ils croyaient entrer dans le détroit : ils avaient envoyé des gens à terre pour visiter le pays ; ils avaient trouvé une petite rade à l'entrée d'une rivière ; de petits bâtimens y pouvaient être à couvert de tous les vents. Là ils avaient échangé des bagatelles, contre des peaux de chiens marins, que les habitans savaient préparer ; ils y avaient pêché différens poissons. C'était à cela que se réduisaient leurs observations.

Le 6 Février, on vit le cap Hoorn : le froid était alors extrême, & la disette força dans ce moment de diminuer les rations. On avança cependant, on le croyait du moins, lorsque huit jours après, on aperçut de nouveau le cap Hoorn, qui était encore éloigné de sept lieues. On avait cru que les courans aidaient dans cette route ; c'était tout le contraire. Il fallut le doubler ; & en le faisant, on découvrit un grand golfe, qui pénétrait dans les terres aussi loin que la vue pouvait s'étendre. L'amiral espéra d'y trouver une bonne rade, & un lieu propre à faire de l'eau, du bois, & du lest ; mais la brume qui retomba, lui fit prendre le large, &

ensuite il rasa la côte. Plus loin, à quatorze lieues de ce cap, il découvrit deux isles, sans doute les isles Ramires ou Barnevelt, que la brune lui déroba encore, & il vint jeter l'ancre dans une grande baie, où il trouva un bon ancrage; les vaisseaux l'y suivirent: cette baie reçut ensuite le nom de *Nassau*. Plus avant en est une autre, où l'on trouva de l'eau douce, qui descendait des montagnes; il y avait des bois: on la nomma *Schapenham*, du nom du vice-amiral. Pendant qu'on y faisait sa provision d'eau, on vit des Sauvages qui se montrèrent amis. Un orage ayant obligé dix-neuf hommes de passer la nuit à terre, on n'en trouva que deux en vie le lendemain; les autres avaient été massacrés par ces hommes perfides, à qui l'on n'avait fait ni tort, ni insulte, & qui le purent impunément, parce que les Hollandais étaient alors sans armes. On retrouva les corps de cinq d'entr'eux, déchiquetés d'une manière affreuse; sans doute, ils avaient mangé les autres. Ces barbares ne reparurent plus.

On avait vu, en un endroit de la côte une colonne de fumée, & le vice-amiral s'y rendit: il y passa la nuit, & le lendemain, il vit quelques huttes, découvrit que le cap de Hoorn était une isle, & qu'on peut le passer en le laissant au midi; il s'assura que la terre de Feu était divisée en

plusieurs isles ; que la côte offre par-tout des anes , des baies , des golfes profonds , d'où il est probable qu'on pourrait pénétrer dans le détroit de Magellan.

La plus grande partie de la terre de Feu est montueuse ; mais il y a de belles vallées , des prairies où serpentent de jolis ruisseaux ; par-tout on peut faire du bois , dans des terres vastes & sèches : vers la mer , les montagnes paraissent arides ; ailleurs , elles sont couvertes d'arbres , que la violence des vents du Couchant , qui regnent presque toujours dans ces lieux , courbe du côté opposé : la terre y paraît creusée , & n'a que deux ou trois pieds d'épaisseur ; les tempêtes semblent y faire leur demeure ; rarement l'air y est calme , ou faiblement agité ; les ouragans y sont soudains , & rien ne peut leur résister : les chaloupes y sont renversées , les vaisseaux ancrés à l'abri sont rejetés en mer avec violence.

Les habitans ont la peau naturellement blanche ; mais ils la frottent d'une couleur rouge , & se la peignent de différentes couleurs , & en diverses manières. Les uns ont le visage , les bras , les mains , les jambes peints en rouges , & le reste du corps blanc ; d'autres ont tout un côté blanc & tout un côté rouge. Ils sont forts , bien proportionnés , ont les cheveux noirs , épais , &

longs, & les dents aiguës comme le tranchant d'un couteau. Les hommes sont nuds, les femmes ont un voile de cuir à leur ceinture : celles-ci sont peintes comme les hommes, & ont des colliers de coquilles.

Quelques-uns ont sur leurs épaules une peau de chiens marins ; c'est une faible défense contre le froid rigoureux qui regne en ce climat ; leurs huttes sont faites de branches d'arbres ; rondes par le bas , pointues dans le haut , où est une petite ouverture par laquelle la fumée s'échappe ; leur sol est de deux ou trois pieds au-dessous du niveau de la terre ; au-dehors elles en sont enduites : des corbeilles de jonc , qui renferment des lignes & des hameçons de pierres , des arcs , des fleches armées d'une pierre aiguë , des frondes , des massues , des couteaux de pierres , en font les seuls meubles , les seuls ornemens.

Ils ne sont jamais sans armes , & paraissent être toujours en guerre avec des peuples voisins , les uns , tous peints en noir , les autres peints en rouge. Leurs canots sont singuliers : ce sont de gros arbres dépouillés de leur écorce , qu'ils recourbent en ôtant des bandes d'un côté , qu'ils recourent en d'autres ; ils leur donnent la forme des gondoles de Venise , en les mettant dans une espece de forme ; ils les recouvrent en-dedans de pieces de bois & d'écorce , qui les tiennent très-secs :

les plus grands ont seize pieds de long sur deux de large ; ils portent sept à huit hommes , & nagent aussi vite que des chaloupes à rames.

Ces hommes sont barbares , avides de la chair des étrangers : on ne remarque en eux , ni religion , ni police , ni propreté , ni décence ; ils ne connaissent point nos armes , & sont plus redoutables par leur perfidie que par leur courage. Ceux qui entreront dans la baie de Nassau doivent s'en défier ; ils doivent n'y venir chercher que de l'eau , du bois , & du lest ; on n'y trouve que des moules : cependant il y a lieu de croire qu'il y a des bestiaux dans la terre de Feu : on a cru y reconnaître de la fiente de quadrupèdes , & des nerfs de bœufs : un soldat assura qu'il avait vu un troupeau paître dans une prairie.

Un orage furieux ayant surpris la chaloupe de l'Orange , la renversa : huit hommes furent noyés , les autres , après avoir lutté contre les flots pendant une heure & demie , atteignirent le Delft , qui les sauva : il n'y avait pas de jour où l'on ne courut de semblables dangers , & de plus grands encore : l'amiral se hâta de faire le signal de mettre à la voile ; mais avant de sortir de la baie , un calme profond surprit la flotte , & les lames la jetaient sur la terre : heureusement le calme fut court ; mais le vent qui les sauva , se changea bientôt en tempête. Les vents étaient

constamment contraires : l'amiral craignit que ce ne fussent des vents alisés qui l'auraient rejeté pendant six mois loin des mers du Chili, où il tendait : des tempêtes continuelles pouvaient à chaque instant séparer les vaisseaux, & l'on ne savait quelle route leur indiquer, ni quel rendez-vous fixer, excepté les isles Fernando, bien éloignées encore, & d'où les vents repoussaient. Le conseil fut assemblé, où, après avoir bien pesé les inconvéniens des différens partis qui restaient à prendre, on résolut de tenter encore pendant deux mois de gagner la mer du Sud.

Cette résolution eût un succès heureux : dix jours après, un vent favorable & doux enfla les voiles, & redonna une nouvelle activité aux matelots ; un mois après, on découvrit le Chili ; la côte parut élevée ; des montagnes la coupaient de distance en distance. L'amiral, toujours plus faible, sentit quelque joie de revoir la terre ; mais ses ordres l'en éloignaient encore ; ils ne lui permettaient pas d'aborder au Chili, & il ordonna de cingler vers l'isle Juan-Fernandès, d'où l'on devait se rendre à Arica pour essayer de s'emparer des galions. Le vice-amiral, aussi malade que lui, ne laissait pas espérer qu'ils revissent jamais leur patrie.

Le 4 Avril, on découvrit l'isle qu'on cherchait, & le yacht prit les devants pour y cher-

cher une rade à la faveur d'un beau clair de lune ; on la trouva dans la partie qui était plus au Nord ; mais le calme ne nous permit point d'y entrer.

Enfin on parvint dans la baie de sable , à l'entrée de la vallée Verte. Là on fit la visite de l'artillerie , on fit des chevaux de frise. Le 6 , nous y vîmes arriver le Griffon , qu'on avait laissé dans la baie Schapenham ; il avait été vers le midi jusqu'au 60° ; l'Orange arriva le lendemain : le David & le Maurice , qui s'étaient écartés de la flotte , s'y réunirent quelques jours après.

Après avoir fait de l'eau & du bois , l'amiral fit remettre à la voile le 13. Il y a un rocher entre le midi & le couchant de la grande île , que quelques-uns ont pris pour la plus petite des îles Fernandès : c'est une erreur ; l'une est éloignée de l'autre d'environ trente lieues. L'orientale , qui est la plus grande , a six lieues de tour ; la rade est entre le nord & le levant , & dans cette partie , elle a des vallées couvertes de trefle & d'autres herbes. Le fond de la baie est un talus escarpé de roches & de sables ; la profondeur en est si grande , qu'un vaisseau peut s'approcher très-près de la terre ; des vents variables & des calmes en rendent l'approche difficile. On y trouve de l'eau excellente , & un

grand nombre de poissons, des milliers de lions & de chiens marins, dont la chair approchait de celle du mouton, quand on en avait ôté la graisse. On y vit aussi des boucs, des palmiers, des coignassiers ; mais nul autre animal, nul autre fruit.

Cette isle fournit du bois de fantal, & un autre arbre, aussi dur, aussi pesant que l'orme, dont on peut faire des poulies & des rouets ; il en est encore de diverses sortes ; mais aucun n'a un tronc propre à faire des mâts. On y entretenait autrefois quelques Indiens pour y faire de l'huile de chiens marins, qu'on portait à Lima ; alors elle était déserte ; mais six soldats demanderent qu'on les y laissât, lassés de servir sur la flotte.

La flotte fut formée en ordre de combat ; on en fit trois divisions, qui voguerent tranquillement par un vent du midi, qui ne l'abandonna point. On vit bientôt la côte du Pérou. On envoya des chaloupes la reconnaître. Bientôt on découvrit une voile ; bientôt on s'en rendit les maîtres : c'était une barque qui portait cinq Espagnols, & six Indiens. Ils nous apprirent que la flotte d'Argent était partie de Callao pour Panama ; qu'elle était composée de cinq voiles, mais que l'amiral était encore au Callao ; que c'était un navire de huit cents tonneaux, & de quarante piéces de canon ; qu'il avait avec lui

deux pataches & quarante à cinquante navires marchands, toués à terre, & défendus par trois batteries & des retranchemens, où étaient rangés cinquante pieces de canon; qu'on y assemblait de toutes parts des troupes, & que bientôt il y aurait une armée, parce qu'on nous y attendait.

Sur ces avis, on résolut d'attaquer le lendemain Callao. L'amiral trop faible ne put se mettre à la tête de l'entreprise; le vice-amiral la conduisit; cinq compagnies de soldats, quatre de matelots, devaient descendre à terre, entre Callao & la riviere de Lima, les premiers durant la nuit, les seconds à la pointe du jour: c'était le 10 Mai. Lorsqu'ils furent près du rivage, les brifans les retinrent jusqu'au jour qu'ils suivirent en vain la côte; après avoir fait quelques décharges sur une troupe d'Espagnols, qui paraissaient résolus à s'opposer à leur descente, ils revinrent aux vaisseaux. On essaya de descendre encore, sous la protection du canon du Levrier; mais les Espagnols dresserent deux batteries, qui percerent ce vaisseau à l'avant, & le forcerent de se retirer.

Cependant le lendemain, on tenta une nouvelle entreprise: l'amiral voulut que dans douze chaloupes, armées de petits canons & d'artifices, on alla droit aux vaisseaux Espagnols. Quelques

Soldats Hollandais donnerent l'allarme au Nord de Callao , pour détourner l'attention des Espagnols , & les chaloupes s'étant approchées des vaisseaux ennemis , y mirent le feu. En vain les batteries , le gallion & les pataches firent feu pour les en éloigner ; elles réussirent à mettre le feu à trente ou quarante , & à se retirer avec peu de perte : on avait montré beaucoup de courage ; mais on s'accusa de peu de prévoyance , de ce qu'on ne s'était pas muni de haches , pour couper les cables des vaisseaux , dont on aurait pu se rendre ainsi les maîtres.

On avait compté sur les Indiens & les Negres pour faire une révolution dans le pays ; ils étaient en effet mécontents & en grand nombre ; mais le vice-roi avait pourvu à ce qu'ils ne pussent , ni se réunir , ni faire de mouvemens ; ils ne purent se montrer. On tint encore fermé le port de Callao avec six vaisseaux , & on en détacha quatre pour courir sur les ennemis.

L'état des affaires n'était pas tel qu'on l'avait supposé en Hollande ; on y croyait qu'Arica ne pouvant résister , on aurait pu de là se rendre au Potosé , & s'emparer de toutes les richesses des Espagnols ; mais on apprit , sur le rapport unanime des prisonniers , qu'Arica était fortifiée avec soin , & bien pourvue ; que le Potosé était défendu par vingt mille Espagnols , & l'on ne

vit aucune espérance de succès dans l'exécution de tels desseins.

La flotte se divisa en trois escadres : deux allèrent chercher, s'ils pourraient s'emparer de diverses villes qu'on disait être faibles, & qui se trouverent fortifiées & pourvues; la troisième demeura devant Callao, où elle essaya vainement de mettre le feu au Gallion avec un brulot. L'amiral mourut sur cette division, le 2 Juin : depuis Sierra-Léona il n'avait plus eu de santé, & il y avait cinq mois qu'il était sans force. On l'enterra dans l'isle de Lima, avec les cérémonies accoutumées.

On proposa aux Espagnols le rachat des prisonniers; mais le vice-roi s'y refusa, & déclara qu'il n'avait que de la poudre & des balles au service des Hollandais, & qu'il ferait pendre celui qui viendrait le proposer de nouveau. Cette réponse fut une sentence de mort pour les Espagnols prisonniers; on voyait du danger à les relâcher, on ne pouvait les nourrir, & on les fit pendre à la vergue de l'artimon. Ils étaient au nombre de vingt-un : trois vieillards furent conduits à terre, avec ordre de dire au vice-roi qu'il voyait l'effet de sa réponse brutale, & qu'on lui ferait désormais la guerre sans quartier.

Une des divisions de la flotte revint le 15; son chef rapporta qu'il avait fait une descente vers

Pisco ; mais que trouvant cette ville entourée d'un mur haut de quinze pieds , devant lequel il y avait un retranchement , tous les officiers avaient décidé qu'il fallait abandonner l'entreprise , & se retirer ; qu'on avait fait la retraite , en faisant face à l'ennemi , & qu'on s'était embarqué sans autre perte que cinq hommes tués , & quelques blessés , quoiqu'il y eût dans ce lieu deux cents hommes en armes , & deux cents cavaliers.

Cependant des forgerons dans l'isle de Lima préparaient divers instrumens pour de nouvelles expéditions : on pensait à visiter le Chili ; on abandonna l'idée d'aller à la rencontre du gallion de Manille , parce qu'on était incertain de le rencontrer , & que l'on espérait remporter de plus grands avantages. Le Chili offrait des richesses , ou au moins des rafraichissemens , qui mettaient les Hollandais en état de passer aux Manilles. D'ailleurs , les Indiens y étaient en guerre avec les Espagnols , & cette circonstance ajoutait à la probabilité du succès dans les entreprises qu'on y pourrait tenter.

Les Espagnols ont beaucoup de supériorité sur les Indiens du Chili , par leur infanterie armée de mousquets ; mais ceux-ci ont de bons cavaliers , & ils sont nombreux. Leur maniere de faire la guerre , est de se répandre dans les campagnes , de les ravager , puis de bloquer les for-

teresses , & d'affamer les garnisons. Les Espagnols les renforcent en y envoyant des malfaiteurs , & des soldats qui ne sont pas toujours bien soumis. La disette les fit soulever dans cette même année. Le roi d'Espagne ne tire aucun avantage de ce pays ; mais il le garde , de peur que ses habitans , devenus libres , n'inspirent le desir de la liberté aux Péruviens , & ne viennent les aider à la recouvrer ; il y prend aussi des hommes pour travailler aux mines du Potose , & comme ils sont robustes & forts , qu'ils résistent au climat , ils y sont d'un grand service , tandis que ceux du Pérou y languissent & y meurent assez promptement.

Au milieu de ces projets , la flotte était dévorée par le scorbut ; à peine avait-on assez de monde pour armer les chaloupes , & l'on ne trouvait au Callao , ni herbages , ni rafraichissemens , ni remedes ; il fallait cependant y demeurer jusqu'à ce que les vaisseaux y fussent tous réunis. Plusieurs étaient très-mal ; mais un soulagement qu'on n'espérait pas vint nous consoler. Un Suisse attaqué du scorbut , étant monté sur la cime de la plus haute montagne de l'île de Lima , y trouva des herbes qui lui firent beaucoup de bien. Dès qu'on le fut , le vice-amiral en envoya cueillir ; il en fit apprêter en salade & en potage , & elles apportèrent du soulagement , si elles ne guérissent

guérissent pas. Cette île est pierreuse, ce qui ne permet pas d'y creuser des puits; elle a trois lieues de circuit; elle est par-tout rocailleuse, & ne montre d'herbe qu'au sommet de la montagne. A son extrémité occidentale sont plusieurs sépultures des Indiens.

Le 18 Juillet, deux Espagnols se rendirent à la flotte sur des fagots de gros joncs; l'un était un comédien, l'autre un soldat: on fut par eux que le Maurice & l'Espérance avaient pris quatre vaisseaux sur la côte de l'île de Puna, près Guaiquil, & brûlé un gallion; que Callao était hérissé de canons, & couvert de soldats; qu'on en avait répandu sur la côte pour empêcher les Hollandais d'y faire de l'eau. Ils fuyaient Callao, parce qu'ils avaient tué un général Espagnol chez une femme débauchée.

Quelques jours après, l'ennemi envoya dix chaloupes chargées de soldats, qui firent grand feu sur la Concorde, & couperent ses haubans. Ils s'enhardissaient peu à peu, parce que le vice-amiral voulant épargner la poudre, ne permettait qu'on l'employât que dans une nécessité absolue: ils tirèrent sur le David plus de deux cents volées de canon, sans blesser personne.

Le 29, treize de leurs chaloupes revinrent à la charge, & embarrassèrent beaucoup la Concorde, parce qu'elle ne pouvait tirer dessus,

fans atteindre le yacht placé entr'elle & eux. Mais enfin ce vaisseau les força à la retraite. Un des canoniers perdit le bras droit à cette attaque.

Le 3 Août, le vice-amiral fut reconnu amiral de la flotte, & reçut le ferment des foldats. Le contre-amiral devint vice-amiral, & un conseiller prit la place de celui-ci. Le nouvel amiral monta sur le Delft. Pendant ces changemens, ces Espagnols revinrent encore, & on les contraignit de se retirer. Bientôt après, les deux vaisseaux qu'on attendait se réunirent à la flotte, après avoir brûlé Guaiquil & ses richesses, tué cent Espagnols & fait dix-sept prisonniers; ils avaient perdu trente-cinq hommes. Le capitaine *Schutte* eût l'honneur de cette expédition; il y avait montré le plus grand courage, la fermeté la plus invincible. Sa valeur avait sauvé les troupes & les vaisseaux que les ennemis voulaient couper, & ils le pouvaient par leur nombre.

Le 13, on abattit les huttes de l'isle de Lima, & on se disposa à partir; la flotte était composée alors de quatorze voiles, parce qu'on y avait joint trois prises: elle prit sa course vers les *Piscadores*, puis jeta l'ancre dans la baie qui est derriere ces isles. On y descendit, on y creusa un puits qui donna de la bonne eau: alors on forma un retranchement muni de canons, afin

qu'on pût s'y défendre, au cas que l'ennemi vint attaquer ceux qui étaient à terre. Il fallait du tems pour s'y fournir d'eau, parce que les puits en donnaient peu; on se hâta, parce que, des montagnes voisines, les Espagnols pouvaient incommoder les travailleurs. Le 16, on retourna sur les vaisseaux, sans avoir éprouvé d'obstacles.

La flotte fit voile au couchant, & découvrit les îles *Lobos*, puis le cap *Sainte-Claire*. L'amiral se fit précéder de trois chaloupes, pour avertir les Indiens de *Puna* qu'ils n'avaient rien à craindre de lui, & savoir ce qui se passait à *Guaiquil*. Il y jeta l'ancre bientôt après; les chaloupes y avaient pris une petite barque; mais n'y trouverent ni Indiens, ni Espagnols; tous avaient disparus.

On y nettaya les trois plus gros vaisseaux; & dans cet intervalle, on fit une nouvelle tentative sur *Guaiquil*, qui n'eût pas le succès de la première: on fut obligé de se rembarquer avec perte de vingt-huit hommes: ce fut l'effet du peu d'ordre qu'une partie des soldats avait gardé; les ennemis fuyaient, disaient-ils, & ils se précipiterent, sans leurs officiers, vers les ennemis, qu'ils trouverent retranchés dans les maisons sur le haut de la colline; ils en furent attaqués si brusquement, qu'ils prirent la fuite, & entrai-

nerent tous les autres avec eux. Une seconde attaque ne fut pas plus heureuse. Ainsi, avec le double de soldats, on ne put réussir dans un projet qu'on avait rempli avec succès quelques jours auparavant, quoique la ville fût retranchée alors, & ne le fut plus. Le peu de confiance qu'ils avaient en leur commandant peut seul expliquer ce fait.

On nettoya ensuite les autres vaisseaux, & l'on tint un conseil, qui décida qu'il fallait faire une tentative sur Aquapulco avant de se rendre au Chili. On brûla le bourg de Puna & on s'éloigna de l'île. Quatre Français & quatre Anglais s'y cachèrent & y demeurèrent. Ils avaient bien servi & combattu avec courage, mais le mauvais succès de Guañaquil les avait découragés, & ils ne virent d'espérance de fortune qu'en quittant la flotte.

On vit les *Gallapagos*, puis les côtes de la Nouvelle Espagne. Les calmes retardèrent la flotte: quatre rochers blancs lui annoncerent *Siguarario*, & peu de jours après, on vit l'île qui est devant Aquapulco, & l'on y jeta l'ancre sur le soir du 28 d'Octobre. De là on voyait le fort des Espagnols, nouvellement construit sur un promontoire: il est muni de quatre bastions défendus par des canons: il met à couvert les galions.

On chercha à parlementer avec les Espagnols, pour savoir si les vaisseaux de Manille étaient venus, mais on ne put les y amener. Cependant on conjectura des soins qu'ils prenaient, qu'ils n'étaient point arrivés encore, & on entoura le port. L'un des capitaines ayant mené ses gens à terre pour faire de l'eau, fut attaqué & perdit quatre hommes : un cinquième demeura sur le rivage, & le capitaine fit retourner la chaloupe & alla lui-même le prendre pour le ramener. Cette générosité lui coûta une blessure dont il fut longtemps malade.

Tous les vaisseaux se remirent en mer, & ce fut un bonheur; car les Espagnols rodaient avec un corps de six cent hommes pour tomber sur ceux qui seraient occupés à faire de l'eau. On suivit d'abord la côte pour chercher les îles *Ladrilleros*, situées à quarante lieues au couchant d'Acapulco, & où l'on trouve de l'eau, des poissons & des patates; mais on les chercha vainement. On résolut de cingler vers l'Inde.

Le 15 Janvier 1625, on découvrit des terres basses, bordées d'un brisant redoutable : c'était sans doute l'île *Galpericomale*. Les Hollandais continuèrent leur route, tourmentés par le scorbut. Enfin ils virent les îles des *Larrons* : celle de Guaham est haute; ses habitans se hâterent de venir en canots apporter des cocos, des pa-

tates & des bananes, qu'on leur paya avec de la vieille ferraille.

Le 27 Janvier, le vice-amiral & la moitié des foldats voulurent descendre dans une petite isle pour y chercher des rafraichissemens; mais les brifans & les prieres des Insulaires les firent revenir : cette condescendance fut payée par les vivres que les Insulaires apportèrent en abondance près de l'aiguade, où l'on était venu faire de l'eau & où l'on s'était fortifié. Après avoir fait une revue générale, le nombre d'hommes qui était sur la flotte se trouva de douze cents soixante : on remit à la voile le 11 de Février.

Cette isle, l'une de celles qu'on nomma d'abord *Las Velas*, a une bonne baie; son sol est élevé, fertile, abondant en ris, en cocos, & surtout en anjamas. Les Hollandais y acheterent deux cents poules, mais ne purent y obtenir de bestiaux. Les habitans sont grands, bien proportionnés, d'un teint rougeâtre; les hommes sont nus, les femmes ont une espee de ceinture : leurs armes sont la fronde & la zagaie. Leurs canots sont bien faits & légers; d'abord ils paraissent faire le commerce de bonne foi, mais bientôt on est forcé de s'en défier. Une balle de ris qu'ils vendirent aux Hollandais était remplie de sable & de pierres. On ne peut, prudemment, y débarquer sans armes; ils massacrent tous ceux

qu'ils rencontrent à l'écart, lorsqu'ils n'ont rien à en craindre.

Le 14, on découvrit une isle, que l'on crut celle de *Sahavedra* : on en découvrit une seconde le lendemain, dont les habitans étoient de la taille de ceux des isles des Larrons : ils avoient les cheveux noirs & longs, & quelques ornemens autour du corps ; ils ne purent aborder les vaisseaux. Cette isle étoit encore inconnue ; elle parait cultivée & peuplée. On résolut de gagner Gilolo & ensuite Ternate : ce passage fut heureux, & le 4 Mars on jeta l'ancre à Malaïe, dans la dernière de ces isles, où commandait Jacques le Fevre.

Après différentes opérations dans les Moluques, la flotte se rendit à Amboine, d'où elle partit pour faire la guerre dans l'isle de *Ceram* : elle y prit *Loubou*, brûla les negreries des rebelles & détruisit tous leurs girofles. De là elle se rendit à Batavia. Là elle fut séparée : les vaisseaux furent envoyés en divers lieux. L'Orange, le Hollande & le Maurice firent voiles pour Surate, sous les ordres de Speult, ancien gouverneur d'Amboine. L'Espérance, le Griffon & deux yachts, allèrent tenter de nouveaux hazards vers Malacca, commandés par le vice-amiral Verchoor. L'aigle & le David partirent pour la côte de Coromandel. Le Delft & l'Amsterdam allèrent se radouber dans l'isle d'Onrust ; la Concorde fit

voiles pour la Hollande : elle portait l'amiral, qui mourut le 3 Novembre. Il fut enterré dans l'isle *Pulo-Bosloc*, à deux lieues de Bantam. Le vaisseau qui devait le rendre à sa patrie jeta l'ancre dans la rade du cap de Bonne-Espérance le 21 Janvier 1626, & au Texel le 9 de Juillet de la même année.

L'écrivain de ce voyage, homme de sens, se nommait Adolphe Decker. Il demeura pendant deux ans en garnison à Batavia, & ne revint en Hollande qu'en 1728. Il a fait des remarques intéressantes sur l'isle Sainte-Hélène, & sur la température du climat équinoxial; mais comme ces objets ont été traités par des voyageurs plus éclairés que Decker, nous n'en donnerons point ici l'extrait.



V O Y A G E
DU CAPITAINE CLIPPERTON.
OU CLIPPINGTON.

LE capitaine Clipperton était né à Yarmouth, dans le Comté de Norfolk ; ses parens étaient la plupart des gens de mer, & il s'exerça dès l'enfance dans cet art. Naturellement inquiet, avide de voyages, il saisissait toutes les occasions d'en faire ; & à trente ans, il avait parcouru les quatre parties de la terre.

Lorsqu'on l'élut Commandant pour faire le voyage dont nous allons donner un précis, il passait avec justice pour le marin le plus expérimenté. Il avait été dans les deux Indes, dans la mer du nord, dans la méditerranée ; il avait déjà fait le tour du monde.

C'est lui qui en 1704, avec un bâtiment à deux mâts, à deux voiles quarrées, portant dix tonneaux, deux canons & vingt-un hommes, se sépara de Dampier sur les côtes du Mexique, brava la ville de Rio-Leja, y prit deux vaisseaux Espagnols à l'ancre, dans l'un desquels il trouva quatre mille pieces de huit, se retira dans le golfe

de Salinas pour se radouber, & en partit pour achever sa longue & pénible course.

Il le fit par une route inconnue encore, chercha le 18 degré de latitude septentrionale, au lieu du treizieme qu'on avait toujours suivi; & atteignit, en suivant cette hauteur, les isles Philippines en cinquante-quatre jours, sans avoir éprouvé d'accidens. Il était embarrassé dans le labyrinthe de ces isles, lorsqu'un moine étonné de voir un tel vaisseau dans cette mer, vint dans une chaloupe pour le reconnaître. Il le retint dans son vaisseau jusqu'à ce qu'il se fut pourvu de provisions fraîches, puis il le relâcha.

Des isles Philippines il se rendit à Pulo-Condore, où il espérait trouver un établissement Anglois; mais il apprit que ses compatriotes y avaient été massacrés. Cette nouvelle le fit tourner vers Macao; il y parla à quelques aventuriers Russes qui venaient du Kamtschatka, & avaient prouvé par leur voyage la réalité d'un passage au nord-est, pour se rendre d'Europe sur les côtes de la Chine. A Macao, on pendit la moitié de l'équipage de Clipperton, comme pirates; le reste se dispersa, & leur chef trouva le moyen de revenir en Angleterre en 1706.

Clipperton était un marin grossier, simple, sans dissimulation, sans dignité. Sincere & franc avec les siens, il ne savait pas se contraindre; il

était emporté, mais s'apaisait avec facilité, reconnaissait son injustice & la réparait; sévère à réprimer les désordres, il était humain, & prenait soin de rendre moins cruels les malheurs qu'entraîne toujours la guerre. Après son retour, il visita les contrées septentrionales de l'Irlande, s'y fixa & y vécut paisible pendant onze ans.

Les succès du voyage de Wood Rogers dans la mer du sud, avaient ranimé la passion de ces fortes d'entreprises; ils avaient fait oublier les malheurs de celles qui l'avaient précédé. On en forma une nouvelle dont on attendit de plus grands succès encore; on équipa deux vaisseaux, le *Succès* & le *Diligent*. Il fallait des commandans à ces vaisseaux, & on en chercha qui eussent déjà commandé sur les flottes royales. Tel était George Shelwock, qui avait servi trente ans sur ces flottes, & était parvenu avec honneur au rang de premier lieutenant sur un vaisseau de guerre. Il était poli & gracieux, & joignait la politesse à l'expérience, à des talens reconnus. Il était instruit, parlait avec facilité & avec grace; mais il était vain, aimait les distinctions, & soutenait avec hauteur sa dignité.

Ceux qui faisaient les fonds de l'entreprise s'estimerent heureux d'avoir trouvé un tel homme; ils lui donnerent le commandement, & lui confièrent les principales affaires. Il se rendit à

Ostende avec le *Diligent*, afin d'y prendre des patentes telles qu'en prennent les Flamands; car ils voulaient en prendre le nom, & que les vaisseaux parussent être des bâtimens de cette Nation. Ce fut pour cette raison encore qu'ils en changerent le nom : le *Succès* fut nommé le *Prince-Eugene*, & le *Diligent*, *Staremborg*. On flattait ainsi le Prince & le premier Ministre de l'Empereur. Le capitaine Shelvock se pourvut dans cette ville de vins & de liqueurs spiritueuses pour l'usage des deux vaisseaux, nécessaires dans un voyage de très-long cours, & sans lesquelles les contrées voisines du Cap Horn seraient insupportables. Ces soins lui attirèrent quelques désagrément, mais celui qui lui parut le plus difficile à supporter, fut que les quatre-vingts-dix soldats Flamands qu'il avait embarqués se montrèrent si insolens lorsqu'ils arriverent aux Dunes, qu'on désespéra de les faire vivre en bonne intelligence avec les matelots Anglais. Il fallut donc, après tant de frais, de tems & de soins, payer ces soldats & les congédier, former un nouveau plan, d'où nâquit une source de dissensions qui se développa vers la fin du voyage.

Le capitaine Shelvock avait agi faiblement pour faire les préparatifs du voyage, & personne ne voulait suppléer à son défaut : il perdait son crédit & l'estime même qui l'avait fait choisir. On

disait que les manœuvres & la discipline employées dans une flotte royale, ne pouvaient être mis en usage sur des armateurs. De plus, les circonstances étaient changées; la guerre avec l'Espagne était déclarée, & on ne lui trouvait pas les qualités nécessaires, & sur-tout l'expérience pour commercer & combattre sur les côtes occidentales de l'Amérique.

Ces nouvelles considérations firent rechercher Clipperton. Quelques-uns des propriétaires le connaissaient, les autres en avaient entendu parler, & il leur parut l'homme le plus propre à diriger leur entreprise. Les propriétaires avaient déjà fait quinze mille livres de frais, & n'avaient retiré aucun avantage; ils n'en pouvaient espérer, qu'en faisant un bon choix d'un chef. Ils élurent donc Clipperton, & laissèrent à Shelvock le commandement du *Diligent*. Mitchell commanda sous le premier; Hatley sous le second. Les vaisseaux reprirent leurs anciens noms, & tout se prépara pour le départ.

Mais les commencemens furent d'un mauvais présage. Les deux vaisseaux demeurèrent trois mois dans le port de Plymouth à attendre le vent: il se forma des partis dans leur équipage. Shelvock supportait avec peine de n'être pas le chef de tous. Clipperton était impétueux, passionné; il ne connaissait point l'art de dissimuler.

Les querelles, la discorde regnerent entr'eux : chaque poste apportait de nouveaux chagrins aux armateurs, & de nouveaux reproches aux capitaines. Cet état de choses subsista aussi long-tems que les vaisseaux demeurèrent à Plymouth.

Enfin, le 4 Février 1719, le *Succès*, portant trente-six canons & cent quatre-vingts hommes, & le *Diligent* qui avait vingt-quatre canons & cent hommes, fortirent du port avec un vent favorable. Ce dernier était chargé de toute la provision de vin & de brandevin; le premier l'était de la plus grande partie des vivres. Ils eurent pendant quelques jours un vent frais, des tourbillons & de la pluie. Le *Succès* était souvent obligé de ferler ses voiles, pour ne pas devancer le *Diligent* : c'était, disait Shelvock, parce que Clipperton avait rendu son vaisseau plus pesant; il avait demandé à celui-ci qu'on le déchargeât d'une partie du vin & des liqueurs, afin qu'il pût mettre quelques-uns de ses canons à fond de cale & allât mieux à la voile. Celui-ci ne fit point attention à sa demande, & de là naquirent des soupçons que Clipperton ne voulait pas aller de conserve avec le *Diligent*; mais, dans ce cas, il aurait dû ce semble partager les provisions.

Le 19, il s'éleva une tempête qui força les deux vaisseaux à ne laisser que leurs voiles de

perroquet. Le vent se renforçant encore, le Succès donna au Diligent le signal de ferler toutes les voiles & de s'approcher, & le soir, à onze heures, les deux vaisseaux étaient à la cape. La tempête diminua le lendemain, & Clipperton mit toutes ses voiles au vent; il cingla entre le sud & le levant, tandis que Shelvock faisait route vers le nord, suivant l'ordre qu'on lui en avait donné; depuis ce jour, ils se perdirent de vue jusqu'au moment où ils se retrouvèrent inopinément dans la mer du sud.

Ici seulement commence le récit du voyage de Clipperton autour du monde. Il se trouvait en mer sans boiffons fortes & sans compagnon: leur premier rendez-vous était aux *Isles Canaries*; il y dirigea sa course, & le 5 Mars il vit l'isle de Gomera; il s'y pourvut de vin & de rafraichissemens, puis il croisa pendant dix jours pour attendre l'autre vaisseau; mais ne pouvant le découvrir, il fit voile vers le *Promontoire des isles vertes*, (Cap Verd) où avait été marqué leur second rendez-vous.

Les Canaries, que leur fertilité & la douceur de l'air qu'on y respire avaient fait connaître des anciens sous le nom d'*Isles Fortunées*, furent découvertes en 1402 par les Espagnols; ils leur donnerent le nom qu'elles portent aujourd'hui, & celui d'*Isles des Chiens* qu'elles n'ont plus, parce

qu'ils n'y virent point d'autres êtres vivans que ceux-là. Elles font au nombre de huit. La plus grande est celle de Canarie, elle a neuf mille habitans; elle est le siège d'un évêque, d'un tribunal de l'inquisition & d'un conseil royal. Là, est la montagne de Teneriffe qui, selon l'opinion commune, est la plus haute de l'univers; on la découvre de soixante lieues en mer; il faut trois jours pour en atteindre le sommet couvert de neiges, excepté depuis le mois de Juin à celui d'Auguste.

L'Isle de Fer est une des plus grandes de ces Isles, mais elle est stérile & sans eau douce; la Providence y a fourni un moyen de remédier à ce mal, car il croit sur toute l'isle un arbre chargé de feuilles épaisses, qui demeure toujours vert; de petites nuées le couvrent de rosée qui descend en goutte & remplit un vase qu'on pose dessous: telle est son abondance, qu'elle fournit aux besoins des habitans & à ceux des bestiaux qu'ils nourrissent.

La plus grande richesse des Canaries est le vin, & on en transporte dans tous les pays du monde. A environ cent lieues de ces isles, vers le couchant, des marins ont souvent vu une isle qu'on nomme *Santa-Baranora*, qu'on croit habitée par des Chrétiens; mais on ne peut dire quel est le culte de ces Chrétiens, ni quelle est

est leur langue; les Espagnols ont tenté d'y aborder, sans y avoir pu réussir, ce qui a fait croire que c'était une île enchantée.

Le 21 Mars, ils découvrirent Saint-Vincent, & y jeterent l'ancre dans une baie; ils y croiferent ensuite pendant deux jours, dans l'espérance d'y découvrir le Diligent, mais ce fut en vain: le courage des matelots en fut abattu, & Clipperton regardait le passage par le détroit de Magellan comme très-difficile, parce qu'il était privé de vin & de liqueurs fortes, nécessaires pour ranimer les esprits des marins dans ce triste voyage.

On dit que les îles Vertes prennent leur nom du Cap Verd, situé en Afrique vers la même latitude; d'autres disent que ce nom leur vient de la mer qui les environne, toujours si couverte d'une herbe verte, qu'on a peine à distinguer l'eau: les vaisseaux n'y navigent qu'à l'aide d'un vent assez fort. Cette herbe porte des baies semblables à des groseilles, mais insipides. On ne peut dire comment elle croît, car on n'y voit point de terre, & la mer y est presque par-tout sans fond.

Ils partirent de Saint-Vincent le premier Avril, & le 29 Mai ils trouverent, par leurs observations, qu'ils étaient sous le $52^{\circ} 15'$ de latitude méridionale, à la hauteur du Cap de la Vierge,

extrémité septentrionale de l'entrée du détroit de Magellan ; ils entrèrent dans le détroit ce jour même, & envoyèrent leur chaloupe vers le rivage du continent dans un fleuve dont l'eau était douce, mais qui était alors gelé : les matelots y virent de grands troupeaux d'oies & de canards très-sauvages : l'aide chirurgien étant tombé sur le rivage, on ne put l'amener à bord que le lendemain ; il fut trouvé presque gelé.

Ils jeterent l'ancre vers l'isle de la *Reine-Elisabeth*, & y trouverent une grande abondance de polytric, plante que les boucs malades recherchent avec avidité, & qui semble leur rendre la santé. Ils la mangerent crue, ils la mêlerent à leur soupe, ils remplirent leurs flacons de son suc. Ils trouverent aussi dans ce lieu beaucoup d'oiseaux sauvages & de moules ; ils en partirent après avoir rempli leurs futailles d'eau douce.

Le 22, ils jeterent l'ancre dans une belle baie, qui reçut de la profondeur de ses eaux le nom de Baie sans fond : les arbres y étaient hauts, couverts de neige & répandaient autour d'eux une blancheur éblouissante.

Le 29, ils virent un canot chargé de quatre Indiens ; ils étaient de taille moyenne, de couleur obscure ; leur visage était large & rond, leur front bas, leur chevelure noire, tombant droite sur leurs épaules. Leur habit n'était qu'un

morceau de peau attachée au milieu de leur corps, & ce qui paraît plus remarquable, c'est une ligne en croix, d'un bleu de ciel clair, qui se remarque à la naissance du poignet. Ils parurent très jaloux de leurs femmes; ils ne permirent pas qu'aucune vint à bord. Clipperton leur donna du pain & du fromage, & un peu de brandevin, quoiqu'il en eut bien peu: ils mangèrent volontiers les premiers, mais on ne put les déterminer à boire les derniers.

Ils avaient avec eux des arcs, des fleches & quelques filets. Après avoir demeuré environ deux heures avec les Anglais, ils ramerent vers le rivage, & annoncerent par des signes qu'ils reviendraient. Clipperton envoya la chaloupe sur le bord; elle revint le soir avec des Indiens, qui apportaient une grande quantité de moules qui leur servent de pain, & ils les échangerent contre des couteaux & d'autres bagatelles. Ces hommes forment un peuple très-simple: un Anglais laissé sur le rivage passa deux nuits & un jour avec eux, & n'y reçut que des marques d'affection; ils ne sont cruels que lorsque nous les excitons à l'être.

Tous les matelots étaient malades, & il y avait peu de jours où il n'en mourut un. Le 8 Juillet, ils ensevelirent leur premier canonier; ils éleverent une planche sur son tombeau, & y

graverent ces mots : Williams Pridham, premier canonier du Succès, mourut le 7 Juillet 1719, & fut enterré encore dans ce même lieu.

Le 20, le capitaine Mitchell & le lieutenant Davidfon allèrent avec la chaloupe chercher le canal qu'une tartane Française avait découverte en 1713, par lequel elle avait pénétré dans la mer du sud, & s'assurer si l'on ne pourrait pas jeter l'ancre au-dessus du Cap Quad; ils revinrent le 29 après avoir trouvé le canal, mais il était si étroit qu'il était dangereux de s'y engager. Ils avaient aussi trouvé diverses bonnes baies au nord-ouest du Cap Quad, & où l'on pouvait jeter l'ancre : des Indiens leur avaient donné du veau marin qu'ils avaient fait bouillir & rôtir; il avait le goût du fauve.

Le premier Auguste, ils continuerent leur voyage avec beaucoup de difficultés & de dangers, & le 18, ils se trouverent dans la mer du sud, mais trop faibles pour rien entreprendre : ils cinglerent droit vers l'isle Juan Fernandez, le troisieme & dernier rendez-vous que les vaisseaux se fussent donnés; ils y arriverent le 7 Septembre & y chercherent en vain les traces du Diligent. Ils y croiserent un mois entier, & avant leur départ, ils enterrerent une inscription au pied d'un arbre qui s'élevait sur la place du débarquement, & était placé de telle maniere, qu'il

devenait impossible de ne pas s'en appercevoir : on y avait gravé ces mots : le capitaine Jean Williams Magée, 1719. C'était le nom du Chirurgien du Succès; il était connu de tous les gens de Shelvock, & son nom leur devait être plus agréable que celui de Clipperton; de plus, si cette inscription était lue par des Espagnols, elle pouvait les tromper.

Ils avaient porté leurs malades sur le rivage, & employé tous les moyens les plus salutaires pour les rétablir; mais ils manquaient de cordiaux, & cette idée seule les abattait. Le tems était fort variable; il fit beaucoup de pluie, & ils y éprouverent quelques ouragans. Ils y trouverent beaucoup de chevres, qui leur fournirent des alimens frais & des provisions pour la mer; car ils y trouverent aussi du sel, & s'en servirent pour conserver la chair de ces animaux. Ils s'y pourvurent encore de bois & d'eau, y nettayerent leur vaisseau, & le rendirent plus propre à naviger & à combattre dans les mers où ils allaient croiser. Clipperton croyait le Diligent perdu, au moins il l'assurait, pour calmer ses gens qui regrettaient le capitaine Shelvock, & plus encore les liqueurs fortes qui étaient dans son vaisseau.

La beauté & la fertilité de l'isle engagerent quatre des gens de Clipperton à y demeurer, & ils prirent la fuite dans les montagnes : des chaf-

feurs de chevres en firent deux prisonniers, après les avoir menacés plusieurs fois de faire feu sur eux, avant qu'ils voulussent se rendre.

Le 7 Octobre, ils se préparèrent à s'éloigner de cette isle. Le capitaine Mitchell éleva sur une langue de terre une croix taillée, au pied de laquelle il enterra une bouteille qui renfermait une lettre au capitaine Shelvock, où il lui assignait un autre rendez-vous, & un signal par lequel il pourrait distinguer le Succès de tout autre vaisseau de ces mers. Ils leverent l'ancre à huit heures du matin, & s'éloignerent de l'isle Juan Fernandez, où ils abandonnerent leurs deux fugitifs. Ils firent voile vers le nord jusqu'à la hauteur de Lima, où ils se proposaient de croiser; ils s'y trouverent dans un état de faiblesse qui leur fit craindre de n'y pouvoir remplir leur but, car depuis leur passage sous la ligne, ils avaient perdu trente hommes. On n'était pas sans inquiétude sur les entreprises qu'on allait former; & le capitaine crut devoir relever le courage de ses matelots par un écrit qu'il fit attacher au grand mât.

Le 25 Octobre, on donna la chasse à un petit bâtiment qui fut bientôt atteint. Cette première prise ne fut pas d'un présage bien flatteur pour la suite; c'était un senau de quarante tonneaux, chargé de sable & de décombres, & que menaient

fix Indiens & deux Noirs. Tout ce que les Anglois y trouverent digne de quelque attention, fut deux cruches remplies d'œufs, deux autres remplies de sirop, & quelques pieces de huit, en argent massif. Le même jour ils prirent un vaisseau de cent quarante tonneaux, nommé le *Saint-Vincent*, chargé de bois de Quayaquil, & qui portait encore deux Moines, seize Indiens & quatre Noirs. Le 30, ils s'emparèrent d'un autre de quatre cent tonneaux, nommé la *Trinité*, qui avait été pris dix ans auparavant par le capitaine Rogers, lorsqu'il surprit & pilla Guayaquil; son chargement était d'un prix considérable, & il portait plusieurs passagers. Le 2 Novembre, ils en prirent encore un du poids de soixante-dix tonneaux, sur lequel on trouva le Comte de Laguna, d'autres passagers, beaucoup d'argent, & quatre cents cruches de vin & de brandevin qui furent d'une grande utilité.

Clipperton donna au Comte le choix, ou de demeurer à bord de la prise, ou de passer sur le *Succès*, où il pouvait jouir de beaucoup plus de commodités. Le Comte préféra le premier, & on lui laissa ses domestiques. Le capitaine donna à ses gens une partie du vin & du brandevin trouvé sur la prise, & il leur servit d'un bon restaurant. Cependant ses prises s'affaiblissoient; plus du tiers de ses gens y étaient occupés; il

desirait faire de nouvelles prises, & ne savait pas trop ce qu'il en ferait, ni ce qu'il ferait lui-même s'il était attaqué.

Le 12, il découvrit dans l'éloignement une pinque de deux cent tonneaux, chargée de bois, & nommée le *Rofaire*. Son capitaine était un homme rusé, qui résolut de profiter d'une faute que Clipperton avait commise, & qui ne lui échappa pas. Il vit par le nombre des prises des Anglais, qu'ils ne pouvaient envoyer beaucoup de gens sur son vaisseau. Il avait une douzaine de passagers; il les fit cacher à fond de cale, en leur ordonnant d'obéir au bosman qui était Français, & de se montrer au signal qu'il leur donnerait, pour saisir les Anglais qui seraient sur leur vaisseau: il les assura qu'il se tiendrait en état de les aider avec ses gens dès qu'il le faudrait.

Dès que ce vaisseau eut amené ses voiles, Clipperton y envoya le lieutenant Serjeantson avec huit hommes pour en prendre possession. Dès qu'il fut venu à bord, il ordonna aux Espagnols de se retirer tous dans une grande chambre, & il mit une sentinelle à la porte. C'était assez, selon lui, pour sa sûreté; car il ne voyait nul danger à craindre, & il vint avec quelques-uns des siens dans le fonds du vaisseau, pour voir les richesses qu'il pouvait renfermer: alors parurent les passagers qui s'étaient cachés; ils en-

vironnent, frappent, renversent les Anglais; le bosman s'attache à Serjeantson, l'abat & le lie. Pendant cette opération, les autres Espagnols font prisonnier la sentinelle qui veillait sur eux; & après s'être remis en possession de leur vaisseau, ils cinglerent vers le rivage, où ils coururent le danger de périr avec leurs prisonniers. Lorsque le capitaine s'en aperçut, il délia les Anglais; & par un bonheur inattendu, ils parvinrent tous sur les rochers contre lesquels les Espagnols avaient été se briser. Serjeantson & les siens furent envoyés prisonniers à Lima. Le vice-roi informé de cette action courageuse, fit bâtir pour ce capitaine un nouveau vaisseau à Guayquil & le chargea de marchandises à ses frais, pour le récompenser du service qu'il venait de rendre à l'Etat. Il soutenait & excitait ainsi le courage, & espéra que cet exemple ne serait pas sans fruit.

Après leur arrivée à Lima, les prisonniers furent interrogés avec sévérité: l'un d'eux fit le récit de tout ce qui avait précédé, parla des deux hommes abandonnés dans l'isle de Juan Fernandez, & de la lettre enfermée dans une bouteille. Le vice-roi y envoya un petit bâtiment qui s'empara des hommes & de la lettre.

Ce ne fut que le 20 du même mois que Clipperton s'aperçut que sa dernière prise lui avait été enlevée. Après s'en être assuré, il vit que ce

qui lui restait de mieux à faire était de donner la liberté aux Espagnols, pour épargner ses vivres qui pouvaient bientôt lui manquer, & pour que l'ennemi instruit des bons traitemens qu'il leur avait faits, en usât de même envers les Anglais qui étaient tombés entre ses mains.

Il vint jeter l'ancre devant l'isle de la Plata avec toutes ses prises, augmentée encore d'une nouvelle de deux cents tonneaux, appelée le *Cajetan*, & qui avait sur son bord trente Espagnols, la plupart passagers, & quarante Noirs. Parvenu au port, il pensa aux moyens de rendre son voyage le plus utile qu'il était possible aux armateurs du vaisseau, à ses gens & à lui-même. Il savait que toute la côte était en allarmes, & qu'on équipait deux vaisseaux de guerre pour le poursuivre, l'un de cinquante, l'autre de trente canons. Il vit que les marchandises qu'il avait à bord ne seraient point rachetées vraisemblablement dans ces contrées, & qu'elles deviendraient inutiles quand il les transporterait en Angleterre : il les mit toutes en un tas, & résolut de les envoyer au Brésil, où l'on pouvait les vendre avec avantage.

Dans ce dessein, il équipa le bâtiment sur lequel il avait pris le Comte de Laguna, l'arma de huit canons, y mit treize Anglais & dix Noirs, avec toutes les provisions nécessaires, & le fit

partir pour le Brésil avec un amas de marchandises, estimées environ dix mille livres sterlings : il avait pour commandant le capitaine Mitchell. Dès qu'il fut parti, Clipperton fit présent de ses prises aux prisonniers Espagnols, après en avoir ôté tout ce qu'il y avait de plus précieux. Il retint encore un de leurs capitaines pour lui servir de pilote, & tous les Noirs; ensuite il mit à la voile, & vint reprendre sa croisière précédente.

Le 12 Décembre, vers les cinq heures du soir, ils découvrirent une voile & la prirent bientôt après; elle était chargée de provisions & s'appelait le *Chapelet*: ils s'occupèrent tout le jour suivant à en transporter la charge sur leur vaisseau. Après y avoir pris tout ce qu'ils pouvaient conserver, ils en scierent le grand mât pour que le vaisseau déchargé ne renversât pas, & le laisserent aller au gré des vents. Les matelots leur dirent que les prisonniers qu'on leur avait fait sur le Rosario étaient à Lima.

Le 27, ils vinrent dans la baie de *Guanchaco*, & y trouverent deux vaisseaux à l'ancre: ils tirèrent sur chacun un coup de fusil; on ne leur répondit pas. Ils envoyèrent leur chaloupe, & on les trouva vuides: on n'y avait laissé qu'un peu de pain & de fromage. On essaya de la tranquillité, du bruit, pour faire reparaitre ceux

qui les avaient montés, tout fut effayé en vain. On leur répondit du rivage, mais aucune chaloupe ne parut; on attendit jusqu'au jour suivant; puis on mit le feu à l'un & à l'autre.

Ils résolurent de se rendre aux isles Gallapagos pour se rafraichir; & là, de demeurer aussi long-tems tranquilles qu'il serait nécessaire, pour faire cesser l'allarme qu'ils avaient répandue; ils cinglerent donc vers ces isles, & le 9 Janvier 1720, ils jeterent l'ancre sur la côte septentrionale de l'isle du Duc d'Yorck, située sous la ligne; ils y trouverent de la bonne eau, & y nettayerent leur navire; ils s'assurerent ainsi de la vérité du récit de Cowley, qui parle de cette isle, que Rogers n'avait pu trouver.

Le 21, ils découvrirent une voile, & la poursuivirent; elle se rendit au premier coup de fusil: le bâtiment se nommait le *Prince Eugene*, & portait le marquis de Villa-Roccha, avec toute sa famille, qui se rendaient à Lima. Le 26 Janvier, un Espagnol mourut d'une blessure reçue à la prise du vaisseau, & le Marquis désira qu'il fut entéveli selon leurs usages; on le lui permit. On lut une Messe pour le mort, qui fut apporté sur le tillac: on attacha à ses pieds des sacs remplis de sable; les Espagnols lui souhaiterent trois fois un heureux voyage, & on le lança dans l'eau; mais tous furent étonnés de voir furnager long-

tems le cadavre : le marquis vit dans cet événement un mauvais présage ; il eût été plus sage d'en examiner la cause que de s'en effrayer.

Le 8 Mars, un prêtre, qui avait été pris sur le Prince-Eugene, obtint la permission de descendre sur l'isle *Velas* ; il voulait parler aux habitans, & avait promis de les engager à venir sur le rivage avec des bestiaux, pour les échanger contre des marchandises ; il ne revint que le 16, & avec quatre pieces de bétail, quelques oiseaux, & des fruits ; présens qu'on faisait au marquis : il rapporta que les commandans n'avaient pas permis aux habitans d'entrer en commerce avec eux ; il disait que le capitaine Mitchell était venu sur le rivage, & avait tué quelques bœufs ; mais que deux cents hommes armés qui avaient paru tout-à-coup, l'avaient forcé à la retraite.

Ce jour, on surprit une lettre du marquis, par laquelle il cherchait à soulever le peuple, à l'exciter à enlever notre chaloupe, & à tuer ceux qui la montaient. Clipperton l'en punit par quelques jours de prison. Cependant, le 20, il lui permit de descendre sur le rivage avec sa femme ; mais il garda son enfant pour otage. Il revint à bord, le 14 Avril, avec sa femme & un commandant, avec lequel on conclut qu'il serait racheté : il demeura sur le vaisseau, tandis que sa femme & son fils descendirent

encore. Les matelots virent avec peine cette confiance, & ce fut un sujet de murmure.

Le 20 Avril, ils jeterent l'ancre dans le golfe d'Amapalla ; mais n'y pouvant trouver de l'eau, ils s'approcherent de l'isle du Tigre, où ils arriverent avec la plus grande facilité : le 4 Juin, ils firent voile vers la *Gorgone*, & le 24, ils prirent pour la seconde fois le Saint-Vincent, qui avait alors pour capitaine Dom Clément de Andrado, & était chargé de bois & de noix de cocos. Le 11 Auguste, ils ancrerent avec leur prise sur le rivage de Lobos, y descendirent, y éleverent une tente, & y calfaterent leur vaisseau. Là, l'équipage s'entretint sur ses intérêts, blama ce dont il aurait pu jouir, censura le capitaine de ce qu'il demeurait dans ces mers sans avoir un autre vaisseau pour voyager de conserve ; ils critiquaient sa conduite avec le marquis Espagnol ; & Jacob Roch, homme prudent & fécond en ruses, trouva de nouvelles raisons pour le faire paraître coupable aux yeux des siens ; ces facheuses dispositions furent augmentées encore par Joseph Maynard, & enfin elles produisirent une conspiration, dont le but fut d'emprisonner le capitaine & les autres officiers, & de s'en retourner. Ils résolurent même d'abandonner leur capitaine dans l'isle Lobos, & d'arquebuser tous ceux qui oseraient leur résister.

Cette dangereuse conspiration fut heureusement découverte; les deux principaux furent châtiés sévèrement, l'on fit grace à tous les autres, & le complot fut renversé.

Le 17, ils prirent une barque de pêcheurs, avec une grande abondance de poisson salé; mais ils trouverent à leur retour que le Saint-Vincent, qu'ils avaient laissé à l'ancre devant l'isle Lobos, avait été jeté sur le rivage, & coulé à fond. Ils avaient trouvé trente-huit Espagnols sur la barque, & ils les congédierent. Le 1 Novembre, ils arriverent dans la baie de la *Conception*, où un vaisseau leur échappa; ils se rendirent à *Coquimbo*, & prirent en chemin un bâtiment chargé de tabac, de sucre & de draps. Le 6 après midi, ils entrèrent dans ce port, & y virent trois vaisseaux de guerre, qui avaient leurs voiles de perroquet déployées: dès qu'ils apperçurent les Anglais, ils couperent leurs cables, & les poursuivirent. Le *Succès* s'abandonna au vent, & la prise imita son exemple; mais celle-ci n'allait pas bien à la voile; un des vaisseaux Espagnols l'atteignit & la prit. Il y avait treize des meilleurs matelots Anglais, & le troisième lieutenant Jacob Milne: les deux autres vaisseaux poursuivirent en vain le *Succès*; il allait mieux à la voile qu'eux & leur échappa.

Le capitaine qui s'empara de la prise Espagnole,

était Dom Blas de Lessó, qui devint ensuite gouverneur de Carthagene, lorsqu'elle fut attaquée par l'amiral Vernon. Il traita d'abord ses prisonniers avec dureté, sa colere était irritée par la fuite du vaisseau Anglois; & dans ses premiers accès, il frappa Milne du plat de son épée sur la tête; mais lorsqu'il fut appaisé, il le fit appeler: il vit que ses soldats l'avaient dépouillé, & eut honte de son emportement; il lui fit donner un habit neuf, le garda quelque tems sur son vaisseau, lui rendit la liberté à Lima, paya son passage jusqu'à Panama, lui donna des provisions, une bourse de deux cents pieces de huit, & prit soin de son retour en Angleterre.

Cette perte de la prise Espagnole augmenta le mécontentement contre Clipperton: on conjura de nouveau contre lui, mais il réussit à réprimer encore les mutins. Le 16, il découvrit une voile & lui donna la chasse; mais après quelques coups lâchés de part & d'autre, le vaisseau Espagnol échappa, parce qu'il était neuf & léger, & ce fut un bonheur pour les Anglois, car il était plus fort que le leur, & avait été équipé pour chasser le capitaine Shelvock; li était commandé par le capitaine Fitzgerald, lequel ne reconnaissant point le vaisseau qu'il cherchait, & ignorant la force de celui-ci, ne voulut pas le combattre. Mais cette course inutile irrita encore l'équipage contre Clipperton,

Clipperton, & fit un mauvais effet pour lui-même; il commença à s'abandonner à l'ivrognerie; ce vice s'introduisit aussi chez les matelots, qui, pour se consoler des mauvais succès, s'y livraient comme lui; & cette malheureuse habitude le rendit presque incapable de profiter des occasions qui se présentaient pour réparer ses disgrâces.

Il commençait à manquer de provisions, & la disette le fit diriger encore vers le nord: rien ne se présenta sur sa route; il mit sur le rivage les prisonniers Espagnols, & chercha les isles Gallapagos pour s'y rafraîchir. Dans ce passage, il y eut des inquiétudes sur son vaisseau, & il perdit son munitionnaire le 4 Décembre. Ce jour là ils se virent auprès des isles qu'ils cherchaient, mais ils n'y purent trouver d'ancrages, ni des sources d'eaux, quoique dans leur voyage précédent ils eussent trouvé une belle rade; ce qui donne à Shelvock une occasion de dépriser les talens de Clipperton.

Il se rendit aussi promptement qu'il le put à l'isle des Cocos, où il espérait trouver abondamment du poisson, des oiseaux & des cocos; mais la plupart de ses gens languissaient de faiblesse & de maladie. L'isle parut à leur vue le 17, & leur inspira une joie inexprimable; ils y descendirent le même jour, y construisirent une espece de cabane pour les malades, & s'occupèrent

à les y transporter. Le capitaine y perça son dernier tonneau de brandevin, & en fit distribuer un verre tous les jours à chaque matelot; & le jour de l'an, il leur donna en société quatre pintes de forte biere. Le repos & l'abondance des vivres redonna des forces à tous, & ils purent bientôt faire leurs travaux accoutumés, couper du bois, & remplir leurs futailles.

Le 17 Janvier 1721, le capitaine donna les ordres nécessaires pour le départ; mais lorsqu'il fit l'inspection de ses gens, il lui en manqua onze, trois Anglais & huit Noirs qui, préférant d'habiter cette île aux dangers & aux incommodités qu'ils éprouvaient à bord, s'y refugierent pour y vivre plus libres & plus heureux.

Le 25, ils découvrirent les côtes du Mexique & une voile; ils lui donnerent la chasse & l'atteignirent: c'était un vaisseau nommé *Jesus-Maria*, commandé par Shelvock. Il n'avait que quarante de ses hommes vivans: le *Diligent* s'était perdu sur les côtes de Juan Fernandez, où de ses ruines ils avaient construit une barque, avec laquelle ils avaient erré long-tems de Pisco à Lima, & fait cette prise. Ils n'avaient point élu de chef, mais seulement un maître des pompes, choisi à la pluralité des voix; & par un accord fait entre eux, ils s'étaient partagé tout ce qu'ils avaient tiré du vaisseau.

Le 27, Shelvock vint à bord, mandé par Clipperton & l'agent des armateurs ou propriétaires, pour lui faire rendre compte de ce qui avait été sauvé du naufrage du Diligent. Dodd, lieutenant des foldats de marine, vint avec lui, & se plaignit d'avoir été mal vu, pour avoir soutenu les intérêts des propriétaires. Ce jour, Shelvock envoya aussi à bord six caisses de poix, deux tonneaux de goudron & six plaques de cuivre. Clipperton lui donna vingt-quatre pieces de canon sur le tillac, quelques arquebuses, un compas & autres choses nécessaires. Ses gens acheterent aussi des habits, des fouliers, des chapeaux. Hendry, munitionnaire, & Dodd ne voulurent pas retourner avec Shelvock, & demurerent sur le Succès.

Au commencement de Mars, ils projeterent de faire quelques tentatives sur le vaisseau de Manille, avant qu'il fut rentré dans Aquapulco : ils formerent ensuite un conseil général, pour résoudre en commun de ce qu'il convenait de faire. Mais avant de rien déterminer, Clipperton proposa de former un capital commun à tous, de mettre en oubli les fautes passées, & de procurer le plus grand bien des propriétaires. Shelvock & les siens rejeterent ces propositions, parce qu'ils ne voulaient rien rendre de ce dont ils s'étaient mis en possession. Clipperton & les siens

jugerent aussi qu'ils n'avaient rien à attendre de cet autre vaisseau, qui était trop faible pour l'exécution de leur dessein, & ils résolurent de faire voile pour les Indes orientales, sans attendre Shelvock ou lui demander des conseils.

Ils exécuterent ce dessein, & dans cinquante-trois jours, ils parvinrent des côtes du Mexique à l'Isle de Guam. Le 13 Mai, ils jeterent l'ancre dans la rade *Vmatta*, & envoyerent leur chaloupe sur le rivage avec le pavillon de paix, pour demander quelques provisions. Ils furent d'abord reçus avec honnêteté, & on promit de leur fournir de toutes les productions de l'Isle celles qui leur seraient nécessaires. Bientôt vint une chaloupe avec du bœuf, du pain, du sucre, du vin de palmier, des fruits, du brandevin & abondance de chosolat. Par reconnaissance tout l'équipage but à la santé des habitans de Guam au bruit de six piéces de canon : ce fut le dernier acte de civilité qui s'exerça entr'eux.

Le 18 Mai, ils permirent à leur prisonnier, le marquis de Villa-Rocha, de descendre sur le rivage, accompagné de l'agent, du premier lieutenant & du chirurgien, après être convenu de son rachat avec le commandant. La chaloupe s'occupa durant six jours à porter au vaisseau du bois, de l'eau & des provisions; & durant ce tems, le commandant leur demanda des munitions de

guerre & des armes. Clipperton lui envoya onze arquebuses, trois cruches de poudres, du plomb, soixante fusils, quatre paires de pistolets, des sabres & des épées.

Le 25, ils reçurent une lettre où le commandant leur demandait deux Noirs, parce qu'ils étaient chrétiens, sujets du roi d'Espagne, & quelques vases d'argent consacrés. Il désirait encore une attestation signée que la paix avait été proclamée, & déclara qu'il retiendrait les sieurs Godfrey & Pritty, jusqu'à ce qu'on lui eût accordé sa demande. Clipperton répondit que la *Solidad*, la dernière prise qu'ils avaient faite sur la côte du Pérou, lui avait dit que la paix était faite entre l'Angleterre & l'Espagne. Il assura de plus le commandant, que si dans vingt-quatre heures l'argent du rachat & les deux Anglais qu'il avait retenus n'étaient pas à bord, il détruirait les maisons voisines du rivage, mettrait le feu aux bâtimens qui étaient dans le port, & ferait dans les isles Philippines tout le mal qui serait en son pouvoir. Cette déclaration les rendit ennemis : les habitans éleverent une batterie sur le rivage ; ils firent feu de tous côtés, blessèrent plusieurs matelots avec des pierres & le plomb, gâtèrent les cordages, & tuèrent Davidson, premier lieutenant du vaisseau, homme excellent comme guerrier, marin & Anglais.

Dans cette pressante nécessité, le capitaine ne pouvait agir : il était ivre, & les officiers signèrent un écrit par lequel, sans préjudice de son autorité, ils élisaient Cook pour leur chef. D'abord ils allégerent le vaisseau de l'eau qui était à fond de cale, placèrent leur canon de manière à porter le vaisseau en avant, & à éviter le rocher. Heureusement ils n'eurent qu'un homme blessé dans ces opérations. Le vaisseau percé de coups fut mis enfin à flot ; ils mirent la chaloupe criblée de même sur le tillac, leverent leur petite ancre, couperent les cables, & avec un canot firent remorquer le bâtiment. Cependant le feu de l'ennemi avait redoublé, & ils reçurent tant de coups entre l'eau & les voiles, qu'un de leurs gens fut tué & deux blessés ; ils perdirent des ancres, des cables, quatre pieces de canon, dix-neuf tonneaux de poudre, deux hommes tués & six blessés, demeurèrent exposés pendant cinquante heures au feu de l'ennemi, & n'étaient pas encore assez hors de portée pour ne pas craindre d'en être attaqué le lendemain matin. Vers les dix heures du matin, ils purent mettre à la voile ; leurs cordages furent réparés, tout y était occupé, & les charpentiers n'avaient pas peu à faire à raffermir les mâts & à rétablir les vergues. Ils s'éloignerent à six heures du soir, abandonnant Godfrey & Pritty dans les mains de l'ennemi :

ce fut une des fautes les plus graves de Clipperton, car il ne devait laisser descendre le marquis sur le rivage, qu'après en avoir reçu la rançon.

Le 24 Juin, ils virent les isles *Bashées*, & le 31 le banc de sable qui forme les isles de *Prata*. Le premier Juillet, ils rencontrèrent une autre isle & quelques bateaux de pêcheurs, qui semblent annoncer des isles qui ne sont point marquées sur les cartes. Ils jeterent l'ancre vers l'une de celles qu'ils découvrirent, & envoyerent leur chaloupe pour prendre langue; mais ils ne purent rien apprendre qui pût les aider à se diriger vers *Macao*, ni ne trouverent aucun pilote qui pût les conduire à *Amoy*. Ils parvinrent à s'y rendre le 5; & ne pouvant y entrer le jour, ils louvoyèrent durant la nuit: le matin leur montra beaucoup de serpens sur la mer; les fleuves les y entraînent avec rapidité.

Enfin ils jeterent l'ancre, & se crurent sauvés en se trouvant dans un lieu où ils pouvaient se refaire de leurs fatigues & réparer leur vaisseau. A peine ils furent ancrés, que dix douaniers vinrent à bord: ils leur demanderent d'où ils venaient, & ce qu'ils cherchaient dans ce port. Clipperton répondit que le vaisseau appartenait au roi de la grande Bretagne, & que les mauvais tems les avaient conduit dans ce lieu pour s'y pourvoir de vivres. Ces réponses les satisfirent.

Cependant l'équipage se divisa de nouveau ; chacun voulait qu'on lui donnât sa part du butin, chacun se la faisait à soi-même. Clipperton & les autres officiers virent qu'il faudrait enfin les satisfaire, mais ils voulaient qu'on gardât la part des prisonniers, & que Hendry & Dodd qui avaient passé sur le Succès en eussent une : les matelots s'y refusaient. Pendant ces contestations, quelques-uns d'eux descendirent sur le rivage, sans en demander la permission. Clipperton voulut les en faire châtier ; tous les matelots s'y opposèrent, tout fut bientôt en désordre : l'équipage refusa de travailler jusqu'à ce qu'on lui eut donné son argent : les plaintes se répandirent sur terre, & le Mandarin envoya des soldats à bord avec un ordre précis au capitaine Clipperton de se soumettre à leurs volontés.

Ils firent enfin leur partage le 16 Septembre. Il fallut ne rien laisser aux prisonniers comme l'équipage l'avait décidé, rien aux enfans de ceux qui avaient été tués, rien à Hendry & à Dodd, & par là chaque matelot se trouva riche de quatre cent dix-neuf écus. Les propriétaires reçurent leur portion en argent non monnoyé, en or, en pierres précieuses ; & Clipperton la fit passer sur un vaisseau Portugais nommé la *Reine des Anges*, commandé par Dom Francisco la Vere. Ce vaisseau partit, parvint au Brésil, & fut mis

en cendres le six Juin 1722 dans la rade de Rio Janeiro; de sorte que de tout ce que les armateur avaiẽt avancé, ils ne retirerent pas mille huit cent livres sterlings.

Le 30 Septembre le Succès fortit de la rade d'Amoy, dans la province de Tonkin, après y avoir payé aux Chinois mille sept cent écus pour droit d'ancrage, & il vint aborder à Macao le 4 Octobre. En entrant dans le port il salua la forteresse, qui lui répondit. Il descendit sur le rivage, & y trouva le capitaine du vaisseau sur lequel il avait embarqué la part du butin des propriétaires. Ce fut une nouvelle occasion pour l'équipage de se plaindre encore, ce qui détermina les officiers à vendre leur vaisseau au principal facteur de la compagnie des Indes; ils le lui céderent pour quatre mille écus: chacun fut libre alors de faire ce qui lui paraisait préférable, & d'employer son tems à conserver, accroître ou dissiper ce qu'il possédait. Ils croyaient que le capitaine Mitchell avait péri avec son vaisseau & sa charge, ou ce qui leur était égal, qu'il était tombé dans les mains des ennemis, & ainsi que ce qu'ils avaient dans les mains était tout ce qu'ils pouvaient espérer.

Vingt d'entr'eux s'embarquerent sur un vaisseaux Chinois pour se rendre à Canton; il leur

en coûtait six écus par tête : ce vaisseau fut pris par un pirate ; & la plupart perdirent tout ce qu'ils possédaient. Après un séjour assez court à Macao, Taglor se rendit à Canton sur un petit bâtiment armé. Là, il lui fallut payer vingt écus pour lui & pour les autres marins Anglais qui s'y étaient retirés ; on en prit davantage encore à leur départ, après leur avoir promis des secours pour retourner chez eux.

Déjà divers vaisseaux avaient mis à la voile, & la factorie Anglaise ne leur avait point encore permis de s'y embarquer ; enfin ils s'adressèrent à elle tous ensemble, & l'on convint qu'elle rendrait chaque Anglais dans sa patrie pour cinq livres sterlings : tous payerent cette somme. Taylor se rendit un des premiers à Batavia, d'où il fit voile pour le Cap de Bonne Espérance : il toucha en Mars à Sainte-Hélène, & arriva en Mai 1722 à Londres.

Les autres matelots Anglais qui avaient composé l'équipage du Succès s'y rendirent aussi, les uns plus tôt, les autres plus tard, selon qu'on leur en donna l'occasion. On n'entendit plus parler du capitaine Mitchell, & de ceux qui avaient été envoyés au Brésil avec lui. Peut-être il s'établit dans l'isle *Velas*, où il était descendu pour se procurer des vivres.

Clipperton revint comme passager de Macao à Batavia sur le vaisseau dont il avait été capitaine. Là, il monta sur un vaisseau Hollandais, vint débarquer à Galway en Irlande, où il mourut de chagrin une semaine après son arrivée. Telle fut la fin de ce malheureux voyage de Clipperton.

Fin du premier Volume.

T A B L E

Des Voyages contenus dans ce Volume.

<i>Voyage de Fernando de Magelhaens, ou Magellan.</i>	page 1
<i>Voyage de Sir François Drake.</i>	27
<i>Voyage du capitaine Thomas Cavendish.</i>	138
<i>Voyage d'Olivier de Noort.</i>	213
<i>Voyage de George Spilberg.</i>	262
<i>Voyage de Jacques le Maire.</i>	301
<i>Voyage de Jacques l'Hermite.</i>	344
<i>Voyage du Capitaine Clipperton, ou Clip- pington.</i>	377
